

Bibliothèque numérique

medic@

**Van Lom, Joost dit Jodocus
Lommius. Tableau des maladies où
l'on découvre leurs signes et leurs
événemens**

Paris : L. Sevestre, 1712.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?32542>

T A B L E A U
 DES 32,542
 MALADIES,
 OU L'ON DECOUVRE
 LEURS SIGNES ET LEURS EVENEMENTS,
 TRADUIT DU LATIN
 DE LOMMIUS.

AVEC DES REMARQUES.

O U V R A G E Q U I R E N F E R M E
 les Observations les plus importantes pour
 acquérir une parfaite connoissance de tous les
 maux du corps humain, en prévoir les suites,
 en pénétrer les causes, & s'assurer de leurs
 remèdes.

Le prix est de 45. sols.

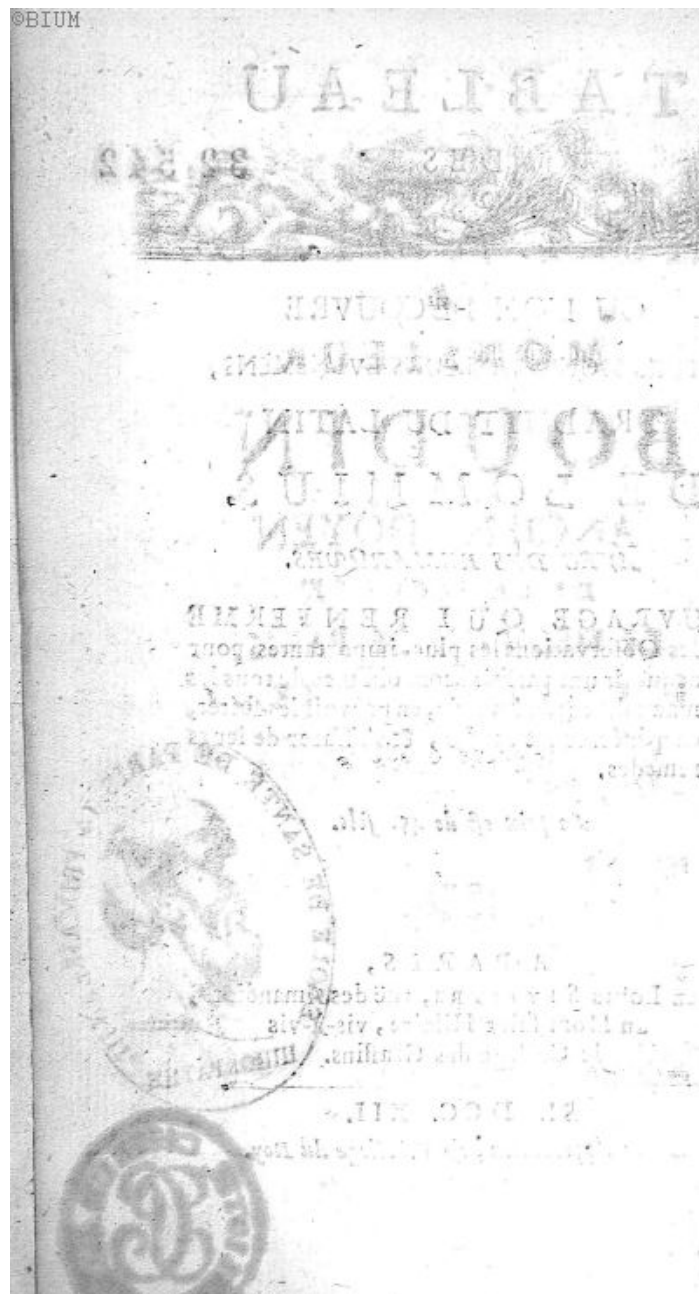


A P A R I S,
 Chez Louis SEVESTRE, rue des Mandiers,
 au Mont saint Hilaire, vis-à-vis
 le College des Graffins.

M. DCC. XII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.







A
 MONSIEUR
BOUDIN,
 ANCIEN DOYEN
 DE LA FACULTE
 DE MEDECINE DE PARIS,
 MEDECIN ORDINAIRE DU
 Roy, & ci-devant Premier Medecin
 de Monseigneur & de Madame la
 Dauphine.



MONSIEUR,

*Je ne pouvois trouver pour ce
 Livre un plus solide appui, ni me
 à ij*

EPISTRE.

dispenser de faire paroître sous vôtre nom un Auteur de Médecine aussi estimé que Lommius. On sçait que vous possédez parfaitement toutes les parties de cette divine Science, & que ce seroit faire vôtre Eloge que de faire le détail des connoissances qui regardent le Médecin. Vous avez épuisé tout ce que les découvertes d'Anatomie & de Chymie nous fournissent de lumières pour la Physique de la Médecine. Vous avez appris tout ce que le hazard & l'expérience nous ont montré des propriétés des corps que la nature produit, ou que l'art prépare pour conserver & rétablir la santé.

Mais comme vous avez parfaitement bien sçu de quelle nécessité est dans la pratique de la Médecine l'Art de connoître les maladies & d'en prévoir les

EPISTRE.

progres & les suites, ce qui fait
 la matiere de ce Livre, vous en
 avez fait une étude particuliere
 dans les écrits d'Hippocrate, qui
 ne laissent rien à desirer sur ce
 sujet. ^{trois. se sup. d. 2. ans?}
 Lommius a puisé dans la même
 source que vous, MONSIEUR,
 les observations dont il a composé
 cet ouvrage: mais ce sera toujours
 beaucoup pour cet Auteur de
 passer pour le copiste d'Hippocra-
 te; tandis qu'on ne pourra vous
 entendre sur les signes qui cara-
 ctérisent les maladies, sur les
 symptômes qui en font présager
 l'événement, sur les causes qui
 les produisent, & sur les indi-
 cations qu'on en doit tirer pour
 le choix & la juste application
 des remedes, sans vous croire
 animé du même genie de ce grand
 Homme. C'est à un merite si distin-

à.iiij

EPISTRE.

gué que vous êtes redevable de la place, que vous avez remplie avec tant de sagesse & de zèle, de Premier Médecin d'un Prince & d'une Princesse qu'il semble que le Ciel ne nous avoit donné que pour nous préparer la douleur de les perdre.

Les talens qui illustrent le Médecin ne sont pas les seuls que l'on admire en vous, MONSIEUR ; vous avez trouvé le secret d'unir ensemble le monde & le cabinet, le bel esprit avec la profonde érudition. L'un & l'autre a paru avec éclat, lorsque sous les auspices de Monsieur le Premier Médecin vous avez pris la plume pour la défense de notre Faculté, & que la force de votre Eloquence lui a valu la défaite entière de ses adversaires.

ÉPISTRE.

Je pourrois parler ici de cette
 jûstesse d'esprit , & de cette péné-
 tration qui brillent jûsques dans
 vos discours les plus familiers.
 J'aurois lieu de faire valoir cette
 politesse de mœurs & ces ma-
 nières honnêtes & obligeantes qui
 vous ont acquis l'estime & l'a-
 mitié des personnes de la pre-
 miere distinction. J'aurois enfin à
 publier un naturel généreux &
 bienfaisant, dont j'ai moy-même sen-
 ti les effets dans une occasion où
 vôtre protection m'étoit nécessaire.
 Mais il n'y a personne qui n'a-
 vouë que vous marchez sur les
 traces de l'homme du monde le
 plus accompli & du plus grand
 Médecin de l'Univers. Cet en-
 droit seul suffit pour faire l'E-
 loge de toutes vos excellentes qua-
 litez , & ne me laisse que la
 liberté de vous assurer que je
 à iiij

EPISTRE.

*fait avec toute la vénération
possible.*

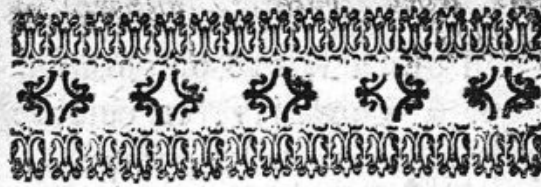
MONSIEUR,

Votre très humble & très
obéissant serviteur

J. B. LE BRETHON,

B en Medecine de la
Faculté de Paris.





P R E F A C E.

COMME j'ai toujours été persuadé que le premier pas que l'on doit faire dans toutes les Sciences est de s'appliquer à connoître & de rechercher les bons Autheurs ; je souhaittois depuis long-temps de lire les observations de Comenius, avec d'autant plus d'empressement, qu'un illustre Médecin m'avoit appris que ce livre est un *Tableau* en petit, mais fini de tous les maux du corps humain, & que leurs signes diagnostiques & prognostiques sont la partie la plus essentielle de la science du Médecin. Mais ces

P R E F A C E.

ouvrage qui est certainement celui qui a fait le plus d'honneur à Lommius, ce celebre Médecin de Bruxelles qui vivoit il y a un siècle & qui nous a laissé de beaux Commentaires sur le premier livre de Celse *de sanitate tuenda* & un *Traité de febris*, est devenu si rare que je me suis trouvé fort heureux d'en rencontrer enfin un exemplaire d'une édition assez correcte à la vente de la bibliothèque d'un curieux. Je le lus avec plaisir & , bien loin d'y trouver rien à rabattre de l'estime que j'en avois conçûë, je me mis à le traduire pour me le rendre plus familier, sçachant bien que dans les sujets de preceptes où l'imagination n'a pas la même part que dans ceux de raisonnemens une simple lecture ne

P R E F A C E.

peut suffire pour s'en remplir
l'esprit.

Je reconnus alors la vérité de la remarque que fait le sçavant Bayle dans un de ses memoires de la République des Lettres, que la langue Françoisse tient lieu de Commentaire au Latin; parce qu'elle ne souffre point ces diction incertaines & suspenduës qui sont fréquentes dans la langue des anciens Romains, ni ces phrases dont le tour renversé est un labyrinthe pour le sens qu'elles renferment. Cette pensée me fit présumer que ma traduction pourroit être de quelque utilité à ceux qui pour être trop occupez d'ailleurs n'ont pas le loisir de se prêter pour long temps aux livres, ni de réfléchir sur les endroits où l'équivoque des expressions rend la pensée mysté-

P R E F A C E.

ricieuse. En effet quoique la latinité de Lommius soit très pure, & d'autant plus belle que cet Auteur s'est rendu propres tous les beaux endroits de Celse ; son style est néanmoins d'une précision qu'il est difficile & peut-être impossible d'accorder toujours parfaitement avec l'évidence des pensées. Je ne doutai point que ma traduction ne fût aussi très utile à ceux qui se destinent à l'étude de la Médecine & qui n'étant point encore versés dans la lecture des anciens Auteurs auront dans ce Livre la clef & l'abrégé de tous les volumes qu'ils nous ont laissés sur les maladies. D'ailleurs il ne falloit pas moins qu'un aussi riche essai des connoissances du Médecin pour convaincre de l'étendue & de la solidité de notre Art les personnes qui, sur

P R E F A C E.

la foy des mauvais plaifans
dont le monde est rempli &
pour qui il n'y a rien de sacré,
pourroient s'être laissez préve-
nir contre une Science qui a
Dieu même pour Auteur, selon
les Saintes Ecritures, & dont la
nécessité trouve la preuve dans
celle qui nous expose à tant de
maladies.

Encore que mes intentions
soient justes & raisonnables, je
ne doute point qu'on ne puisse
trouver mauvais que je mette
entre les mains de tout le mon-
de un si précieux trésor : mais
je répons à ce reproche que
les vrais Médecins ne sont point
jaloux de leurs lumieres, parce
qu'ils n'apprehendent pas que
l'on en trouve le fonds & que,
comme le bien public est leur
interêt le plus sensible, ils lui
sacrifient tous les jours leurs

P R E F A C E.

plus précieuses découvertes.

On pourroit croire que ce livre ne répond pas au titre que je lui donne , puisque les causes des maladies ni les remedes qui leur conviennent ne s'y trouvent pas expliquez. Mais pense-t-on de bonne foy qu'on puisse renfermer toutes les parties de la Médecine dans un aussi petit volume que celui-ci ? Le but de cet ouvrage n'est point de rendre Philosophe , ni d'apprendre les titres de toutes les drogues , mais plutôt à bien connoître les maladies & même à les guérir, si l'on est capable de tirer des accidens qui les accompagnent , ou qui y surviennent, de justes indications pour en découvrir les causes & s'assurer de leurs remedes. Les habiles gens qui liront cet ouvrage seront sans doute fort satisfaits de n'y

P R E F A C E.

pas rencontrer les inutilitez qui se trouvent dans la plupart des livres:& comme je les suppose éclairés dans la Théorie de la Médecine, je me persuade qu'ils avoueront d'eux-mêmes que c'est assez leur indiquer les causes d'une maladie que de leur en marquer tous les effets, & que de la connoissance de ces causes dépendent absolument le choix & la juste application des remèdes.

Les raisonnemens qui ne sont pas fondez sur l'observation passent avec justice pour de vaines productions de l'esprit humain, qui se détruisent successivement les unes les autres, qui ne s'accréditent que par le goût de la nouveauté, & qui passent bientôt pour de vieilles erreurs par la préférence d'une nouvelle. Mais les observations elles-

PREFACE.

mêmes sont très à couvert de ce reproche ; & celles dont ce livre est rempli , depuis plus de deux mille ans qu'elles sont écrites pour la plupart , & qu'elles servent de guide aux Médecins , soit pour traiter les maladies qui sont capables de guérison , ou pour se disculper du peu de succès que les remèdes doivent avoir en l'annonçant auparavant ; ces observations , dis-je , ont encore leur premier lustre , & la vérité qui ne change jamais leur communique un caractère d'immortalité.

J'avouërai cependant que tout le monde n'est pas capable de tirer avantage de ces observations pour pénétrer les causes des maladies & s'assurer de leurs remèdes. Elles ne feront d'aucune utilité à cet égard pour ces hommes sans lettres ,
qui

P R E F A C E.

qui n'ayant aucune idée de la nature ne connoissent des maladies, que ce que les yeux en découvrent à tout le monde, & qui sans considérer ni le temps, ni le lieu, le tempérament, la force du malade, ni toutes les autres circonstances qui régulent la conduite des vrais Médecins, hazardent témérairement les remèdes qu'ils ont oui vanter ou qu'ils ont vû prescrire dans une maladie de même nom. L'ignorance de ces hommes qui abusent de la crédulité du peuple se reconnoît souvent aux dépens de leur réputation, lorsqu'ils font espérer la santé quand la mort est prochaine, ou qu'ils désespèrent de la vie d'un malade qui est sur le point de recouvrer la santé.

Lommius rapporte qu'il a vû des Médecins de ce caractère

P R E F A C E.

qui passoient néanmoins pour habiles , lesquels séduits par les signes d'une coction apparente dans les urines , quoique ce fût dans une Fièvre aiguë , & qu'il se rencontrât des marques vraies semblables de l'accablement de la nature , attendoient une crise salutaire , & d'un air triomphant assûroient de la guérison : mais la mort qui arrivoit témoignoit la méprise & couvroit le Médecin de confusion. Qu'un de ces Empiriques voye dans la vigueur d'un accez de Fièvre le malade tomber en délire , tenir des discours sans ordre ni bon sens , découvrir ses bras & ses jambes , se lever avec fureur & avec de grands cris , &c. il ne manquera pas de s'effrayer avec les assistans & d'annoncer une mort prochaine : cependant ces symptômes si terribles en appa-

P R E F A C E.

rence s'appaisent bientôt par l'éruption d'une bonne crise qui met le malade en état de plaisanter sur la timidité de son faux Esculape. Ainsi pour devenir habile & acquérir une solide réputation dans l'art de guérir, il faut avoir appris à bien connoître les maladies & à en prévoir les progrès & les suites. C'est de quoy Lommius a renfermé les excellens préceptes de la maniere du monde la plus claire & la plus précise dans les trois livres que je donne au public traduits du latin de cet auteur. Ce n'est pas à moy de juger du merite de ma traduction ; j'ai eu dessein de la rendre autant exacte & fidelle pour le sens que naturelle pour la diction, sans m'assujétir aux tours latins ni à la mesure des périodes. A l'égard des remarques

PREFACE.

que j'ai ajoutées à la fin des chapitres ou que j'ai inferées en caractere italique dans le texte de Lommius, je les ai tirées pour la plûpart des meilleurs auteurs de Médecine que je n'ai pas toujours citez, de crainte d'embarasser le lecteur par le grand nombre de ces citations.

**TABLEAU**



TABLEAU DES MALADIES,

OU L'ON DECOUVRE
leurs Signes, & leurs Evénemens.

PREMIERE PARTIE,

*Où l'on traite des Maux universels
& qui attaquent tout le Corps.*



E croy ne pouvoir mieux
commencer ce *Tableau*
des Maladies, nécessaire
aux Medecins pour en
connoître les differens caracteres, en
prévoir les événemens, en découvrir
les causes, & s'assurer de leurs re-
medes, que par la peinture des desor-
dres les plus frequens, & les plus uni-

A

versels qui arrivent au Corps humain.

Le plus ordinaire de nos maux est la Fièvre, dont on peut dire, avec justice, qu'elle est *le Tyran de nos jours*, & l'avant-courier de la mort naturelle.

Pour faire donc avec ordre la description des Maladies, je vay commencer par celle des différentes especes de fièvre, & premierement de celle qu'on nomme *EPHEMERE*, parce qu'elle ne dure qu'un jour.

I. LA FIEVRE Ephemere.

Cette fièvre se reconnoît à ces marques. Une douce chaleur s'empare de tout le corps, semblable à celle d'un homme plein de vin ou en colére. Le pouls dans cette sorte de fièvre est tout d'abord assez grand, modérément vîte & frequent; il est égal, mol; les battemens sont proportionnez entr'eux, & dans leur contraction & leur dilatation. L'urine n'est point changée, ou l'est peu.

On ne remarque pas de sommeil ex-

traordinaire, de baillemens frequens, ni de frisson : mais elle saisit tout d'un coup, dans toute sa force, sans menacer d'aucun accident fâcheux dans toute sa durée. L'on ne ressent point de douleur de tête, ni d'estomach, ni d'envie de vomir, ni d'ardeur extraordinaire, ni d'inquiétudes, ni aucun autre accident qui arrive dans les autres fièvres. Celle-ci se dissipe souvent par la transpiration ; plus souvent par des moiteurs, ou même par des sueurs, d'autant plus supportables, qu'elles sont moins fortes & moins épuisantes.

Cette fièvre est ordinairement produite par des causes évidentes, comme les longues veilles, les inquiétudes d'esprit, les passions, la tristesse & les chagrins, la colère, l'ardeur du soleil, les lassitudes, les excez de vin & de liqueurs spiritueuses, ou le deffaut de nourriture, ou par quelque autre semblable cause.

Cette fièvre ne dure souvent qu'un jour, & cesse de retenir le nom d'Ephemere quand elle entreprend sur le troisieme, pour prendre celui de Putride, de laquelle nous allons traiter : mais si dans cette occasion le

Tableau

malade est extrêmement desséché & extenué, l'E P H E M E R E prolongée peut dégénérer en fièvre E T I Q U E.

L'E P H E M E R E est souvent guérie plutôt que connue : mais il arrive aussi quelquefois qu'on en éprouve les tristes effets avant qu'on ait pu les prévoir : j'ajoute que sous le masque flatteur que cette fièvre prend, elle est plus dangereuse, & plus ordinaire aux bilieux, aux hommes de travail, & aux gens d'étude, qu'à d'autres personnes.

Nouvelles Remarques.

LA Fièvre est un effort de la nature, qui, par le trouble qu'elle excite dans les humeurs du Corps, cherche à les dégager de ce qui empêche leur équilibre avec les parties solides. Quand ce qui a mis les esprits du sang en mouvement n'est pas une cause difficile à détruire, la fièvre dure peu. Les causes de l'Ephemere sont souvent de cette nature, & la tiffure du sang n'y étant que fort peu changée, on n'est pas surpris que ses symptômes soient si foibles, & qu'elle cesse sitôt.

Il est essentiel à cette fièvre d'être produite par des causes manifestes, qu'on nomme P R O C A T A R T I Q U E S. Elle a encore cela de propre, de donner des signes de

des Maladies.

coction dans l'urine, quand même elle devroit durer plusieurs jours, comme il arrive lorsqu'elle passe en synoque non-pu-tride. On remarque aussi que le pouls dans ces fièvres, a de la grandeur & de la vitesse dans la dilatation : mais qu'il n'a que de la grandeur dans la contraction.

Il est du caractère de cette fièvre, que dans son accroissement la chaleur & le pouls augmentent toujours, & à proportion l'un de l'autre ; que dans son état elle garde une juste médiocrité dans les symptômes, & qu'elle se termine par des vapeurs sensibles, ou une sueur, si rien n'en empêche la crise parfaite. Parmi ses causes on peut compter une indigestion, la transpiration arrêtée par les intemperies de l'air, soit trop chaud ou trop froid, sur tout lorsque l'on sort d'un air pour entrer aussitôt dans un autre d'une qualité opposée. Un abcez, qui commence à se former, ou qui n'est point dans les viscères, peut y donner lieu ; de même qu'une douleur, une obstruction, une frayeur, la respiration trop long-temps retenue, un bain fermé, la faim, la soif, & les grandes évacuations du ventre, comme dans les diarrhées.

L'EPHEMERE, qui vient d'obstruction, continuë souvent jusqu'au troisième jour : tout ce qui fait obstacle à la transpiration est capable de soutenir la durée de cette fièvre, soit que la cause en soit au dehors, ou que ce soient des bubons ou des douleurs qui ne quittent point.

II. LA FIEVRE continuë non Putride.

C'Est ici le lieu de décrire cette Fièvre, qui gardant plusieurs jours de suite le caractère d'EPHEMERRE, dans un sujet dont le sang ne tend point à la *désunion de ses principes*, ce qu'on appelle POURRITURE, excite néanmoins une fermentation assez forte pour causer beaucoup d'ardeur & une rougeur par tout le corps. Quelques anciens nommoient cette fièvre SYNOQUE, nous la nommons fièvre continuë non-Putride; on la nomme encore fièvre de sang ou fièvre rouge. Elle a les mêmes accidens, mais moins forts que dans la fièvre putride. On y ressent pourtant de la douleur, ou de la pesanteur de tête; tout le corps & particulièrement le visage est très-enflammé & ardent; le malade est accablé de sommeil; les arteres des tempes battent beaucoup, la respiration est embarrassée; le pouls est grand, plein, fréquent & prompt, tout le corps est languissant & comme pénétré de lassitude.

Nouvelles Remarques.

L Orsqu'une EPHEMERE, qui ne vient point des empêchemens de la transpiration, par des causes externes, ou par un épaisissement des suc du corps, dure plus d'un jour, sans qu'on puisse s'en prendre aux manquemens du malade, c'est assurément une SYNOQUE, D'ailleurs elle a toutes les marques d'une EPHEMERE, excepté qu'elle ne se termine pas aussitôt ni de la même maniere, & que ses signes sont plus marquez : mais lorsque la chaleur est arrivée à un certain point, il y survient de nouveaux symptômes, que Lommius a rapportez : Ne se trompe-t-il pas en disant que le malade est accablé de sommeil ; puisque pour l'ordinaire l'on y a moins à craindre de ce côté-là que de l'impuissance de dormir ? Il y a trois especes de cette fièvre ; celle qui augmente continuellement, celle qui garde une force égale, & celle qui diminuë à toute heure. La lassitude est grande dans la premiere espece ; moindre dans la seconde, & legere dans la troisieme, où le plus souvent il ne survient point de nouveaux symptômes, quoyqu'elle durât plusieurs jours. Cette derniere est la plus longue & la moins dangereuse.

III. LA FIEVRE continuë Putride.

VEnons aux fièvres qui sont accompagnées de la corruption des sucs , & premièrement à celle qu'on attribue au sang corrompu ; les Grecs la nommoient *SYNOQUE* , comme la précédente, nous lui donnons le nom de fièvre *CONTINUE PUTRIDE*. Elle a les mêmes signes que l'autre; ils sont seulement plus sensibles, avec une chaleur plus acre, indice de la corruption. La gorge & les environs s'enflent , & s'enflamment , ce qui ôte au malade la facilité de parler; les yeux sont baignez de larmes chaudes: quelquefois le ventre se tend, & retentit comme un tambour lorsqu'on frappe dessus. Le pouls est grand, fort, prompt & fréquent, comme dans l'autre *SYNOQUE* : mais dans celle-ci il est encore inégal , ce qui n'arrive pas dans la précédente. L'urine est épaisse, rouge, trouble & sans sédiment. Quelquefois il paroît des *EXANTHEMES* , ou *taches* livides , noires, ou d'autre couleur.

des Maladies.

Cette fièvre ne dure souvent pas plus de quatre jours. L'on doit craindre que la mort n'en soit le terme si l'ardeur & la violence des symptômes augmentent toujours, si la langue est âpre & noire, si la clarté du jour fait peine au malade, & si son urine est comme du gros vin noir. Moins il se rencontre de ces signes, moins on a à craindre, sur tout si la fièvre diminuë de plus en plus : mais si elle persiste dans sa violence, le danger en est plus grand, quoyqu'encore moindre que dans celle qui augmente toujours. Cette remarque convient aussi dans les fièvres non Putrides. On doit sçavoir que ces sortes de fièvres Putrides ou non Putrides arrivent le plus souvent aux personnes robustes & pleines de sang, & que la Synoque simple dégénere aisément en Putride, & celle-ci de même en Tierce continuë.

Nouvelles Remarques.

LEs causes de cette fièvre Putride sont semblables à celles de la Continuë non - Putride, mais plus fortes :

Elle vient des mauvaises impressions que la transpiration insensible, trop longtemps retenue, a portées dans les viscères, après avoir infecté la masse du sang & rallenti le cours des liqueurs. En appuyant la main sur la peau du malade, on remarque une chaleur fort piquante, mais inégale & différente, aussi-bien que le pouls d'un endroit du corps à l'autre. Cela néanmoins ne se rencontre pas toujours, ni la vitesse de la contraction du pouls, ni l'inégalité des respirations. A l'égard de l'urine, elle est souvent fétide, outre les qualitez que Lommius rapporte. Dans cette fièvre, soit qu'elle se soutienne de la même force, ou qu'elle aille en augmentant, il faut observer exactement le quatrième jour, qui est l'indice du septième, auquel celui-là promet une crise salutaire, ou menace de la mort. Si après que l'on a vu des signes de coction dans l'urine le quatrième jour, la crise arrivoit le sixième, il y a du risque, du moins pour la rechûte : mais si cette crise, précédée des signes de coction dans l'urine, est accompagnée d'une défaillance, ou d'autres fâcheux symptômes ; cela ne laisse aucune espérance que le malade puisse échapper d'en mourir. Si dès le commencement il arrive un cours de ventre, & que la fièvre demeure dans le même état, les inquiétudes du malade, & les signes de crudité sont de funestes marques : mais si au contraire ce devoient diminuer la fièvre

& que le malade ne soit point agité, qu'il ait la respiration libre & prenne bien les nouritures qu'on lui presente, il doit guérir. S'il paroît des taches noires ou livides le quatrième jour, la mort est prochaine; c'est une marque de malignité: mais si elles sont seulement rouges, qu'on ait eû des signes de coction, que le malade ait de la force, & qu'il soutienne aisément sa maladie, on a lieu de bien esperer. Cette fièvre n'a point d'intermission, mais elle est seulement plus foible durant la fraîcheur du matin.

IV. LA FIEVRE continuë.

NOus allons décrire cette espece de Fièvre Putride, que les Grecs nommoient Synoque, & que nous nommons Fièvre Continuë. Elle est semblable à la Synoque Putride par la continuité de ses accez, & elle en differe, parce qu'elle est produite par la bile, par l'atrabile, ou la pituite; qu'elle a ses accez proportionnez à la qualité & au mouvement des suc qui l'entretiennent; qu'enfin, encore qu'elle n'ait pas d'intervalles, où elle quittât entierement, ses Paroxismes.

laissent néanmoins au malade des tems plus tranquilles sur le déclin des accez, au lieu que la synoque putride vient de la corruption du sang, & ne donne aucun relâche jusqu'à sa crise.

La Fièvre Continuë n'est précédée d'aucun frissonnement, ni de frisson ; mais elle commence tout d'un coup par le chaud, si ce n'est lorsque quelque humeur corrompue, qui séjourne dans les premières voyes, vient à exciter un léger frisson, que la chaleur de la Fièvre a bien-tôt dissipé, pour se faire sentir avec plus de force, à mesure que l'accez approche plus de son état. C'est pour lors que le pouls & la respiration sont déreglez, la contraction de l'artère plus prompte, & sa dilatation plus lente. Le pouls est tantôt plus, & tantôt moins prompt, tantôt fort, & tantôt languissant : au commencement de l'acces il est vite & petit ; & dans la force du Paroxisme, il est grand & prompt en même tems.

Dans l'abord l'urine est épaisse, rouge, trouble, sans nuage, sans suspension, & sans sédiment. Quelquefois elle est tenue, mais rouge, &

entièrement claire. Enfin de quelque partie du corps qu'il arrive une évacuation, soit que ce soient les urines, les sueurs, ou les selles, elles sentent également mauvais. La Fièvre Continue, Quotidienne, ou Quarte, est irrégulière, & sans ordre pour l'ordinaire, de sorte qu'elle aura deux ou trois redoublemens en un jour, & n'en aura qu'un ou point du tout le lendemain. La Quarte Continue est très-rare, la Quotidienne l'est moins, & la Tierce Continue, qu'on nomme Ardente, est la plus commune.

Nouvelles Remarques.

Cette Fièvre vient d'une grande altération dans les humeurs, les urines y sont très-mauvaises; l'on y remarque souvent des couleurs différentes dans leur substance ou dans leurs concrétions. Ces Fièvres n'ont point de type, la contraction du pouls y est très-foible & précipitée, le vomissement n'y est pas ordinaire, le sommeil est fort troublé.



V. LA FIEVRE Ardente.

LEs marques de cette fièvre sont une ardeur par tout le corps, plus sensible au-dedans qu'extérieurement, avec une longue insomnie, & quelquefois un sommeil léthargique. La langue est sèche, épaisse, âpre, noirâtre & amère. La respiration n'est pas libre, l'on a des déchiremens d'estomach, l'appetit manque, la soif y est très-forte, & l'ardeur des entrailles, principalement des hypocondres. Le ventre est trop libre aux uns & trop resserré dans les autres. Pleins du trouble qui les agite, on les voit changer continuellement de situation, & tomber même dans des égaremens d'esprit assez fréquens.

La violence de cette fièvre en précipite le cours, en sorte que, s'il paroît des signes favorables dans son commencement, elle promet le calme au quatrième jour, & qu'elle n'afflige jamais au-delà du septième. Si elle épargne la vie du malade, elle se termine par un vomissement critique, par un dévoi-

des Maladies.

ment, par une sueur universelle, ou par une hémorragie du nez. Cette fièvre est autant pernicieuse que rare dans les vieillards, & d'autant moins dangereuse aux jeunes gens, qu'elle est plus naturelle à leur âge. L'inflammation du pœumon y survient souvent, & quand cela arrive la mort suit de près.

Dans toutes ces fièvres continuës, comme dans celle-ci, le danger est extrême, lorsqu'avant le septième jour il a paru une jaunisse, ou qu'il survient des frissonnemens avant la coction; sur tout si le malade est très-affoibli, qu'après le frisson il ne réchauffe pas, qu'il ne puisse dormir, ou qu'il soit accablé de sommeil, qu'il soit dans le délire, que sa voix soit entrecoupée, qu'il n'entende plus, que le col lui fasse beaucoup de douleur, sur tout lorsqu'il a de la disposition à la phrénésie. Il en est de même si les mains tremblent en prenant quelque chose, si la soif est excessive, & la peau extrêmement sale & chargée, ou si la langue est noire & la bouche fort sèche sans aucune soif, que la bouche sente extraordinairement mauvais, qu'il survienne un hoquet, sur-

tout après un dévoiement ou une hémorragie considérable. Dans les enfans qui sont attaquez de cette fièvre, ce sont de mauvais signes, qu'ils ne puissent dormir, qu'ils changent souvent de couleur, & qu'ils pleurent continuellement : ils sont sur le point d'être attaquez de convulsion.

Le peril est égal, l'orsqu'avec une vive douleur de tête les hypocondres se soulevent, si ce n'est qu'il survienne une hémorragie du nez ; ou que ces accidens soient accompagnez de déjections bilieuses, d'une dysenterie, ou de douleurs au genouil, ou à l'ischium, avec lesquelles ces symptômes cessassent.

Le Délire est prochain lorsque la convulsion est survenue à la profonde douleur des visceres. L'on n'a pas moins à craindre lorsqu'avec la douleur des hypocondres le malade est surpris d'un sommeil létargique, ou s'il a des ardeurs & un déchirement d'estomach, & qu'il rende de la bile pure par les selles. Il en est de même si le ventre est obstinément supprimé & qu'on ait une continuelle douleur de tête. Si l'urine devient aqueuse le

Délire

Délire s'en produit aussitôt, & ce signe est mortel si elle vient de cette qualité plusieurs jours de suite. Ce n'est pas un signe moins fâcheux de rendre souvent, avec difficulté & en très-petite quantité, une urine rouge, épaisse, confuse, & de mauvaise odeur : lorsqu'elle donne à contre-temps des signes de coction, ou qu'elle coule à l'inscû & contre le gré du malade. Lorsque le trouble de l'esprit empêche de sentir la force du mal, que dès l'abord de la fièvre l'on suë abondamment, ou que l'esprit du malade commence dès lors à s'égarer, ou que quelque partie du corps devient paralytique, enfin si chaque troisième jour la violence de l'accez redouble, ce sont des marques de danger.

Nouvelles Remarques.

LA Fièvre Ardente vient de tout ce qui peut rendre le sang plus sulphureux, & plus bilieux qu'il n'a de coutume. Les causes externes sont, la trop grande chaleur de l'air, un travail immodéré, particulièrement si l'on est exposé à l'ardeur du Soleil, l'usage des Aulx, du Poivre, du Gingembre, des

B

Eaux de vie , un air chargé d'exhalaisons de mauvaise odeur , une mauvaise galle , la maladie Venerienne , l'ivresse , la boisson des eaux boueuses , les fruits horaires , & les passions , peuvent être les causes de cette fièvre. Les causes antécédentes sont l'abondance du sang , & l'acreté de la bile , qui domine sur les autres sucs du corps. La cause conjointe est la quantité & le développement des sels acres & des souphres.

Outre les signes que Lommius rapporte , on peut compter que la langue , avant de devenir noire paroît de couleur jaunâtre ou citrine , qu'il n'arrive point de sueur devant la crise ; la douleur de tête , les battemens violens des arteres des tempes , l'enfoncement des yeux , l'urine citrine & enflammée , le pouls frequent , la surdité qui arrive souvent dans cette Fièvre , les redoublemens aux jours impairs.

La Fièvre Ardente se guérit s'il y survient un frisson violent ; si elle attaque une jeune personne dans la saison de l'Été , elle est moins dangereuse que dans l'hiver , quoyque ses symptômes soient plus forts. Les tremblemens qui sont survenus dans les Fièvres Ardentes se terminent par le Délire. La crise arrive quelquefois le cinquième. Les gouttes de sang qui coulent du nez le quatrième jour sont de mauvais présage , sur tout s'il y a d'autres mauvais signes. L'hémorragie est la crise la plus ordinaire de

ces Fièvres, particulièrement aux jeunes gens. Les larmes involontaires annoncent cette crise, si les autres signes n'y sont pas contraires. La véritable Fièvre Ardente se termine rarement par un abcès : mais quelquefois la Bâtarde par un PAROTIDE. Les déjections ou les autres évacuations de matières bilieuses, qui viennent dans le temps, sont salutaires dans cette Fièvre.

VI. LES SIGNES mortels dans la Fièvre Aiguë.

VOici les signes qui dans une fièvre aiguë présagent une mort assurée. Elle est prochaine si dans la force de la maladie la nature est très-affoiblie, surtout si le délire ou le frisson survient à cette Fièvre : si, malgré le délire, le malade ne parle point, quoique d'ailleurs rien ne l'en empêche : si, dans cet accablement du corps, les lèvres, les sourcils, les yeux, ou les narines deviennent convulsifs : si alors la vue est éteinte, qu'on n'entende plus, qu'on ait perdu la parole, & que les paupières se ferment, à moins qu'une hémorragie du nez, ou

B ij

un vomissement critique ne vienne à propos pour délivrer de cet état, la mort est sur les lèvres du malade; la vie luy manquera bien-tôt avec la respiration.

Ce n'est pas une moins déplorable situation que d'avoir les yeux baignez de larmes involontaires, ou extraordinairement enfonchez, ou qu'ils avancent en dehors comme s'ils alloient sortir de la tête, qu'ils soient éteints, qu'agitez continuellement ils semblent rouler dans leurs orbites, ou si au contraire ils ne quittent point un objet, s'ils deviennent louchés, ou convulsifs; si la conjonctive entreprend sur la cornée, & paroît la couvrir, ou si la cornée, cachée sous la paupière supérieure, ne laisse voir que la conjonctive toute enflammée, ou si l'on y remarque des veines livides ou noires.

Il en est de même si des concrétions, en maniere de toile d'araignée, couvrent l'œil, ou qu'une pituite épaisse en remplisse les angles: si durant le sommeil les yeux demeurent entr'ouverts, & que les paupières en soient très-pâles, à moins que cet accident ne soit causé par l'épuisement d'un

cours de ventre ; ou qu'enfin on remarque un œil plus petit que l'autre.

Si un jeune sujet vient à ressentir une grande douleur d'oreille , il est menacé de mourir avant le septième jour de la Fièvre. On a plus d'espérance quand cela arrive à une personne plus avancée en âge , parce qu'on peut croire que la Fièvre ou la douleur est moins violente.

Il y a également lieu de s'effrayer si la force de la Fièvre fait claquer les dents , & qu'elles soient livides , noires , ou très-sèches ; (*à moins que cette noirceur des dents ne procédât d'une humeur glutineuse qui s'y soit collée , & qu'Hippocrate dans ses Aphorismes marque pour signe de longueur dans une Fièvre continuë.*) si la langue dès le commencement de la maladie est sèche & âpre , enfin noire & épaisse : si le malade dort continuellement la bouche ouverte : si tout d'un coup il semble être suffoqué & qu'il ne puisse avaler, ni la boisson ni la salive , quoiqu'il n'ait aucune tumeur dans la gorge : s'il remue à grand' peine le col , ou qu'il l'ait tellement tourné , par la convulsion ,

qu'il ne puisse avaler que difficilement.

Ce sont des signes d'un danger égal si la respiration est froide, le pouls obscur, pressé, & entrecoupé: si la soif, qui étoit au commencement très-ardente, quitte entièrement, encore que la Fièvre soit également forte, & la langue sèche & noire: s'il arrive un vomissement de matières sanguinolentes ou fétides, & de plusieurs couleurs qui ne soient pas bonnes: si on voit le malade occupé tantôt à plisser ses draps, à ramasser les poils de sa couverture, à arranger les franges de sa robe, &c. & tantôt à chercher à la muraille, ou aux rideaux de son lit: si ses ongles & les bouts des doigts sont aussi livides ou noirs, que peut-on espérer de ce malade?

Cependant cette noirceur qui arrive aux bouts des doigts n'est pas absolument dangereuse; si avec des signes favorables le malade n'est pas fort affoibli, & qu'il supporte assez aisément la force de la Fièvre, il peut alors en guérir; mais les parties atteintes de noirceur doivent se corrompre & tomber.

C'est encore un signe funeste que

le ventre vienne à enfler, sur tout après qu'on a pris un purgatif, ou qu'il soit rempli de vents qui ne puissent sortir : quand le malade dès le premier accèz a rendu de l'atrabile par les selles ou le vomissement, que ses déjections sont liquides & noires, ou livides, ou grasses, ou de mauvaise odeur : si la palpitation & le hoquet arrêtent l'évacuation du ventre : si les urines ne coulent pas, ou qu'elles viennent noires, épaisses, fétides ; soit que de loüables elles deviennent mauvaises, ou que dans tout le temps de la maladie elles soient entièrement semblables à celles que l'on rendoit dans la santé : soit enfin que l'on vuide le sang pur, ou que la vessie soit dure & douloureuse.

Il est aussi d'un sinistre présage que dans les commencemens de la maladie les extrémités du corps refroidissent, particulièrement si la chaleur naturelle n'y revient pas ; si elle est excessive au-dedans, en sorte qu'elle cause une grande soif, tandis que le dehors est froid ; ou si l'ardeur de la Fièvre cesse inopinément & sans cause évidente ; s'il arrive des sueurs malgré la foiblesse où est le malade,

& si la défaillance s'ensuit ; s'il se couche sur le dos, qu'il ait les jambes fort pliées & ainsi les genoux élevez, & qu'impatient de cette situation il se tourne vers les pieds du lit. Vous en jugerez de même s'il découvre & écarte ses bras ou ses jambes, quoiqu'on n'y sente point de chaleur extraordinaire : si l'humeur qui causoit de la douleur dans les parties inferieures vient à se porter dans les viscères : si l'ulcere qui s'étoit produit, ou devant ou durant la Fièvre, devient sec & livide : s'il s'élève sur toute la peau des pustules qui ne soient accompagnées ni suivies d'aucun abcez qui tende à la suppuration. On cesse de craindre, s'il survient un abcez auprès de l'oreille qui mûrisse, ou s'il arrive une hémorragie du nez, ou que le malade rende des urines épaisses, ou abondantes.

Il y a encore d'autres signes funestes, comme si l'on est saisi d'une sueur froide dans les commencemens, si l'agitation est violente le quatrième ou le septième jour, sans qu'il arrive de crise le onze ; s'il survient un grand froid aux jours critiques, qui ne soit
suivi

des Maladies. 25

suivi d'aucune sueur ; si le malade se trouve souvent saisi de ce même froid, quoique la Fièvre continuë de la même force : mais si sans autre cause que la violence de la Fièvre, les tempes s'affaiblissent, le nez s'aiguise, les yeux s'enfoncent, les oreilles s'applatissent, se dessèchent, & deviennent froides ; que la peau du front soit dure & tendue, & le visage pâle, ou noir, ou livide, ce n'est plus qu'un cadavre animé d'un souffle de vie qui se dissipe.

Nouvelles Remarques.

S I l'ardeur, l'inflammation du cerveau, ou la sécheresse de cette partie produit la convulsion, la mort est assurée ; si l'on remarque d'abord des signes funestes, le malade mourra le quatrième ou le septième jour au plus tard ; ou bien il sera guéri dans ces mêmes jours si les signes sont favorables. S'il arrive un frisson violent dans un jour de crise lorsque les forces sont épuisées, le malade succombera ; si au contraire les forces sont suffisantes, il doit arriver une sueur salutaire.

Les signes qui précèdent la crise sont, des inquiétudes, un sommeil troublé, des égaremens d'esprit, une respiration dif-

C

ficile, des vertiges, les dépravations des sens, la douleur de tête, du col, de l'estomac, & des autres parties. Il arrive à quelques-uns des tintemens d'oreilles, de vaines imaginations, la retention de l'urine, la convulsion des lèvres, la perte de mémoire, un frisson violent, des ardeurs, & une soif extrême. Les emportemens & la fureur préviennent souvent la crise, qui doit se faire par la sueur, ou par le vomissement, par une hémorragie abondante, ou enfin par un dévoiement. Les sueurs froides sont ici des signes funestes, ou si elles ne paroissent qu'au front, à la tête, le long du col, & au visage, en maniere de gouttes : dans les Fièvres continuës & aiguës l'ardeur des entrailles, avec le froid des parties externes, menace de mort : le danger est égal quand l'on ressent une grande douleur de ventre, & que les membres sont froids. La contraction des testicules annonce des douleurs extraordinaires, & un danger très considérable. Il est également mauvais que le corps emmaigrisse trop, ou point du tout ; l'un indique la longueur de la maladie, & l'autre l'accablement de la nature.



VII. LA FIEVRE

Lente.

L'On met ordinairement au rang des Fièvres continuës celle qu'on nomme Lente, parce qu'elle est la plus foible de toutes, & d'autant plus obscure qu'elle ne consiste que dans le développement des matieres impures, qui séjournent dans les viscères, ou dans la corruption de la substance de ceux-ci. Encore que le malade ne souffre presque point du feu caché qui le consume insensiblement, il s'affoiblit néanmoins peu à peu, quelque nourriture qu'il prenne, & maigrissant de plus en plus il arrive enfin à un tel point de décharnement, qu'il peut à peine se remuer.

Ce malade a le pouls frequent, prompt, inégal, & nullement grand. L'urine donne quelquefois des marques de la corruption des suc. Cette Fièvre est ordinairement jointe à la CACHEXIE, & aux pâles couleurs des filles : elle est de longue durée, & soutient souvent les attaques bien au-

C ij

delà du quarantième jour ; avec plus de danger , lorsqu'elle n'agit pas seulement sur les humeurs qui font les obstructions , mais encore sur la substance même du viscere , comme sur celle du foye, de la ratte, des poumons, du cerveau, ou même des reins, & des autres glandes les plus éloignées du cœur.

Il faut ajouter aux signes qui caractérisent cette Fièvre , qu'elle est long-temps à se former , qu'elle croît insensiblement , qu'elle survient presque toujours à d'autres maladies , & que les remedes, sur tout les évacuans, loin de la guérir, ne servent qu'à hâter ses fâcheuses suites , comme sont la syncope & la consommation des chairs, qui arrive tôt ou tard dans cette Fièvre, qui est la même qui se rencontre dans les Phytiques.

Je vay maintenant traiter de ces Fièvres qui ont un calme certain, & des accez reglez , telles sont les Fièvres Tierces, Quartes, & Quotidiennes.



LES FIEVRES

Intermittentes.

VIII. LA FIEVRE Tierce.

ON reconnoît une Fièvre Tierce à ces signes. Ses acces reviennent, après un jour d'intervalle, jusqu'à la fin, & commencent par un froid piquant qui s'empare de tout le corps; mais qui est plus supportable à proportion que la maladie est plus legere. Il est ordinaire de rendre par le vomissement ou par les selles des matieres bilieuses sur la fin du frisson; auquel une chaleur & une soif ardente succedent bientôt, en sorte que le malade, dans l'agitation où il est, aime à découvrir & écarter les membres trop échauffez. Il respire difficilement, & la douleur de tête qu'il ressent produit souvent le délire. Durant le froid le pouls est petit & resserré, il se dilate ensuite, & devient fort & prompt.

C iiij

mais sans avoir aucune inégalité qui soit du moins considérable. L'urine est presque ténue, jaune, ou enflammée & de mauvaise odeur. L'accez finit ordinairement par des sueurs abondantes.

Je croy qu'il est à propos d'établir la différence de cette Fièvre d'avec le reste des Intermittentes. Pour cet effet il faut remarquer que lorsqu'il survient une Fièvre Ardente, ou du nombre des autres continuës, l'on s'apperçoit au toucher que la chaleur augmente de plus en plus, ce qu'on ne sent pas dans la simple Tierce, où la chaleur est égale, & s'adoucit même quelquefois sous la main. Outre cela chaque acciez de la Tierce Intermittente commence par le froid, & se termine toujours par la sueur, ce qui n'arrive jamais dans la Fièvre continuë qu'au moment d'une crise favorable.

Dans cette même Fièvre Tierce le froid est tout d'abord violent & dure peu; il est extrême dans les premiers acciez, & diminué de plus en plus dans les suivans: on voit arriver le contraire dans la Quarte Intermit-

tente, comme nous le remarquerons dans la suite.

Le retour des accès n'est pas moins essentiel au caractère de chaque espèce de Fièvre : continuons celui de la Tierce. Elle est peu dangereuse, & de courte durée, puisqu'elle se termine en quatorze jours, lorsqu'elle est régulière comme est celle qui attaque les jeunes gens, de temperament chaud & sec, qui peut-être en Été se feront trop fatiguez par des travaux, des veilles, ou des inquiétudes extraordinaires, sur tout si l'air est fort échauffé.

IX. LA FIEVRE Tierce Bâtarde.

QUand toutes les circonstances que je vous viens de remarquer manquent au caractère de la Fièvre Tierce, on la nomme Tierce Bâtarde. Elle dure plus long-temps, & ne produit pas des sueurs aussi abondantes que la véritable Tierce; l'on ne voit pas que dans la Bâtarde les Paroxismes reculent, ou anticipent aussi ré-

C ñij

gulièrement que dans l'autre. Le frisson est ici moins fort, mais plus long, & n'occupe pas tout le corps; les accès durent plus de quatorze heures, la maladie ne se borne jamais au septième Paroxysme, & cesse rarement au quatorzième, qu'elle passe même souvent.

Nouvelles Remarques.

Cette Fièvre est fort bien décrite par Lommius; on remarque cependant que dans la Fièvre Tierce véritable, non-seulement l'urine est d'abord ténue & enflammée, mais encore qu'elle n'a point de concrétion, & que quand elle est jaune, comme elle l'est quelquefois, elle a un nuage, ou une suspension bilieuse. La langue est sèche, la bouche amère, l'appétit manque, le malade est de mauvaise humeur, & une douleur de tête l'empêche de dormir. La durée de l'accès est au plus de douze heures, à moins que la transpiration ne soit arrêtée par des fautes dans la diète, ou par le froid de l'air extérieur. La sueur, le vomissement, ou la déjection bilieuse, qui arrive à la fin de l'accès, rend le jour d'intermission plus calme, à proportion que l'évacuation est plus abondante: mais s'il n'en arrive pas, & que le froid, ou la faiblesse de la nature l'empêche, le malade

des Maladies. 33

ne se trouve pas beaucoup soulagé dans le jour d'intermission.

Cette Fièvre n'est pas d'elle-même dangereuse ; mais l'épaississement des forces , la mauvaise disposition de quelque viscere , ou une fluxion , y sont à craindre. C'est-la plus courte & la moins suspecte de toutes les Intermittentes. Plus le calme en est exact , & les acces courts , moins cette Fièvre est longue. Si dans la Tierce véritable l'on remarque une nuit plus inquiète que de coutume , on doit attendre la crise le lendemain. Tral-lian assure que si l'on dérange la nature dans cette Fièvre , on la rend non seulement dangereuse , mais même mortelle.

A l'égard de la Tierce bâtarde , ses signes sont composez , & tiennent le milieu entre ceux de la vraie Tierce & ceux de la Quotidienne. Elle est fréquente dans les Pays froids ; elle attaque les vieillards & les enfans , les femmes , les gens oisifs , ou adonnez aux excez dans le manger : elle prend particulièrement dans l'Automne , ou en Hyver. La chaleur y est moins forte & moins acre que dans l'autre Tierce , le pouls plus tardif & plus inégal , l'urine citrine & moins claire. L'accez est au moins de vingt heures , & finit par une legere sueur. Outre cela le corps y est ordinairement pesant , le visage bouffi , les jambes enflées , le ventre & les hypocondres tendus ; enfin la rate s'enfle aussi.

X. LA FIEVRE

Quarte.

VEnons aux signes de la Fièvre Quarte. Dès les premiers accez le frisson est assez fort, & semblable à celui que cause un grand froid; il revient tous les quatre jours, c'est à dire après deux jours d'intervalle, & au bout de quelque temps il augmente de plus en plus, jusqu'à ce qu'il devient assez violent pour faire trembler tous les membres, claquer les dents, & pénétrer de douleur jusqu'aux os, en sorte qu'il semble au malade qu'on les lui brise. Quand ce frisson quitte l'on vomit ordinairement, & aussitôt le chaud commence & combat le froid, qui est concentré dans le plus profond des os.

Le pouls est au commencement faible, rare, & tardif; à mesure que la chaleur s'accroît, il devient grand & fort, prompt & fréquent, mais plus inégal que dans les autres intermittentes.

Quoique l'urine ne soit pas toujours

de même qualité, ni ses signes certains, néanmoins dans les premiers jours elle est claire & aqueuse pour l'ordinaire, dans la suite elle change souvent. La chaleur, la soif, la douleur de tête n'inquiètent pas à la vérité le malade, comme dans la Fièvre Tierce, mais il l'est encore moins dans la Quotidienne. L'accez dure aussi davantage, & finit par des sueurs plus abondantes, d'où il arrive un calme plus long & plus absolu que dans la Tierce & la Quotidienne.

Cette Fièvre est aussi peu dangereuse qu'elle est de longue durée, en sorte qu'elle garantit quelquefois, ou délivre même de maladies plus considérables ; (*particulièrement dans l'adolescence, où il est imprudent de précipiter les remèdes fébrifuges.*) En effet elle préserve de la manie, de la mélancolie, de la lépre, & de la convulsion de plénitude, ou en délivre lors qu'elle y survient. Quelques Auteurs prétendent qu'on ne peut en mourir que par les fautes du Médecin, ou celles du malade. J'observe néanmoins que, *comme les Parthes n'étoient jamais plus à craindre que*

lors qu'ils sembloient abandonner le combat , & ceder la victoire à leurs ennemis ; de même aussi cette Fièvre ne quitte presque jamais sans porter atteinte à l'intégrité de quelque viscere. Il est également rare de rencontrer cette Fièvre, où il n'y ait point d'obstruction, de douleur, ni de tumeur de ratte, & celle qui n'intéresse pas ce viscere est la moins dangereuse. Elle se termine dans l'espace d'un an, si des fautes considerables ne renouvellent sa crudité: on en est quitte le plus souvent au bout de six mois, quelquefois après trois mois seulement. On remarque que celle qu'on a combattue par des remedes convenables durant l'Automne & l'Hyver se dissipe pour l'ordinaire au Printemps qui suit, avant la fin de May: mais si elle est jointe à quelque dureté, ou quelque gonflement de ratte, ou que, trop bien enracinée, elle ne cede ni au temps ni aux remedes, elle menace d'une hydropisie dont il est rare qu'on guérisse.

La Fièvre Quarte est ordinaire l'Automne, particulièrement à ceux qui ont une tumeur de ratte, ou qui

n'ont pas été bien purgez des restes d'une fièvre continuë, ou du genre de celles qui attaquent à des temps incertains, qu'on nomme pour cette raison *vagues*. Elle n'est pas moins à craindre si l'on est d'un temperament froid & sec, & qu'on ait la peau dense & unie; si l'on est d'un âge avancé, qu'on ait usé long-temps de nourritures grossieres, ou qu'on se soit abandonné aux inquiétudes & aux chagrins.

La Fièvre Quarte qui commence l'Été est plutôt terminée que celle d'Automne, qui dure d'autant plus, qu'elle attaque plus près de l'Hyver. La crudité de l'humeur a fait souvent changer la Fièvre Quarte en une Quotidienne très-dangereuse.

L'on observe qu'une longue Quarte guérit ordinairement le *haut-mal*. Cette Fièvre revient aisément après avoir cessé, surtout lors qu'on s'expose au froid, qu'on s'échauffe trop, qu'on se procure une indigestion, ou une lassitude aux jours accoutumés de l'accez.

Nouvelles Remarques.

LA Fièvre-Quarte succede quelquefois à d'autres, particulièrement aux Fièvres *Erratiques*, dont l'humeur s'est épaissie & a dégénéré en un suc *mélancolique*. Le pouls est plus rare, plus dur, plus lent, que dans la Fièvre tierce, & la chaleur moins piquante. L'urine sur le déclin de la maladie, devient jaune, grossière, & noirâtre. Ici le frisson est mêlé de froid; le froid est plus grand, & le frisson moins violent que dans la *Tierce*. Il est rare que l'accez dure plus de vingt-quatre heures, ou moins de douze. Les excréments sont aqueux. Ces sortes de malades ont ordinairement le visage décoloré, ou jaune-vert, ou plombé. Toutes les nourritures grossières, comme Poissons salez, vieux Fromage, Lentilles, Bœuf, &c. sont capables de produire cette Fièvre.

Depuis trente ans jusqu'à cinquante, l'on est particulièrement sujet à la Fièvre-Quarte: on l'a vûë durer quelquefois douze années de suite, à cause du mauvais régime; cependant il est rare qu'elle passe l'année sans danger, & sans offenser quelque viscere. Elle se termine plus souvent par un abcez, que par les urines, ou les selles. Quand celles-ci font la crise elles sont noirâtres & de diverses couleurs. Si ceux qui sont travaillez d'une Fièvre-Quarte, accompagnée de grandes lassitu-

des, viennent à rendre une urine épaisse & blanche, ils ne doivent pas attendre d'abcez; ils sont plutôt guéris, si, outre cette urine, il leur arrive une hémorragie du nez. Si la Fièvre Quarte ne se guérit ni par crise, ni par abcez, elle dégénère quelquefois en Paralytic, ou en Hydropic.

XI. LA FIEVRE Quotidienne.

LA Fièvre Quotidienne commence par un petit froid aux extrémités, qui, comme il arrive aussi dans les autres intermittentes, se fait sentir d'abord au bout du nez & des doigts tant des pieds que des mains. S'il survient un vomissement, il est de matière pituiteuse; le chaud succède peu à peu & lentement; il est foible, humide, & mêlé de vapeurs: cette chaleur, quoique toujours assez inégale, & souvent altérée de quelque sentiment de froid, devient néanmoins sensible & mordante dans le fort de l'accès. On se trouve alors attaqué d'un assoupissement insurmontable, & les premiers jours on n'a point de soif,

il n'arrive pas de sueur, & la Fièvre ne donne presque aucun relâche.

Quelques-uns au commencement de l'accez tombent en défaillance, ou, ce qui est plus fâcheux, en syncope: le pouls est déréglé, & plus inégal qu'en aucune autre Fièvre; il est lent, petit, foible, à peine se dilate-t-il dans le plein de l'accez, & quoiqu'à la fin il devienne fréquent, il l'est toujours moins que dans les autres Fièvres, mais aussi vite que dans la Quarte. L'on ressent une continuelle douleur d'estomac, & l'on rend par les selles des matieres cruës & pituiteuses. L'urine est dans les premiers jours ou claire & limpide, ou grossiere & trouble, dans la suite elle est rouge, chargée, & trouble: alors le malade se sent foible & pesant. L'accez se termine ordinairement par une legere sueur, après dix-huit heures de Fièvre, ou environ: la maladie dure de la sorte soixante-quatre jours (jusqu'à la crise.)

Cette Fièvre n'est pas ordinaire; quand les acciez reprennent tous les jours, il est plus probable que c'est une double Tierce, qu'une vraye Quotidienne, qui n'a coûtume d'attaquer
que

que les pituiteux, les gens adonnez aux excez de table, ou qui sont paresseux & grands dormeurs, comme aussi les vieillards, les enfans & les femmes, dans une saison froide & pluvieuse, ou ceux qui sont sujets aux catharres, & à l'abondance de pituite dans l'estomac. On doit encore soupçonner que c'est une Quotidienne, si aussitôt que l'on en est attaqué les hypocondres sont enflés, si elle prend sur le soir, si avant & durant le Paroxisme le visage du malade est bouffi & défait, & si la foiblesse d'estomac est depuis long-temps jointe au dégoût, avec des rapports frequens. La Fièvre Quotidienne cede difficilement aux remedes, & est également de longue durée & pleine de danger. Elle est moins à craindre lors qu'au commencement de l'accez l'on vomit de la pituite, que l'on suë beaucoup sur la fin, & qu'ensuite le calme est entier & absolu.

Nouvelles Remarques.

DAns la vigueur de l'accez d'une Fièvre Quotidienne, le pouls est assez frequent & inégal. Les excréments du

D

ventre sont cruds & pituiteux, l'on n'a point d'appetit, la digestion se fait mal à cause de la foiblesse de l'estomac, l'on a des rapports aigres, la langue devient blanche & sans goût, le visage pâle, la tête pesante, les sens & tout le corps languissent comme enyvrez de sommeil. Le malade se trouve mieux le matin pendant six heures, depuis le lever du Soleil.

Comme cette Fièvre a des intervalles fort courts, la nature n'a pas le temps de se rétablir du tort qu'elle a souffert dans le précédent accèz; & cette Fièvre venant d'une cause dont l'action est d'empêcher la transpiration insensible, on n'est pas surpris qu'elle soit souvent mortelle. Si les accèz anticipent de jour en jour, c'est une bonne marque, & l'on doit s'assurer que l'humeur qui fait la maladie est capable de coction, & qu'elle s'évacuera aisément. Quand la Quotidienne prend la nuit, elle est plus dangereuse, elle produit la maigreur & la Fièvre Etique. La *fausse quotidienne*, à cause du mélange de la bile qui atténue la pituite, ne dure pas aussi long-temps que celle qui est *vraie*. Quoique les Fièvres de pituite se terminent plus souvent par abcez, que par de véritables crises, celle-ci néanmoins ne laisse pas de se guérir quelquefois par le vomissement & les déjections. Afin que la crise soit plus facile & plus heureuse, il est bon de purger avant l'état de la maladie.



XII. LES FIEVRES Complicquées.

IL y a plusieurs remarques à faire sur les Fièvres Complicquées. L'on observe que la Double Quotidienne arrive très-rarement, qu'au contraire la Double Tierce survient très-souvent à la Simple Tierce, & que celle-là se change de même en celle-ci. Lorsque c'est une double tierce, les accez reprennent tous les jours à des heures différentes : ceux qui reviennent aux jours impairs sont égaux, & différent de ceux qui se renouvellent aux jours pairs. La double & la triple quarte sont également ordinaires : l'une & l'autre vient de la simple quarte, & leurs accez sont rarement pareils.

Nouvelles Remarques.

Souvent une Fièvre continuë se joint à une intermittente, ou plusieurs continuës ensemble, ou une intermittente avec une autre (intermittente) de différent genre, ou de même nature. Comme

D ij

il n'est pas ordinaire que des sucs de différente qualité produisent la maladie, il est plus rare de voir des Fièvres composées d'une continuë & d'une intermittente, que de deux continuës ou de deux intermittentes.

XIII. LA DEMI-TIERCE, ou *Hémitrite*.

IL y a pareillement plusieurs observations à faire sur cette espece de Fièvre composée que nous nommons *demi-Tierce*, ou *Hémitrite* après les Auteurs Grecs. Ses acces commencent par un frisson léger, & finissent par la sueur, après laquelle on ne laisse pas d'avoir quelque ressentiment de Fièvre jusqu'au redoublement. Comme cette Fièvre est composée d'une Tierce intermittente, & d'une Quotidienne continuë, elle a un jour plus fâcheux, où elle prend avec frissonnement, & quelquefois même avec une espece de frisson suivi d'une évacuation de bile par haut, ou par bas, outre une ardeur & une moiteur par tout le corps. Le jour d'après, l'accez commence plutôt avec froid que

des Maladies.

par frissonnement, & il n'y survient point d'ardeur ni de soif extraordinaire: le pouls est plus resserré, & toute la Fièvre plus douce. On remarque de plus dans la demi-Tierce qu'il y a un jour où il ne se rencontre qu'une Fièvre, & qu'elle est double le jour suivant. Cette Fièvre est rare & très-dangereuse. Elle est *exquise* ou régulière quand elle est produite par les causes de la Tierce intermittente, & celles de la Quotidienne continuë, en pareille force & quantité: mais si la cause de l'une prévaut sur celle de l'autre, ce ne sauroit être une véritable demi-Tierce, & l'on veut pour lors qu'elle soit plus aisée à guérir.

Nouvelles Remarques.

L'On compte ordinairement trois especes de demi-Tierce, qui sont des Fièvres composées. Les Anciens veulent que la première espece soit d'une Continuë pituiteuse, avec une Tierce intermittente, & ils en comptent encore trois especes; celle où la pituite domine, celle où la bile prévaut, & celle où l'une & l'autre cause a une force égale. La seconde sorte de Fièvre demi-Tierce est composée

d'une continuë Tierce , & d'une Intermittente Quotidienne : elle est plus rare & plus dangereuse que la première. La plus ordinaire est la troisième espece, qui a plusieurs redoublemens le quatrième jour , avec frissonnement & froid , quelquefois avec un petit frisson : dans les autres jours le froid est plus long , & le pouls plus concentré : mais le troisième jour le froid & l'obscurité du pouls sont moins sensibles que le second. Cette espece de demi-Tierce est d'autant plus dangereuse que la première , qu'elle dure plus long-temps : La seconde espece est au contraire d'autant plus pernicieuse , qu'elle dure moins.



XIV. REMARQUES générales dans les Fièvres.

Après avoir donné des observations essentielles sur chaque espece de Fièvre , entrons maintenant dans des remarques qui soient plus générales , & qui regardent les signes ou funestes ou salutaires de ces maladies.

Je commence par cet Oracle d'Hippocrate ; si la Fièvre survient à la convulsion, elle en délivre, au lieu que si celle-ci succede à la Fièvre , elle en

marque le danger. C'est aussi un mauvais signe que le malade conserve son embonpoint plus qu'il ne convient, soit pour la durée ou pour la force de la maladie, ou qu'il s'extenuë trop tôt, ou avec excès : ici la foiblesse du malade, là la longueur de la Fièvre donnent lieu de craindre également. Lorsque dans une Fièvre Aiguë il survient une douleur de tête, soudaine & violente, & qu'en même temps les hypocondres sont convulsifs ; il n'y a qu'une hémorragie critique du nez qui puisse sauver de la phrénésie. Si dans cette Fièvre l'on vient à perdre l'ouïe, cela est mortel & présume une fureur, dont néanmoins un cours de ventre, ou une hémorragie par les narines peut garantir. Les sueurs froides sont ici également funestes ; dans une autre Fièvre elles en marquent la longueur. Quand il s'attache aux dents une ordure épaisse, c'est une indice de la grandeur de la maladie, de même que la mauvaise haleine, les tressaillemens durant le sommeil, & la convulsion.

Les signes d'une Fièvre dangereuse.

Ce sont des signes que la maladie est dangereuse lorsqu'il y survient un assoupissement qui n'est point naturel, une insomnie opiniâtre, des éblouissemens, le hoquet, des lassitudes, de légères sueurs suivies du chaud, une agitation extraordinaire dans les jours de crise, avec un frisson qui est aussi plus fort que de coûtume, mais qui n'est point suivi de la crise, & seulement d'un moindre froid, ou d'une foible sueur.

Parmi ces signes fâcheux l'on peut mettre les petites gouttes de sang qui coulent du nez, & une évacuation d'atrabile par haut ou par bas au commencement de la maladie. Il faut aussi examiner le visage du malade, parce que si dans une Fièvre aiguë on remarque un air trop farouche & trop défait, ou trop frais & trop naturel, pour la violence de la maladie, on a lieu de craindre ; il en va de même s'il arrive un vomissement de bile, ou de pituite pure, particulièrement si l'on rend de la bile verte ou noire.

II

Il est fâcheux que le malade ait le ventre entierement resserré, ou tellement libre, que son dévoiment l'empêche de reposer, sur-tout si les selles sont toutes liquides, blanchâtres, pâles, ou écumeuses. On les estime aussi mauvaises, lors-qu'elles sont en petite quantité, ténaces, legeres, blanches, livides, bilieuses, sanglantes, grasses, ou enfin d'une fétueur extraordinaire. On juge de même des déjections qui sont de diverses couleurs, mêlées de sang, de raclures de boyaux, ou de bile verte, ou qui sont d'une humeur pure après un long-temps de maladie. Il est encore dangereux dans les Fièvres de rendre des vers, particulièrement avant le déclin : il y a moins à craindre si on les rend vivans dans une fièvre aiguë, & que l'on soit au retour, encore moins s'ils étoient morts : mais aussi dans les commencemens il vaut mieux qu'ils soient morts ; d'en rendre alors de vivans c'est une marque de grande malignité.

L'urine claire & aqueuse est de mauvais présage, particulièrement dans les fièvres aiguës, où elle an-

E

nonce le délire & la phrénésie. Celle dont le sédiment est rougeâtre, ou livide, ou composé de filamens, ou d'écaillés en manière de son, n'est pas plus favorable. C'est encore un fort mauvais signe que le dégoût succède dans les fièvres au bon appétit, ou qu'il arrive après un long-temps de fièvre. Il en est de même des sueurs trop fréquentes, sur tout si elles sont froides, & qu'elles ne paroissent pas également par tout le corps, mais seulement au col & à la tête. Outre cela, les sueurs qui ne terminent point la fièvre, ou qui sont suivies de frissonnemens; enfin une jaunisse qui ne guérit point la fièvre, & si alors les hypocondres sont durs, ce sont des signes de danger.

Il est pareillement pernicieux dans les fièvres d'avoir la respiration forte & fréquente, de ressentir un frissonnement au sixième jour, de supporter difficilement sa maladie, de devenir très foible sans avoir souffert d'évacuation considérable, que les sueurs n'ôtent point la fièvre, que l'on change souvent du chaud au froid, & du froid au chaud, enfin que la couleur

des Maladies.

Si
 changed'unmoment à l'autre. Celui qui
 a un abcez qui ne meurt point, celui
 qui ne peut se rétablir, & qui est con-
 traint de rester dans le lit sans remuer
 couché sur le dos, qui passe toutes les
 nuits sans pouvoir dormir, quoy-qu'il
 sommeille durant le jour, ou, ce qui
 est plus fâcheux, s'il ne repose ni le
 jour ni la nuit, mais qu'il soit travaillé
 d'une importune & continuelle in-
 somnie, ou bien s'il est attaqué d'un
 assoupissement insurmontable, il ne
 laisse que bien peu d'esperance de sa
 guérison.

Nous avons donné les signes au-
 quels on connoît le danger d'une fié-
 vre : rapportons maintenant ceux qui
 en marquent la longueur.

Les signes d'une longue Fièvre.

La Fièvre doit durer long-temps
 si les hypocondres sont élevez, sur-
 tout s'ils sont aussi durs, douloureux,
 enflammez & tendus; elle est même
 dangereuse avec ces accidens. La Fié-
 vre doit être de longue durée, lors
 qu'il survient des nœuds, ou des dou-
 leurs dans les jointures; quand les ai-

nes & les glandes viennent à faire de la douleur, qu'il arrive une sueur froide au col & à la tête dans une Fièvre qui n'est point aiguë, ou bien si la sueur, telle qu'elle soit, ne termine point la Fièvre, ou ne la diminue en aucune sorte. Il en est de même s'il survient un abcez qui ne guérisse point, si l'urine varie tous les jours, que le malade ait tantôt froid, tantôt chaud, que sa couleur change continuellement, qu'il n'emmaigrisse pas à proportion de la durée de la Fièvre, que les accez, après un temps considérable, reprennent encore à la même heure, & qu'ils soient aussi longs & aussi forts que les premiers.

C'est à ces marques que l'on connoît la longueur d'une Fièvre; & si ces symptômes ne deviennent pas funestes, mais qu'ils se soutiennent avec la vie du malade pendant un long espace de temps, il doit survenir un abcez aux articles, particulièrement dans les parties inférieures: on le reconnoîtra à la douleur & à la tumeur qu'il y causera: cependant ce n'est pour l'ordinaire qu'à de jeunes gens que cet accident arrive, & dans les

Fièvres continuës , après le vingtième jour. Dans les vieillards, & à ceux qui sont attaquez de Fièvre Intermittente, & d'un type irrégulier, il n'arrive pas à la vérité d'abcez , mais le plus souvent une Fièvre Quarte , principalement si l'Automne est prochain : en effet , au lieu qu'au dessous de trente ans l'on doit plutôt attendre un accez, après cet âge l'on doit plutôt craindre la Fièvre Quarte dans ces occasions. On doit plus communément espérer un abcez dans l'Hyver ; il y est plus long-temps à guérir, & ne rentre pas alors si facilement qu'en Eté.

Nous avons jusques ici traité des Signes qui marquent le danger ou la longueur des Fièvres , il est temps de décrire ceux qui promettent la guérison.

*Les signes salutaires dans les
Fièvres.*

On a lieu d'espérer une prochaine guérison , si les hypocondres étant mous & dégagés , il arrive une jaunisse le septième, le neuvième, l'onzième , ou le quatorzième jour de la Fièvre ; si le malade

E iij

supporte aisément sa maladie, & n'est point travaillé d'aucun accident; s'il a l'esprit bon & présent; si ses veilles & son sommeil sont naturels & moderez, enforte qu'il dorme la nuit & veille le jour; s'il se trouve plus fort après le repos de la nuit; s'il respire avec facilité, ce qui dans les Fièvres qui se terminent au plus tard en quarante jours est un des principaux Signes qui promettent la guérison; enfin, si l'on n'est pas dégoûté, soit qu'on n'ait point manqué d'appetit, ou qu'il soit revenu. On juge aussi favorablement lorsque les hypocondres ne font nullement de douleur: mais qu'ils sont également dégagés du côté droit comme du côté gauche; si ce que l'on rend par un vomissement naturel est mêlé de bile & de pituite; si le sédiment, la suspension, ou le nuage de l'urine est blanc, égal & léger, (la meilleure de ces concrétions est celle qui est au fond de l'urinal.) Ce n'est pas un signe moins heureux que les déjections soient molles, suffisamment figurées, rousses, que l'odeur n'en soit pas extraordinairement mauvaise, que la quantité en soit pro-

portionnée à celle des alimens, & qu'on les rende aux heures accoutumées dans la santé. Il en est de même si tout le corps est également mol & chaud, & qu'il suë par tout également ; que la sueur qui arrive apaise la Fièvre ; que le malade change aisément de situation ; qu'il n'en affecte point d'extraordinaire ; si les évacuations critiques viennent sans trop fatiguer, & après les signes de coction ; s'il paroît après la même coction de legeres crevasses, ou de petites pustules qui ulcerent foiblement les lèvres, les narines ou la pointe de la langue ; enfin si la coction commence de bonne heure, avec un pouls toujours également bon.

Les temps des Fièvres.

Ils se distinguent de cette maniere en considérant leurs accez. Lorsque la Fièvre après plusieurs accez reprend encore à la même heure, qu'ils se soutiennent aussi long-temps, & avec la même force que les premiers, le commencement n'est pas encore passé ; mais si l'accez devance le temps

E iij

ordinaire du précédent, & qu'il soit plus fort & plus long, c'est l'accroissement de la Fièvre : elle est dans son état quand l'accez est très violent, qu'il ne devance pas, & ne passe point le temps du précédent : mais qu'il n'y a aucune disproportion d'un Paroxisme à l'autre. Quand je dis qu'un acciez avance ou retarde, j'entens qu'il le fait plus que ne permet l'égalité & la proportion des Paroxismes ; parce qu'autrement ce ne seroit qu'une condition de la Fièvre qui n'auroit aucune valeur pour la distinction des temps, comme on peut remarquer dans la Fièvre Tierce, la Quotidienne & la Quarte, dont les retours anticipent toujours jusqu'à leur entiere solution. Au reste si l'accez retarde & paroît plus doux & plus court que le précédent, la Fièvre est certainement à son déclin.

On reconnoît aussi la diversité des temps d'une Fièvre aux changemens de l'humeur qui la produit, & par les accidens qui surviennent, qu'on nomme symptômes. La crudité de cette matiere fait le principe & le commencement de la Fièvre, la coction com-

mencée en fait l'accroissement, l'accomplissement de cette même coction en fait l'état, & le déclin arrive par l'évacuation, ou le transport de l'humeur qui est parvenue à son dernier degré de coction.

Ces symptômes dont je viens de parler sont tous moins fâcheux au commencement & au déclin des Fièvres, & plus violens dans leur accroissement & leur état. N'oublions pas de dire que, lorsque la Fièvre a quitté subitement, sans les signes de coction, & dans un jour non critique, elle a coutume de revenir, principalement si l'on manque dans la diète. Remarquons encore que les Fièvres les plus douces, & dont tous les signes sont favorables, s'apaisent dans le terme de quatre jours, & que celles dont les symptômes sont les plus terribles terminent la vie du malade dans le même espace de temps.



XV. LA FIEVRE Pestilentielle.

ON a lieu d'appréhender cette Fièvre, quoiqu'elle ne regne pas encore, lors que ces Signes se rencontrent : si le Printemps & l'Été sont chauds & humides ; que l'air soit continuellement brûlé par les ardeurs du midi, & ne soit point rafraîchi par les vents ; ou si le ciel change plusieurs fois le jour, & que l'air soit tantôt froid, tantôt chaud, tantôt chargé de nuées, & tantôt serein ; que le plus souvent il soit couvert & menace de pluie, quand la nuée vient à se dissiper sans orage ; si la terre est féconde en toute sorte d'insectes, & que les troupeaux soient attaqués de la mortalité ; que des feux nouveaux paroissent la nuit dans les airs, ou que des Comètes annoncent ce fléau.

Lors que cette funeste maladie arrive elle est accompagnée de ces symptômes. Il s'élève inopinément des bubons derrière l'oreille, aux aîelles, &

le plus souvent aux aînes, ou des charbons à divers endroits du corps, ou des taches à la peau. L'on est saisi d'une Fièvre continuë & aiguë, quoique la chaleur soit très foible au dehors, où même le plus souvent l'on ressent un froid très sensible, tandis que le dedans est pénétré d'un feu extrême. Le malade est accablé de tristesse & sans esperance de guérir, il est languissant, & demeure dans un assoupissement insurmontable: il a le visage troublé, inquiet, comme celui d'un homme yvre, & l'on y remarque un air farouche, l'haleine est mauvaise & la respiration difficile, la bouche est amere, l'appétit manque, & la soif devient très ardente. Le malade a des envies de vomir, & même des vomissemens continuels, qui font désesperer de l'utilité des meilleures nourritures. Le pouls est petit, foible, prompt, frequent & inégal, les selles sont d'une odeur insupportable, l'urine est quelquefois trouble, grossiere, crüe & fétide, quelquefois elle est semblable à celle que l'on rend dans la santé, & sans aucune mauvaise qualité.

Quand cette Fièvre, dont le Tout-Puissant afflige les mortels, est simple, & n'est pas jointe à la Fièvre Putride, elle se cache sous des signes fort obscurs, de sorte qu'on n'y remarque point de soif, d'ardeur ni de dégoût; l'urine même donne des signes de coction, & a toutes les marques qu'on peut souhaiter: mais quoique la maladie soit très légère en apparence, on ne laisse pas d'avoir des vomissemens & des défaillances fréquentes, qui changent enfin en une syncope, dont on meurt inopinément.

La Fièvre Pestilentielle, de quelque nature qu'elle soit, est toujours par elle-même entièrement pernicieuse, & la mort y est d'autant plus assurée & prochaine, que le cœur est plus oppressé, qu'il ne s'élève au dehors ni bubon, ni charbon, ou, lorsqu'il en paroît, que le malade n'en reçoit aucun soulagement, ni la fièvre de diminution.

C'est un signe également funeste, que le charbon ou le bubon, après avoir paru, rentre & disparoisse, ou si la respiration étant de mauvaise odeur & les extrémités refroidies, il

Survient un vomissement très fréquent & la syncope. Il ne sera pas inutile de remarquer que dans cette maladie il faut toujours se défier des bons signes, & que souvent une mort imprévue rend vaines les esperances & les promesses du Médecin, qui en hazarde son jugement.

Nouvelles Remarques.

LA Peste est une Fièvre très aiguë, avec des bubons, des charbons ou des taches de pourpre, qui se répand dans le public par la contagion de l'air, & qui ravit un grand nombre de personnes. Les Fièvres qui ont toutes les marques de la Peste, excepté les bubons, &c. sont seulement appellées malignes & pestilentiellles. Ces funestes Maladies arrivent souvent par l'usage d'alimens de mauvaise qualité, comme du pain d'orge (ce que Jules Cesar dit être arrivé aux habitans de Marseille, qui avoient mangé de cette sorte de pain pendant le Siège de leur Ville) ou de celui de bled mêlé, ou mangé de vers, ou par la corruption des eaux, l'odeur des chanvres, la fétueur des cadavres, &c. Lorsque quelqu'une de ces causes a germé la peste, l'air qui se charge de la transpiration du malade, devient capable de reproduire ce ter-

rible mal dans tous ceux qui le respirent. L'Atmosphère de l'air est le plus souvent infecté le premier, non point par les malignes influences des astres, mais par ses différentes intempéries, & alors on peut la prévoir par les signes que Lommius rapporte, comme Hippocrate annonça celle qui devoit arriver de son temps; ce qui le rendit célèbre par toute la terre, & fut un témoignage de la solidité de son art. Lorsque les taupes, les souris de terre, &c. quittent leurs trous, l'on doit présumer que des exhalaisons empoisonnées s'élèvent du sein de la terre, qui menacent de peste. Quand cette Fièvre attaque en voici les signes, outre ceux que Lommius décrit; les yeux sont enflammés & rouges, le pouls tantôt faible, petit, fréquent, prompt, & très inégal, & tantôt plus fort & plus grand; l'inquiétude est extrême, & il est impossible de dormir. Quand la Fièvre pestilentielle est jointe à la Fièvre Putride, le malade a des vomissemens, une lassitude extraordinaire, & une palpitation de cœur: les forces périssent, les extrémités noircissent, le ventre s'enfle, l'odeur qui exhale du corps est insupportable, les excréments sont verdâtres; après la mort les cheveux & les ongles tombent d'eux-mêmes: dans l'une & l'autre sorte de Peste le dos est comme si on l'avoit battu de verges. La Fièvre pestilentielle est quelquefois si cachée & si prompte, qu'on n'a pas le temps de la reconnoître. On

lui donne alors le nom de Fièvre Erique pestilentielle ; il est rare qu'on en échape. Le plus sûr remède est la fuite : lors même qu'on est surpris de peste, Sanctorius veut qu'on ne fasse point d'usage de médicamens. Je pense qu'il a raison , à l'égard de la plus grande partie de ceux qu'on employe intérieurement dans ces occasions , & je croy qu'ils sont plutôt de vrais poisons que des remèdes.

Quoiqu'il ne faille pas toujours se fier aux bons signes que l'on remarque dans ces sortes de Fièvres , puisque, selon Hippocrate , les bons & les mauvais signes peuvent tromper également dans une maladie aiguë ; cependant , lorsque la nature paroît s'acquitter encore de ses fonctions , que le malade crache & respire aisément , qu'il a l'esprit bon , que la chaleur n'est pas plus forte au dedans qu'au dehors , que la soif est modérée , que les taches sont rouges , & le charbon ou le bubon éloigné des principaux viscères , ce sont de grands préjugez pour la guérison.

Il ne reste au contraire aucune espérance si la nature devient foible , tandis que les signes propres de la Peste se fortifient & se soutiennent dans leur violence : ainsi , lorsque dans une Fièvre Pestilentielle le pouls est foible , inégal , & intermittent , que le malade vomit , tombe souvent en syncope , & est accablé de sommeil , la mort est prochaine. Outre cela la chair du charbon est noire & brû-

lée, celle qui l'environne est livide. Si l'on touche les bubons, on remarque qu'ils sont durs, & fort éloignez de venir à la supuration: ou bien ils rentrent soudainement. Si avec ces signes le malade est foible, il est entre les bras de la mort: mais s'il ne manque point de forces, il peut vivre encore un jour ou deux.

Voici les signes funestes qui ne se rencontrent pas seulement dans les Fièvres Pestilentiellles, mais encore dans les autres, qui doivent se terminer par la mort. Tels sont la difficulté de respirer, la phrénésie, le hoquet frequent, les déjections noires ou trop liquides, ténues, fétides, atres, livides ou verdâtres; l'urine trouble, noire ou livide, avec une suspension de cette couleur, inégale, épaisse & de figure ronde; l'agitation continuelle du malade, le visage troublé & inquiet, le regard farouche, les tremblemens & les convulsions, les yeux louches, la voix rauque, le bégayement, la suffusion, la moiteur fétide, ou la sueur.

Il n'y a point d'état plus terrible que lorsque le pouls est formicant ou capricieux, que la voix manque, que les ongles deviennent livides, que le hoquet redouble, que la respiration se perd, que les lèvres se retirent, & que le bout du nez se contourne & s'aiguise: mais Lommius donne ailleurs ces signes; gardons-nous de le copier.

Les



Les Signes des Crises.

Comme toutes les maladies aiguës & violentes sont ordinairement jointes à la Fièvre Putride, & qu'ainsi elles ne se terminent que par des Crises, au lieu que les maladies chroniques, legères ou sans fièvre, se guérissent peu à peu & sans Crise, je croy devoir rapporter ici mes Observations sur les mouvemens critiques qui arrivent dans les Fièvres.

De même que certaines constellations annoncent les changemens des saisons de l'année, de même aussi l'on prévoit par des Signes particuliers les Crises qui doivent arriver dans les maladies. Tels sont le délire, l'affoupissement, les vertiges, l'erreur & l'interruption des sens, les grandes douleurs de tête, de col, d'estomac, des hypocondres, ou d'autres parties, le tintement d'oreilles, les fausses lueurs que le malade apperçoit, les larmes involontaires, les nausées fréquentes, les ardeurs, & la soif plus forte que de coutume, le dérèglement & l'inégalité subite du pouls, la sup-

F

pression de l'urine , le murmure extraordinaire des entrailles , & l'agitation du malade ; il change en effet à tout moment de situation , quelquefois il s'écrie , & se jette hors de son lit ; on le prendroit pour un furieux à son air , à son maintien , & à toutes ses actions. L'accez de la Fièvre est pour lors très violent , il devance le précédent d'environ une heure , & commence par un frisson plus fort & plus pénétrant que de coutume.

Lors que la Crise doit être heureuse , elle se fait par une sueur abondante , ou une hémorragie par les narines , un vomissement de matières bien mêlées , ou un cours de ventre ; après quoi la Fièvre cesse entièrement.

Les premiers avant-coureurs d'une Crise qui doit survenir le lendemain , paroissent durant la nuit , ou pendant le jour si la Crise doit arriver la nuit suivante ; & Hippocrate même a observé , que la nuit qui précède le jour , où la Crise doit terminer la maladie , est troublée & fâcheuse. On doit aussi sçavoir que les accidens sont plus pressans la nuit que le jour ,

& que les uns annoncent seulement les crises, & les autres en sont tout ensemble les signes & les causes : ceux-ci sont les sueurs, le vomissement, les selles, les urines & les hémorragies ; ceux-là sont les délires, les insomnies, les assoupissemens, les larmes involontaires, & d'autres semblables symptômes. Les uns & les autres signes ont cela de commun, qu'ils promettent la santé, après les signes de coction, & menacent de la mort, s'ils sont joints avec ceux de la crudité : ainsi ils ne sont favorables que dans la vigueur, ou peu auparavant l'état de la maladie, parce qu'alors la crudité de l'humeur est surmontée. C'est sur ce fondement qu'Hippocrate juge que la crise est prochaine lorsque la coction s'est déclarée. Ces mêmes signes sont très pernicieux au commencement d'une maladie ; ils ne le sont pas moins dans l'accroissement d'une Fièvre maligne. Si elle est moins dangereuse de sa nature, ils marquent alors que la crise doit être imparfaite, parce que quand le malade doit recouvrer parfaitement sa santé, la nature diffère ses efforts

Fij

pour la crise, jusques à une entière coction : au lieu que si la violence de la maladie doit triompher des forces de la nature, celle-ci livre tout d'abord le combat, tente quelque crise avant le temps, & donne des marques assez sensibles de ses efforts prématurez.

Il est donc évident que les signes de coction sont toujours salutaires, & que ceux des crises sont d'eux-mêmes incertains, & qu'ils doivent leur caractère différent, d'heureux, ou de funestes, à la crudité ou à la coction.

Donnons maintenant les marques qui font connoître la route que la nature prépare aux évacuations critiques, & de quel genre celles-ci doivent être, afin que le médecin puisse encore s'en servir pour régler ses jugemens à cet égard. Je suppose donc une Fièvre Aiguë, où la coction, & par conséquent la crise, ne doivent pas se différer, il faut pour lors attendre plutôt une évacuation qu'un abcez.

Les signes d'une hémorragie critique par les narines.

L'évacuation qui doit arriver sera sans doute une hémorragie du nez ; si l'un ou l'autre des hypocondres est tendu sans être douloureux ; si la respiration est difficile , si une douleur de tête , avec des élancemens , accompagne l'ardeur de tout le visage , principalement des yeux , des narines , & des jouës ; si la vue est trouble , & représente de fausses lueurs , si le malade a le col douloureux , avec un tintement d'oreilles ou la surdité , si les yeux pleurent soudainement & deviennent rouges , si les artères des tempes battent violemment , que les narines s'éminent & démangent , sur-tout si une douleur considérable occupe le visage & les tempes. Ajoutez à ces marques , si outre l'élevation du pouls , & sa véhémence ordinaire dans toutes les évacuations critiques , il est encore ici ondulent.

Cette sorte de crise survient ordinairement aux Fièvres ardentes , & à la Phrénésie , de même qu'aux dou-

leurs de tête, qui sont aiguës & continues lors même qu'il n'y a point de Fièvre, sur-tout si ces douleurs occupent le front & les tempes. Elle arrive encore ordinairement dans les inflammations aiguës des hypocondres, principalement dans celles du foye & de la ratte. L'on présage avec plus de certitude une hémorragie, si c'est la saison de l'Eté, que le malade soit dans la fleur de son âge, & n'ait pas encore passé la trente-cinquième année : mais autant que cette crise est ordinaire dans les Fièvres aiguës & dans la Phrénésie, autant elle est rare dans la Létargie & la Péricéramonie. La Pleurésie tient le milieu, enforte qu'elle est plus sujette à l'hémorragie du nez que les dernières maladies, & moins que les précédentes.

Les signes d'un vomissement critique.

Le vomissement doit survenir, lorsqu'avec une pesanteur de tête, des vertiges, & des éblouissemens, le malade a des envies fréquentes de

vomir, qu'il ressent un déchirement d'estomach, qu'il a une grande amertume dans la bouche, qu'il crache souvent une salive claire, & qu'on lui remarque des mouvemens convulsifs à la lèvre inférieure. Les hypocondres se soulevent alors & empêchent la respiration; le pouls est resserré & dur. Le vomissement sera plus assuré, si c'est dans un Fièvre Tierce, si la personne a plus de trente-cinq ans, si c'est en Eté, qu'il arrive un frisson, & que les parties situées au-dessous des hypocondres se refroidissent.

Les signes d'un cours de ventre critique.

La Crise se fera par un cours de ventre, si l'humeur se porte aux entrailles, & qu'il ne s'ensuive pas de vomissement, ni d'évacuation extraordinaire par les urines, sur tout si le ventre est alors plus bilieux & plus libre qu'auparavant; enfin si dans la santé le malade n'étoit pas sujet aux hémorragies du nez, ni aux sueurs, mais plutôt aux dévoimens, & qu'il ait coutume de boire de l'eau froide.

Lorsque le temps approche, où l'on doit vider par les selles, les intestins s'agitent, murmurent, & l'on a des tranchées, suivies d'une pesanteur ou d'une douleur interne, aux environs des lombes, & ensuite dans la partie inférieure du ventre. Cette observation n'a pas échappé au sçavant Hippocrate, qui dit, que si dans les Fièvres la douleur des lombes survient à la douleur & au murmure des hypochondres, il arrive pour l'ordinaire un dévoiement.

Les Signes d'une Crise par les Sueurs.

Il faut espérer que la Crise se fera par les Sueurs, si le malade n'est pas fort affoibli, que les selles & les urines soient supprimées, sur-tout si l'on ne voit aucun Signe qui annonce le vomissement : mais s'ils se rencontrent avec ceux de la Sueur, la Crise se fait par les Sueurs & par le vomissement. L'on est encore plus certain qu'il doit arriver des Sueurs, si, outre les marques précédentes, l'accez, dans son accroissement, cause le délire.

lire, comme il arrive dans les Fièvres ardentes, que tout le corps s'échauffe & devienne rouge, & qu'il en sorte une vapeur chaude, qu'on ne remarquoit pas auparavant. Le pouls est pour lors ondulent & très mol; l'urine est épaisse & toute bilieuse.

On doit principalement attendre des Sueurs, si vers le temps de la Crise le malade rêve qu'il se baigne; ce qui m'arriva autrefois dans une Fièvre aiguë avec le même succès. Les Sueurs sont ordinaires dans toutes fortes de Fièvres, sur-tout dans celles qui sont aiguës & ardentes. Souvent la Phrénésie indique les Sueurs lorsque la Crise doit être bonne. Les Sueurs salutaires sont universelles, chaudes, & sortent abondamment de la tête. Avec ces mêmes marques, elles sont avantageuses dans toutes les inflammations aiguës des Hypochondres.

Le Prognostic des Crises par les hémorroïdes, ou les ordinaires des femmes, doit s'établir sur les Signes propres de ces évacuations.

G

Les Signes d'un Abcez Critique.

L'éruption d'un Abcez peut aussi terminer une Fièvre : voici les Signes sur lesquels on en fonde le présage. La maladie, loin de se dissiper peu à peu, se soutient avec une Fièvre, & une douleur toujours égale, & quoiqu'il n'arrive aucune évacuation sensible, que la coction soit retardée, qu'une douleur, une lassitude, un assoupissement, & quelque légère sueur surviennent à une partie peu considérable du corps, avec tout cela, des signes salutaires répondent de la vie du malade. Il faut que la maladie ne soit pas mortelle de sa nature, mais seulement longue, qu'elle ait passé le vingtième jour, que le pouls soit bon & les forces entières. Le présage d'un abcez est encore mieux établi, si l'on rend long-temps une urine crüe & ténue : mais malgré toutes ces circonstances l'évacuation critique d'une urine épaisse & blanche, avec un sédiment abondant, garantit d'un abcez, parce que la coction a achevé de dompter la maladie, & qu'elle se

disfipe fans autre évacuation fenfible
& fans abcez.

Vous reconnoîtrez aux marques fuivantes qu'il doit arriver un abcez auprès de l'oreille, qu'on nomme pour cette raifon Parotide , fi après une foudaine , mais courte difficulté de respirer , il furvient une pefanteur de tête mêlée de douleur , avec un profond affoupiffement & la furdité. Cet accident eft ordinaire dans les Fièvres Aiguës , où la létargie , la phrénésie , & les autres femblables fympômes de la tête fe terminent affez fouvent par cet abcez Parotide.

Lorsque dans une Fièvre Chronique l'on a des fignes d'un Abcez , & que ceux du *Parotide* manquent , on peut s'affurer que ce dernier n'arrivera pas : mais qu'il s'en fera plutôt à un article dans les parties inférieures , où il y ait quelque douleur , ou pefanteur , ou tension , ou ardeur.

Il eft bon de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs , que l'on peut avec raifon foupçonner un Abcez après le vingtième jour de la Fièvre ; qu'il furvient plus frequemment l'Hyver , où il dure plus long-temps , & rep-

G ij

tre plus difficilement ; que les jeunes gens (au dessous de trente années) y sont plus sujets que les vieillards dans leurs plus longues maladies. Ceux-ci sont plutôt surpris de Fièvre Quarte, dans ces rencontres, sur-tout si leur Fièvre n'est pas continuë, mais que vague & incertaine elle dure jusques à l'Autonne. On remarque aussi qu'une longue Fièvre, pourvû que ses accez commencent par un frisson & finissent par des sueurs, comme dans les Fièvres Tierce & Quarte, se termine rarement par un abcez, parce que l'humeur s'en évacüe à chaque accez : nous pouvons ajouter que l'abcez qui survient aux parties inférieures, dans les Fièvres Lentes & Chroniques, est moins dangereux que celui qui se forme auprès des oreilles, comme il arrive dans les maladies aiguës.

Lorsqu'après l'éruption de l'abcez la Fièvre subsiste, & qu'il ne perce pas en dehors, il ne suppurera point avant le vingtième, mais seulement entre ce jour-là & le soixantième. S'il arrive qu'avant de suppurer il se dissipe de lui-même quoique la Fièvre per-

fiſſe, il preſage une prompte phrénéſie & la mort enſuite, principalement ſi l'abcez eſt Parotide. Cet abcez eſt ſalutaire qui vient aux parties inférieures loin du foyer de la maladie, & des principaux organes de la vie, dans un ample eſpace qui contient toute l'humeur morbifique, & où il s'élève facilement en dehors : un tel abcez ne permet jamais le retour de la maladie & en emporte tout le levain. On peut eſperer le même ſuccès de celui qui s'élève en pointe, qui mûrit également, & qui eſt un peu panché en en-bas, ſans être dur ni fourchu. Le plus fâcheux eſt celui qui tend à rentrer en dedans, & dont la peau (qui le couvre) eſt éteinte & décolorée. Il n'eſt pas moins funeſte, quoiqu'il ſoit élevé en dehors, ſ'il eſt très ample & plat.

Les paſſions de l'ame ne contribuent pas peu à déterminer le genre de l'évacuation critique : en effet la crainte produit les ſelles, le vomifſement ou les urines ; la joye promet des ſueurs. Il faut auſſi remarquer que la criſe ne ſe fait pas toujours par une ſeule, mais ſouvent par pluſieurs évacua-

G.iiij

tions différentes : dans une Fièvre Ardente , par-exemple , l'hémorragie du nez peut commencer la crise , qui doit s'achever par des sueurs assez abondantes.

La bonne Crise.

Il faut qu'une crise pour être parfaite ait toutes ces conditions. Qu'elle soit fidelle , c'est à dire qu'elle évacue l'humeur qui doit être évacuée , & qu'elle ne soit pas un vain effort de la nature. Qu'elle soit certaine , entiere complete , & conforme aux signes qui l'ont devancée. Qu'elle soit évidente , ou suffisamment abondante , & manifeste. Qu'elle soit sûre , ou sans l'anger. Elle doit être prévenue par des signes au jour indice , favorable & salutaire : enfin cette crise précédée des signes de coction doit arriver dans un jour critique , & produire des évacuations convenables , proportionnées aux causes essentielles , & à la qualité de la maladie.

A l'approche de la Crise le pouls devient inégal , & l'on y remarque plus de battemens grands que de pe-

cits, plus de prompts que de tardifs, plus de moderez que de frequens, plus de forts que de languissans, avec une constance égale de médiocrité, ou de vîtesse dans la contraction & la dilatation de l'artere. Une telle Crise rend au visage du malade sa sérénité; elle dégagè la respiration, & donne au corps la force de se mouvoir & d'agir; elle rétablit l'égalité du pouls, l'ordre, & la médiocrité de ses battemens. Il est encore utile au prognostic d'une Crise salutaire, de considerer si le genre de Fièvre, dont il s'agit, se termine plus souvent & plus facilement de cette maniere, comme si c'est une Fièvre Ardente, ou Tierce, &c.

*Les Signes qui promettent la
Crise, ou qui ne permettent
pas d'en esperer.*

Pour connoître si une Fièvre doit se terminer par une Crise ou non; faites attention, si c'est une grande maladie, dont les accez anticipent & croissent toujours de beaucoup, si la

G iiij

nature en soutient constamment les attaques, & donne bientôt des indices de son triomphe sur les humeurs révoltées, enfin si l'âge & le temperament du malade, la saison, & l'espece de la Fièvre n'éloignent pas le présage de la crise, il est constant que la maladie cederà tout à coup au victorieux effort de la nature, & d'autant plutôt que ses signes seront devenus plus marquez & plus forts. Si au contraire la maladie, par sa violence & sa malignité, prévaut sur les forces du malade, & se maintient long-temps dans sa crudité ; l'évidence d'une mort prochaine efface l'esperance de la crise, qui se trouve ainsi malheureusement prévenue du désastre & de l'accablement de la nature.

La crise ne dément point ses signes, & favorable ou non, elle ne manque pas de les suivre. Je ne comprends point parmi les signes dont je parle tous ceux que l'on remarque dans une maladie : mais ceux-là seulement qui devancent immédiatement la crise, ou la préviennent de quelques heures, & qui, considerez en particulier, sont équivoques pour la vie, ou pour la

des Maladies. 81

mort, & ne décident pas par eux-mêmes du succès ou du mauvais sort de la maladie. Si cependant il arrivoit que les signes prochains de la crise n'en fussent pas suivis immédiatement comme on eût pû l'espérer ; elle sera certainement très fâcheuse, & peut-être que le malade y succombera à l'heure même. Mais remarquez que les signes d'une bonne crise sont pour l'ordinaire moins trompeurs que ceux d'une mauvaise ; & que les uns & les autres sont toujours équivoques dans les Fièvres aiguës : ajoutez que l'on doit plus de confiance aux signes favorables dans la vigueur de la maladie, qu'aux autres qui ne le sont pas, à moins que le corps ne soit très affoibli.

En quel temps la crise ou la mort doit arriver.

On ne guérit point d'une maladie aiguë sans quelque crise : mais souvent la mort en a tenu lieu ; & quoi que la crise salutaire n'arrive jamais que dans l'état de la Fièvre , on peut mourir dans le commencement , dans

l'accroissement, ou dans la vigueur de la maladie. Le déclin (de quelque maladie que ce soit) ne produit jamais ni de crise ni de danger; parce que quand la vigueur est surmontée, la Fièvre s'affoiblit & se dissipe insensiblement, pourvu qu'on ne dérange point la nature par aucune erreur.

L'on peut mourir au commencement d'un accez, comme il arrive souvent dans les mortelles inflammations des parties internes, & dans ces Fièvres, où une pituite épaisse & visqueuse vient à suffoquer la chaleur naturelle, pour lors le corps devient froid, sans pouvoir réchauffer, le pouls est vermiculaire & entierement défailant: l'on meurt accablé d'un sommeil profond. Quelquefois, mais plus rarement, la mort survient à l'accroissement de l'accez, & plus souvent dans la vigueur, lorsque la nature est vaincue par la force du mal, qui joint à l'ardeur extrême qui consume le malade, le jette dans un délire violent, accompagné de convulsion & de fureur: ce qui ajoutant de nouvelles forces au peu qu'il en reste à la nature, transporte tout à coup ce malade hors

des Maladies. 83

de son lit ; enforte néanmoins qu'il retombe bientôt dans une défaillance, & une syncope qui termine sa vie. On meurt rarement au décours d'un accès : mais lorsque cela doit arriver, l'on tombe en défaillance, parce que la chaleur naturelle expire alors entièrement avec celle de la Fièvre, & soit assis ou couché, on meurt subitement, par une sueur légère & ténace. Enfin il est constamment vrai de dire que la mort saisit ordinairement au temps le plus fâcheux de l'accès, qui est celui où l'on doit marquer la dernière heure.

L'Ordre des jours critiques.

Je croirois avoir rapporté tout ce qui regarde les crises, s'il ne me restoit encore à parler des jours, où elles surviennent, & qui pour cette raison sont nommez critiques par Hippocrate, qui en est le premier observateur.

Les jours de crise sont le 3, le 5, le 7, le 9, le 11, le 17, le 20 : lequel nombre de 20 fait trois semaines, à les compter de manière que le huitième

me jour soit le commencement de la seconde semaine, dont le quatorzième est la fin, & le principe de la troisième semaine, suivant Hippocrate. Les jours septenaires se comptent par 4, en sorte que le quatrième est le dernier du premier nombre quartenaire, & le premier du second qui finit au septième : ainsi la troisième quartenaine commencera la deuxième semaine & se terminera à l'onzième jour, qui sera le premier du quatrième quartenaire, & terminera la seconde semaine au quatorzième. Le cinquième quartenaire, qui commence la troisième semaine, s'étend du 14 au 17, qu'il comprend, & où commence la sixième quartenaine, qui achève la troisième semaine au vingtième, qui est le dernier jour de la sixième quartenaine, & de la troisième semaine. L'on compte depuis 20 jusqu'à 40, de même qu'on a fait dans la première vingtaine. Les maladies qui passent le quarantième jour dégénèrent dès lors en chroniques ; elles n'affectent plus les jours impairs, soit quartenaires, soit septenaires : mais seulement se jugent aux jours pairs.

c'est à dire, qu'elles se règlent par chaque vingtième, comme le 60, le 80, le 100, &c.

Il faut aussi remarquer que tous les jours critiques ne sont pas d'égale force ; que les septenaires, ou les derniers de chaque semaine sont les plus puissans, ensuite les quartenaires, qui sont le milieu de chaque semaine, après lesquels viennent ceux qui remplissent les intervalles des précédens, & que les Medecins appellent inter-currens. Les plus salutaires, entre les critiques, sont le 7, le 14 ; le 9, le 11, le 20 ; le 17, le 5, le 4, & le 3. Les jours dangereux, & le moins critiques, sont le 6, le 8, le 10, le 12, le 16, & le 19. Quelques Auteurs veulent que le 13 soit douteux, & qu'il tienne le milieu entre les bons & les mauvais jours. Tous les jours impairs de la premiere vingtaine peuvent, quoique plus foiblement que les critiques, indiquer l'événement d'une Fièvre aiguë, parce que les mouvemens sont plus forts durant cet espace de temps, après lequel elle se relâche & se rallentit, de maniere que dans la seconde

vingtaine il n'y a plus que le dernier de chaque semaine qui puisse être critique, comme le 27, le 34, & le 40 jour, qui est le dernier de la seconde grande semaine, comme le 20 l'est de la première.

Parmi les jours critiques il y en a qui sont les indices des autres, Hippocrate les nomme jours de considération, parce - qu'ils donnent à connoître par des signes certains, & qu'ils annoncent, pour ainsi dire, ce qui doit arriver aux jours critiques suivans. Ce sçavant homme a donc observé que le 4 est l'indice du 7, comme le 11 du 14, & le 17 du 20. Ainsi, quand au premier jour d'une fièvre aiguë l'on ne voit aucun signe funeste, & que l'urine donne des marques de coction, la crise ne passera pas le quatrième jour : mais si cette fièvre est dès lors accompagnée de plusieurs signes mortels, le malade succombera, vrai-semblablement, avant le quatrième jour ; & Hippocrate a fort bien remarqué que les symptômes doivent être tout d'abord très violens dans les maladies dont le terme fatal est très prochain. Si la

crise attend le septième jour, on verra dans l'urine un nuage rouge au quatrième, & tous les autres signes seront dès lors salutaires : cependant il se peut faire que par quelque manquement, du malade ou du Medecin, la crise retarde jusques au 9, ou à l'onzième jour ; puisque dans les maladies salutaires les manquemens reculent la crise, & qu'ils avancent le terme de celles qui tendent à la mort. Si l'onzième de la fièvre n'apporte aucun indice de crise, il ne la faut pas attendre avant le vingtième : mais si la crudité diminuë vers le septième, on peut espérer la crise avant le 20 ; au-lieu que quand la crudité persiste jusques au quatorzième, & que la maladie se meut lentement, celle-ci ne sera jugée qu'au 40 : parce que les jours indices gardent le même ordre de puissance que nous avons remarqué aux jours critiques, & que, comme la lenteur de la maladie éloigne de plus en plus l'attente de ceux-ci, elle recule aussi l'effet du présage de ceux-là.

Il est encore nécessaire d'observer que les maladies ont plus de véhémence & d'impétuosité jusqu'au 14, que

depuis ce temps-là jusqu'au 20 ; & que celles qui doivent atteindre le 40 perdent peu à peu leur ressort, jusques à ce jour, après lequel, entierement affoiblies, elles s'éteignent plutôt, par une lente coction ou par un abcez, qu'elles ne se jugent par une crise; de là vient qu'elles ne se terminent quelquefois qu'au bout de cent jours, d'autres après sept mois, quelques-unes à la septième année, suivant la remarque d'Hippocrate, d'autres enfin après plusieurs semaines d'années.

XVI. LA FIEVRE Etique.

Après avoir donné mes observations sur les Fièvres qui ont leur source dans la corruption des humeurs, il est temps de parler de celle qu'on nomme *Etique*. Une chaleur constante & égale, sans douleur, dessèche le malade qui se croit sans Fièvre & en santé, quoique cette chaleur augmente une ou deux heures après le repas, jusques à ce que la digestion & le mélange intime du
chyle

chyle avec le sang étant achevez, la Fièvre rentre dans son obscurité.

Si l'on touche la chair du malade on s'apperçoit d'une chaleur concentrée, qui blesse de plus en plus & semble s'accroître sous la main. Le pouls est foible, petit & frequent : mais plus grand & plus élevé après le repas ; & si vous touchez les arteres vous y remarquerez une plus forte chaleur qu'aux autres parties. La peau est très sèche ; tout le corps est foible & languissant : mais ce n'est là que le premier degré de cette Fièvre, dont la guérison est encore plus facile, qu'il ne l'est de reconnoître la maladie.

Le second degré produit une grande maigreur, & un décharnement si sensible qu'il approche de la consommation, pour lors l'urine est chargée d'une graisse en forme de toile d'araignée, le pouls est dur & plein : mais plus foible & plus petit que dans le premier degré de cette Fièvre ; la peau est aussi plus sèche & plus dure. Voici les marques du dernier degré de la Fièvre Etique, les yeux creux & enfoncés dans leurs orbites sont chargés d'une crasse farineuse ; les

H

paupieres se meuvent avec peine, & se joignent souvent comme pour dormir, quoiqu'on n'en ait aucune envie; la peau du front est dure & sèche, les tempes sont affaïssées, & tout le visage est entierement éteint, les cheveux grandissent très promptement; les hypocondres se soulèvent vers la poitrine, & le ventre est tellement abaïssé qu'on pourroit douter s'il y reste aucun intestin ni aucun viscere.

Le pouls est très dur, foible & frequent: l'urine est couverte d'une graisse semblable à de l'huile, & la maigreur est si exacte & si générale, que toutes les extrémités des os, & sur-tout des omoplates, semblent s'allonger prêts à percer la peau, qui est dure comme du cuir, & n'est point alors molle ni ridée comme l'ont ceux qui sont amaigris par d'autres causes: enfin cette Fièvre produit ordinairement une prodigieuse quantité de vermines, dont le malade est très inquiet. Par tous ces signes on reconnoît plus aisément cette maladie arrivée à son comble, qu'il n'est alors possible de la guérir. Il est rare qu'elle attaque seule, & sans être précédée de quel-

qu'autre Fièvre. Elle prend souvent naissance de cette Fièvre aiguë qui dissipe l'humide radical, *ou le baume nourricier des parties*, d'où vient qu'on la nomme Colliquative. La Fièvre Etique qui survient à cette autre Fièvre termine bien-tôt la vie, qu'elle n'ôte, quand elle est seule, qu'après un espace d'autant plus long que ses mouvemens sont plus lents, & qu'elle arrive plus tard à son dernier degré : c'est pourquoi il est mal aisé de s'en appercevoir avant l'entier amaigrissement, & l'endurcissement de la peau.

Les Etiques sont de temperament chaud & sec, & se sont épuisées par des chagrins, des travaux & des veilles, ou par la faim ou la soif. Lorsque ces causes sont legeres elles donnent lieu à l'Ephémere, & produisent la Fièvre Etique, si elles sont violentes.

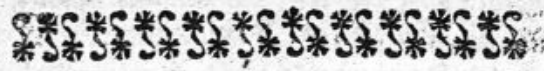
Nouvelles Remarques.

LA Fièvre Etique commence par une foiblesse de corps avec une espece de langueur, sans maigreur & sans chaleur apparente. Quand on a mangé, outre que l'on ressent une chaleur ex-

H ij.

traordinaire dans les entrailles, il s'éleve beaucoup de rouge aux jouës; le pouls est aussi plus grand & plus prompt; & c'est particulièrement ce qui caractérise cette maladie. L'urine est fort semblable à celle d'une personne en santé; le pouls est dur à cause de la sécheresse de l'artere, il est foible à cause de la foiblesse du cœur, il est petit & frequent à cause de l'irritation. Dans le second degré le visage perd sa couleur vive, la peau de tout le corps, surtout celle du front, se dessèche comme aux vieillards, on sent au toucher une chaleur plus acre & plus forte que dans le premier degré, & non seulement elle est plus piquante à l'endroit des Arteres, mais encore au dedans de la main, & aux plantes des pieds: l'urine devient aussi plus colorée, enfin telle que *Commius* la décrit, lorsque la colliquation commence, & que le malade approche du dernier degré, dont voici les signes. Le visage est livide, semblable à celui d'un cadavre, & le nez aiguilé, les paupieres sont si sèches qu'à peine peut-on les ouvrir; les pieds s'enflent à la plupart: c'est d'ailleurs un squelete parfait. Il ne faut user d'aucun remede violent pour guérir cette Fièvre, lorsqu'elle est simple, & dans son premier degré, mais seulement de purgatifs doux pour préparer au lait d'ânesse, &c.





De l'Atrophie.

NOus avons maintenant à parler de l'*Atrophie*, dans laquelle le corps amaigrit sensiblement & se dessèche sans cause évidente, parce que les alimens que l'on prend ne se changent pas en un suc propre à nourrir les parties. Ce mal est très dangereux, & par la langueur qu'il cause il est capable de donner la mort si on ne la prévient par des remèdes convenables. L'*Atrophie* se joint pour l'ordinaire à la Fièvre *Etiq*ue, aux affections cardiaques à l'ulcère du p^{ou}mon, & aux maladies de l'estomach, du foye ou de la ratte, qui sont produites par des causes très fortes, & qui participent de beaucoup de chaleur : mais quand elle atteint le marasme, qui ne lui est pas moins ordinaire qu'à la Fièvre *Etiq*ue, il ne reste plus de lieu d'en espérer la guérison.

Nouvelles Remarques.

J'ay vû quelques personnes à qui le chagrin avoit causé une maigreur extrême, de maniere qu'étant morts atrophiez on leur trouva les intestins dessechez à peu près comme du parchemin. Cette atrophie arrive le plus souvent à l'occasion d'un ver qui consume la meilleure partie du chyle, & qui outre cela cause du dégoût pour les alimens. Si on differe alors d'y apponter le remede, on se trouve sans ressource lorsque la Fièvre Etique y est survenuë, & que les urines sont devenuës grasses & confuses. Fernel assure qu'il a remarqué que les visceres de ces sortes de malades s'engorgent d'humeurs bilieuses jusqu'à s'en enfler considerablement. On conçoit par là que le suc nourricier ne peut manquer d'acquiescer quelque aigreur & que les fibres qui doivent le recevoir en sont piquées, ce qui les fait contracter & refuser ce suc destiné à les nourrir.

La Cachéxie.

SI dans l'*Atrophie* le corps ne reçoit point de nourriture, les parties en reçoivent seulement une viciée dans la *Cachéxie*. Tout le

corps est affoibli, lâche, mol, lourd & paresseux, la couleur naturelle est changée en une pâleur verdâtre, ou livide ou citrine : enfin l'on est si foible, qu'en marchant les jambes plient sous le poids du corps. Dans le commencement de cette maladie la digestion se fait mal, quoiqu'on n'ait pas encore perdu l'appetit, comme il arrive dans la suite. La respiration devient foible & rare, & des excréments sont inégaux & mêlez de différentes couleurs. Ces signes sont essentiellement propres à cette sorte de *Cachéxie*, qu'à raison de sa cause, on nomme crüe ou pituiteuse, & qui précède & annonce le plus souvent l'Hydropisie, qu'on appelle Leucophlegmatic.

Les vieillards & les petits enfans sont fort sujets à cette *Cachéxie*, les jeunes gens en sont rarement attequez, & aisément guéris : mais elle est ordinaire à ceux qui relevent d'une longue maladie, particulièrement s'ils ont quelque viscere schirreux, surtout le foye ou la ratte. La *Cachéxie* succede souvent aux longues dysenteries, à la lyenterie, aux hémorroïdes, ou aux ordinaires des femmes, soit

supprimez ou trop abondans : mais outre cette *Cachéxie* pituiteuse, il y en a une autre espece qui vient de la corruption du sang, on la nomme *Cachéxie mélancolique*; elle devance & preface souvent la plus affreuse de toutes les maladies, à qui l'on donne pour cette raison le nom d'*Eléphantie*. Lorsque cette *Cachéxie* arrive les alimens se corrompent dans les premières voyes, de maniere que la respiration, la salive, les selles, les urines, & les sueurs en deviennent très fétides, & la couleur de la peau, surtout celle du visage, sale & livide : quelquefois des Pustules nombreuses, ou des ulcères augmentent la difformité, & elle se trouve souvent accrue par des nœuds ou des tumeurs qui se forment en plusieurs parties du corps, qui est très languissant,

Nouvelles Remarques.

CORR. Celse confond sous le nom de *TABES*, l'atrophie, la phrésie, & la cachéxie; ces maladies sont néanmoins fort différentes & demandent chacune un traitement particulier. La cachéxie pituiteuse arrive souvent aux filles qui ne sont

Sont pas bien réglées. Cette maladie n'est pas fort difficile à guérir d'abord ; mais il est souvent trop tard lorsque la Leucophlegmatie y est survenue. Les personnes qui ont usé leur tempérament par des débauches , & les vieillards , en guérissent très rarement.

La Grande Ratte , ou le Scorbut.

JE croy que le sçavant Auteur de la Médecine entendoit par le mot de *grandes Rattes* , une espece de Cachéxie mélancholique : en effet l'atrabile acquiert quelquefois un tel degré de corruption , que passant de la ratte dans les vaisseaux , elle infecte tout l'habitude du corps de son levain *pernicieux*. Voici les signes qui découvrent cette Cachéxie *scorbutique* : la bouche & l'haleine sentent mauvais , les gencives se gâtent , deviennent livides ou noirâtres & , si on les presse tant soit peu avec le doigt , il en sort une sanie épaisse : elles sont si lâches qu'elles quittent les dents qu'on peut ôter très aisément de leurs alveoles. On sent quelque douleur aux

hypochondres & à la tête, & l'on a un grand dégoût pour les alimens. L'accroissement de la maladie exagere ses symptômes & produit des taches livides, semblables à des restes de meurtrissures, aux bras, aux cuisses, aux jambes, & quelquefois par tout le corps, en maniere de jaunisse noire. Il survient une grande foiblesse, principalement aux jambes, dont les chairs se fondent & se lâchent. Les jeunes gens, attaquez de cette maladie, sont fort sujets aux hémorragies du nez, ou bien aux taches, dont j'ai parlé, ou à des ulceres aux jambes. Cette maladie est ordinaire dans tous les pays marécageux, comme en Hollande & en Angleterre, où l'on mange des salines & d'autres alimens grossiers; au lieu qu'elle est très rare & extraordinaire dans les pays secs & élevez. Elle attaque indifferemment toute sorte de personnes, de quelque âge que l'on soit, & en toute saison: elle est plus fâcheuse aux vieillards; mais on la croit plus frequente aux jeunes gens: il y a des lieux où elle est plus commune aux enfans, & où elle se produit davantage au Printemps & en Autonne.

Nouvelles Remarques.

LE Scorbut dont je ne doute point que *Lommius* ne nous ait ici donné la description, est un Prothée qui se cache sous diverses formes. Hipp. en a laissé une peinture fort naturelle sous le nom de grande ratte & sous celui de *εἰλεος ἀμυγνίτης*. Cette maladie est souvent accompagnée de douleurs de tête, qui se font sentir particulièrement le soir, avec une chaleur semblable à la Fièvre, qui se dissipe par de légers sueurs le matin. Je ne finirois pas si je rapportois tous les accidens du Scorbut, les vertiges, les convulsions, la goutte vague, la salivation, les hémorragies, l'atrophie, l'aveuglement inopiné, le craquement des os, &c. qui se rencontrent tantôt les uns & tantôt les autres, suivant la qualité du levain Scorbutique. S'il participe de la nature du sel fixe, la difficulté de respirer, les maux de cœur, la défaillance & la pesanteur des hypocondres, en sont des marques. Si l'acide domine, les convulsions, les frissonnemens fréquens, les passions hystériques, les ulcères, l'atrophie, & la gangrene même accusent cette cause.

Ceux qui sont nez de parens scorbutiques ne guérissent jamais parfaitement, ni ceux qui ont puisé ce mauvais levain avec le lait de leur nourrice, ni lorsque

Le mal est invétéré , ou qu'il est joint à la maladie Vénérienne. Ceux dont la masse du sang est corrompue par un levain scorbutique acide sont très difficiles à guérir : mais surtout lorsqu'il a acquis une qualité d'eau forte. L'âge où le scorbut est le plus dangereux est celui de la vieillesse & de la grande jeunesse. Les femmes en guérissent plus difficilement que les hommes. Ces remarques sont tirées de Charleton.

L'Elephantie.

C'Est le plus terrible de tous les maux qui attaquent le corps humain. D'abord qu'on est attaqué de cette maladie la peau se couvre de taches & de duretez, particulièrement au haut du front, & au menton : les taches sont tantôt noirâtres, quelquefois blanchâtres, & d'autres fois jaunâtres : la peau est inégale, dure & âpre comme celle des oyès ; elle se charge d'écailles, surtout au visage, aux mains, & aux pieds ; tout le corps se dénuë de cheveux & de poils ; on respire difficilement, l'haleine est fétide, la voix cassée & enrouée, les jouës s'épaississent, le menton grossit, & l'une & l'autre partie se couvre d'un

rouge sale & livide. L'urine est grossiere & trouble : ils ont les mœurs , le sommeil & les rêves semblables à ceux des mélancoliques ; il y en a même , qui s'imaginant durant le sommeil qu'on les étrangle , s'éveillent , & se levent subitement : la plupart sont très passionnez pour les femmes. Tous ces symptômes augmentent avec la maladie ; le corps , qui n'est déjà que trop affreux , s'emmaigrit , la bouche s'enfle , la jambe & le pied s'enfle aussi , & sont pour l'ordinaire froids & engourdis. On voit à la racine de la langue , sous les paupieres & derriere les oreilles , des varices noirâtres en maniere de verruës , ou de durillons. Quand le mal est inveteré , la cloison cartilagineuse des narines se pourrit en plusieurs endroits , tombe ensuite , & rend le nez aplati , tandis que les ailerons s'en épaississent & le bouchent presque entierement , (encore que la respiration s'y porte , & que le malade semble ne parler que par l'organe des narines) les lèvres s'épaississent aussi & se renversent ; le grand angle de l'œil s'efface & s'arrondit ; ce qui devroit être

blanc dans l'œil paroît jaune, ou rouge, & couvert d'une espece d'ongle ; le poil des sourcils, devenu calveux, tombe, de même que celui des paupieres & du menton, & il y revient d'autres poils plus déliez & plus épars. Les oreilles s'éminent, se dessechent, & se pourrissent ; les doigts des pieds & des mains se crevaient, & grossissent quelquefois de maniere qu'ils semblent perdus dans la tumeur ; toutes les chairs se consomment, particulièrement celle du gros du poulce, tout le visage est horrible à voir, & ressemble à la peinture que l'on fait des Satyres dans la fable. On connoît que le mal est à son plus haut degré quand la voix est très rauque & cassée, que des ulceres virulens aux mains & aux pieds corrompent ces parties jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes par morceaux ; la peau est en même temps presqu'insensible aux extrémités des pieds, & l'on n'y ressent aucune douleur, soit qu'on la perce avec une aiguille, ou qu'on verse dessus de l'eau bouillante ; il survient enfin une petite fièvre, qui ôte bien-tôt du nombre des vivans un

homme accablé de tant de maux.

Tous ces signes ne sont pas toujours réunis, mais on en remarque plusieurs, tantôt les uns, & tantôt les autres. L'on se persuadera facilement que cette maladie, lorsqu'elle est invétérée, est incurable, quand on sçaura que ce n'est pas un vice qui soit particulier à la peau, mais une corruption générale du Corps, dont les Os même ne sont pas exempts, & qui ne se produit pas seulement d'elle-même par un vice d'humeur, mais se contracte le plus souvent par contagion, & passe des Peres dans les enfans dès le temps de leur formation.

Nouvelles Remarques.

L'Elephantie se communique par l'atouchement, comme la Maladie Vénérienne. Fernel assure qu'elle ne se gagne point à approcher seulement ces sortes de malades. Elle commence par des taches livides ou pourprées pour l'ordinaire, &c. On la nomme Elephantie, peut-être parce que la peau est sèche & rude, de même que celle des Elephans, comme dit Paulmier, qu'elle rend le corps difforme & tout hérissé de tumeurs, en maniere de

I iiij

verruës , & que les Elephantiques ne peuvent supporter le froid non plus que les Elephans, qui ne vivent pas long-tems dans les pay's froids. Il y a des Auteurs qui trouvent la même ressemblance avec le Lion, d'autres avec le portrait que l'on nous fait des satyres, d'où vient qu'ils nomment cette maladie Satyriasis, ou Leontiasis. Archigene remarque fort bien que cette maladie jette de profondes racines dans les viscères, avant de se manifester au dehors. Tout ce qui peut rendre le suc nourricier corrosif peut aussi produire cette maladie, qui est une espece de cancer universel. Ceux qui font usage de lait n'en sont jamais atteints. Elle est fréquente dans l'Egypte & dans la Judée, ce qui me donne lieu de croire que c'est de cette maladie dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, sous le nom de Lépre. Elle n'arrive point aux Eunuques, dit Aëtius, *ch. 22. tetrab. 4. serm. 1.* & il n'y a même aucun remède plus salutaire, lorsque la maladie est encore récente, que la castration.

La Maladie Vénérienne.

IL n'y a pas encore long-temps que la santé des hommes, d'ailleurs sujette à tant de differens maux, a rencontré un nouvel ennemi, qui naissant du

commerce d'une impure & infidelle Venus se nomme mal Vénérien. Il se forme d'abord aux parties naturelles des pustules croûteuses, ou chancres, qui font des ulcères malins, d'où il sort une sanie épaisse & gluante : il y survient un flux virulent & involontaire de la semence, ou des bubons véroliques aux aînes. Le mal n'est pas encore formé, quoique très présent, quand le virus, d'où naissent ces accidens, n'a pas pénétré jusques aux viscères ; mais lors même que le mal s'est répandu dans les vaisseaux, il ne fait que commencer : il n'est pas fort considérable lorsqu'il cause seulement la chute du poil ; il est plus pressant quand la peau se charge de taches lenticulaires rouges, ou jaunes, qui ne s'effacent que par la parfaite guérison de la maladie. Elle est plus forte & plus marquée encore, lorsqu'au front, aux tempes & derrière les oreilles, surtout à la racine des cheveux, ensuite par toute la tête, ou même par tout le Corps, il paroît des pustules malignes, & des duretez de diverses couleurs, qui guérissent d'elles-mêmes, & reviennent en dif-

ferens endroits. Ces pustules sont tantôt rouges , tantôt jaunes , rondes , seches , & sans pus ; elles ont une croûte aride & écailleuse ; s'amplifient ensuite , creusent la peau , & font des ulceres sales & virulents. Les pieds & les mains se crevaient quelquefois par trop de secheresse , & rendent des écailles. Il arrive aussi des pustules noires & fétides aux côtes internes de la bouche , d'où naissent les ulceres , qui percent le palais de maniere que la boisson remonte dans les narines : ce qui n'arrive jamais au commencement de la maladie , mais souvent lorsqu'elle est inveterée , ou qu'on en est atteint pour la seconde & la troisième fois. La langue & le gosier s'ulcerent , de même que le cartilage du nez , & les parties voisines du fondement. La tête devient pesante ; on sent au col & aux épaules une douleur , qui quelque temps après gagne les bras & les jambes , & qui est plus fâcheuse la nuit que le jour , surtout depuis trois heures de la nuit jusqu'à neuf. Cette même douleur est profondément concentrée dans les membres , d'où il s'élève souvent

des tumeurs qu'il est difficile de refondre ou de faire suppurer, il s'y fait quelquefois des nœuds & des tumeurs calleuses, particulièrement au front, à la tête, aux clavicules, au milieu de l'humerus, au rayon du cubitus, à la partie antérieure du tibia, & quelquefois à d'autres os : de-là naissent ces ulcères malins, qui ne manquent point de carier ces mêmes parties. Le mal est alors à son comble ; les parties solides se corrompent, comme les os, les ligamens, les membranes, les nerfs, & l'humeur maligne de la verole s'y engage, & y cause, surtout pendant la nuit, des douleurs extrêmes, qui jointes aux insomnies & à la Fièvre, conduisent le malade à la mort.

Il faut remarquer que tous ces signes ne concourent pas dans tous les vérolez ; mais qu'il s'en rencontre quelques-uns dans chacun d'eux. L'un a des pustules seulement, l'autre a des douleurs, des nœuds ou des ulcères. La verole, qui n'est accompagnée que de pustules, est la plus facile à guérir, les autres ne guérissent point, ou ne cedent que très difficilement aux

remedes , surtout lorsqu'elles sont trop invétérées. Au reste il est certain que cette maladie est contagieuse ; qu'elle se gagne par l'attouchement *impur* , qu'elle passe des peres aux enfans , comme l'Elephantie , & que les femmes sont encore plus susceptibles de cette contagion que les hommes. Dans les commencemens il n'est pas fort difficile d'en guérir : mais lorsqu'elle est invétérée les remedes sont inutiles , surtout si le malade tombe dans un emmaigrissement extraordinaire , ou que l'asthme y survienne.

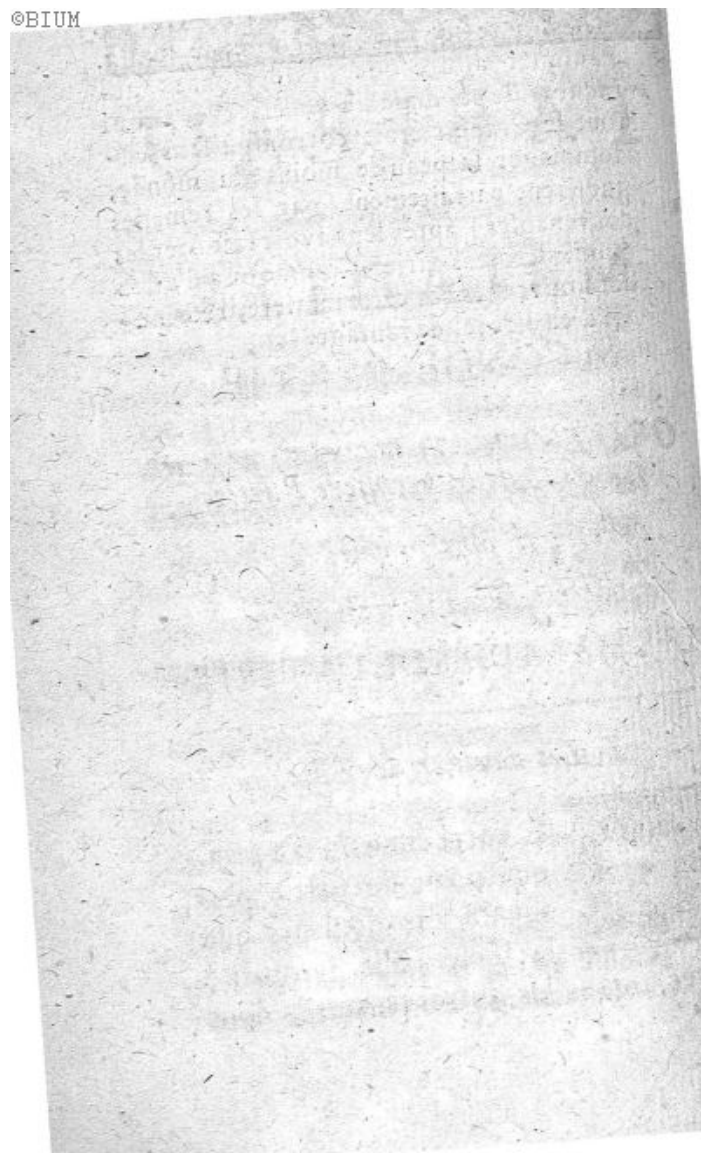
Il s'en trouve qui deviennent gras après leur guérison , de maigres qu'ils étoient auparavant ; les autres en ont la voix cassée & enrouée : il reste à d'autres de vilaines cicatrices , & des vestiges de leurs sales ulceres.

Nouvelles Remarques.

A Ndré Cefalpin dit que l'Armée de Charles VIII. étant au siège d'une place d'Italie , les Espagnols qui la deffendoient jetterent du sang de plusieurs Eléphantiques dans quantité de cuves d'excellens vins , & que les Soldats François s'étant rendus maîtres de la

place burent de ces vins, qui leur causerent tous les maux que nous voyons arriver par le commerce des femmes débauchées. Cet Auteur l'avoit appris d'un vieillard qui étoit dans les troupes d'Alphonse quand la chose se passa. Paulmier assure que des personnes attaquées de la maladie vénérienne, à qui tout le Crâne s'étoit corrompu sans endommager la peau le moins du monde, guérissent parfaitement (par les remèdes convenables) après leur avoir fait ôter les os qui s'étoient cariés. Comme on a d'assez bons ouvrages sur cette matière, il est inutile d'en dire ici davantage.

Fin de la première Partie.





T A B L E A U

DES

M A L A D I E S.

SECONDE PARTIE.

OÙ L'ON DÉCOUVRE
*les Signes & les Evénemens de
 celles qui sont propres à chaque
 Partie, & premierement*

DES MALADIES DE LA TESTE.

I. La douleur de Tête.



Le corps humain n'a presque point de partie plus sujette aux douleurs que la Tête. Elle sympathise avec toutes les autres parties, dont

elle reçoit aisément les mauvaises impressions. La foiblesse de constitution & de temperament, qui lui est propre, y facilite la production, ou l'entrée des levains impurs, qui doivent y causer de la douleur. Si on y en ressent frequemment depuis plusieurs années, & à la moindre occasion, c'est une *Céphalée* ou une *Migraine*. Dans la *Céphalée* la Tête est essentiellement, & presque universellement affectée : dans la *Migraine* la douleur n'occupe qu'un côté. Elle vient de la sympathie de cette partie-là, avec les hypocondres ou avec les intestins, & commence ordinairement par la pulsation véhémente des arteres des tempes. L'une & l'autre douleur est comprise dans sa naissance sous le nom de *Céphalalgie*.

La douleur de tête ne menace que de durer long-temps, & de priver du sommeil ; s'il y survient un vomissement de bile érugineuse & la surdité, elle annonce la *Phrénésie* : mais lorsque la convulsion accompagne l'extrême douleur de Tête, que quelque partie, & surtout les yeux, s'enflamment, ou que ceux-ci paroissent
enflent

enfliez ou convulsifs, le malade est dans un danger très pressant. Les Anciens ont aussi fort bien observé, que la grande douleur de tête, qui s'aigrit par les remèdes, loin d'être apaisée, & qui afflige continuellement, est dans une Fièvre un signe de *Phrénésie*, & que hors de la Fièvre elle presage plutôt l'aveuglement.

Si dans les violentes douleurs de tête il arrive un bourdonnement d'oreilles, sans Fièvre, des vertiges, l'empêchement & la lenteur de la parole, avec un engourdissement des mains, on doit appréhender l'apoplexie, l'épilepsie, ou la létargie.

D'ailleurs si la douleur de tête (invétérée) est produite par une humeur froide, ou acide, elle est très difficile à guérir, principalement dans les vieillards : mais on se trouve guéri de quelque douleur de tête que ce soit, interne, ou externe, s'il arrive une évacuation de pus, de sérosité, ou de sang, par les narines, les oreilles, ou la bouche.

Nouvelles Remarques.

LA douleur de tête qui est Symptomatique augmente ou s'appaise avec la maladie qui la produit. Ceux qui ont la tête foible & les entrailles échauffées, ou qui ont les membranes du cerveau d'un sentiment fort vif, sont sujets à cette douleur : l'hyver est la saison où les douleurs de tête sont plus fréquentes, suivant Hippocrate ; surtout après un Automne chaud & pluvieux. Si elles sont trop fortes, elles menacent de délire, de convulsion, & de défaillance. La douleur de tête, soit continuë ou Périodique, qui cause des vertiges, le vomissement, la convulsion, &c. dégenere souvent en une Apoplexie mortelle, en Epilepsie, en Paralyse, en la surdité, en l'aveuglement, &c. Le lait ne convient pas à ceux qui sont attaquez de douleur de tête.

II. Le Délire.

JE vais poursuivre avec ordre la description des maux de la tête, qui sont accompagnez des égaremens de l'esprit, & je commence par cette sorte de délire qu'on nomme *Para-*

phrénésie. Ce symptôme est moins dangereux qu'effrayant : en effet, dans la vigueur des accès des Fièvres aiguës l'esprit a coutume de s'égarer, & les malades tiennent des discours extravagans ; mais ils se rappellent au bon sens, sitôt que la violence de l'accès est passée. Cet accident est néanmoins considérable par rapport à la violence de ces sortes de Fièvres auxquelles seules il est ordinaire, aussi-bien que le sommeil importun & profond qui succede souvent à ce délire.

Les marques d'un délire prochain sont assez évidentes. Le malade parle avec plus de précipitation qu'à l'ordinaire, bientôt il ne discontinuë plus de dire sans jugement tout ce que son imagination échauffée lui fournit d'idées extravagantes : il grince les dents, encore qu'il ne soit pas fort affoibli ; il gesticule, & tourne continuellement les yeux. Ceux-ci lorsque la douleur de tête est considérable, deviennent éblouis, & bien que le malade n'ait point cette douleur il ne dort ni le jour, ni la nuit. La respiration est rare, & très forte, avec un pouls vite & fréquent ; l'on

K ij

affecte aussi de se coucher sur le ventre, mais des tranchées peuvent encore obliger de prendre cette situation : c'est ce qu'il est bon de savoir pour ne s'y tromper pas.

Nouvelles Remarques.

Villius observe que le délire arrive ordinairement lorsque la Gangrene commence à quelque partie externe, & que c'est un signe mortel à l'occasion d'une playe ou d'un ulcere. Dans les Maladies de convulsion le délire n'est pas à craindre d'abord ; mais s'il revient souvent, il menace de léthargie, d'apoplexie, ou de paralysie. C'est un accident dangereux dans les Fièvres continues, surtout lorsqu'elles sont suspectes de malignité, & que le malade respire difficilement : les tremblemens qui arrivent dans les Fièvres ardentes se terminent par le délire. Une forte douleur d'oreilles dans une Fièvre continue menace de délire, & de mort. Si le sommeil apaise le délire, à la bonne heure. Si dans une Fièvre on fait une selle de matieres fort rouges, le délire est prochain. Si dans le délire l'on vient à grincer les dents, c'est un signe mortel, suivant Hippocrate. Si les paupieres ont un mouvement trop assidu, c'est une marque que le malade va tomber en délire.

III. La Phrénésie.

LE délire qu'on nomme Phrénésie naît de l'inflammation des membranes, ou de la substance même du Cerveau : ce symptôme est effrayant & aussi dangereux, *que le délire simple dont nous venons de parler est exempt de peril.* Voici les signes de la phrénésie : C'est un continuel égarement de l'esprit, dans une Fièvre-aiguë, avec la lésion tantôt des unes, & tantôt des autres fonctions de l'ame. Le malade est audacieux & inconsideré : il est agité tour à tour d'une impuissance de dormir, & d'un sommeil troublé & inquiet, en sorte qu'il s'éveille tout à coup & se leve avec impetuosité, avec des cris, & des fureurs ; tantôt il pleure, tantôt il chante, & tantôt il parle sans ordre, ni bon sens ; enfin, si on l'interroge, il répondra cent choses absurdes. Tout cela marque un danger d'autant plus grand, que le malade a paru d'abord plus paisible & moins agité, ce qui est assez ordinaire.

A l'approche de cette maladie on remarque beaucoup d'agitation dans les yeux, ils semblent enflammez, & sales; le malade les frotte souvent de la main; tantôt ils sont secs, & tantôt baignez de larmes. La langue est âpre, sèche, & noire; les dents grincent continuellement; il coule quelquefois des gouttes de sang par les narines, & quelquefois le derriere de la tête fait mal.

Le malade ressent une soif ardente, il tient des discours extravagans, il a la respiration élevée, & rare. Ses mains sont tremblantes, & il ramasse des filets de sa couverture. Son urine est transparente & enflammée, ou, ce qui est plus dangereux, elle est limpide & aqueuse; cette sorte de délire est très pernicieuse & cause dans peu la mort du malade, lorsqu'on en diffère le remède. On en prévoit le funeste effet lorsque le délire & l'insomnie n'ont point de relâche, que les selles & les urines sont obstinément supprimées, que l'urine qui étoit d'abord fort colorée, devient claire & sans couleur, ou qu'on remarque des convulsions, une diffi-

culté d'étendre, ou de plier la jambe,
ou la syncope.

Nouvelles Remarques.

Si le vomissement & les convulsions accompagnent la Phrénésie, il y a lieu de craindre pour la vie du malade, à moins qu'on n'ait d'autres signes qui fassent espérer une crise. Si la phrénésie laisse des intervalles assez tranquilles, elle est moins dangereuse que lorsqu'elle ne quitte pas, si elle redouble après le sommeil elle est funeste. Si le malade est bilieux & maigre, il y a peu d'espérance. Cet accident est mortel s'il arrive dans la péripneumonie. Il en est de même si la péripneumonie y survient, dit Hippocrate. Les urines sans couleur, avec une suspension noire, presagent la Phrénésie. Une légère sueur avec le délire dans une Fièvre aiguë marque une Phrénésie prochaine : ces malades ont la langue sèche & âpre. Les tremblemens qui surviennent à la Phrénésie sont pernicieux ; de même que les gouttes de sang qui coulent du nez, surtout si c'est le quatrième jour. La Phrénésie est funeste dans les personnes d'un âge avancé. Les urines ou les selles (blanches) y sont de mauvais présage, surtout si elles continuent plusieurs jours de cette couleur.

IV. La Mélancholie.

IL est tems de décrire une troisiéme sorte de délire, qui n'est point mêlée de Fièvre & que l'on nomme mélancholie. Elle produit une tristesse, & une crainte continuelle, de longues insomnies, une aversion extraordinaire pour la société, avec des gémissemens & des pleurs; bien qu'il y en ait d'autres qui rient toujours. Ils sont tous occupez le plus souvent de vaines reflexions, qui les appliquent de maniere qu'ils restent comme stupides, les yeux fixez à la terre; & tout d'un coup délivrez de leur rêverie, ils marchent avec vitesse & poussent de frequens soupirs; ceux qui sont le plus malades se croient au rang des animaux, ou s'imaginent d'être de verre ou d'argile, ou même du nombre des morts; c'est pourquoy les uns imitent le chant du coq, &c. les autres évitent la rencontre des corps, de peur d'en être cassez, d'autres refusent opiniâtrément de manger, persuadez qu'ils ont perdu la vie.

Quoi-

Quoique ces fortes de malades craignent extrêmement la mort, ils se la donnent souvent eux-mêmes, ils ont tous la tête, les yeux, & le visage très échauffez, & ils prennent fort rarement le repos du sommeil qui leur est si nécessaire.

Nouvelles Remarques.

IL y a deux sortes de mélancholie : l'une de naissance, & l'autre d'accident. Hipp. traite de la première au 1. l. de la diète. Si la pituite domine, dit cet auteur, ils sont stupides, ou insensés ; il faut les baigner & les purger avec l'hellebore : si la bile est abondante, ils sont plus audacieux, il faut se garder de les faire jeûner, ils ont besoin de bonnes nourritures. Ceux qui tombent dans la démence, dit-il ailleurs, sont quelquefois portez à se donner la mort, qu'ils trouvent agréable & pleine de charmes : les pituiteux sont tranquilles, les bilieux au contraire sont inquiets, malfaisans, & malins. Il y a à craindre si les excès de boisson, ou quelque coup à la tête l'ont produite. Celle qui vient soudainement par un excès de joye ou de colère, &c. se peut guérir plutôt que celle qui s'est formée par un vice du sang. Les violentes maladies du cerveau sont souvent suivies de la stupidité. Huart rap-

L

porte qu'un insensé étant attaqué d'une Fièvre maligne devint très spirituel.

V. La Mélancholie hypocondriaque.

C'est une espèce de délire, qui prend naissance du vice de foye, ou le plus souvent de la ratte, qui est quelquefois enflée, & quelquefois ne l'est pas, non plus que la Mésentère, & alors le mal est d'autant plus déplorable qu'il accuse une attrabile arrivée à ce point de corruption, qu'encore qu'elle soit en petite quantité, elle a néanmoins infecté de son levain venéneux toutes les humeurs du corps.

Les signes de cette maladie sont presque semblables à ceux de la précédente, si ce n'est qu'ici les hypocondres se soulèvent en enhaut, qu'ils s'échauffent quelquefois extraordinairement, avec un sentiment de pesanteur, & que les artères y font des battemens violens & douloureux. Cette mélancholie est accompagnée de vertiges, de bourdonnemens d'oreilles, d'indigestions, de rapports

aigres, du crachement frequent d'une salive claire & liquide qui fait qu'on n'a point de soif, & du vomissement d'une pituite mêlée quelquefois de bile, ou simplement aigre dont les dents sont agacées & stupéfiées.

Lors-qu'après le repas la digestion se fait, l'on ressent une douleur fixe au milieu des épaules, qui cesse aussitôt que la digestion est faite; le ventre est souvent resserré & paresseux, il se remplit de vents qui y murmurent beaucoup, il survient même une palpitation de cœur, & une espece de suffocation.

Le mal augmente de plus en plus, par les indigestions, au lieu que quand la digestion se fait bien, il diminue & s'affoiblit; enfin il est bien moins fâcheux que celui que nous avons décrit précédemment: mais si le levain de cette maladie s'est porté dans la substance du cerveau, l'on devient furieux, on est saisi d'une sorte de Fièvre étique, qui dessèche & consume en peu de temps.

La mélancholie est plus ordinaire aux hommes, particulièrement aux

L ij

vieillards ; mais elle est plus pernicieuse aux femmes : il est rare que la tumeur de ratte ne survienne pas à cette maladie. On en guérit, s'il arrive un flux hémorroïdal, des varices, ou selon quelques Auteurs, une leucophlegmatie. L'expérience fait voir que la mélancholie se change quelquefois en l'épilepsie, & celle-ci de même en la mélancholie : enfin l'on observe que cette maladie n'est pas incurable dans sa naissance, mais qu'avec le temps elle se fortifie contre les remèdes.

Nouvelles Remarques.

Les alimens grossiers, les vins noirs & tartareux, la tristesse & les chagrins produisent souvent cette mélancholie: les regles ou les hémorragies supprimées peuvent y donner lieu. Lommius ne laisse rien à ajouter à la peinture qu'il fait de cette maladie.



VI. La Manie.

C'est ici le lieu de décrire cette démence, que l'on nomme fureur, rage ou manie. Elle joint aux délires des mélancholiques un courroux indomptable, des cris, des gestes menaçans, un regard farouche, avec de violens & d'impétueux efforts. Si la cause vient particulièrement du sang, l'imagination s'égare dans des idées agréables & plaisantes, qui produisent des ris immoderés & continuels ; mais si le vice de la bile a prévalu, toutes les démarches du malade sont d'une audace & d'une cruauté sans égale. Hippocrate a prudemment écrit, que la démence accompagnée des ris est moins dangereuse que celle dont les effets sont violens. Cette maladie est le plus souvent sans Fièvre, mais elle y survient quand l'humeur qui fait le désordre vient à s'exalter par la fermentation. L'écoulement abondant des ordinaires, ou des hémorroïdes, ou les varices, promettent la guérison ; mais les ulcères

L iij

qui se produisent dans cette maladie, au visage & aux pieds, & le manque d'appétit, sont des signes de danger.

Nouvelles Remarques.

Lorsque les mammelles des femmes se remplissent de sang, Galien dit qu'elles deviennent furieuses. Il y a des maniaques qu'on nomme Lycantropes, vulgairement Loups-Garous, lesquels vont la nuit dans les cimetières ou dans les lieux les plus déserts, pleins de fureur comme des loups, imiter jusques aux hurlemens de ces animaux. Ces Lycantropes ont les yeux secs & enfoncés, la vue foible durant le jour, la bouche & la langue très seches, leur soif est extrême, ils ont les jambes couvertes d'ulcères, selon la remarque d'Eginete chap. 16. liv. 3. Aëtius dit qu'ils ne hurlent pas seulement comme les loups, mais qu'ils mordent encore lorsque cette fureur les saisit. Je sçay un homme qui en étoit attaqué, & que l'on a guéri en lui crévant les deux yeux dans l'instant de l'accez.



VII. L'Hydrophobie.

LA fureur qui est produite par la morsure d'un Chien enragé, a beaucoup de rapport avec la précédente : nous la nommons, frayeur de l'eau, *Hydrophobie* ; déplorable maladie, où la soif, l'horreur de l'eau, & la rage, travaillent cruellement le malheureux qui en est atteint. Quand l'on est mordu d'un Chien enragé, on ne ressent d'abord que la douleur de la playe ; mais quelque temps après ces douleurs augmentent, & l'esprit commence à s'égarer dans des idées absurdes. L'on devient rêveur, farouche & colére ; ce malade murmure tout bas, & élève souvent la voix comme pour répondre aux questions qu'on lui auroit faites ; enfin il ne souffre plus qu'avec peine la vue de l'eau, & croyant y voir le Chien dont il a été mordu, il s'écrie & frissonne d'horreur.

L'esprit de ce malade se trouble de manière qu'il méconnoît ses amis & ses proches ; alors la rage le saisit, il

L iij

cherche l'occasion de mordre quelqu'un. Les uns aboyent comme les chiens, d'autres ont des écoulemens involontaires de semence, d'autres enfin meurent suffoquez sitôt qu'on leur a fait avaler quelque boisson. Leur sommeil est toujours inquiet, & troublé de tressaillemens, & de fureur : ils ont tous des convulsions, des hoquets, une soif implacable, & ce qui comble & termine tant de maux, il leur arrive une sueur froide, suivie d'une syncope mortelle, quoiqu'assez souvent la soif appelle le terme fatal, avant que les derniers symptômes ayent paru.

Lorsque la cause de cette démence s'est accrue, & confirmée par le tems, le mal devient incurable, & je doute qu'on en ait jamais guéri de ceux à qui l'égarement de l'esprit, & la frayeur de l'eau étoient survenus. Ces accidens arrivent aux uns le quatorzième jour après la morsure, aux autres le quarantième, après six ou sept mois à quelques-uns, ou suivant quelques Auteurs, au bout de sept années, ou même davantage. Il est certain que plusieurs de ceux qui ont

été mordus par des chiens, ne se doutant point qu'il soient enragez, ou par trop de confiance en leur bonne santé, guérissent simplement la playe que la morsure a faite, & qu'ils se trouvent bientôt punis de leur imprudente sécurité; c'est-pourquoi il ne fera pas inutile de proposer ici quelques experiences pour s'assurer si la morsure est vénéneuse, ou non. Dans ce dessein il faut appliquer sur la playe un morceau de pain, que l'on donne ensuite à manger à quelque chien, & si après qu'il l'aura mangé il n'en devient pas enragé, on est assuré que celui dont on est mordu ne l'étoit pas: mais voyons les signes qui font connoître un chien enragé. Quoiqu'il paroisse alteré & enflâmé, il refuse pourtant de boire & de manger, quelque chose qu'on lui presente; il a l'œil ardent & farouche, les oreilles pendantes, la langue avancée hors de la gueule, d'où il sort beaucoup d'écume. Ce chien aboye quelquefois après son ombre, ou bien, triste & inquiet, il court çà & là sans aboyer. Souvent sa respiration est entrecoupée, comme s'il avoit beaucoup couru; il retient sa

queuë ferrée entre les jambes, il s'élance indifferemment sur tout ce qu'il rencontre d'hommes ou d'animaux, & il en mord tout autant qu'il peut dans sa course précipitée & incertaine : les autres chiens le fuyent, & craignent également de le voir, & de l'entendre aboyer.

Nouvelles Remarques.

LE trop grand froid, ou les ardeurs de la canicule, les viandes seches & salées, la soif & la faim, peuvent causer la rage aux chiens : ils sont mornes & languissans quand l'accez de la Fièvre qui accompagne cette maladie est passé. Paulmier dit que si l'on presente un morceau de pain, imbu du sang de la playe qu'auroit faite un chien enragé, à un chien qui ne l'est pas, il ne le mange point. Si le chien enragé n'a pas entamé la peau jusqu'à en tirer le sang, pourvû qu'on essuye & qu'on lave promptement l'endroit, on n'a rien à craindre, suivant le même auteur. Les personnes attaquées de la rage ne peuvent souffrir la vûe d'un miroir, ni de tout ce qui est clair & transparent : si vous ne leur ôtez ces objets de devant les yeux, ils tremblent, suent, s'effrayent, & tombent en délire & en foiblesse. La Pimpinelle est un excellent remède, soit pour prévenir, ou pour guérir cette maladie, dit Paulmier.

VIII. La Léthargie.

JE vay décrire les maladies de la Tête, qui sont produites & soutenues par des causes, où la chaleur a moins de part que dans les précédentes, quoique les fonctions de l'ame y souffrent une égale altération. Je commence par la Léthargie : en voici les signes.

Le malade est attaqué d'une langueur, d'un assoupissement insurmontable, & d'une Fièvre lente, dont la chaleur est foible ; le délire y survient avec une telle absence de memoire, qu'ayant ouvert la bouche pour bâiller, ce qui arrive souvent, on reste sans la fermer, ou qu'ayant demandé l'urinal, on oublie de s'en servir. Les yeux demeurent fermez, & si l'on excite le malade, il les entr'ouvre seulement, avec peine, pour les refermer aussitôt, & se rendre au sommeil, qui est quelquefois si profond, que quand on lui arracheroit les cheveux, il n'en ressentiroit pas plus de douleur qu'une statuë. Dans cette maladie

tout le corps est languissant & lourd ;
 & particulièrement la tête : le hoquet
 y survient quelquefois , le pouls est
 également grand & mol , comme dans
 l'inflammation du p^{ou}mon , mais
 plus tardif , moins fréquent , & moins
 inégal , plutôt intermittent qu'inter-
 current , quelquefois à deux batte-
 mens ; & toujours ondulent , lorsque
 le sommeil prévaut *sur la fièvre & le délire*. La respiration est rare &
 foible , le ventre est libre aux uns , &
 supprimé aux autres , les urines sont
 troubles , le malade demeure couché
 sur le dos , & retombe dans cette si-
 tuation , si on le couche sur le côté.
 Cette maladie est très aiguë , & si
 l'on en diffère la guérison , la mort
 peut la prévenir. Le tremblement
 convulsif y est un signe funeste , de
 même que la sueur froide qui survient
 autour de la tête dans la vigueur du
 mal : la suppuration de poitrine suc-
 cede ordinairement à cette maladie ,
 ou bien elle se termine par un abcez
 critique auprès de l'oreille.

Nouvelles Remarques.

Cette maladie est toujours accompagnée d'une espèce de délire, d'une petite Fièvre, & d'une douleur médiocre. L'on crache & l'on bâille beaucoup d'abord. La respiration est rare & foible, & se fait comme par soupirs; les malades se tournent insensiblement vers les pieds du lit, au lieu que dans la Phrénésie ils remontent & s'élèvent sur leur chevet. Il leur arrive quelquefois des sueurs au col & à la tête, qui sont mortelles lorsqu'elles sont abondantes, parce qu'elles épuisent les forces. Elles ne sont pas moins pernicieuses lorsqu'elles sont froides. Si l'on applique des sang-suës au front, & qu'elles ne s'y attachent pas, c'est encore un signe funeste; l'on a tout à craindre si ce malade fait sans le sentir une selle de matières livides, comme Avicenne dit qu'il arrive souvent. Les personnes grasses & pituiteuses, qui s'enyvrent & mangent trop, tombent aisément l'Hyver dans cette maladie; si elle succede à la Phrénésie, elle est mortelle, & suivant Cœlius elle est salutaire, lorsqu'elle survient à la phrénésie.



IX. Le Caros.

LE tranquile & profond assoupissement, que les Grecs ont nommé *Caros*, differe de la *Léthargie*, en ce que la *Léthargie* cause une *Fièvre* & n'y survient pas, & que le *Caros* arrive dans une grande *Fièvre*; de plus la *Léthargie* est une maladie, qui attaque par elle-même, & qui se soutient par ses propres forces; au lieu que le *Caros* n'est que l'accident d'une plus puissante maladie, qui le produit; ni l'une ni l'autre maladie ne vient point tout d'un coup. Dans la *Léthargie* le malade peut, quoiqu'avec peine, répondre aux questions qu'on lui fait: mais, dans le *Caros*, le malade est occupé d'un sommeil si profond, qu'il seroit inutile de l'interroger; si cependant on le pique on lui verra faire quelque mouvement. La respiration est libre & dégagée, ce qui ne se rencontre pas dans l'*Apoplexie*, qui d'ailleurs est ordinairement suivie de la mort, ou de quelque paralysie, au lieu que le *Caros*

promet toujours une entière guérison.

Nouvelles Remarques.

LE Caros, selon Cardan, arrive souvent au commencement des Fièvres Intermittentes, quoiqu'on pique le malade il n'ouvre point les yeux. Ceux dont le cerveau a été fort ébranlé, tombent ordinairement dans cette maladie, & si une chute y a donné lieu, le danger est grand. L'on meurt en convulsion si l'on est surpris de cet accident pour avoir trop bû, à moins qu'il n'arrive une Fièvre, ou que les sens ne reviennent après quelques heures.

X. La Catalepsie.

LA détermination & abstraction subite des sens & du mouvement, que l'on appelle Catalepsie, a ces signes. Le corps est privé tout à coup de la présence de l'esprit, du sentiment & du mouvement; en sorte qu'il demeure dans la même posture où cet accident a surpris, soit qu'il soit assis ou couché, qu'il ait les yeux ouverts ou fermés, il retient

même la situation qu'on lui donne ; & s'il est debout , il avance quand on le pousse. Si par des remedes convenables on ne rend bien-tôt ce malade à lui-même , il meurt dans cette stupidité , par un froid *qui vient de la privation des esprits , qui donnoient aux liqueurs le mouvement élastique si nécessaire à la vie.*

Nouvelles Remarques.

G Alien , Fernel , & d'autres bons auteurs rapportent des exemples de cette maladie : on dit que Socrate y étoit sujet. Les yeux demeurent fixes, les paupieres ne remuent pas , le visage n'est point enflé ni livide , comme dans la léthargie. La respiration est souvent rare & insensible. Le pouls est petit , foible , très fréquent , & nullement mou ni inégal, comme aux léthargiques. Galien admet deux sortes de Catalepsie : l'une forte , qui est celle dont nous parlons ; l'autre imparfaite , où le malade peut encore avaler la boisson , se faire entendre , & porter la main aux yeux. Aëtius parle d'un jeune homme cataleptique qui guérit par une hémorragie : cette maladie est plus dangereuse que la léthargie.

XI. Le Coma.

L'Assoupissement, que l'on nomme Coma, a ces marques. Le malade dort continuellement la bouche ouverte ; si on l'éveille il parle, & ouvre les yeux, qu'il referme aussitôt pour se replonger dans le sommeil ; ce qui le distingue du Caros, de l'Apoplexie, & de la suffocation de mere, & l'a fait nommer *Coma somnolentum*, sommeil véritablement sommeil. Si les causes de celui-ci concourent avec celles de l'insomnie, elles produisent cette autre espece de Coma, que l'on appelle *Coma vigil*, accord de la veille & du sommeil, où l'esprit & les sens sont interdits de leurs fonctions, quoique le malade ait les yeux ouverts, & par ses mouvemens paroisse très-bien éveillé ; dans cette maladie on ne sçauroit articuler les sons de la voix pour former la parole, la respiration excite un murmure dans le gosier, on avale très difficilement la boisson, quelque liqueur que ce soit, il découle des narines

M

une pituite ténue ; les felles & les urines sont supprimées ; si on a mis le malade sur le côté il retombe incontinent sur le dos : symptôme malheureux dont on ne présage qu'une mort très prochaine.

Nouvelles Remarques.

Quelques auteurs font trois especes de Coma : celui dont il n'est point ici parlé est nommé Profond , parce que le sommeil y est très fort ; il arrive lorsqu'on a pris un puissant narcotique. Dans le Coma vigil on ne sçait si le malade dort ou veille , les paupieres sont à demi fermées. Dans le somnolent à peine s'est-on endormi qu'on s'éveille aussitôt : cette dernière espece n'est gueres differente du Caros ; elle survient aux fièvres soporeuses , & la précédente aux Fièvres Aiguës , qui tendent à la Phrénésie : pour lors c'est un signe funeste ; elle promet un abcez auprès de l'oreille , si la tension des hypocondres & la pesanteur de tête l'accompagnent. Dans cette maladie le délire menace de convulsion , dit Hippocrate : s'il coule du nez des gouttes de sang dans le commencement de la maladie , ce signe est mortel ; un cours de ventre y est salutaire , & tient lieu de crise. Hippocrate deffend néanmoins de purger ces malades s'ils ont de la Fièvre. *Proph.* 2.

XII. L'Epilepsie.

JE dois maintenant parler de l'Epilepsie connue sous le nom de mal caduc. On a lieu de craindre qu'elle n'arrive lorsqu'on ressent une douloureuse pesanteur de tête, principalement dans la colère. Joint à cela, le trouble de l'esprit, l'étourdissement, les vertiges, les éblouissemens, les rêves pleins d'effroy, le bégayement de la langue, que l'on ne peut s'empêcher de mordre en parlant, la pâleur du visage, la difficulté de respirer, le ventre rempli de vents, l'urine plus crüe & plus ténue que de coutume, & quelquefois des douleurs ou des convulsions aux épaules, au col ou à la tête, ou l'engourdissement du corps, ou enfin l'agitation durant le sommeil, sont les signes qui menacent de cette fâcheuse maladie. Dans l'accez de ce mal on tombe tout à coup en des convulsions *plus ou moins violentes, à proportion de la puissance de la cause* : on crie, on râle, on écume, on s'agite, & l'on

M ij

se tourne quelquefois par terre, avec des tremblemens de membres : mais enfin sitôt qu'on a repris les sens, on se leve de soy même. Quelques-uns dans le Paroxisme rendent involontairement des excremens, l'urine, ou la semence.

Si la cause de l'Epilepsie est dans le ventricule, on y ressent avant l'accez un tiraillement, surtout si l'on est à jeûn; il s'y excite aussi une palpitation & un murmure : mais à l'approche de l'accez on a des nausées, une douleur d'estomach, ou une défaillance, après laquelle on vomit, tantôt de la pituite, tantôt de la bile, & ces accidens sont accompagnez d'un frequent sifflement d'oreille.

Si le levain de l'Epilepsie est dans quelque partie externe du corps, il s'en élève au temps de l'accez une subtile vapeur, qui cause un léger sentiment de froid par-tout où elle passe jusqu'au cerveau.

L'Epilepsie est d'autant plus dangereuse, que ses acciez plus longs & frequens donnent moins de relâche au malade, & ont des intervalles plus courts. Elle est principalement dange-

reuse si les vertiges sont aussi très frequens, que dans l'accez la respiration soit très élevée & difficile, que les convulsions durent long-temps, & soient suivies d'une longue privation du sentiment & du mouvement, comme dans la Catalepsie, enforte qu'il paroisse que l'on soit sans vie. Si dans cet état les remedes capables d'exciter l'éternûment ne rappellent en aucune sorte les esprits du malade, son défastre n'est pas fort éloigné : mais l'on a encore plus à craindre, si après avoir essuyé plusieurs fois l'écume de la bouche, il y en revient d'autre aussitôt, que le tremblement des membres, les cris & les râlemens soient très violens, & qu'après l'accez le malade ne se souviene pas, ou n'ait aucune honte de l'état dans lequel il a été. Cette maladie est très longue, & accompagne souvent jusqu'à la mort, sans attenter en aucune sorte à la vie : mais dans sa naissance elle tue quelquefois par de frequens & fâcheux accéz.

De quelque cause qu'elle arrive elle est plus ordinaire aux hommes qu'aux femmes, & attaque plutôt les

enfans , même les plus nouvellement nez , que les personnes avancées en âge , & plus rarement encore les vieillards.

Rien ne guérit mieux les enfans de cette maladie , que le cours des années : les jeunes filles en sont ordinairement délivrées sitôt qu'elles deviennent réglées , & les garçons à l'âge de puberté , après l'essay des plaisirs de l'amour : mais lors-qu'on a passé vingt-cinq ans , l'on n'en guérit que très rarement , ou même jamais , & on y est sujet jusqu'à la mort , sur-tout si l'on vient de parens épileptiques , ou que l'on ait été conçu au temps des ordinaires de la mere. Il faut encore remarquer que lors qu'une femme enceinte est surprise d'épilepsie , elle en guérit après l'accouchement , & que si son fruit en a reçu quelque impression , elle se dissipe , si aussi-tôt après sa naissance il vomit & rend par bas beaucoup de matieres liquides : mais lors que cela n'arrive pas , il demeure épileptique.

Si l'Alphe blanc , ou une galle fache vient à la tête des enfans épilep-

riques, on peut esperer leur guérison, surtout quand la maladie est encore récente, qu'elle s'est produite par la seule intemperance dans les alimens, ou qu'elle a commencé d'abord par quelque partie éloignée, comme les pieds & les mains, plutôt que par les côtes ou dans la tête. Quand elle saisit inopinément tout le corps, & que sans sentir l'approche de l'accez, l'on tombe soudainement, de quel âge que l'on soit, elle est presque incurable. Si l'égarement de l'esprit se trouve joint avec la même maladie & la Paralyse, l'essai des remedes est inutile. Quelques Auteurs celebres prétendent qu'une longue Fièvre, principalement la Fièvre Quarte, guérit l'Epilepsie.

Nouvelles Remarques.

Cœlius dit qu'il y a une Epilepsie soporeuse, qui tient de la nature de l'apoplexie, & une autre convulsive. La première est plus legere & moins dangereuse que la seconde, dont *Cominus* donne une description assez exacte : on peut néanmoins y ajouter que le visage est rouge, convulsif, & les yeux tournez. La langue sort de la bouche, le malade la

pressé entre les dents, quelquefois la respiration & le pouls deviennent insensibles, & après le paroxisme on ne se souvient plus de ce qu'on a fait auparavant: le visage & les yeux sont encore troublez, tout le corps est languissant. Vuillius remarque après Cœlius, qu'il n'est pas extraordinaire de devenir stupide après un accès d'Epilepsie. Elle arrive plutôt aux pituiteux, qu'aux bilieux, surtout celle où la tête est la première attaquée, & elle leur cause souvent la paralysie.

XIII. L'Incube.

L'Ephialte ou l'Incube est une maladie, qui durant le sommeil cause une oppression, & une espèce de suffocation, comme s'il y avoit une personne couchée de sa longueur sur le malade, qui est alors pesant & difficile à remuer. Ce sentiment de suffocation lui interdit la parole, ou du moins la rend chancelante, foible, & mal articulée, jusqu'à ce que l'inquiétude du malade augmentant de plus en plus, il s'éveille enfin subitement. Cet accident est assez ordinaire à ceux qui ont coutume de s'enyvrer,

&

des Maladies. 145

& qui sont sujets aux indigestions par l'excez des viandes : il est plus dangereux lorsqu'il survient la nuit, encore qu'on soit éveillé : mais il est pernicieux à ceux-là même qu'il attaque pendant le sommeil, lorsqu'après s'être éveillés, ils ont une sueur froide, & une palpitation de cœur. Il est très rare que l'Incube arrive à ceux qui se couchent sur le côté. Ceux qui depuis long-temps éprouvent fréquemment cet accident sont menacez de quelque grande maladie de la tête, comme de Vertiges, d'Apoplexie, d'Epilepsie, de Manie, de Convulsions, & même de mort subite ; en effet il est ordinaire de trouver ces personnes mortes dans leur lit.

Nouvelles Remarques.

L'Incube, selon Hippocrate, arrive aux enfans, dont le lait se corrompt, ou pour avoir trop mangé. Dans les personnes avancées en âge, si les accès sont longs & fréquens, c'est souvent un avant-coureur de la démence, de l'apoplexie, ou de l'épilepsie, il y a moins de danger, si elle est seulement suivie d'une palpitation de cœur, de douleurs aux

N

hypocondres, ou d'une convulsion spasmodique.

XIV. L'Apoplexie.

L'Apoplexie n'est quelquefois précédée d'aucun signe, on peut néanmoins en prévoir l'attaque par quelques-uns de ceux-ci, comme une vive & subite douleur de tête, les vertiges, les éblouïssemens, le grincement des dents durant le sommeil, & le froid universel du corps, surtout des extrémités. L'apoplectique tombe tout à coup de sa hauteur en jetant un grand cris, déjà ses yeux sont fermés, il râle, il respire difficilement, il semble que sa poitrine ne puisse se dilater, ni surmonter la force invisible qui l'opprime. Cependant ce malade a perdu le sentiment & le mouvement, il n'a de ressource que dans la respiration, s'il lui en reste encore ; c'est en effet par la respiration plus ou moins libre qu'on doit juger de l'événement heureux ou funeste de cette maladie : ainsi l'extrême difficulté, ou l'intermission considérable de la respi-

ration y font des signes mortels. Il reste plus d'esperance lorsqu'avec une respiration moins embarrassée le malade avale fort bien ce qu'on lui fait boire, sans le rejeter par les narines.

La forte Apoplexie est incurable, & la plus legere n'est pas sans danger: celle-ci se termine presque toujours par la paralyse de tout un côté, & cela dans les quatre premiers jours, terme qu'elle ne passe jamais sans causer la mort. On a vû cependant quelques apoplectiques guérir par des remedes, sans aucune paralyse, mais on ne leur avoit remarqué qu'une simple convulsion de la machoire inferieure, avec une privation du sentiment & du mouvement, sans râllement, & sans écume à la bouche.

L'Apoplexie arrive communément depuis 40. jusqu'à 60. ans, à ceux qui sont d'un temperament froid, sujets à la pesanteur de tête, aux assoupissemens, & aux éblouissemens; ou qui ont le col coart & étroit, qui vivent dans l'oyiveté, addonnez au vin & aux excez de table: mais il est rare que les enfans & les jeunes gens en soient attaquez, ou qui que ce

N ij

soit dans la saison de l'Eté, mais dans ces rencontres la mort s'ensuit presque toujours. L'Apoplexie arrive plus communément en hyver, plutôt encore lorsque les vents froids soufflent & que l'air est chargé de nuages. Il convient dans cette maladie d'ouvrir les hémorroïdes; les engourdissemens, & les refroidissemens y font de mauvais signes: mais les sueurs que produit la respiration arrêtée, y sont absolument mortelles.

Dans cette maladie il paroît souvent que l'on est mort, quoiqu'on ne le soit pas, ce qui arrive particulièrement aux femmes, & à ceux d'entre les hommes qui sont d'un temperament froid. Pour s'assurer de ce qui en est, on presente aux narines & à la bouche quelque folle plume, ou bien on pose un verre plein d'eau sur la poitrine, & si la plume ou l'eau reçoit quelque petit ébranlement le malade vit encore; s'il ne s'y fait point de mouvement, il est mort.

J'ajouteray ce qu'Hippocrate a judicieusement observé, que tout homme surpris d'une subite douleur de tête, qui le rend muët, & le fait

raler, périt infailliblement dans le septième jour, si la Fièvre, unique ressource dans ces occasions, n'arrive auparavant.

Nouvelles Remarques.

SAn torius dit que l'Apoplexie est un effet de la transpiration supprimée dans le cerveau. Le sang extravasé   l'occasion d'un coup, d'une chute, &c. la produit, une tumeur qui s'est formée dans la tête peut en être la cause. Elle se fait encore par un épanchement d'eau, de pus, &c. Les hommes pleins d'humeurs & qui transpirent peu y sont sujets. Une urine de couleur de rouille, ou no r tre en petite quantité, avec un sédiment briquet , & les signes que Lommius rapporte, pr c dent ordinairement l'apoplexie. Si une grande Fièvre y survient, elle en délivre. Si dans l'apoplexie les hémorroïdes s'ouvrent & répandent beaucoup de sang, cette évacuation est salutaire.

XV. La Paraly ie.

Nous allons donner nos remarques sur le relâchement des nerfs, qu'on nomme *Paraly ie*; on l'appelle *Paraplégie* lorsqu'elle succe-

N iij.

de à l'apoplexie. Elle est universelle à toutes les parties situées au-dessous de la tête, ou seulement à un côté du corps : mais quand elle n'est précédée d'aucune maladie, elle n'attaque souvent qu'une seule partie, comme la langue, un œil, la mâchoire, une lèvre, un bras, une jambe, &c. Elle commence alors par une stupeur qui dégénère enfin en Paralyse. Mais celle qui suit l'apoplexie est d'autant plus dangereuse qu'elle a coutume de la rappeler, au lieu que si elle vient d'elle-même elle dure à la vérité également, mais elle est plus guérissable.

Dans l'une & l'autre Paralyse le sentiment périt quelquefois sans interesser le mouvement de la partie, & quelquefois le mouvement seul, sans ôter le sentiment. Quand le mal est à son comble, l'un & l'autre se perd ; le côté qui est paralytique est froid, & l'autre devient plus chaud qu'auparavant ; l'œil du côté malade diminue.

Le pouls des Paralytiques est languissant, petit, rare, tardif, mol, quelquefois fréquent, inégal, &

d'une Intermittence irrégulière.
L'urine est presque toujours claire
& aqueuse, ou bien elle est rouge,
à cause de la foiblesse des reins.

Cette maladie est toujours de longue
durée, & succede souvent à d'autres
qu'elle termine ; comme à l'apoplexie,
à la colique, aux longues Fièvres, & à
la suffocation de matrice. Elle est plus
ordinaire l'hyver qu'en d'autres fai-
sons, & les vieillards en guérissent
très difficilement, sur-tout lorsqu'ils
la supportent depuis long-temps : la
saison propre pour en essayer la gué-
rison est sur la fin du Printemps : on
la tenteroit inutilement dans l'Auton-
ne, ou en Hyver.

Les membres paralytiques sont
pésans & aisément refroidis, les chairs
en sont lâches & molles, & emmai-
grissent sensiblement : cette maigreur
ôte toute esperance de guérison, sur-
tout lorsque la partie est entièrement
immobile, & que la couleur en est
différente du reste du corps. Toute
paralyfie, encore qu'elle soit legere, ne
se guérit que très difficilement, bien
loin que la forte cede aux remedes.
Elle n'est pas moins incurable quand

N iij

elle vient d'un nerf rompu ou coupé.
Rien n'ôte mieux la Paralyfie que la
Fièvre, ou un tremblement qui y
survient.

Nouvelles Remarques.

LA Paralyfie est une maladie fréquente dans les pays méridionaux. Le froid cependant est ennemi des nerfs, selon Hippocrate. L'on risque d'être attaqué de Paralyfie si on habite une maison neuve dont les murailles soient découvertes, si on s'expose aux rayons de la lune, ou par l'usage des narcotiques. Si la partie paralytique n'emmagrit point, la maladie est légère. Dans notre climat l'hyver est la saison où la Paralyfie arrive plutôt.

XVI. La Convulsion.

PUISQUE nous avons commencé la description des maladies des nerfs, il ne faut pas oublier la convulsion ou *Spasme*. Quelque partie qui soit attaquée de convulsion, elle se contracte de manière qu'elle ne peut reprendre sa situation naturelle, tan-

dis que les nerfs & les muscles sont dans cette tension douloureuse & involontaire qui les rapproche de leur origine & épuise les forces du malade. A l'égard du pouls, l'artere est tendue, & la contraction rend les pulsations vives & élancées comme d'une corde mise en ressort, qui étant relâchée un moment, seroit bandée de nouveau.

Le Spasme n'est pas un accident ordinaire, mais du nombre des symptômes violens & aigus, qui tuent en peu de temps. Les personnes en santé n'en sont attaquées que pour causes de repletion, comme si quelque évacuation nécessaire est supprimée, si l'on a manqué aux exercices accoutumés, ou si l'on a fait excès de boisson. Quand elle survient aux grandes Fièvres, aux évacuations immodérées, aux travaux, aux veilles, aux jeûnes excessifs, on est convaincu qu'elle vient d'inanition; c'est pour lors un accident très funeste & sans ressource: ce qui prouve la justesse de cette observation d'Hippocrate, que dans les Fièvres aiguës, dans les purgations outrées, sur-tout par l'hellebore, &

dans les pertes du sang, ou les grandes hémorragies des playes, les convulsions sont toujours mortelles. On remarque que cet accident arrive souvent dans les Fièvres tout à coup, sans être prévenu d'aucun signe, & qu'il promet alors un vomissement de bile, qui le suit toujours heureusement, en sorte qu'on doit en rapporter la cause à l'estomac, & nullement à la Fièvre. Il y a encore une légère convulsion des nerfs & des muscles, qu'excitent des vents, & qu'on nomme *la Crampe*. Elle cause une violente douleur, qui ne dure pas plus d'une heure, & qui se dissipe par le frottement. Les doigts des pieds & des mains y sont fort sujets, & cet accident arrive quelquefois aux jambes, qui en ressentent une contraction & une extension douloureuse; les gens oysifs qui donnent dans la débauche de table y sont sujets.

La convulsion est ordinaire aux enfans, particulièrement peu de tems après leur naissance; elle ne menace que quand ils sont atteints de Fièvre maligne; & il n'arrive point de convulsion aux enfans dans leurs Fièvres.

lorsqu'ils ont passé sept ans, si elles ne sont très aiguës & malignes. La longue suppression des selles, l'insomnie, la frayeur & la grande alteration de la couleur, qui sont produites par la véhémence d'une Fièvre, menacent les enfans de convulsion.

Il nous reste à remarquer qu'encore que ce symptôme soit dangereux en quelque partie du corps que ce soit, comme à l'œil, à la peau du front, à la racine de la langue, à la mâchoire, aux lèvres, au bras, à la main, ou à la jambe, il est particulièrement funeste au col, ou s'il attaque toutes les parties au-dessous de la tête, ou enfin tout le corps : ces deux dernières sortes de convulsion se nomment *tetanos*, ou roideur des nerfs. La dernière espèce se rencontre dans l'Epilepsie, où parce que la tête est attaquée, l'esprit & les sens sont pareillement interdits de leurs fonctions, & à la différence des autres convulsions, dont l'attaque est continuë, celle-ci revient de temps en temps.

Arrêtons-nous maintenant à expliquer le Tetanus. Le col ni tout le corps ne peut se mouvoir en aucune sorte ;

il demeure dans une extension violente : mais si le corps se baisse en devant, enforte que le menton touche la poitrine, c'est ce qu'on appelle *Emprostotonus*, ou *fléchissure convulsive en devant* ; lorsque la tête se courbe en arriere & s'appuye entre les omoplates, on nomme cette convulsion *Opisthotonus*, ou *courbure spasmodique en arriere*.

Voici d'autres signes qui concourent avec ces accidens : le visage est enflammé, rouge & douloureux, les mâchoires deviennent immobiles comme celles d'une statue ; c'est pourquoi il est fort difficile d'ouvrir la bouche de ces malades. Les yeux sont écartez & baignez de larmes, le dos se roidit, les jambes & les bras se plient avec peine, sur-tout dans le *Tetanus* : mais de plus, dans l'*Opisthotonus* le malade crie, & ressent de cruelles douleurs, enforte qu'il se jette avec force hors du lit, & dit mille extravagances jusqu'à ce que ces douleurs s'apaisent, & alors il reprend son bon sens & sa tranquillité.

On remarque qu'il tient le pouce serré dans la main sous les doigts,

des Maladies. 157

que les jambes sont étenduës & les bras courbez ; quelquefois aussi dans l'accez du mal il perd l'usage de la parole, d'ailleurs tout semblable à un furieux ; & pour lors il est dans un danger très pressant, sur-tout s'il manque de forces, qu'il suë, & rende la boisson par les narines.

Ces fortes de convulsions causent la mort en quatre jours, ou l'on en guérit après ce terme : mais avant que d'expirer, ces malades rejettent par les narines de la pituite avec le bouillon, & généralement toute la boisson qu'on leur avoit donnée.

Nouvelles Remarques.

LA convulsion, suivant Hippocrate, a souvent sa cause dans l'estomach, elle n'est point alors dangereuse : il y a plus à craindre si la convulsion survient à la Fièvre ; il est heureux que la Fièvre y arrive, dit Hippocrate, ou si la convulsion qu'une Fièvre a produite cesse le même jour.



XVII. Le Catharre.

LE mal est peu considerable lorsqu'il que l'humeur coule de la tête par les narines ; il est plus fâcheux qu'elle tombe sur la gorge & la trachée artère , & pernicieux quand elle se décharge sur les pōumons. Si l'humeur se fait jour par les narines , & qu'elle soit froide & sans acreté , c'est une pituite claire & tēnuë ; on a une legere donleur de tête avec une grande pesanteur ; les yeux sont languissans & accablez de sommeil. On éternuë souvent , l'extrémité du nez est froide ; souvent les narines se bouchent par le gonflement des glandes , qui sont parfemées dans leurs membranes ; & l'humeur produisant le même effet sur celles de la gorge , elle cause l'extinction de la voix : l'urine est ordinairement trouble & cruë. Si cette humeur tombe sur la gorge , & sur la trachée artère , elle fait l'enrouëment & une legere toux. Si elle se jette sur les pōumons elle y produit une forte toux , avec

une difficulté de respirer , qui , suivant l'heureuse observation d'Hippocrate , se termine dans l'espace de vingt jours par l'éruption des crachats , ou dégénère après ce terme , en une courte haleine , que les auteurs Grecs ont nommé Asthme.

Si la cause du Catharre participe de la chaleur , le visage est enflammé , l'humeur qui découle est acre , salée & ténue ; l'on a un grand dégoût , des tintemens d'oreille , les arteres battent violemment dans la tête , ce qui excite le plus souvent une Fièvre , qui ne dissipe pas la fluxion , & dont le mal n'est aucunement soulagé. Dans cet état l'on est au risque d'être attaqué d'une inflammation de la plèvre , d'où vient le nom de pleuresie , principalement si cette maladie regne dans le public ; mais si cette humeur tombe dans le gosier & la trachée , elle y cause la toux , l'enrouement , & une irritation mêlée de picotemens.

Si la crûe de cette humeur se fait dans les poumons , elle produit , outre les éternuemens & une toux fâcheuse , la pesanteur de tête , la soif ,

les ardeurs, la lassitude, & des urines bilieuses. Au lieu que les autres fluxions sont peu nuisibles, celle-ci est dangereuse, & pernicieuse même, lorsque les poulmons en sont ulcerez, parce qu'il s'en produit une Phytisie qui consume insensiblement le malade & le réduit au tombeau.

Parmi les signes d'une Phytisie prochaine ou naissante, il n'en est gueres de plus certain que celui d'une urine huileuse, sur-tout lorsqu'on a d'ailleurs occasion de craindre cette maladie à cause de quelque vieille fluxion, dans une personne grande & maigre.

Assez souvent le Catharre se jette sur les parties au-dessous du diaphragme, comme sur l'estomach, où elle cause le dégoût, l'indigestion & la corruption des alimens; quelquefois même par son acreté elle corrode les membranes du ventricule, & produit le dévoiement; son irritation s'exerce aussi quelquefois sur les veines du Mesentere & sur les fibres du Colon. Ceux qui sont le plus sujets aux Catharres ont ordinairement le cerveau humide & foible, avec une intemperie

rie

rie de chaleur dans quelque viscere, comme au cœur, au foye, aux reins.

Le Catharre se mûrit très difficilement dans les vieillards, sur-tout s'ils ont une continuelle douleur de tête. L'Autonne est de toutes les saisons, celle où le Catharre est plus ordinaire, à cause des divers changemens de l'air, qui, suivant le témoignage d'Hippocrate, excitent particulièrement les fluxions, qui n'apportent jamais moins de danger que quand l'humeur s'écoule par les narines ou par la bouche.

Nouvelles Remarques.

S Anctorius remarque que l'on augmente de poids, environ deux ou trois livres par mois; qu'au-lieu que les femmes se purgent par leurs ordinaires, les hommes vident par les urines de mois en mois, ou par les selles, le superflu des humeurs qui n'ont pû se dissiper par la transpiration. Ceux qui ont le crâne épais, & qui ne transpirent pas bien de la tête sont fort sujets aux catharres, de même que ceux à qui cette crise, dont je viens de parler, n'arrive pas, ou est imparfaite. Je connois un homme qui de trois en trois semaines se trouve la nuit presque suffoqué par un dégorgement de sérosité qui lui coule dans le gozier; il

ne manquera pas de tomber dans une apoplexie mortelle s'il n'a recours à la Médecine. Ceux qui ont les entrailles échauffées & la tête froide sont souvent incommodés de fluxions. Ceux qui ont les narines fort humides sont d'une santé foible. Les maladies de poitrine, qui sont produites par des fluxions, ou qui en sont suivies, sont dangereuses & menacent de rechûte.

XVIII. La Suffusion.

NOs yeux sont sujets à un grand nombre d'accidens fâcheux, dont les plus ordinaires sont la Suffusion & l'Ophthalmie : je commenceray par la Suffusion, que les Grecs ont nommée *ὀπθάλμιος*, où la vûë s'obscurcit insensiblement, & représente des atomes voltigeans, des mouches, des moucherons, & d'autres semblables objets, avec des fumées & des vapeurs diversément agitées. On apperçoit quelquefois comme de légers filamens & des toiles d'araignée ; quelques-uns venant à regarder une chandelle allumée voyent sa lumière environnée de petits cercles d'obscurité. La prunelle s'obscurcit, & l'on y re-

marque une concrétion *qui refléchit les rayons de la lumiere* ; enfin les différentes figures de la Suffusion font la diversité des images que le malade apperçoit. Mais ces accidens croissent peu à peu , jusqu'à ce que par l'entier épaisissement de l'humeur qui offusque la prunelle , l'on cesse absolument de voir. Cette Suffusion ne commence pas toujours aux deux yeux en même temps , ni de la même maniere , & n'occupe quelquefois que l'un ou l'autre œil : mais aussi elle ne se dissipe jamais d'elle-même , & produit continuellement de fausses images , en quoi elle differe de cette sorte de Suffusion qui vient des fumées qu'envoie l'estomach , puisquelle se dissipe sitôt qu'on a procuré la digestion & vuidé les matieres qui le chargeoient , & qu'elle revient lorsque les cruditez s'y font reproduites : cette Suffusion est aux deux yeux , & si on les regarde on n'y verra point d'obscurité ni de concrétion.

La vraye & ancienne Suffusion ne peut se guérir que par l'abbattement , & l'on ne fait l'operation que quand la concrétion est formée , & assez

O ij

solide pour donner prise à l'éguille, & pouvoir être abbatuë ; ce qu'il n'est pas toujours facile de connoître : ainsi lorsque cette concrétion manque de ressort, & qu'après l'avoir pressée elle ne se remet pas, ou bien si l'on distingue encore assez les objets, & qu'il y ait moins de trois, quatre, ou cinq années que cet accident ait commencé, on peut croire que la Cataracte n'est pas mûre encore, ni par conséquent en état de souffrir l'opération.

Quand elle est aussi trop ancienne, qu'elle n'est remuée ni par la compression, ni par le frottement de l'œil malade, après qu'on a fermé l'autre œil, lorsque l'on n'en voit plus le moins du monde, & qu'elle remonte incontinent après qu'on l'a abaissée une fois, cette Cataracte est alors incurable : mais on peut au contraire s'assurer du succès de l'opération si la concrétion cède au frottement de l'œil, qu'elle se redresse aussitôt après *par son propre ressort*, & si elle est d'un blanc obscur ; celle qui est plombée, livide, ou extrêmement jaune, ne peut absolument se guérir, ni par l'opération, ni par aucun remède. La Suffusion propre

& universelle de l'œil entier, où l'on ne remarque aucune concrétion, ni aucune obscurité qui ternisse la transparence, cause un aveuglement dont on ne peut espérer de guérir.

Nouvelles Remarques.

LEs Anciens confondoient le Glaucôme & la Cataracte sous le nom de Suffusion : dans la suite on a donné le nom de Glaucôme à ce vice de l'œil, où le cristallin est couleur de mer. On a des exemples que cette maladie est quelquefois guérissable, & qu'on peut voir après qu'on a abbatu le cristallin, lorsque l'œil est naturellement gros & fort convexe : mais on voit les objets comme très éloignez & petits. La Cataracte est quelquefois dix années avant de permettre l'opération. Lorsqu'elle remonte après qu'on l'a abbatuë, le sçavant Oculiste Monsieur de Vvolhouse en pratique le *brisement* avec succès. La Suffusion propre de l'œil entier dont parle Lommius, n'est autre chose que ce qu'on appelle *goutte sereine*. C'est une paralysie du nerf optique (ou de la *retine*.) La Cataracte se trouve quelquefois entre l'*Yris* & la *Cornée*, mais le plus souvent derriere l'*Yris*.

XIX. l'Ophthalmie.

LA rougeur enflammée de l'œil qu'on nomme Ophthalmie a ces marques. L'inflammation est considérable, accompagnée de douleur, de tension, d'enflure, d'ardeur, d'une rougeur très sensible, & quelquefois de picotemens aussi violens que ceux d'une éguille, ou d'une épine qu'on auroit fichée dans les yeux. Ils sont baignez de larmes très chaudes, & il en découle tantôt plus, tantôt moins de chassie. La plus épaisse s'arrête au grand angle de chaque œil, & quand le mal s'augmente l'inflammation s'étend sur les parties voisines, jusques sur les jouës : alors les artères des environs battent violemment, les petites veines de la conjonctive grossissent de maniere qu'elles deviennent sensibles, & qu'elles effacent presque tout le blanc de l'œil.

On est menacé de cet accident si l'on ressent une fréquente douleur aux tempes, qu'on suë aisément la nuit, & que l'on ait de la demangeaison au

front. C'est le commencement de ce mal lorsque l'œil distille une pituite claire & ténue; c'est l'accroissement quand cette pituite s'épaissit & devient blanche; c'en est l'état lorsque toute épaissie elle coule plus abondamment, & que durant le sommeil elle fait une gluë qui attache les paupieres; enfin il est dans le déclin quand la pituite & les signes propres du mal diminuent. C'est une bonne marque si les larmes, la pituite, & le gonflement paroissent en même temps; si les premières sont seulement tièdes, mêlées d'une pituite douce & blanche, & si le gonflement est peu sensible, sans avoir trop de dureté. Si durant le sommeil les paupieres se collent ensemble, & que les douleurs diminuent, le mal sera court, & nullement dangereux. Si les larmes sont abondantes & fort chaudes avec très peu de pituite, quoique l'enflure soit légère, & qu'il n'y ait qu'un œil qui soit attaqué d'inflammation, le danger & la douleur sont moindres à la vérité, mais le mal se recompense sur sa durée, & ne se dissipe point avant le vingtième jour, ni peut-être avant

le quarantième, ou même avant le soixantième, & l'on peut craindre que pendant ce temps il n'arrive un ulcère à l'œil.

Dans quelque Ophtalmie que ce soit, il est bon que la pituite qui découle soit blanche, molle & détrempee de larmes, sur-tout au temps de la coction. Si la pituite est plus épaisse elle cause à la vérité plus de douleur, mais le mal se termine aussi plutôt, à moins qu'il ne se soit fait aussi un ulcère. Un gonflement considérable n'est point dangereux, s'il est sec & exempt de douleur; mais s'il fait de la douleur, & qu'il soit sec, il est mauvais, & menace l'œil d'ulcère & de concrétion: cette même tumeur de l'œil n'est pas sans danger si elle est accompagnée de larmes & de douleur, parce que les larmes chaudes & salées menacent d'ulcérer la cornée & les paupières. Si l'enflure de l'œil cesse tandis que les larmes coulent avec encore plus d'abondance, il en arrive aux hommes un érailllement, & l'œil s'ulcère encore dans les femmes & les enfans. Le cours de ventre arrive à propos dans l'Ophtalmie: les
long-

longues & continuelles douleurs de tête préfont l'aveuglement aux ophtalmiques ; l'inflammation paffe souvent d'un œil dans l'autre fans qu'on attende rien de fâcheux de cet accident.

Comme les maladies de l'œil , fi on vouloit les décrire toutes , demanderoient un volume entier , j'abandonne ce fujet aux auteurs qui ont traité des maux de l'œil , pour venir à ceux du nez.

Nouvelles Remarques.

L'Ophtalmie vient souvent aux vieillards par l'indifpofition de l'eftomac ; ils ont alors des naufées , des vomiffemens , ou des douleurs à cette partie. Ceux dont les yeux font naturellement gros , ont plus à craindre que d'autres d'une ophtalmie. Dans les pays méridionaux , elles font fréquentes , & guériffent aifément ; on les y croit contagieufes. Si l'hiver eft fec & le printems pluvieux & chaud , l'ophtalmie regne dans l'Eté ; fi on la néglige , elle dégénere en cataracte , en ulcere , &c.



XX. L'Hémorragie.

LE sang coule quelquefois par le nez si abondamment que la mort peut en être causée à l'heure même, pour lors le corps devient pâle, livide, ou verdâtre; les extrémités refroidissent, il survient une syncope, & la mort suit de près. Ceux qui sont sujets aux hémorragies du nez ont ordinairement une tumeur de ratte, ou des maux de tête, des éblouissemens fréquens, & des suffusions. Ceux qui dans leur enfance avoient des hémorragies du nez, & qui cessent d'en avoir dans un âge plus avancé, il leur arrive quelque ulcère considérable aux articles, ou une forte maladie. Si le sang coule dans la bouche, soit de nuit ou de jour, quoyque la tête, ni les hypocondres ne fassent point de mal, qu'on n'ait point vomé ni toussé, & qu'on ait pas eu la moindre Fièvre, il est indubitable qu'il y a quelque ulcère caché dans le nez ou dans la gorge. Il est de mauvais présage de vuider du sang par le nez du côté opposé au

mal qui cause l'hémorragie, comme lorsque dans la mélancolie où la ratte est grosse, l'on rend du sang de la narine droite, ou bien de la narine gauche dans l'inflammation du foye.

Nouvelles Remarques.

Hippocrate appelle simplement hémorragie celle du nez ; il ajoute le nom de la partie quand il parle des évacuations de sang par une autre voye. L'hémorragie est naturelle, critique, ou symptomatique. Les jeunes gens sont sujets à la première vers l'âge de puberté, particulièrement au Printemps. Elle est salutaire dans la retention des regles. Celle qui arrive dans un jour de crise, après les signes de coction, si elle est abondante, & qu'on la supporte aisément, guérit la Fièvre ardente. Si elle est trop forte & suivie d'une sueur légère, ou du refroidissement du corps, elle est symptomatique & mortelle.

XXI. Les Amygdales.

Jevay parler des maux de la gorge, & premièrement du gonflement des Amygdales, qui, parce qu'il empêche d'avaler, cause beaucoup plus

P ij

d'effroy , que de peril. Cette grosseur se reconnoît à la vûë , & au toucher en introduisant le doigt au fonds de la bouche , & l'on ne peut avaler la boisson ni la salive. On n'y remarque souvent ni rougeur ni ardeur , *quand elle ne vient que du relâchement des fibres membraneuses de ces glandes à l'occasion d'une pituite qui s'y engage* : mais la tumeur est plus souvent causée par une inflammation accompagnée de douleur , & d'ardeur , d'une grande rougeur , & de la soif ; ce qui ne se rencontre pas dans la précédente : quand la suppuration s'en est faite , & que l'abcez a crevé , le pus s'en répand sur la gorge & dans la bouche , & cet abcez change en ulcere fordide , dont la mauvaise odeur infecte aussi la respiration.

Nouvelles Remarques.

Cette maladie arrive particulièrement aux enfans & aux personnes qui avalent trop avidement. On n'y remarque de la Fièvre que lorsque l'inflammation y arrive.

XXII. La Luette relâchée ou enflammée.

LA Luette est suspenduë au fonds du palais , & dans l'un & l'autre accident , sa pointe , ou plutôt sa tête descend dans l'embouchure de l'œsophage & de la trachée , irrite ces parties , & embarrasse la respiration , en sorte que le malade appréhende d'être inopinément suffoqué. Quand l'inflammation augmente , la tête de la Luette grossit & s'allonge , tandis que sa queue s'émince & devient étroite. C'est cet accident qu'Hippocrate a nommé *grain de raisin* , en sa langue.

On meurt rarement de ce mal si l'on y remédie de bonne heure : Hippocrate nous avertit qu'il est très dangereux de porter la lancette à cette partie lorsqu'elle est rouge & enflammée de la sorte ; parce que l'inflammation s'en augmenteroit , & qu'il s'ensuivroit une hémorragie d'autant plus considérable que la personne seroit plus replete. Si l'on coupe entièrement la Luette , les poulmons en

P. iij

recevront du dommage, & on meurt le plus souvent de Phtyſie.

Nouvelles Remarques.

QUoique l'inflammation de la Luette ſoit dangereuſe, il n'en eſt pas de même du relâchement de cette partie. Si elle cauſe la Fièvre, avec l'ardeur, la rougeur & la ſécherelle de la gorge, les ſuites en ſont à craindre. On ne doit pas différer de couper la Luette, ſi elle vient à ſe gangrener. Il ne manque pas, quand on l'a coupée, d'entrer dans la trachée de petites parties des alimens qu'on avale; ce qui fatigue le poumon, & cauſe enfin la Phtyſie.

XXIII. L'Esquinancie.

DAns cette maladie la gorge, ou le canal qui donne immédiatement entrée à l'air dans la trachée, & aux alimens dans l'eſophage, eſt enflammée, enſorte que pour l'ordinaire on respire & on avale très difficilement, quelquefois même la boiſſon ne peut paſſer dans l'eſtomac, & on la rend par les narines. Une douleur très vive accompagne la tu-

meur, la rougeur & l'ardeur de la partie, outre la fièvre & l'envie de respirer un air froid. Ce mal est peu considerable s'il ne paroît qu'une tumeur & une rougeur au gosier, & aux muscles extérieurs du cou, sans aucun autre accident. Mais l'inflammation est plus dangereuse quand au dehors & au-dedans de la gorge il y a tout ensemble, tumeur, ardeur, rougeur & douleur; elle donne encore plus sujet de craindre lorsque le mal est fixé en dedans, qu'il ne paroît aucunement au dehors, & que la racine de la langue est extraordinairement comprimée par une tumeur enflammée & sensiblement rouge, qui y cause une douleur extrême, avec une étrange difficulté de respirer. Enfin l'Angine la plus cruelle qui saisit & tue le plus promptement, est celle où il ne paroît aucune rougeur, ni de tumeur au cou, ni dans la gorge, quoiqu'elle cause une Fièvre & une douleur très fortes, & qu'elle menace d'une suffocation très prochaine. On voit alors le malade tourner ses yeux enflammés & avancez en dehors, comme ceux d'un homme qu'on étrangle: il

P iiij

pousse à peine une voix resserrée, qui n'articule rien, & qui ressemble assez aux cris d'un chat : sa bouche ouverte attend quelque rafraîchissement de l'air, & jette une salive écumeuse : sa langue sort de sa bouche, & s'agite comme celle d'un chien qu'une violente course a mis hors d'haleine. La liqueur qu'on lui donne à boire remonte par les narines, les lèvres s'éteignent, le col est entièrement convulsif & inflexible, tout le corps est dans une continuelle agitation : ce malade fait souvent effort pour se lever, il supporte plus difficilement d'être couché sur le dos, que non pas d'être assis, la tête & le cou élevez, il ne voit & n'entend que confusément, occupé de la suffocation qui le presse, il ne sçait même ni ce qu'il voit, ni ce qu'il entend, ni ce qu'il dit. Il meurt enfin opprimé par la syncope qui se joint à la suffocation, ce qui arrive quelquefois, quoiqu'on ait encore l'esprit & les sens bons, dans l'espace de dix-huit heures, suivant l'observation de quelques sçavans, ou certainement au premier, au second, ou tout au plus tard au quatrième jour.

Les signes qui promettent la santé à ces malades sont, la facilité de respirer & d'avaler la boisson & la salive, une Fièvre peu forte, la tranquillité, le sommeil, l'amoindrissement de la douleur, enfin toutes les marques opposées aux signes funestes dont j'ai fait plus haut la description. C'est aussi un bon signe que la rougeur & la tumeur se jettent fort en dehors au cou & à la poitrine. Il est pernicieux pour le malade, que son mal se dissipe tout à coup, sans cause évidente, lorsqu'on n'a point remarqué de signes favorables, & qu'il survient avant les marques de coction, une douleur à l'un des hypocondres, avec la faiblesse & l'engourdissement du corps; parce qu'alors, quoique le malade croye être guéri, il est inopinément surpris de la mort.

L'Esquinancie n'est pas moins funeste quand il n'y a point, comme j'ai déjà dit, de douleur ni de tumeur sensible au cou ni au dedans de la gorge. Si la tumeur est rouge & enflammée dans la gorge seulement, le peril est aussi considerable; mais le mal dure d'autant plus que la rougeur y pa-

roit davantage. La maladie doit durer également lorsque la rougeur se communique au cou & à la poitrine; mais on doit en espérer la guérison si ces rougeurs ne rentrent point en dedans : c'est ce qu'on a lieu de craindre lors qu'elles disparoissent tout à coup, que la poitrine s'engage, & que l'on commence à respirer plus difficilement, parce qu'alors le mal se jette sur les p^{ou}mons, excite le délire, rend le pouls ondulent, & ravit le malade en sept jours de temps, ou du moins cause un abcez dans la poitrine, s'il n'arrive bien-tôt que l'humeur se dissipe par les crachats.

On reconnoît que la suppuration de poitrine survient à l'Esquinancie, par la cessation subite de la douleur qui occupoit la gorge, par la diminution de la Fièvre, par un sentiment extraordinaire de pesanteur au diaphragme, & par la véhémence de la toux qui ne produit presque jamais de crachats : la Fièvre dégénère en une autre qui est déréglée, languissante & étique. Mais si dans l'Esquinancie la douleur s'est dissipée avant le temps de la coction, & dans un jour non

critique, qu'il ne paroisse aucune tumeur extérieurement, qu'on ne rende point de pus parmi les crachats, & que le malade soit tranquille & sans douleur, il y a lieu de craindre qu'il ne meure bien-tôt si la rougeur ne reparoît promptement. Il est encore dangereux de ne rendre qu'avec de grands efforts, & long-temps après la coction, des crachats épais, collans & très blancs. Les crachats secs qu'on rend avec une douleur de côté & une toux violente, ou en buvant, sont des signes également mauvais : enfin toute Esquinancie qui survient à la crise d'une autre maladie est mortelle.

Il y a une autre especé d'Angine, que nous nommons fausse ou bâtarde, & que nous ne comptons pas parmi les maladies aiguës : comme elle est produite par une humeur froide, elle est exempte de Fièvre, de rougeur, & d'ardeur, & n'a qu'une legere douleur. Cette sorte d'Angine est plus longue, & pour l'ordinaire moins dangereuse que la premiere.

Nouvelles Remarques.

L'Angine qui est causée par une pituite ténue est legere & se guérit aisément ; si la pituite est plus épaisse la maladie dure 40. jours. Les hommes pleins de feu, & à la fleur de leur âge, y sont particulièrement sujets, sur-tout au printemps & en hyver.

XXIV. Les playes des membranes du cerveau.

Les playes des membranes du cerveau sont suivies de ces accidens. Le blessé vomit de la bile & ressent à la tête une douleur très forte, qui augmente encore si l'on retient la respiration, & qu'on serre étroitement les mâchoires l'une contre l'autre. Les narines & quelquefois les oreilles rendent du sang : les uns ont le regard farouche, d'autres tournent languissamment les yeux, & demeurent en quelque sorte étonnez, ou privez du sentiment, comme les Apoplectiques ; la plupart tombent en convulsion. Lorsque l'inflammation survient, elle

se déclare par la fièvre & le délire, pendant lequel plusieurs de ces malades déchirent les bandes & les compresses dont on a couvert leur playe, & l'exposent à l'air, cherchant à temperer l'ardeur qui les inquiète ; ce qui annonce une mort prochaine.

Si le cerveau est pareillement blessé, ce qui arrive plutôt dans la pleine Lune, les signes précédens sont plus marquez, & tous les symptômes plus violens, sur-tout le délire qui commence au troisième ou au cinquième jour ; & quelquefois il sort par la playe une parcelle du cerveau. Si le coup porte jusques à l'un des ventricules du cerveau, & qu'il passe au travers de l'œil, on meurt à l'instant.

L'on ne guérit jamais des playes qui pénètrent dans la substance même du cerveau. S'il en arrive à quelqu'autre partie de la tête, il est heureux de n'avoir pas de Fièvre, de ne rendre point de sang par le nez, par la bouche ni par les oreilles, & s'il ne survient pas d'inflammation ni de douleur : mais lorsqu'on remarque quelques-uns de ces accidens, il est moins dangereux que ce soit d'abord.

& qu'ils ne durent pas long-temps. Si dans ces occasions l'on ressent des douleurs aiguës, l'inflammation qui y survient y est favorable, pourvu que par ce moyen le sang extravasé se convertisse en pus. La Létargie & le délire y sont de très mauvais signes, & la Fièvre y est mortelle lorsqu'elle a pris au 4, au 7, ou à l'onzième jour; lorsqu'elle survient au 4, on doit mourir dans l'onzième; si elle a pris au 7, l'on ne passe pas le 14, ou le 17; si c'est à l'onzième, le malade peut aller jusqu'au 20.

Nouvelles Remarques.

G Uy de Chauliac dit que les playes de tête sont plus dangereuses à Paris qu'à Avignon, elles le sont encore plus dans les lieux maritimes, selon Parée l. 10. chap. 8. M. Donat dit avoir remarqué que les playes de tête avoient été mortelles pendant quatre années consécutives dans la ville de Mantouë, & qu'ensuite elles guérissent toutes. *l. de Variol. cap. 2.* On a des exemples que le pus & les autres humeurs qui se sont amassées dans la tête, s'échappent quelquefois heureusement par le nez, la bouche, les oreilles, ou même par les pores du crâne, selon Hipp. L'expérience nous fait

connoître que les playes de tête sont dangereuses jusqu'au centième jour : c'est pourquoy je m'étonne que les Jurisconsultes décident que les accidens qui arrivent après le quarante-sixième jour ne viennent pas de cette cause. On voit souvent guérir des playes de tête, où le blessé avoit perdu une partie de la substance du cerveau, pourvu que le coup n'ait pas pénétré jusqu'à l'un des ventricules, comme le remarque *Christ. à Vega.*



Les Maladies du Cœur, & de la Poitrine.

LA Poitrine est cette partie du corps, qui par l'articulation des vraies côtes, avec le sternum en devant, & par derrière avec les vertèbres de l'épine, forme la cavité qui renferme le cœur & les poumons, qui sont le siège de plusieurs Maladies.

1. La Pleuresie.

ON ressent une douleur de côté, qui est causée par l'irritation

& la tension des membranes enflammées, & cette douleur se communique souvent au cou & aux clavicules, ou bien aux hypocondres. Elle est accompagnée d'une Fièvre aiguë & continuë, d'une respiration laborieuse, fréquente & petite, & d'une toux sèche au commencement, & bientôt suivie de crachats, qui se produisent du lieu de l'inflammation. Ils sont d'abord jaunâtres, ensuite rouges & sanglans, & enfin mêlez de pus si-tôt que l'inflammation a mûri. A l'égard du pouls il est toujours fréquent, inégal, dur, tendu, & médiocrement grand. Il n'y a aucun signe plus favorable, ni qui désigne mieux le peu de danger & de durée de cette maladie, que les crachats de bonne qualité, qui paroissent d'abord, & qu'on rend avec facilité. C'est un signe tout différent s'il ne se détache pas dès les premiers jours de crachats de la partie : mais que le pōumon rende seulement une pituite tēnuë, ou des crachats épais & ronds par une violente toux.

C'est la marque de l'accroissement de la maladie quand les crachats mieux cuits

cruits se détachent aisément, & en plus grande quantité, qu'ils sont jaunes, plus liez, & moins mêlez de sang qu'auparavant.

La maladie est parvenue à son état quand les crachats sont fréquens, blancs, égaux, & uniformes, qu'on les rejette facilement, & que la douleur en est soulagée. Elle est sur sa fin si l'on est quitte de la douleur, de la Fièvre, des crachats, & des autres accidens.

Il faut toujours dans cette maladie faire attention à la qualité des crachats: les plus favorables sont ceux que nous avons dit qui paroissent dans la vigueur du mal, après lesquels il n'y en a pas de meilleurs que ceux qui sont d'abord fort mêlez de jaune: mais s'ils ne deviennent de cette couleur que long-tems après l'attaque du mal, ou que ce jaune ne soit pas bien mêlé dans les crachats, & que ceux-ci excitent une toux violente, ils sont indubitablement mauvais. Les crachats qui sont mêlez distinctement de jaune & d'un peu de sang sont salutaires au commencement de la maladie, & dangereux au septième, & au

Q

de-là du septième jour. Ceux qui sont d'abord mêlez d'un peu de sang ne sont nullement mauvais: mais ceux qui sont purement jaunes ou sanglans, sont à craindre, encore que les derniers le soient moins que les autres qui sont purement jaunes.

Les crachats qu'une pituite crüe rend entierement blancs, n'ont rien de bon, ni ceux qui sont petits, ronds, & collans. Les autres qui sont d'un verd pâle sont encore moins bons; comme les crachats écumeux, livides ou éru-gineux. Le crachat épais qui paroît aussi-tôt après la coction, avant le cinquième jour, est assez bon; mais s'il est sanglant il est dangereux. Enfin tout crachat dont les couleurs sont confonduës & nullement distinctes est pernicieux; ainsi le plus mauvais est celui qui paroît uniforme & d'une seule couleur, soit qu'il soit jaune, ou sanglant, ou collant, ou écumeux; si avec cette uniformité de couleur & de consistance il est noir, & même fétide, cette espece de crachat est absolument funeste.

Les crachats qui n'apportent pas de soulagement sont toujours fort

mauvais, & ceux qui soulagent sont salutaires. Lors qu'au commencement de la Pleuresie on rend des crachats tout de pus, on doit mourir au troisième, ou au cinquième jour, & si l'on passe ce terme, on peut tomber dans la suppuration de poulmon au septième, au neuvième, ou à l'onzième, ce qui n'est pas une fort heureuse ressource, outre qu'il est très rare qu'après avoir craché le pus au septième ou auparavant, l'on passe le quatorzième jour.

Les douleurs de la Pleuresie sont ordinairement moindres le jour que la nuit. La pleuresie qui cause le Tetanus, ou la convulsion spasmodique, est funeste, de même que lors qu'elle dégénere en Péricneumonie. La maladie est également mortelle quand l'humeur se porte au cerveau, & qu'elle produit le délire & la phrénésie, ou lorsque le mal est fixe dans le dos : le frisson saisit alors avec tremblement, & ensuite le Fièvre avec une toux très fâcheuse ; le dos fait mal comme si on l'avoit frappé de plusieurs coups, & la respiration est entrecoupée de sôûpirs : l'on rend aussi en toussant

Qij

quelques crachats, tantôt d'un verd pâle, tantôt mêlez de sang; on vient à ressentir de la douleur aux aînes, & à rendre des urines sanglantes au troisième ou au quatrième jour; l'on a des lassitudes dans tous les membres, & l'on meurt le cinquième ou le septième au plus tard. On peut espérer la guérison si l'on passe le septième jour; ce qui n'arrive que très rarement dans cette occasion.

La Pleuresie est mortelle aux vieillards, & aux femmes qui sont fort avancées en âge, sur-tout lorsque c'est pour la seconde ou la troisième fois qu'on en est attaqué. L'inflammation de la plèvre cause la mort, ou par la violence de ses symptômes, ou par la suffocation, ou par le transport de l'humeur (à quelque partie noble) qui produise l'inflammation du poulmon, la phtisie, la syncope, ou la phrénésie.

J'ay fait voir les occasions où la mort est certaine, voici celles où le danger est moins évident. Lorsque la matiere des crachats est abondante & murmure dans les poulmons, que le visage du malade est fort abbatu,

& les yeux jaunes, il est en grand danger de la vie : il en est de même lorsqu'il ne peut produire de crachats, encore que le p^{ou}mon soit rempli d'une humeur qu'on y entende bouilloner. Il est également dangereux de cesser de cracher, si la pesanteur de poitrine & la douleur continuent. L'on a pareillement beaucoup à craindre lorsque les membres sont très froids, tandis que la poitrine est très ardente ; si la douleur augmente incessamment & que soit du côté malade, ou de celui qui ne l'est pas, on ne peut, quand on est couché, souffrir de chevet ; ou si après les commencemens de la maladie, & les forces étant déjà très épuisées, il survient un cours de ventre dont le corps ni la respiration ne soient nullement foulagez.

Le malade n'est pas moins exposé si les douleurs se communiquent aux clavicules, ou aux épaules, ou qu'il ne paroisse point de crachats, à moins que la pleuresie ne soit si legere, qu'il n'y ait que peu d'humeur à évacuer. Le danger est plus grand lorsque l'inflammation est au côté gauche, que quand elle est au côté droit : mais elle peut

mûrir & se terminer aussi plutôt si elle est du côté gauche, que de l'autre. Enfin le danger n'est pour l'ordinaire jamais plus grand qu'au septième ou au neuvième de la pleuresie, *parce qu'elle exerce alors toute sa violence.*

Après avoir décrit les symptômes les plus dangereux de la pleuresie, il est temps de rapporter les signes qui présagent la santé. On peut s'assurer de la guérison lorsque dès le premier jour le malade crache facilement, que ses crachats sont mêlez de jaune, que la douleur en est soulagée, si l'on supporte aisément le mal, si l'on respire assez bien, si la soif est naturelle, qu'on n'entende point de bruit dans la poitrine ; enfin si le sommeil, les sueurs, les urines & les selles, sont aussi naturels, & tout le corps modérément chaud & mou.

Quand les douleurs de la pleuresie ne s'appaisent nullement par les saignées, par les crachats, par la diète, par les fomentations, ni par aucun remède, bien que le malade n'ait d'ailleurs aucun symptôme funeste, l'humeur se convertit en pus, & il s'en fait un abcez. On peut ajouter à ces

signes, si devant le quatorzième jour l'humeur cesse de se purger par les crachats. Si après la suppuration l'humeur se dissipe entièrement par les crachats en quarante jours, depuis la rupture de l'abcès, l'on recouvre la santé ; & si après ce terme l'abcès suppure encore, la Phrysie s'ensuit. La suppuration qui survient lorsque l'on rend des crachats bilieux, soit que ceux-ci soient purement bilieux, ou mêlez de pus, est très dangereuse, sur-tout, quand au septième de la maladie, des crachats de cette nature sont produite ; & s'il n'arrive quelque accident salutaire, il est à craindre que le malade ne meure au quatorzième jour.

Je rapporteray ici les signes de la suppuration naissante. On ne rend que peu, ou point du tout de crachats, quoiqu'on soit continuellement obligé de tousser. La Fièvre est véhémente ; une nouvelle pesanteur se joint aux douleurs, & elle est plus sensible la nuit, où la difficulté de respirer est aussi plus grande : les veines de dessous la langue (les ranules) sont blanchâtres & les joues rouges, l'ardeur de

la soif, le dégoût des alimens, les insomnies, & les sueurs le long du cou & des clavicules travaillent ce malade.

Quand le mal est confirmé les yeux s'enfoncent, les ongles des mains se racornissent, & les bouts des doigts deviennent froids, enfin l'on suë ordinairement de tout le corps, & les pieds commencent à enfler. L'humeur qui suppure excite l'inflammation à la partie, avec une douleur & une ardeur beaucoup plus sensible que par-tout ailleurs; & si le malade se couche sur le côté sain, il sent comme un poids qui l'opprime. Le pus étant formé la Fièvre & la douleur s'apaisent un peu, & l'on croit même quelquefois qu'elles ont quitté entièrement: mais le lieu de l'abcez devient pesant de plus en plus, la toux est sèche & véhémente, quoiqu'elle détache quelquefois une légère portion de l'humeur, de quoy le malade semble recevoir du soulagement.

Si-tôt que l'abcez rempli de pus vient à crever, il se fait un frissonnement par tout le corps, la Fièvre

re-

redouble violemment, le cœur palpite, & la force du malade semble l'abandonner ; il ne respire plus que foiblement, & se sentant blessé par l'entrée de l'air dans les poumons, ses discours en sont troublez & interrompus ; enfin son pouls est foible, lent, & rare.

Encore que ces accidens paroissent terribles, on ne doit pas s'en effrayer d'abord, pourvû que l'abcez qui s'est ouvert en soit la cause, & non pas l'accablement des forces : il est même permis d'espérer si l'on remarque des signes favorables dans les crachats, & dans les autres circonstances de la maladie ; parce que l'on présume que l'orage s'apaisera bien-tôt. Lorsque l'abcez a crevé, le pus en découle sensiblement du côté que l'on est panché, ou pur, ou mêlé de féculences. La rupture de l'abcez se fait rarement au quatorzième jour de la suppuration : mais plus ordinairement le vingtième ; quelquefois au quarantième, ou même au soixantième jour.

On ne peut se méprendre au temps que la suppuration a commencée si on le compte du jour que la partie af-

R

fectée a produit un sentiment de pesanteur, au lieu de la douleur qui l'occupoit seule auparavant, & que les autres signes de la suppuration ont paru. L'éruption du pus est d'autant plus prompte, que ces signes (dont les premiers & les plus importans sont la Fièvre, la difficulté de respirer, & les douleurs) sont plus vehemens; & plus ils sont foibles, plus aussi l'épanchement est retardé: c'est pourquoy si la douleur, la toux, la difficulté de respirer sont violentes dès le commencement, il faut attendre la rupture de l'abcez le vingtième jour au plus tard. Il est rare, mais non pas sans exemple, que l'abcez de la plèvre se vuide par les intestins avec les excréments, & celui du pōumon avec les urines par la vessie. Le pus se décharge presque toujours dans l'espace qui se trouve entre les pōumons & le diaphragme; & s'il ne s'épuise pas en quarante jours par les crachats, la Phthisie s'ensuit necessairement, comme j'ai déjà remarqué.

La rupture de l'abcez menace moins de danger celui dont la Fièvre s'apaise le même jour, qui en recouvre

l'appetit, qui rend des déjections molles, liées & bien figurées, & qui jette par les crachats un pus blanc, léger, sans odeur, sans aucune variété de couleur, & sans mélange de pituite : mais si la Fièvre ne quitte point, ou qu'elle redouble après qu'elle a paru éteinte, si le malade manque d'appetit, qu'il ait beaucoup de soif, que ses selles soient liquides, & qu'il rende par l'expectoration un pus verdâtre, livide, pituiteux, ou écumeux, la mort est prochaine. Le danger n'est pas moindre, de quelque qualité que soit le pus, s'il est trop abondant, lorsque les forces sont épuisées d'ailleurs, ou s'il fait sur une glace de miroir une ternissure pareille à celle que la fumée y auroit laissée.

Nous avons jusques ici remarqué ce qui dépend de l'inflammation qui vient du sang, & particulièrement d'un sang bilieux retenu entre les côtes & la membrane qui les couvre, qu'on nomme la Plèvre, ou bien de ce même sang fermenté entre les fibres des muscles intercostaux, ou enfin entre celles de la membrane externe des poumons : je vay maintenant parler d'une

R ij

autre espece de Pleuresie, qu'on nomme bâtarde, ou fausse.

Nouvelles Remarques.

LA Fièvre redouble tous les trois jours, le malade ne peut demeurer couché du côté opposé à la douleur. Si l'on crache bien, avant le troisième jour, la crise arrive le septième. La Pleuresie sèche, dit Hipp. est dangereuse : celle qui est bilieuse, ou de sang, se termine souvent sans danger le neuvième ou l'onzième jour ; la bilieuse est néanmoins plus exempte de peril que celle de sang. La mollesse du ventre est un bon signe dans la pleuresie, de même que si le corps est également mou & chaud, le sommeil facile, la respiration dégagée, & la soif mediocre, la Pleuresie se termine quelquefois par l'hémorragie, les selles ou les urines, selon Gal. & Avic. Si l'on vient à rendre du pus lorsque les crachats sont encore bilieux, l'on a tout à craindre, soit qu'on rende le pus parmi ces crachats, ou l'un après l'autre. Le bruit dans la poitrine, le visage triste, l'œil jaune, & inquiet, sont des signes d'une mort prochaine. Un pouls petit & dur est mortel. Ceux qui ont le ventre libre, ou des rapports aigres sont rarement atteints de Pleuresie, celle d'Hyver est plus dangereuse que celle d'Eté. Si les douleurs se communiquent aux clavicules la

saignée y convient moins que l'émetique.
La Pleuresie du Diaphragme est la plus
fâcheuse ; la syncope y est funeste.

II. La fausse Pleuresie.

QUoiqu'il y ait inflammation ,
comme dans la précédente , elle
a néanmoins cela de différent , que
quelque fluxion , ou des vents en sont
la cause , & qu'elle n'occupe que les
muscles externes de la poitrine. La
douleur s'augmente alors par la seule
pression du côté malade , sur lequel
on s'appuye plutôt que sur l'autre.
On distingue encore la Pleuresie fausse
de la véritable , parce qu'on pourroit
appuyer sur les côtes sans aigrir la
douleur , & que tous les symptomes
sont beaucoup plus forts dans la vraie ,
que dans celle-ci. Le pouls est fré-
quent & inégal : mais parce que les
membranes ne sont point offensées , il
n'a point de tension ni de dureté.

Toute douleur de côté qui est ex-
citée par des vents , ou par un dé-
pôt de pituite est autant exemte de
Fièvre que la douleur le peut permet-

R iij

tre. Cette douleur est toujours violente lorsque les vents en sont la cause : mais elle s'appaise , ou se dissipe même par le seul frottement , & n'est pas fixe dans un endroit. Lors qu'elle vient d'une fluxion d'humeur froide , elle est précédée de quelque cause sensible ; en effet la douleur s'est fait sentir d'abord au côté, ou aux épaules , d'où l'humeur s'est jettée sur les muscles externes de la poitrine , & y a produit la douleur de côté qui s'aggrave par la compression de la partie , & ne cede pas aux fomentations comme celle qui vient des vents.

L'on remarque aussi que si ces douleurs sont trop fortes ou trop longues , soit qu'elles naissent de fluxion , ou de vents , elles donnent souvent naissance à la véritable Pleuresie. La douleur de côté peut venir pareillement de la grosseur du foye , ou de la ratte , lorsque ces viscères par leur pesanteur causent une trop forte tension à la plèvre : mais ces accidens ont leurs signes particuliers que nous observerons en temps & lieu.

Nouvelles Remarques.

SI l'on ne remarque pas de Fièvre, ce n'est qu'un Rhumatisme. Si la personne est maigre, & que la maladie vienne de catharre, celle-ci peut devenir interne & causer la mort; la saignée y est utile sitôt que la Fièvre se déclare & que l'inflammation est grande.

III. La Péripleurmonie.

PArions maintenant de la Péripleurmonie, qui est l'inflammation de la substance même du poulmon, & non pas seulement de sa membrane externe, comme le mot de Péripleurmonie le signifie. On la reconnoît à ces marques, qui sont, une Fièvre aiguë & continuë, la difficulté, la fréquence, & l'ardeur de la respiration, la toux, la pesanteur des hypocondres, & de toute la poitrine, accompagnée d'une tension presque toujours exempte de douleur; la rougeur & l'enflure des jouës, que cause l'ardeur qui se communique à cette partie; les narines élevées, les yeux ar-

R iiii

dens & enfoncez, la sécheresse de la langue, qui d'abord est d'un rouge jaunâtre, épaisse, & noire dans l'accroissement de la maladie, & enfin se fend, & s'attache aux doigts quand on la touche. On ressent aussi quelque douleur au milieu des épaules, avec un grand dégoût & un desir pressant de boire de l'eau froide, & de respirer un air frais. Le pouls est ondulent, mou, grand & prompt, souvent intermittent & intercurrent; rarement à deux pulsations. Ce qui se détache du p^{ou}mon par la toux est écumeux, tantôt sanglant, & tantôt jaune. Le malade se couche sur le dos, parce que lorsqu'il est sur le côté il lui semble d'être sur le point de perdre la vie avec la respiration.

Quand le mal est plus fort on est travaillé d'une insomnie qui ne laisse que quelques momens de sommeil : on rend des crachats très rouges & sanglans, les extrémités deviennent froides, & les ongles livides & racornis. Si par hazard il survient une abondante hémorragie, avec des selles liquides, mêlées de beaucoup de bile & écumeuses, on peut espérer la

guérison, qu'on ne peut attendre autrement, parce que le malade meurt le quatrième ou le septième jour au plus tard. Ce sont les mêmes signes dans la Péripleurésie que dans la Pleurésie; si ce n'est que dans celle-là ils sont plus modérés & plus pernicieux en même temps. En effet dans la Péripleurésie le danger est plus grand que la douleur n'est sensible, & quoique cette maladie soit d'ordinaire funeste, elle l'est particulièrement lorsqu'elle excite la Phrénésie. Elle tue aussi en sept jours, ou dégénère en Phtisie, si elle succède à l'Équinancie. Il est dangereux que les fluxions & les éternuements précèdent cette maladie où y surviennent, principalement si ceux-ci donnent lieu à une selle imprévue & subite.

Il est encore plus pernicieux dans l'inflammation du poulmon, & dans la Pleurésie, que dans toute autre maladie aiguë de ne pouvoir demeurer couché de quelque manière que ce soit; mais de vouloir toujours être assis. Le mal est moins dangereux lorsque la poitrine se dégage par des crachats de bonne qualité, & il ne

faut pas s'effrayer dans les commencemens de la maladie, quand les crachats sont mêlez de rouffeurs & de sang, pourvû qu'on les rende d'abord & facilement.

L'on peut aussi recouvrer la santé, si les crachats, quoique purulens, soulagent la douleur, pourvû que la respiration soit aussi dégagée, l'expectoration prompte, & qu'avec des forces superieures à la maladie, on la supporte aisément.

Si dans cette maladie il se fait un abcez, qui vienne à suppuration, & mûrisse exactement, soit auprès de l'oreille, soit aux parties inferieures, où venant à crever il forme une espece de fistule, il y a grande apparence qu'on guérira : mais lorsque les crachats ne viennent pas à propos, que la Fièvre & la douleur continuent, qu'on ne rend point de matieres bilieuses par les selles, que les urines sont encore dépourvûes d'un sédiment abondant, & qu'on ne remarque cependant aucun symptôme funeste, la suppuration doit certainement arriver, & par ce moyen le malade peut guérir, si, ce qui n'est pas sans exemple

quoique rare, la matiere suppurée rentre dans les vaisseaux, & se précipite avec les excréments, ou les urines; ou si, ce qui est plus ordinaire, l'abcez s'ouvre dans la poitrine, d'où le pus s'échape par les crachats en quarante jours.

Si malheureusement ce crachement n'arrive pas, & que le pus n'affecte aucune issue, il arrive nécessairement que le poulmon s'ulcere, & produit la phthisie, ou que l'amas du pus se dégorge soudainement dans les organes immédiats de la respiration & suffoque par conséquent le malade, qui ne peut manquer de périr de la sorte, quand la respiration devient de jour en jour plus embarrassée, qu'elle fait bruit dans la gorge, & qu'enfin l'abondance de la matiere qui s'épanche sur les bronches, ferme absolument à l'air l'entrée dans les poulmons.

Si après un temps considerable l'abcez n'a pû s'ouvrir ni de lui-même, ni par les remedes, le malade qui est affoibli par les grandes douleurs qu'il souffre, par la toux & la Fièvre, & parce que les parties ne se réparent

pas manquant de nourriture, se consume insensiblement, & perd enfin le peu de vie qui lui restoit.

Il périt tout de même si étant ainsi exténué, l'abcès creve inopinément, lorsque ce malade est couché. Si l'éruption d'un pus entièrement cuit se fait de bonne heure, & qu'il s'épanche en partie sur le diaphragme, le malade paroît en être aussitôt soulagé: mais encore que le pus s'épuise par les crachats, & que la poche qui le renfermoit se dessèche & se cicatrise, si l'on cesse de pouvoir cracher, la mort est assurée.

Si dans cette occasion on fait l'opération de l'empyème, on est soulagé : mais ordinairement le malade n'échape pas pour long-temps à la mort qui le poursuit. Les suppurations qui naissent des maladies du pöümon emportent souvent les vieillards, & quelquefois les jeunes gens, qui *survivent rarement aux suppurations des autres parties.*



Nouvelles Remarques.

LA Péripleum. est particulièrement funeste aux jeunes gens au dessous de vingt-cinq ans. Les femmes au dessous de cet âge en sont rarement attaquées & aisément guéries. Un parotide ou d'autres tumeurs aux jambes ou aux bras, qui surviennent à la Périple. y sont salutaires si la respiration devient plus libre. La Périple. est pernicieuse aux atrabillaires. Hipp. recommande le bain dans les inflammations de poitrine, *Acutorum tertio*. Quoique les péripleumoniques paroissent foibles & qu'ils tombent souvent en Lypothimie, on ne risque rien à les saigner. Cette maladie est sur-tout dangereuse lorsqu'elle succede à la Pleurésie. Les personnes fortes & addonnées à un travail violent meurent plutôt d'une Périple. que ceux qui vivent dans l'oïveté. Si le pus qui est formé dans la poitrine s'échape par les selles ou les urines, il y a moins à craindre que s'il s'évacue par les crachats, selon Egin. l. 3. ch. 32.

IV. L'Erépipelle du poulmon.

Cette maladie est accompagnée d'une Fièvre très ardente, & d'une douleur aiguë, qui se fait sentir

dans toute la poitrine , particulièrement vers l'épine du dos : encore que la poitrine ne soit pas extrêmement oppressée, on est obligé de respirer , la tête & le cou élevez ; l'ardeur est si pressante que le malade ouvre les narines comme un cheval hors d'haleine, & avance la langue comme un chien altéré. On vomit quelquefois des matieres sanguinolentes ou livides, ou seulement de la bile & de la pituite : & , ce qui est un symptome ordinaire dans cette maladie , l'on tombe souvent en défaillance ; on est attaqué d'une toux qui est sèche , ou qui détache des crachats jaunes , mêlez d'un peu de sang. On meurt en peu de jours , & presque infailliblement de cette maladie , & l'on ne peut en guérir que quand l'Erésipelle abandonne le viscere pour se jeter en dehors.

Nouvelles Remarques.

Hippocrate au premier livre des maladies , dit que dans l'Erésipelle du pœumon la Fièvre continuë de la même force : mais Baillon remarque que cela n'est pas toujours vray , il en rapporte des exemples. On peut distinguer cette

maladie en celle qui est accompagnée d'une grande toux, & en celle qui n'en a qu'une fort légère. Dans la première la Fièvre est moins forte en apparence, la chaleur plus foible, on ne crache presque rien, & l'on meurt inopinément. La mort n'est pas si soudaine dans la seconde, quoiqu'elle ne soit pas moins funeste. Si cette maladie arrive aux personnes naturellement bilieuses, la Fièvre est égale & très ardente. La pesanteur, & la difficulté de respirer y sont moins grandes que dans la Péripleumonie.

V. Le Catharre du pōmon.

N'Oublions pas de parler ici de cette maladie du pōmon, que produit l'épanchement d'une humeur acre, ténue & abondante qui tombe du cerveau sur cette partie, & y cause une ardeur accompagnée d'une Fièvre lente, qui consume peu à peu le malade, jointe à la toux, & à la difficulté de respirer; quoiqu'il n'arrive aucun ulcère au pōmon, & qu'on ne rende point de crachats sanglans.



Nouvelles Remarques.

L Ommius ne nomme pas cette maladie ; il entend parler d'une fluxion qui est souvent la cause que le p^{ou}mon se flétrit peu à peu , & que l'on devient étique presque imperceptiblement , si ce n'est qu'il monte de temps en temps des feux au visage , & que l'on ressent des douleurs dans le dos.

VI. Le Tubercule crud du p^{ou}mon.

L E p^{ou}mon est aussi quelquefois travaillé d'un *Tubercule crud*. La douleur dans ce rencontre est d'abord peu considérable , la toux est sèche , & assez difficile , avec des chaleurs , & des douleurs obscures , tant au devant qu'au derrière de la poitrine. Au reste les signes de cette maladie sont presque les mêmes que ceux de l'Asthme , si ce n'est que dans le Tubercule crud du p^{ou}mon le mal croît de plus en plus , sans être prévenu d'aucun signe de fluxion , & que la respiration ne produit ni de sifflement , ni de murmure

mure dans la poitrine.

Si le Tubercule est situé bien avant dans le poumon, le pouls est déréglé, inégal, intermittent, ou même entrecoupé, comme il arriva au Medecin Antipatre. Il n'est pas alors surprenant que les défaillances, & la palpitation de cœur surviennent, puisque les petits vaisseaux du poumon sont bouchés par cette humeur glaireuse qui les empêche de fournir au cœur le tribut du sang qu'ils doivent lui rapporter ; c'est aussi ce qui porte le mal à son dernier période, & ce qui le rend presque toujours funeste.

On peut cependant espérer un succès favorable si l'humeur est répandue dans les bronches, qu'elle se cuise bien-tôt & sorte par les crachats, & que le pus qui s'en est produit s'échape entièrement par l'expectoration ; si en même temps la poche où il s'étoit formé se dessèche, & ne laisse pas d'ulcère au poumon : mais s'il en arrive autrement, le malade est peu à peu consumé par la Phtisie, qui le conduit à la mort.

Nouvelles Remarques.

LE Tubercule se forme insensiblement avec une difficulté de respirer, qui ne quitte point comme dans l'Asthme. Capi-vaccius dit que plus le Tubercule est mou, plus il est dangereux ; parce qu'alors il s'en produit une suppuration qui est presque toujours suivie de la phthisie. Cardan fait mention d'un jeune homme qui étoit mort d'une langueur avec une Fièvre & une très grande toux, à qui l'on ne trouva point d'ulcère aux poudmons, mais cinq petits Tubercules pleins de sanie, avec une parcelle du poudmon livide ou brune, & cinq autres Tubercules au foye.

VII. La Vomique du poudmon.

LA Vomique du poudmon est une maladie d'autant plus à craindre, qu'elle joue plus sûrement sa tragedie sous les signes trompeurs d'une parfaite santé. C'est un petit abcez qui se forme dans le poudmon, où il est couvert d'une membrane qui l'embrasse étroitement. Cet accident arrive ordinairement aux poudmoniques, & à

ceux qui ont quelque petite veine rompuë dans la poitrine.

Long-temps devant que la Vomique creve l'haleine est de mauvaise odeur, on crache par intervalles un sang délayé, le corps est toujours appesanti, & une toux presque continue travaille le malade, & quelquefois elle procure l'expectoration de l'abcez : ce qui cause une Fièvre assez forte, des crachats sanglans, & de grandes agitations de corps; mais qui peut néanmoins rendre la santé. Quelquefois aussi la poche de la Vomique s'étant inopinément rompuë, livre ce qu'elle contenoit d'humeur aux vaisseaux *sanguins*, d'où il est porté dans le ventricule gauche, dont il éteint les mouvemens avec la vie du malade.

Nouvelles Remarques.

Q Serenus, Scrib. Largus, & Cor. Cel-
se parlent de cette maladie. Ce
dernier Auteur dit que si la douleur du
poumon ne se dissipe pas par les remèdes
ordinaires, on doit soupçonner la Vomique.
V. Max. rapporte qu'un nommé Jason
Phœreus se trouva guéri par l'expecto-

S ij

ration d'une Vomique. Un ancien Auteur dit que ces malades ont une toux continuelle qui les fait maigrir, qu'ils sentent un poids dans la poitrine, & qu'ils ne crachent rien de purulent : mais que quand la Vomique s'est ouverte ils crachent, & meurent ensuite pour la plupart.

VIII. L'Hémoptysie.

LE crachement de sang ou l'Hémoptysie est une autre source de péril, sur-tout lorsque le sang vient de la poitrine; c'est pourquoy il est à propos d'examiner si ce sang ne peut venir d'ailleurs.

Il est probable qu'il descend de la tête par les veines, lorsqu'on ressent un chatouillement au palais, que l'on crache souvent du sang parmi la salive, ou qu'avec beaucoup d'envie de tousser, une toux néanmoins peu considérable rappelle dans la bouche le sang qui avoit passé dans la trachée artère, & qui en revient aussitôt en forme de crachat rond, noirâtre, assez abondant, mêlé de pus & de pituite, & dont on rend quelque peu en se mouchant parmi la mucofité du nez.

Cet épanchement de sang est pour l'ordinaire précédé d'une douleur, ou d'une pesanteur de tête qui s'apaise après l'éruption.

Le sang qui procède de la gorge ou de la luette est repoussé dans la bouche par une forte expiration, & un mouvement du gosier; celui qui vient de la bouche même est simplement rejeté avec la salive; on le vomit s'il sort de l'estomac; on le crache en toussant foiblement, s'il coule de la trachée artère; on s'en délivre par une forte toux lorsqu'il a sa source dans les poumons: enfin on ne le vomit qu'en petite quantité s'il vient d'entre les fibres musculieuses du ventricule, & plus abondamment s'il y est apporté du foye, ou de la ratte; & si l'un ou l'autre de ces viscères est en même temps atteint d'inflammation, il est ordinaire de rendre encore de l'écume; circonstance funeste dans cette occasion, comme dans toute sorte de Fièvre aiguë.

Le sang vient certainement du poumon s'il est rejeté par intervalles en toussant, & sans douleur, écumeux, délayé, & d'un beau rouge.

S'il coule de quelque veine ouverte ou rompuë, qui soit considerable, il sort par sanglots comme si on le vomissoit, quelquefois en assez grande abondance pour pouvoir en emplir des bassins. Cet accident expose le malade au dernier péril, soit que tout le sang s'échape par cette voye, & le laisse sans vie, soit qu'étant supprimé il s'engorge dans ses vaisseaux, & cause l'oppression du cœur, la syncope, & l'entiere suffocation du malade : mais quoique par l'absence de ces accidens il évite un trépas si subit, il ne peut manquer, si l'on n'y apporte promptement le remede, de se former dans le pœumon des ulceres incurables & funestes.

Malgré l'impossibilité apparente de guérir la rupture d'un gros vaisseau du pœumon, même au commencement, il est pourtant certain que plusieurs en ont guéri par les remedes convenables donnez dans les trois premiers jours, au-delà desquels tout l'art du Medecin est inutile.

L'ouverture des petits vaisseaux du pœumon fournit peu de sang à proportion, & cause moins de danger.

On peut attribuer l'épanchement à l'érosion de ces vaisseaux, quand il est précédé de signes évidens, tels qu'une fluxion de pituite âcre, la Fièvre, les crachats purulens, ou semblables à de la lavure de chair, lorsqu'ensuite l'on vient à cracher quelque parcelle du p^{ou}mon.

Le sang se mêle bientôt parmi les crachats en petite quantité, si la corrosion est seulement dans les *membranes qui forment le tissu réticulaire des vésicules* du p^{ou}mon, & plus abondamment si quelque petite veine en est déchirée : mais si c'est quelque gros vaisseau, l'épanchement du sang sera très considérable : enfin ce qu'on crache en conséquence d'une érosion est en même temps de mauvaise couleur, & d'une odeur très désagréable.

On reconnoît encore à ces marques la grande érosion de la substance du p^{ou}mon. On crache d'abord le sang en petite quantité, mais fréquemment à l'aide de la toux ; quelques jours après on le crache plus abondamment, sans pouvoir l'attribuer à aucune cause externe, com-

me seroit une chute , une course violente , &c.

Lorsque le crachement de sang ne vient pas de l'érosion , ni du déchirement d'une veine du p^{ou}mon , mais seulement de quelque vaisseau anastomosé , c'est à dire de l'effusion de ce sang par les orifices de ces vaisseaux , on le crache alors en plus petite quantité dans les commencemens , qu'il n'arrive quand la veine est rompue. Ce sang est aussi plus épais , & d'un rouge plus obscur , que si la substance du p^{ou}mon avoit été percée de quelque coup d'épée , ou que si une érosion en étoit la cause , puisqu'il seroit dans ces occasions délayé , jaunâtre , d'une couleur très vive , écumeux , & tout semblable au sang artériel. Il faut donc observer que l'anastomose des veines est ordinairement précédée de la plénitude des vaisseaux , & d'un appesantissement de corps sans douleur , & que la bonne disposition revient aussitôt après l'effusion du sang. Cette évacuation est ordinaire aux femmes malades de la suppression de leurs regles ; elles s'en trouvent soulagées & guéries sans qu'on doive appré-

appréhender pour elles ni l'ulcère du pœumon, ni la Phtysie.

Le sang qui vient du pœumon est toujours plus ou moins écumeux, comme j'ai déjà dit ; on le rejette sans douleur, & seulement par une forte toux. Celui qui s'échape de la trachée artère est aussi quelquefois écumeux : mais il est en moindre quantité, il produit toujours quelque douleur, & monte dans la bouche, après une toux legere, par une forte expiration. On touffe beaucoup, & avec violence pour amener le sang du fonds des pœumons, comme il arrive dans la Pleuresie & la Péri-pneûmonie ; ce qui se fait plus facilement à proportion que la matiere du crachat est plus prochaine de l'origine des bronches, c'est à dire, de la partie du pœumon la plus élevée. Le sang qui vient des muscles de la poitrine est plus épais, noirâtre, par grumeaux, avec fort peu d'écume, & en petite quantité : mais on le crache peu à peu après une violente toux, & l'endroit affecté produit un sentiment de douleur, qui s'augmente dans le temps du sommeil. Le danger est

T

moindre dans ce rencontre que lorsque le sang vient de la substance du p^{ou}mon , & l'on en guérit plus promptement , ou s'il s'en produit un ulcere , au moins n'est-il pas si pernicieux que celui qui seroit dans l'intérieur du viscere , puisque la Phtisie , la Fièvre étique , la langueur , & la mort même en seroient les suites funestes.

Le sang en grumeaux & noirâtre que l'on rejette par la toux , n'a pas toujours sa source dans la poitrine , & il se peut faire qu'ayant coulé du nez dans la gorge , & de là sur les p^{ou}mons , il y ait pris la figure de grumeaux. Ceux qui crachent le sang en rendent plus abondamment , pour l'ordinaire , s'ils se penchent sur le côté. Ceux à qui il s'est ouvert dans la poitrine quelque veine qui s'est refermée d'elle-même ; par le retour des mêmes causes qui ont produit la première effusion du sang , en éprouvent souvent d'autres, lorsque le même vaisseau vient à s'ouvrir : pour lors le sang sort tout à coup, & quelquefois si abondamment , qu'on le rend par bouillons comme si on le vomissoit,

en sorte qu'il arrive souvent d'en être suffoqué, ou qu'il se change en un pus épais & abondant, qui conduit à la mort par la Phtysie. Hippocrate a fort bien remarqué que le sang qui s'épanche dans le ventre supérieur, ou dans la poitrine, se change en pus, mais non pas toujours.

Il est presque au dessus des ressources de la Médecine de guérir ceux qui crachent le sang pur, à l'occasion d'une forte érosion du pōumon : mais la guérison n'est pas impossible si l'on y apporte le remède de bonne heure, tandis que la playe (encore recente) est sans inflammation & sans pus : parce que la simple ouverture d'un vaisseau ne sçauroit produire la Phtysie, quand d'ailleurs le pōumon est entierement sain & exempt d'altération. Mais quand le sang extravasé a séjourné dans ce viscere, il enflamme & corrompt les membranes qui l'environnent, & le crachement de sang qui dure trop long-temps ne manque pas de produire la Phtysie ; d'où Hippocrate a jugé qu'après le crachement de sang vient celui de pus.

T ij

Nouvelles Remarques.

LA toux & le mouvement assidu du p^{ou}-mon rendent le crachement de sang difficile à guérir. C'est un bon signe qu'il ne soit pas accompagné de Fièvre, & si la toux & la douleur sont legeres. Si ce crachement arrive l'Autonne, il y a plus de danger pour la Phrysie qu'en d'autres saisons. Il n'y a pas d'apparence que le sang qu'on rejette par la toux ait coulé du nez dans la trachée artère, comme dit Lommius, puis qu'aussi-tôt qu'il y est entré la moindre goutte d'eau, l'on est obligé de tousser jusqu'à ce qu'on l'ait rejetée. Il est bien vrai que ceux qui ont les narines bouchées & qui manquent d'odorat rendent souvent du sang par la bouche, qui est même quelquefois grumelé; mais il est faux qu'il ait pris cette consistance dans les p^{ou}mons.

IX. La suppuration de poitrine.

PArlons presentement de la suppuration de poitrine, à qui l'on a conservé le nom d'*Empième*. Voici les signes qu'elle presente. Le malade est attaqué d'une Fièvre lente, inégale, assidue, qui consume de même que la Fièvre étique, dont

elle a tout le caractère, & qui est plus foible le jour que la nuit, avec une toux véhémente & très réitérée qui ne détache rien. L'on a aussi souvent des sueurs par tout le corps, ensuite desquelles le malade ressent quelquefois un frissonnement & de la douleur à divers endroits de la poitrine, avec une respiration redoublée, & très embarrassée, en sorte que la parole est prompte & interrompue, que l'air rapproche les narines dans la respiration, & qu'il y cause en passant une espece de sifflement. D'ailleurs le visage est enflammé, les mains & les pieds sont ardens, les bouts des doigts deviennent pâles lorsqu'on les étend, la main & les ongles se racornissent, l'on a un dégoût continuel, & dès qu'on a mangé le corps devient pesant; la toux, comme je viens de le dire, est sèche, si ce n'est lorsque le pus paroît, & alors on le crache tantôt pur, & tantôt mêlé d'un limon grossier, tel que celui que produit l'ulcere interne du poulmon. Quand la suppuration est commencée le poulx devient inégal, déreglé, & entierement semblable au poulx de la

T iij

Fièvre étiqne ; lorsque la suppuration est faite il devient assez égal , & après la rupture de l'abcès il est plus grand, plus tardif, plus rare, & plus languissant ; enfin quand le mal est parvenu à son dernier degré, les chairs se fondent & se consomment par les sueurs, les pieds deviennent enflés comme ceux des hydropiques, ou bien il s'élève des pustules par tout le corps.

L'Empiême auquel l'Esquinancie, ou la Péripleurésie a donné lieu, occupe ordinairement les deux côtes de la poitrine que partage le médiastin ; mais la suppuration qui succède à la pleurésie ne passe pas du côté que l'inflammation n'a point endommagé. Nous avons déjà traité suffisamment de la suppuration qui a pour cause ces sortes de maladies ; examinons présentement celle qui est causée par d'autres accidens.

Ainsi lorsqu'une fluxion de pituite fait éclore la suppuration dans la poitrine, elle doit avoir porté presque imperceptiblement dans les poudrons son caractère morbifique, en y causant seulement (d'abord) une toux légère, suivie de crachats liquides &

plus salez que de coûtume , & quelquefois avec une mediocre chaleur ; peu de temps après, le poumon s'est engagé , & la pituite qui est devenuë épaisse & collante s'est attachée aux bronches , & en s'y fermentant les a ulcérées. On a ressenti dès lors une pesanteur dans la poitrine , & une douleur également répandue ; bientôt le corps s'est échauffé , affoibli , & exténué sensiblement ; déjà la respiration est accompagnée d'un sifflement , comme si on la faisoit par l'organe d'un roseau , & l'on crache le pus d'autant plus pur que le mal est plus invéteré. La Fièvre augmente aussi , & avec elle la toux & la soif. L'on a quelquefois beaucoup envie de manger , ou quelquefois de boire du vin pur ; assez souvent le malade s'exténuë par les sueurs ; enfin les pieds enflent , il survient un dévoiement , la suppression des crachats , & la mort ensuite.

Ces sortes de malades meurent ordinairement dans l'année : mais on peut se promettre leur guérison si l'expectoration de la pituite précède celle du pus, ou si cette pituite après s'être

T iij

mûrie durant l'espace ordinaire de vingt jours, s'évacuë aussi par les crachats : mais s'il en arrive autrement, & que cette humeur soit acre, elle ulcere le poulmon, & produit la Phrysie, ou bien si elle est lente, glaireuse, & sans acreté, elle devient le germe de l'Asthme.

Il arrive aussi quelquefois qu'une pituite de catharre se jette sur l'un des côtez de la poitrine, où elle est retenue entre des membranes, y fermente & se change en pus, & pour lors l'inflammation survient de ce côté-là, la respiration devient fréquente, & la voix rauque & cassée ; le malade se panche un peu du côté où est le mal, les pieds & les genoux enflent, l'on a quelquefois des frissonnemens, & plus souvent des sueurs abondantes. Le malade est toujours foible, & on le trouve tantôt chaud & tantôt refroidi, les ongles se racornissent, le ventre s'échauffe, & la mort survient par une prompte suffocation, ou par l'épuisement des forces, si ces symptômes ne sont prévenus & détournés de bonne heure par l'ouverture de l'abcès, ou l'évacuation totale du pus par

des crachats favorables.

L'ulcère & la suppuration du p^{ou}mon, qui sont causez par la rupture d'un vaisseau sanguin, offrent ces signes. Une partie du sang épanché est enlevée par la toux, & ce qui en reste dans le p^{ou}mon y fermente & s'y convertit en pus, suivant l'aphorisme d'Hippocrate, que j'ai déjà cité, (*ensuite de l'Hémoptysie vient le crachement de pus*) ; quelque temps après on crache le pus tout pur, ou bien mêlé d'un peu de sang : mais si la veine qui s'est ouverte est considérable ou trop pleine, on rejette par l'expectoration une assez grande quantité de sang, & bientôt un pus grossier & épais. Cet accident est plus ordinaire, plus violent, & plutôt funeste aux jeunes gens qu'aux vieillards, encore qu'il soit également pernicieux aux uns & aux autres, sur-tout si le mal n'est pas nouveau, que la tête en ait reçu quelque fâcheuse impression, & que le corps tombe en langueur. Une semblable suppuration peut arriver à l'occasion d'une playe faite à la poitrine, parce que le sang, qui en a coulé dans la cavité de ce ventre, ne

peut manquer de se changer en pus. On peut même appréhender que cela n'arrive après qu'on est guéri d'une playe de poitrine, quoiqu'elle n'ait été qu'exterieure, & nullement pénétrante.

Il se forme assez souvent des varices aux veines du poulmon, & des côtes; & dans cette occasion on ressent d'abord une tension vive de ces parties, qui est suivie d'une legere douleur & d'une toux seche. Après que le mal a été negligé quelque tems, comme l'on fait d'ordinaire, on crache un peu de sang noirâtre, si le mal est à la plèvre, bientôt après on le rend très pur, enfin on crache le pus, & la mort n'est pas fort éloignée, comme nous l'avons fait observer plus haut, lorsque nous avons traité de ces accidens produits par d'autres causes.

J'ajouterai ici quelques remarques générales sur les Empyïques. Si l'on agite la poitrine de ceux à qui le pus s'est amassé dans cette partie, & qu'il s'y fasse assez de bruit, le pus n'est pas encore fort abondant. Le malade respire avec quelque liberté, & la cou-

leur de son visage est assez bonne : mais lorsque les secouffes n'excitent aucun murmure, & que l'abcès est ouvert depuis long-temps, ces malades respirent très difficilement, leurs ongles deviennent livides, & l'amas du pus doit bientôt les suffoquer. Du côté où est le pus, là est la pesanteur & la chaleur. Si le malade se couche du côté sain il éprouve une toux, une pesanteur, & une oppression plus grande que lorsqu'il se couche du côté malade, c'est pourquoi il affecte de se situer sur celui-ci, parce qu'il y a moins de peine à cracher, moins de douleur, plus de facilité pour respirer & pour dormir, & que le pus s'en cuit mieux, & sort plus aisément par les crachats.

Les Fièvres intermittentes, qui surviennent à la suppuration, sont pour l'ordinaire accompagnées de sueurs abondantes. La suppuration des pōumons, & celle qui succede aux douleurs des hypocondres, sont également pernicieuses, & quoique toutes sortes de tumeurs tendent à se changer en pus, néanmoins celles de ces parties y ont encore plus de dif-

position, & se mûriſſent preſque
 toujours par cette voye.

Si l'on donne iſſuë au pus & qu'on
 acheve de le vuider tout d'un coup,
 le malade ne ſurvît pas long-temps à
 cette évacuation : mais il tombe en
 une ſyncope, dont il meurt à l'heure
 même. Si l'on partage l'évacuation,
 & qu'on n'en ôte que peu à la fois ;
 ſi le pus eſt ſanguinolent, ou li-
 vide, ou noir, boueux & fétide, on ne
 peut faire qu'un ſiniſtre préſage de
 l'eſſet de l'opération, particulièrement
 quand la ſyncope y ſurvient. On peut
 au contraire eſpérer la guérifon du
 malade, lors qu'étant plein de forces il
 rend un pus par-tout également blanc.

Si l'Empyïque touſſe beaucoup ſans
 pouvoir rendre de crachats purulens,
 & qu'il ſoit déjà fort affoibli, cela eſt
 mortel. Quand ces ſortes de malades
 ſemblent être en meilleure diſpoſition
 & qu'ils guérifſent en apparence, ſi
 leurs crachats ſont de mauvaïſe odeur,
 ſur-tout lorsqu'on les jette ſur des
 charbons ardens, on doit attendre une
 rechûte mortelle.

La Phtyſie & le dévoiment après
 le crachement de pus, ſont de per-

nicieux symptomes, & si le malade vit jusqu'à l'Autonne, il succombera sans doute dans cette saison, qui est de toutes les saisons celle qui épargne le moins ces sortes de malades.

Nouvelles Remarques.

A Etius parle d'une suppuration de poitrine qui s'étoit produite sans Fièvre par un épanchement de sérosité ou de pituite dans la cavité de ce ventre ; mais Fernel dit fort bien que ce ne pouvoit être une véritable suppuration. Dans celle-ci les yeux deviennent enfoncés avec une rougeur aux jouës, &c. Ceux dont la Fièvre s'apaise après l'éruption du pus, qui n'ont point de soif extraordinaire, qui ont appetit, & qui crachent & respirent aisément, sont en état de guérir.

X. La Phthisie.

IL est temps de parler de la Phthisie, puisqu'elle suit naturellement l'ulcere du poulmon, & le crachement de sang. Dans sa naissance elle est accompagnée d'une toux fréquente, & de crachats sanglans que l'on rend

sans douleur, mais qui bien-tôt sont
 fordidés, & enfin purulens. Dans cet é-
 tat le corps emmaigrit, il est travaillé
 d'une Fièvre lente, continuë, & étique,
 qui redouble la nuit, & après les re-
 pas, & dans laquelle les exercices
 immoderez, les efforts de toux, ou la
 colère font rendre quelquefois du sang
 parmi les crachats de pus.

Le danger est très présent lorsque
 le mal qui s'est accru produit le dé-
 goût, & une soif ardente, que les
 yeux s'enfoncent, que les tempes se
 dessechent & se creusent, que les na-
 rines s'aiguisent & s'affilent, que la
 peau du front se tanne, que les omo-
 plates avancez en dehors semblent
 s'élever du dos en forme d'aîles; quand
 la pesanteur de la poitrine est très
 sensible, que les crachats de pus sen-
 tent fort mauvais, sur-tout lorsqu'on
 les jette sur le brazier; que les ongles
 deviennent pâles & racornis, que le
 ventre est trop libre, que les pieds
 s'enflent, & que l'on crache le pou-
 mon; enfin lorsque les crachats cessent
 le malade expire.

Cette maladie est du nombre des
chroniques: mais elle est mortelle. La

Phtyfie n'arrive ordinairement qu'entre la dix-huitième & la trente-cinquième année. Les personnes disposées à la Phtyfie sont maigres, & d'une taille délicate; ils ont la poitrine étroite, le col long; ils en sont encore plutôt atteints s'ils ont les épaules décharnées, les jambes voûtées en dehors, & s'ils sont sujets aux fluxions de poitrine.

L'Autonne donne naissance à ce mal, & cette saison est funeste à ceux qui en sont attaquez; les enfans en guérissent le plus aisément, & de tous les Phtyfiques les filles & les femmes, à qui la suppression de leurs regles a donné occasion à ce mal, en sont le plus rarement délivrées. Il n'est point de Phtyfique dont on puisse juger plus heureusement, que de celui qui rejette avec facilité un pus blanc, très égal dans sa couleur, & dans sa substance, lorsque, s'il en rend par les narines en se mouchant, celui-là même est de cette qualité. Il est très salutaire d'être sans Fièvre ou d'en avoir une si légère, qu'elle n'ôte aucunement l'appétit & n'excite point la soif: il est encore favorable que les déjections

soient liées , peu frequentes , & proportionnées à la quantité des alimens : la liberté du ventre est au contraire pernicieuse , de même que les vomissemens frequens , sur-tout s'ils sont mêlez de sang. Si le gonflement des hypocondres est un mauvais signe dans toutes les maladies , il l'est particulièrement dans la Phthisie ; la demangeaison de tout le corps y est également dangereuse , lorsqu'elle survient au dévoiement.

Les crachats purulens & fétides , dont la seule vapeur est capable d'infecter du levain de la Phthisie ceux qui s'exposent imprudemment à la respirer , avec une Fièvre constante , qui ne laisse aucun intervalle favorable pour prendre des nourritures , & qui excite beaucoup à tousser , annoncent un trépas évidemment prochain.

Le péril est égal lorsque les crachats , qui sont purulens , se précipitent dans l'eau , où on les a jettés , sur-tout si cette eau est imbuë de sel marin ; ou s'ils viennent à être supprimés tout à coup : le délire arrive , & le malade meurt pour l'ordinaire dans le quatrième jour , lorsque le
de-

dévoient a' rendu la presence de l'esprit , qui est telle que le malade comprend & répond fort bien , ou qu'il s'occupe de ses affaires à l'heure même que la mort va le saisir : c'est pourquoy dans cette maladie il est mal-aisé de déterminer le dernier moment de la vie.

La Phthisie passe ordinairement des parens à leur posterité, de sorte que l'on voit des familles entieres atteintes de cette maladie , qu'ils ont reçûe avec l'héritage de leurs peres. Parmi ces infortunez successeurs de parens phthisiques , les uns crachent tout d'abord le sang & le pus ensuite, d'autres crachent long-temps une humeur liquide & jaunâtre , & le sang enfin avec le pus ; quelques autres deviennent insensiblement phthisiques, sans avoir auparavant craché de sang, & sans pouvoir s'en prendre à aucune fluxion ; en un mot ils tombent dans une Phthisie qui les consume peu à peu , soit qu'elle soit précédée de crachats sanglans ou non , comme il arrive lorsqu'on a les poulmons foibles & infirmes , moux , languissans & vitiez.

V

Nouvelles Remarques.

LE pouls est petit, languissant, & mou; c'est un signe pernicieux si les cheveux viennent à tomber. Les démangeaisons qui arrivent par tout le corps ne permettent pas d'espérer la guérison. Lorsqu'un ulcère du pōumon se guérit, ce qui arrive rarement, il laisse un cal où dans la suite l'ulcère se reproduit à la moindre occasion. Si après un Été froid & sec l'Automne est pluvieux, la Phtysie est fréquente l'Hyver suivant, dit Hipp. Aph. 15. l. 3.

XI. La Toux.

EXaminons cet accident qu'on appelle la Toux, pour en connaître les causes, les accompagnemens, & les suites. Lorsqu'un dégorgement d'humeur sur la trachée artère, & les pōumons, produit la toux, on ressent à la gorge je ne sçai quel chatouillement, qui est souvent accompagné d'une ardeur fâcheuse; bientôt la respiration devient embarrassée, & si l'humeur est trop fluide, la Toux ne peut la pousser dans la bouche, ou s'en enleve que fort peu.

La Toux est aussi sèche pour l'ordinaire quand elle est causée par la compression du Diaphragme, & des autres instrumens de la respiration, ou par l'impression que fait sur ses organes le vice du foye, de la ratte, du ventricule, ou de la matrice, ou par l'irruption d'un air froid, par un tubercule du pōumon, ou enfin par une playe faite à la poitrine. Mais si la trop grande fluidité de l'humeur cause la sécheresse de la Toux, le trop grand épaisissement, & la viscosité de cette même humeur, peut produire un pareil effet; ce qui est d'autant plus dangereux, que le malade se fatigue inutilement pour détacher cette colle *qui remplit & offusque les bronches*: en effet il succombe bientôt, & la vie expire avec les forces.

La Toux la moins suspecte, est celle où par une Toux foible & peu fréquente, on rejette des crachats dont on se sent soulagé, & où il ne se rencontre ni douleur ni rougeur aux yeux; si ces signes sont contraires, elle est très mauvaise. Si la Toux qui est humide devient sèche inopinément, en sorte que la poitrine s'appesantisse &

V ij

s'engage, cet état menace de Fièvre putride, de Phtysie, ou d'un ulcere au p^{ou}mon. La Toux qui prive du sommeil est mauvaise. Une Toux fatigante & opiniâtre, soutenue d'une fluxion, est également dangereuse; le crachement de sang & la Phtysie en sont les suites ordinaires. Si le p^{ou}mon est altéré, ou que la poitrine souffre d'une obstruction invétérée, l'on touffe continuellement & sans relâche. La Toux que produit la fluxion revient deux ou trois fois l'année, par le retour de la même cause. Une Toux sèche, très véhémente, & qui ne détache presque rien, est l'effet d'une pituite épaisse qui produit, outre la difficulté de respirer, un râlement dans la poitrine, & un sifflement de l'air, en passant par la trachée, semblable à celui qu'on entend dans la vitesse de respiration, dont nous allons parler.

Nouvelles Remarques.

LE changement de saison produit souvent la Toux, selon Hipp. Le catharre, l'enrouement & la Toux sont ordinaires au printemps, dit cet auteur l. 3. Aphor.

10. Les vents de nord donnent lieu à la toux. Elle est fréquente après un Été froid & sec. Il en est de même lorsque les vents sont tantôt froids, tantôt chauds. Ceux qui sont travaillez d'une toux sèche dans une Fièvre ardente, n'ont que fort peu de soif. Ceux dont les testicules sont affectez, ont une toux sèche. On touffe dans les Fièvres où il survient des tumeurs aux aînes. La toux qui arrive aux hydropiques est de mauvais présage, surtout si la langue devient sèche. Cette Fièvre est maligne, qui est accompagnée d'une petite toux, & d'une légère sueur vers les redoublemens. Un dévoiement guérit la toux sèche dans ceux qui ont une fluxion aux amygdales : elle quitte aussi lorsqu'il arrive un abcez à l'un des testicules.

*XII. La courte haleine,
& l'Asthme.*

LA difficulté de respirer est un accident ordinaire dans plusieurs maladies de poitrine, dont nous avons donné la description. C'est ici le lieu de traiter de cette affection des poulmons, où ceux-ci remplis d'une pituite trop épaisse perdent beaucoup de leur mouvement de dilatation &

de contraction, ce qui rend la respiration difficile, symptôme que les Auteurs Grecs ont nommé *Dyspnée*, en leur langue, & que nous nommons *courte haleine* quand le mal est peu considerable. On le nomme *Asthme*, ou *Anhelation*, lorsque la difficulté de respirer est plus grande, que l'air fait du bruit dans la poitrine, & qu'il excite un sifflement dans la trachée artère.

L'*Ortopnée* est cette même difficulté de la respiration, qui s'est accrue de sorte, qu'on ne peut respirer qu'en haussant la tête & les épaules: ainsi dans l'*Asthme* la poitrine est engagée, & quoique l'on soit sans Fièvre, la respiration est fréquente & prompte, & si l'on s'exerce à quelque travail, elle est précipitée, de même que si l'on s'étoit mis hors d'haleine à force de courir, & l'on est contraint d'élever la tête & de se redresser pour rappeler la respiration, qu'est si embarrassée, que l'air n'entrant qu'avec peine dans les poumons, y excite une espèce de sifflement. Outre cela l'on ressent dans la poitrine, & aux hypocondres quelque

souleur, quelquefois aussi, & par intervalles, aux épaules; enfin il y survient encore une petite toux.

Quand cette maladie est invétérée elle remplit les vésicules pulmonaires d'une pituite, qui durcit, & se congèle en manière de grelots, qui deviennent durs comme des pierres: c'est ce qu'on a observé par la dissection anatomique des cadavres de plusieurs de ces malades, qui par une forte toux, ensuite d'un exercice violent, avoient rendu pendant leur vie de ces pierres de la grosseur d'un grain d'orge, ou même d'un pois. La *Dyspnée* dure quelquefois fort longtemps sans causer aucun accident étrange: mais l'*Asthme* & l'*Ortopnée*, quoique ce soient de longues maladies, sont toujours plus dangereux, & quand ils sont invétérés ils produisent souvent une suffocation soudaine & imprévue. Ces mêmes maladies ont leurs paroxismes & re-faisissent par intervalles, mais plutôt dans un air froid & humide, particulièrement après les excez de vin & de bonne chère. S'il survient à ces malades une nouvelle fluxion, ils en

sont infailliblement suffoquez , c'est pourquoy on l'appelle alors *Catharre suffoquant*.

La tranquillité du corps , le jeûne d'abstinence , & la sérénité de l'air , sont toujours favorables aux asthmatiques. Les personnes qui ont les poulmons resserrez , qui sont sujettes à la toux & aux fluxions , sur-tout les vieillards , ont une pente prochaine à devenir asthmatiques. Cette maladie est encore ordinaire à ceux , qui par tempérament , par oyiveté , ou par excès de nourritures , sont devenus replets & massifs. L'Asthme est fatal à la plupart des vieillards , & se guérit très difficilement dans un âge moins avancé.

Dans l'Asthme , la respiration qui est tremblante , l'inégalité , le dérèglement , l'intermission , & la défaillance du poul , sont des signes de danger , & à proportion de la force du mal , le poul est plus languissant & plus tardif. La syncope y est pernicieuse. Les progres de l'Asthme sont arrivez au comble lorsque la respiration est petite , tardive , & froide , & que le poul , de lent qu'il étoit , devient

vient très vite, petit, foible, & d'ailleurs tout semblable au pouls dont nous venons de parler.

L'expérience fait voir que l'Asthme se change quelquefois en inflammation du poulmon. Si avant l'âge de puberté l'on devient bossu à l'occasion de cette maladie, on paye bientôt le tribut à la mort.

Nouvelles Remarques.

LEs enfans sont sujets à l'Asthme, ses attaques sont plus fréquentes la nuit & l'hiver, que dans l'Été & durant le jour. Si un jeune homme en est travaillé, il ne vit pas long-temps. Les jeunes filles, dont les ordinaires sont supprimez, & les femmes âgées, qui sont trop grasses, deviennent souvent asthmatiques : il y a deux sortes d'Asthme, l'un convulsif, l'autre pneumonique. Villis remarque que la cause de l'asthme convulsif est souvent une sérosité acre, qui picote les membranes du cerveau, dans l'endroit où les nerfs, qui servent à la respiration, prennent leur origine. L'asthme peut dégénérer en phryse, en hydropisie de poitrine, ou en quelque maladie soporeuse ou convulsive. Quand l'asthme est devenu convulsif & pneumonique tout ensemble, il est presque incurable.

XIII. La playe du p^{ou}mon.

LA playe du p^{ou}mon se reconnoît à ces marques. On rend par la bouche un sang écumeux, & celui qui sort par la playe est d'un beau rouge. La respiration se fait difficilement & avec bruit. On se penche naturellement du côté de la playe, & l'on peut alors parler plutôt que dans une autre situation. Si l'on ne meurt pas, peu de temps après la blessure, par l'effusion de tout le sang, la Fièvre & l'atrophie conduisent évidemment à la mort.

Nouvelles Remarques.

DAns cette occasion l'on a recours à l'opération de l'empyème, & si le blessé n'est pas intemperant, qu'il prenne peu de nourriture, & ne s'agite pas, il peut guérir. Si le dedans est bien guéri, & qu'on cicatrise la playe extérieure, il n'y a rien à craindre : mais si l'on ferme la playe tandis que le dedans suppure encore, le pus s'amasse dans la poitrine, & l'ulcère se reproduit lors-

que la cicatrice du dedans est foible ,
inégale & livide , dit Hippocrate.

XIV. La playe de poitrine.

DAns la simple ouverture de la poitrine , lorsque le blessé respire , il sort des vents par la playe , & si l'on y met de l'aloë , l'amertume s'en communique à la bouche.

XV. La Défaillance.

LE moindre accident qui arrive au cœur peut causer un juste effroy. La Lypotymie , ou la Défaillance n'est indifferente qu'autant qu'elle dure peu , & on ne la supporte que parce que toutes les forces ne tombent pas tout d'un coup , comme dans la syncope , d'autant que celle-là n'est produite que par le défaut d'esprits , & que souvent ceux qui en sont surpris distinguent encore les objets , & entendent assez bien.

Nouvelles Remarques.

ON donne souvent le nom de vapeurs aux Défaillances qui arrivent par des chaleurs d'entrailles. Cet accident n'est point dangereux lorsqu'il vient de l'irritation que la bile cause dans l'estomac. La Défaillance est une legere syncope, & elle a coûtume de la devancer.

XVI. La Palpitation de cœur.

C'Est un accident dangereux, où le cœur tressaille & palpite. Les arteres battent violemment par tout le corps, particulièrement vers la tête, où elles font aussi des anevrismes, plutôt qu'en aucun autre endroit. Cet accident s'apaise le plus souvent par le repos, & se reproduit par le trop d'exercice, par l'excez du vin, par le commerce des femmes, par les bains, & par la colére. Si la palpitation du cœur continuë, elle menace d'une mort prochaine; elle est aussi pernicieuse lorsqu'elle revient souvent ensuite d'une maladie, qu'elle excite des

nausées & le vomissement de bile , sur-tout si ce vomissement n'ôte point les nausées ni la palpitation.

Ceux qui retombent dans cet accident après quelques mois , ou même d'une année à l'autre, meurent (avant la vieillesse) de mort subite , les uns emportez par de violentes Fièvres , & les autres par une syncope qui les ravit en peu de momens.

Les personnes de quarante à cinquante ans qui sont sujettes à la mélancolie de vents , & qui ont la ratte enflée d'atrabile, sont exposées aux palpitations de cœur. La syncope a coutume de la précéder , ou de la suivre.

Nouvelles Remarques.

LA Palpitation arrive à plusieurs parties du corps. Dans une Fièvre, les treffaillemens des mains marquent qu'elle sera longue : mais dans les maladies où l'on voit des signes funestes, cet accident indique une mort prochaine, dit Hipp. Les Palpitations du ventre, avec la tension & le gonflement (en longueur) des hypocondres, présagent une hémorragie. Les égaremens de l'esprit, avec des tremblemens & des palpitations annoncent la phrénésie. Dans une Fièvre, les palpi-

ions d'entrailles causent le délire. Les Palpitations par tout le corps, si la parole manque, sont suivies de la mort. Hipp. dit que la Palpitation de cœur peut venir d'une fluxion de pituite froide. Les mélancoliques sont sujets à la Palpitation de cœur; parcequ'une vapeur atrabilaire en est souvent la cause.

XVII. La Syncope.

LA Syncope est un soudain accablement des forces de tout le corps, où le pouls manque, ou du moins devient très rare, très obscur, & entierement formicant: le visage du malade est éteint comme celui d'un homme mort. La cessation du mouvement & du sentiment y est entière & universelle. Les extrémités refroidissent, & il paroît une sueur froide aux tempes, au col, & à la poitrine.

La Syncope qui survient à l'affection de l'estomac, & qui excite des nausées, est *la plus ordinaire*, & la moins dangereuse, on la nomme *Syncope d'estomac*. Celle qui ne vient pas du vice de cette partie, qui n'a point d'autre cause manifeste, & qui sur-

vient aux palpitations de cœur, établit un pronostic funeste, & parce qu'elle est produite par l'affection propre du cœur, nous la nommons Syncope cardiaque : celle-ci est ordinaire aux vieillards, aux convalescens, & à ceux dont les forces sont épuisées par quelque cause que ce soit. Si l'on en éprouve souvent les attaques, la mort subite en est le déplorable effet, suivant cet oracle d'Hippocrate qui dit, que ceux-là meurent presque toujours subitement, qui tombent souvent en de longues défaillances.

Celui qui pendant la Syncope a le teint livide, verdâtre, ou noir, touche à sa dernière heure, si quelque puissant sternutatoire introduit dans ses narines ne peut le faire éternuer, si la respiration & le pouls cessent absolument, & que la tête se penche sur les épaules, ou sur la poitrine. La Syncope qui survient à la palpitation de cœur est mortelle, particulièrement si l'un de ces accidens ayant quitté l'autre recommence.



Nouvelles Remarques.

L Es violentes passions peuvent causer la syncope , comme un plaisir excessif , une crainte & une tristesse extrême , une vive douleur , le travail , le long jeûne , une évacuation immodérée , en un mot tout ce qui peut dissiper les esprits peut aussi produire la syncope ; de même que l'inflammation & l'éréthisme de l'estomac , ou une humeur corrosive qui séjourne dans quelque partie du corps.

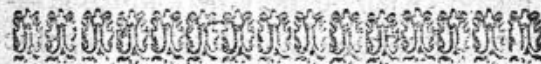
XVIII. La Playe du cœur.

Q Uand le cœur est blessé le sang coule abondamment par la playe , sur-tout lorsqu'un gros vaisseau est ouvert : le pouls s'affoiblit , le teint pâlit extrêmement ; il s'élève une saeur froide , & de mauvaise odeur : enfin quand les membres sont devenus froids on rend les derniers soupirs. Si le coup n'a point porté jusqu'au ventricule du cœur , on ne meurt quelquefois qu'environ douze , ou vingt-quatre heures après : mais si l'une des cavitez du cœur est pénétrée , les membres s'é-

tant refroidis à l'heure même, annoncent le dernier moment de la vie.

XIX. La Playe du diaphragme.

QUand le diaphragme est percé de quelque coup, il coule de la playe un sang plein d'écume; la respiration devient rare & difficile; les hypocondres se soulèvent; on ressent des douleurs dans le dos, on crache le sang, on tombe dans le délire, on touffe quelquefois: enfin si, comme il arrive au playes du pōumon, le blessé ne meurt pas dans les commencemens, la Fièvre & la Phtysie hâteront son désastre.



LES MALADIES *de l'estomac & des intestins.*

I. L'Intemperie, & la foiblesse *d'estomac.*

L'Intemperie chaude du ventricule produit un desir continuel de boi-

re de l'eau froide, le manque d'appétit, l'ardeur de la gorge, les rapports d'œufs gâtes; & dans ces rencontres les boissons froides sont employées utilement, & soulagent, au lieu que celles qui sont chaudes y sont contraires.

L'Intemperie froide de l'estomac a des signes tout differens. Les marques d'une humeur trop abondante dans cette partie sont, le manque de soif, la quantité de salive qui oblige de cracher souvent, & l'utilité qu'on reçoit des alimens secs. La secheresse de l'estomac a des signes opposez. Si quelque humeur corrompuë y abonde, on a des nausées, on vomit, on a des rapports, particulièrement après le repas. Quand une bile jaune regorge dans l'estomac, elle a les mêmes accidens de l'Intemperie chaude, & la bouche est amere; si l'on vomit, c'est une humeur pleine d'amertume: on ressent un déchirement à l'estomac, sur-tout lorsqu'on est à jeûn; la syncope stomachique peut même y survenir, principalement si l'on a l'orifice supérieur de ce ventre d'un sentiment fort vif. Si la pituite occupe l'estomac

on ne sent point de déchirement , ni de picotement , ni de soif extraordinaire , à moins que cette pituite ne se soit aigrie & fermentée ; mais on crache seulement beaucoup de salive , sans tousser ; l'on est aussi incommodé de rapports aigres & d'indigestions , du gonflement & de la tension du ventricule. Quand ce vice s'est accru considérablement , il produit , quelques heures après le repas , de grandes tensions , & des douleurs très sensibles à cette partie : de-là naissent souvent de très grands maux , comme l'Hydropisie , & le Volvulus. Quand une humeur atrabilaire s'est amassée dans l'estomac elle y excite une faim extraordinaire , la salive est d'une odeur de poisson corrompu , on ressent une palpitation au mésentère : c'est là le principe de la Mélancholie , ou de l'Epilepsie ; de là les rêves fâcheux durant le sommeil , les crampes douloureuses , enfin les tristesses accablantes & les terreurs paniques.

L'estomac est foible , soit pour avoir bu trop d'eau froide , ou même pour avoir fait un usage trop fréquent de Thé ou de Caffé.

II. La faim, & le dégoût.

IL y a quelques observations à faire touchant l'appetit & le dégoût. Il est avantageux dans toute sorte de maladies, dit Hippocrate, de conserver l'appetit, & de prendre sans répugnance les alimens nécessaires : il est très dangereux, soit durant, ou après de longues maladies, de manquer d'appetit, ou de le perdre tout d'un coup, ou même de rejeter avec dégoût ce qu'on avoit demandé avec empressement. Quelque légère qu'une maladie soit en apparence, on ne peut se tromper d'en craindre les progrès quand elle est accompagnée d'un long dégoût, particulièrement si elle vient d'une cause froide.

Il est également dangereux d'être attaqué de la Faim canine, ou de la Boulimie. La première est une faim extrême, où l'on mange beaucoup, jusqu'à ce que l'estomac, trop chargé du poids des viandes, les vomit à demi digérées ; ou bien cela n'arrive qu'après qu'on a cessé de manger, &

quand l'estomac s'est soulagé , la faim recommence , & n'est pas plutôt satisfait que les alimens sont encore rejettez de même qu'auparavant: ce qui arrive aux chiens qui ont trop mangé. Cet accident produit souvent la boulimie , les maladies soporeuses , la lyenterie , l'hydropisie , l'atrophie , & la mort même. La Boulimie est une faim opiniâtre & insatiable , suivie de la défaillance , du manque de la respiration , & du refroidissement des membres ; la syncope , & la mort n'en sont pas éloignées.

Nouvelles Remarques.

SI l'appetit qu'on avoit perdu revient vers le déclin de la maladie , on a lieu d'espérer ; si on le perd alors , la rechûte est à craindre. Le malade est très en danger , si malgré l'accablement extrême où il est , il recouvre inopinément l'appetit. La Boulimie est très dangereuse dans une maladie chronique ; un long dévoiement la peut guérir. On la distingue de la Faim canine , parce que celle-ci est accompagnée de vomissemens ; ce qui n'arrive pas dans l'autre , où la défaillance est ordinaire.

III. Le Hoquet.

Nous avons quelques observations à faire sur le Hoquet. Il est ordinaire aux enfans, & survient souvent sans danger dans les autres âges. Dans les maladies aiguës, les Fièvres ardentes, & principalement les Fièvres pestilentiellles, il est presque toujours funeste. Il est dangereux ensuite d'une hémorragie, d'une diarrhée, ou de quelqu'autre évacuation immodérée. Il en est de même quand il est causé par l'inflammation du foye, par des vomissemens d'une humeur simple, comme de bile, de pituite, &c. Si l'éternûment arrive durant le hoquet, le hoquet cesse : mais si le délire ou la convulsion survient au hoquet, il est mortel.

Nouvelles Remarques.

Hippocrate dit qu'ensuite d'un vomissement, le hoquet avec la rougeur des yeux est de mauvais présage ; il y a de même à craindre s'il survient à une hernie soudaine, à la passion iliaque, & aux autres douleurs des intestins, à

un froid violent , & aux boissons extrêmement rafraîchissantes. S'il arrive aux vieillards , pour avoir été trop purgez , ce n'est pas un bon signe. Le hoquet est ordinaire dans l'inflammation du foye. Avec le hoquet , & la difficulté de respirer , le délire est mortel. Quand le hoquet vient de plénitude , il n'est point dangereux , & se dissipe par la purgation.

IV. Le Vomissement.

A L'approche du Vomissement , l'on crache souvent , l'on a des nausées , l'estomac & les hypocondres se soulèvent , & la lèvre inférieure a un mouvement involontaire. Le vomissement mêlé de bile & de pituite , s'il est modéré , n'est nullement dangereux : celui d'une seule humeur est mauvais , particulièrement avec le hoquet , ou la convulsion spasmodique. Le vomissement porracé ou livide est de mauvais présage. On meurt le lendemain qu'on a vomi de l'atrabile , on la reconnoît à sa couleur noirâtre , & parce qu'elle caustérise presque les parties en sortant : il semble que sa couleur soit produite

du mélange de toutes les couleurs pernicieuses, & elle est en effet pire que la bile noire.

Le vomissement d'une humeur noire & fétide est ordinaire dans les Fièvres pestilentielles, & annonce une mort prochaine. Hors de la Fièvre le vomissement peut être salutaire, lorsqu'il vient d'un heureux effort de la nature qui chasse au dehors ce qui eût pû la troubler dans ses fonctions; & cette humeur qu'elle évacue peut avoir eû sa source dans le foye, dans la ratte, dans le mésentère, les intestins, le cerveau même, ou avoir été apportée de tout le corps dans l'estomac. Mais si l'humeur vient du foye ou de la ratte, & qu'il n'y ait point de tumeur, cela est heureux. Qu'une femme vomisse plusieurs jours de suite le matin avant que d'avoir mangé, si elle n'a point de Fièvre, & qu'elle ne soit pas enceinte, elle rend (bientôt après) des vers ronds par la bouche, si elle n'en a pas encore vomi. Le vomissement qui n'est pas fréquent est salutaire, & maintient la santé : celui qui est trop ordinaire affoiblit, énerve l'estomac, & le

Le rend l'égoût de toutes les impuretez du corps.

Les vomissemens, sur-tout ceux de bile porracée, ou érugineuse, sont souvent la crise des convulsions spasmodiques, de l'épilepsie, & des maladies soporeuses. Le vomissement naturel qui évacüe l'humeur vitiée, qui est dans l'estomac, soulage & on le supporte aisément : s'il ne tire rien de la partie affectée, il en arrive tout le contraire.

Le hoquet & la convulsion, qui surviennent au vomissement, sont de mauvais signes : mais ils le sont encore plus, si ce qu'on vomit est une humeur simple & égale. On vomit aussi quelquefois du sang ; ce qui n'arrive jamais que le malade ne soit en danger.

Le sang qu'on rejette avec les alimens ou la boisson, ou qui est mêlé de pituite, qui est grossier, grumelé & noirâtre, & dont ce qu'on rend ensuite par les selles est noir & lié comme de la poix, donne lieu de s'étonner de ce qu'il n'arrive pas de fréquentes défaillances. Le sang qui vient du foye est plus rouge & plus pur ;

Y

celui qui vient de la ratte est obscur, noirâtre & assez souvent acide. Si le sang vient immédiatement de l'estomac, on y a ressenti quelque douleur. Si une femme vomit du sang, l'éruption de ses ordinaires doit en tarir la source.

Nouvelles Remarques.

Lorsqu'on vomit du sang, il y a particulièrement à craindre s'il est fluide, délié, & noir comme de l'encre : s'il est seulement grumelé, grossier & noir, il faut avoir égard aux autres signes pour connoître s'il y a du danger. Dans la petite vérole, la rougeolle, les taches de pourpre & les pustules pétéchiales, une évacuation de sang par haut & par bas est funeste. Le vomissement livide & celui de vers est pour l'ordinaire un très mauvais signe, sur-tout dans les Fièvres malignes.

V. L'inflammation de l'estomac.

L'Inflammation arrive rarement à l'estomac, & cet accident est très dangereux. Le malade a une Fièvre très ardente, & une extrême douleur

qui ne s'appaise point par les fomentations. L'on sent en touchant l'endroit où est le mal, une tumeur considérable qui paroît même quelquefois au dehors ; ce qu'on boit ou qu'on mange, on le vomit, ou bien on le rend par les selles presque aussitôt qu'on l'a pris, à moins que la tumeur (par sa situation) ne permette point à ce qui est entré une fois dans l'estomac d'en sortir ni par haut ni par bas. Dans les commencemens, une grande chaleur, la soif, & des nausées; dans l'accroissement, le délire & les fréquentes défaillances accompagnent cette inflammation ; & sitôt que les membres deviennent froids, la mort est prochaine. S'il se forme un abcez il creve enfin dans le ventre ou dans l'estomac, d'où le pus remonte par la bouche, ou s'écoule par les selles : mais si l'abcez dégénère en ulcere, il doit causer la mort : en effet une Fièvre lente continuë consume le malade, l'estomac s'affoiblit, on y ressent des douleurs par intervalles, on vomit très souvent, & on rend encore plus fréquemment des déjections liquides. Le pouls est vite & fréquent, & tout le corps

Y ij

étant privé d'une partie de la nourriture, qui se change en pus, s'emmaigrit insensiblement & tombe dans une langueur qui cause la mort.

Nouvelles Remarques.

L Orsqu'on traite l'inflammation de l'estomac par des remedes trop froids, comme les gens sans science qui se mêlent de voir des malades ont coutume de faire, il en arrive le plus souvent un schirre, dont la guérison ne peut être que l'ouvrage d'un habile Medecin. Si l'on use de remedes trop chauds, on précipite la suppuration & la mort. Cette maladie est une de celles qui font voir que le grand secret de la Medecine est la prudence, & que si cette vertu étoit plus commune on ne verroit pas tant de personnes commettre leur vie entre les mains de ces hommes, qui n'ont pas même la qualité de Medecins.

VI. Le Cholera Morbus.

V Enons maintenant aux maladies des Intestins : ce sont des maladies longues, ou de courte durée. La plus aiguë de toutes est le *Cholera Morbus*. C'est une éruption par haut

& par bas d'une bile qui est d'abord ténue, pâle & jaunâtre, plus grossière ensuite & d'une couleur plus forte, jaune, verte, bleuë, ou même noire. Cette évacuation est accompagnée de douleurs aiguës, de tranchées, & de gonflement, particulièrement dans les intestins grêles. L'on est travaillé d'une grande soif, le pouls est vîte, fréquent, petit & court; on sue souvent par tout le corps. Quand le mal est plus violent on ne sent presque plus de pouls, les jambes & les bras se mettent en contraction, il s'élève des sueurs froides, & l'on tombe en défaillance, & même dans la syncope quand le mal est parvenu à son plus haut point. Il n'est pas surprenant que tant de maux causent bien-tôt la mort.

Cette maladie est ordinaire l'Esté, & l'Autonne; elle est plus fréquente aux enfans, & moins funeste qu'aux personnes d'un âge plus mûr. L'ardeur de la soif est seulement fâcheuse dans cette maladie, le sommeil y est très utile: si le vomissement quitte on peut espérer la guérison. Souvent l'humeur corrompue qui a produit

ces symptômes se jette sur la vessie, & cause l'ardeur d'urine. Le mal est désespéré si la syncope y survient, ou si ce qu'on vomit est fétide, ou semblable aux matieres du ventre : mais si le vomissement n'est pas de mauvaise odeur, il n'est dangereux qu'autant qu'il peut être trop abondant & trop long.

Nouvelles Remarques.

LA fermentation que les fruits d'Autonne produisent dans le sang, peut donner lieu au *Cholera-morbus*, parce qu'il s'en separe beaucoup de bile, qui venant à se vuider dans l'intestin, y excite une nouvelle fermentation avec le suc pancréatique, en sorte que l'intestin est gonflé, & que son ressort fait remonter une partie des matieres en enhaut, & precipite le reste en enbas. Lorsque l'humeur dont la nature se dégage est en quelque forte corrosive, les accidens sont terribles, & menacent d'une mort très présente. J'ai traité un homme attaqué d'un *Cholera* qui reprenoit tous les ans dans la canicule. Si le *Cholera* arrive au commencement d'une Fièvre maligne, il est pernicieux : il peut tenir lieu de crise vers le déclin de la maladie.

VII. Le Dévoiment.

Lorsque le ventre rend des matières liquides & en quantité, sans inflammation, sans ulcere, & sans de grandes tranchées, c'est une diarrhée, soit que l'évacuation soit de pituite, de bile jaune ou d'atrabile. Cette humeur qui fait le dévoiment peut arriver de plusieurs sources aux intestins; si elle a son origine dans le cerveau, c'est une pituite ténue, écumeuse & détrempée, qui s'échape plus abondamment le matin, après le sommeil de la nuit, suivant l'observation d'Hippocrate. L'écoulement se fait aussi par intervalles & à diverses reprises, il est précédé d'une fluxion, & de douleurs de tête, sur-tout si l'on a passé soudainement du chaud au froid ou du froid au chaud. Si l'humeur vient du mésentère, des intestins, ou de l'estomac, trop affoiblis, c'est une pituite épaisse & glaireuse, qui coule déréglément, & plutôt le jour que la nuit.

Lorsqu'une bile jaune, ou citrine,

ou ardente, coule du foye dans l'intestin, elle n'y cause point de douleurs ni de tranchées, & sort par intervalles réglés & durant la nuit : mais ce cours de ventre a plutôt cessé que celui qui est produit par le vice de l'estomac. Il en arrive de même dans la diarrhée, qui est causée par l'atrabile, qui passe de la ratte & du mésentere dans l'intestin ; avec cette difference que cette derniere humeur cause un désordre proportionné à sa mauvaise qualité. Il faut prendre garde de ne la confondre pas avec le sang qui s'est épaissi & recuit en maniere de poix noire, par le long séjour qu'il a fait dans les boyaux, avant d'arriver au sphincter du rectum. Il faut donc remarquer que si c'est de ce sang que l'on rejette, & non pas l'humeur atrabilaire, l'on a ou l'on a eû sans doute quelque vomissement qui auroit donné la couleur rouge au linge qu'on y auroit trempé, au lieu qu'on ne remarque point cela si c'est de l'atrabile.

Le dévoiement qui ne dure qu'un jour (ou peu au-delà) est souvent salutaire, on le supporte aisément pourvu qu'il

qu'il ne passe pas le septième jour, qu'il ne se reproduise point après avoir cessé, & qu'il ne cause pas une extrême soif, ni la Fièvre. S'il continuë il devient dangereux, parce qu'enfin il cause la Fièvre & la dysenterie, & dissipe les forces. Les déjections bilieuses, ou crues & pituiteuses, sont aussi dangereuses si la Fièvre y survient, ou que l'évacuation étant cessée le cours de ventre recommence de nouveau. Le peril est égal si la diarrhée se joint à l'inflammation du foye, des hypocondres, ou de l'abdomen, & si les déjections sont diversement colorées, & qu'on les rende de cette qualité long-temps, & avec douleur.

La prompte suppression d'un cours de ventre n'est pas sans un grand risque ; l'estomac en effet en ressent souvent le dommage, la Fièvre s'en excite, & les visceres en conçoivent l'inflammation. Quelquefois même l'humeur se porte à la tête, y cause de vives douleurs, & produit la phrénésie, ou la létargie, selon la qualité de cette humeur. Il est utile dans la diarrhée que les selles se fassent sans

Z

éruption de vents, qu'elles soient peu fréquentes, & sans excez dans leur quantité. Le dévoiement, qui importune souvent, affoiblit & prive du sommeil : mais quand les selles sont fréquentes & copieuses en même temps, s'il survient une défaillance, il y a sujet de craindre.

Le vomissement naturel arrête le dévoiement invétéré. La diarrhée est salutaire quand elle quitte sitôt que l'humeur superfluë est vidée, ce qu'on connoît lorsqu'en appuyant la main sur le ventre, on n'y sent plus de vents, & que leur éruption a terminé la dernière selle. Il est bon dans le dévoiement que les matieres deviennent de meilleure qualité ; il est dangereux que le contraire arrive. Une surdité soudaine garantit du flux bilieux, & cesse par le retour du même flux. Le long dévoiement est principalement ordinaire à ceux dont la langue est épaisse, & la parole embarrassée ; il s'appaise, comme j'ai déjà remarqué, sitôt que le vomissement y survient. Les rapports aigres marquent toujours le retour de la santé dans la lyenterie, & dans toute sorte de dé-

voient invéteré. La suppression extraordinaire des selles menace de Fièvre, ou d'une évacuation subite par en bas. Le dégoût ou le hoquet qui survient aux grandes déjections est dangereux. Ceux qu'une maladie aiguë ou chronique, ou qu'une hémorragie, ou quelque autre semblable cause a fort extenués, meurent le lendemain qu'ils ont rendu par le ventre de l'atrabile en maniere de sang noir, fluide, & ténu.

Ces sortes de déjections de couleur noire, comme d'un sang brûlé, sont toujours pernicieuses, soit qu'elles viennent naturellement sans Fièvre ou avec Fièvre : mais elles le sont encore plutôt lorsque cette couleur semble produite par le mélange confus de toutes les couleurs qui ne sont point bonnes. C'est au contraire une évacuation utile que celle de plusieurs matieres de qualitez & de couleurs mauvaises, quand elle vient d'un purgatif donné à propos. Il est mortel au commencement d'une maladie de rendre ainsi de l'atrabile ; le péril est égal, si, malgré la liberté du ventre, l'on a des nausées, des vomissemens & le

Z ij

délire, ou si l'on est tellement affoibli que le pouls soit toujours vermiculaire & formicant, à moins qu'il ne faillisse plus vivement après qu'on a mangé. Le dévoiement subit ensuite d'une longue maladie, ou qui y survient sans apporter de soulagement, est d'un péril d'autant plus certain, qu'on le supporte plus difficilement, & que le malade en est plus travaillé.

C'est un accident également déplorable que le cours de ventre donne lieu à l'hydropysie, ou qu'il survienne à quelque ulcère, (*causé par un acide corrosif, qui soit dans les humeurs*) ou à l'érosion d'un intestin grêle, particulièrement du jejunum; ou que dans un cours de ventre les pustules, qui s'étoient élevées, disparaissent; ou que dans un vieillard la diarrhée continue long-temps; ou enfin de rendre des déjections grasses, en manière d'onguent, après avoir rendu d'abord des humeurs liquides & claires comme de l'eau. Ces excréments gras & huileux sont ordinaires dans les Fièvres ardentes, pestilentiellles, colliquatives, & étiques, dans la phthisie, l'atrophie, & même dans les inflam-

mations des viscères. On remarque communément que les déjections homogènes & trop soutenues, produisent des dysenteries; accident funeste aux femmes enceintes, & qui peut bien à la vérité épargner leur vie, mais jamais celle de leur fruit. Les pieds enflent pour l'ordinaire dans les longs dévoimens.

Nouvelles Remarques.

JE connois une personne qui a tous les mois le dévoiment; ce qui arrive, suivant les principes de Sanctorius, parce que sitôt qu'il s'est amassé dans les vaisseaux une quantité d'humeurs dont la nature n'a pu se dégager par la transpiration journalière, ces humeurs, par une espèce de crise, se séparent de la masse du sang, & prennent leur issue par le ventre, dans les uns, & dans les autres par les urines, &c. Quelquefois après une suppuration de poitrine, ou dans les ulcères aux articules, le pus s'échappe par les selles en manière de diarrhée. Ceux qui sont sujets au dévoiment transpirent peu, soit qu'ils aient la peau trop serrée, qu'ils soient foibles, &c. Le sang trop brisé par la fermentation laisse échapper sa sérosité, ce qui cause souvent, dans les maladies aiguës, un flux d'urine ou la diarrhée. La meilleure manière de guérir le dévoiment

Z iij

qui dure trop est de rétablir les forces, & de procurer la transpiration, ou de détourner les humeurs par les urines, &c.

VIII. La Lyenterie.

C'est un accident très dangereux, où l'on ne rend pas seulement comme dans la simple diarrhée, des humeurs excrémentitielles : mais même la boisson & les alimens, tels qu'on vient de les avaler, ou seulement à demi digérez, détrempez & délayez de beaucoup d'eau, sans douleur & sans mélange de sang, ni de bile; c'est ce qu'on nomme la Lyenterie. Dans cette maladie le corps ne prend point de nourriture, & tombe dans la langueur; une ardeur sensible occupe les hypocondres, & une soif extrême travaille le malade : la mort est souvent très prompte, & quelquefois plus tardive. On guérit plus aisément de la lyenterie dans la jeunesse, principalement si l'on commence à uriner beaucoup, & à recevoir quelque soulagement des nourritures : mais dans un âge avancé, cette maladie se

guérit très difficilement , sur-tout lorsqu'elle arrive après une longue dysenterie. Le malade est très en danger si les selles sont si frequentes qu'elles ne laissent point d'heure pour le repos, ni le jour ni la nuit. Il en est de même si les matieres sont fort cruës, noires, ou legeres, comme la fiente de bœuf, & fétides ; si l'on perd absolument l'appetit, & qu'en même temps l'on soit pressé de la soif, si l'on n'urine pas à proportion de la boisson qu'on a prise, si la bouche s'ulcere, si le visage s'enflamme, & se couvre d'un grand nombre de taches de toutes couleurs ; si le ventre s'amollit, qu'il devienne sale & ridé ; enfin si le mal n'est pas nouveau, ni le malade jeune, ces signes sont très mortels. Les rapports aigres qui surviennent dans la Lyenterie présagent la guérison, comme j'ai déjà remarqué. La quantité de l'urine qui est proportionnée à celle de la boisson, si l'on n'a pas de Fièvre, que la couleur du visage soit naturelle, & que les forces reviennent par les nourritures, sont des marques que l'on doit guérir. Dans La lyenterie, comme dans les

autres dévoiements, on juge que la maladie est terminée, lorsqu'en appuyant sur le ventre, on n'y sent plus de mouvement, & que la fin de la dernière selle a emporté beaucoup de vents. Si dans une longue lyenterie l'on vient à rendre des vers, & qu'on ait des tranchées aiguës, on devient enflé sitôt que les douleurs ont cessé. Si dans cette maladie il survient une douleur de côté avec une grande difficulté de respirer, il est à craindre que la phtysie ne s'ensuive.

La corruption de l'air produit souvent des Lyenteries épidémiques, dont on meurt ordinairement, consumé par la longueur de la maladie. Quelquefois elle survient à la vomique du pœumon, à l'abcès de l'abdomen, à la suppuration des reins, ou à celle de poitrine : elle est toujours funeste avec de semblables causes.

Nouvelles Remarques.

LA Lyenterie vient de l'irritation, ou du relâchement de l'estomac. La première cause fait la Lyenterie des scorbutiques, &c. La seconde, quand la Lyenterie arrive pour avoir trop bû d'eau, ou dans

les vieillards en qui la nature manque , ou dans ceux qui le sont épuisez par des excès de volupté. J'ay vû une personne guérir d'une Lyenterie désespérée en ne prenant aucune nourriture pendant huit jours : mais c'est le fait d'un habile homme de connoître les occasions où cette diète convient.

IX. La Dysenterie & le Ténésme.

LA Dysenterie est cette maladie où les selles sont douloureuses , fréquentes , mêlées de sang , avec des tranchées , & des ulcères aux intestins. Elle commence par un dévoiement de bile , ou par l'évacuation de la pituite , qui enduit les intestins ; déjà les selles paroissent grasses & mêlées d'un peu de sang ; bientôt le velouté de l'intestin est déchiré en petits lambeaux qui sortent parmi les excréments avec le sang & le pus , la substance même de l'intestin souffre de l'érosion , & il s'en détache des parcelles , avec une assez grande quantité de matiere purulente. Cependant on rejette toujours quelque peu de sang , tantôt parmi les excréments , qui sont liqui-

des & délayez, (si ce n'est quand l'ulcère est dans le rectum, & bien au-dessous de l'endroit où les excréments se forment) & tantôt ce sang est mêlé de mucosité, de pus, & de parcelles de l'intestin.

On ressent alors une vive douleur au fondement, & des envies fréquentes & importunes d'aller du ventre : dans ces épreintes on n'évacue que très peu de matière. La douleur est plus forte après la selle, mais diminuée aussitôt ; il arrive souvent que le malade étant agité par la Fièvre, ou inquiété par les douleurs de ventre qui le pressent d'aller à la selle, ne peut trouver un moment de repos ni prendre un quart d'heure de sommeil.

Si les intestins grêles sont ulcerez, il ne reste aucune ressource pour la guérison : mais si l'ulcère est aux gros boyaux, l'on a encore assez d'espérance : c'est pourquoy nous donnerons ici les signes qui peuvent faire connaître où est l'érosion. Quand un intestin grêle est affecté, on ressent autour de l'ombilic une douleur profonde qui n'est suivie de la selle que longtemps après ; le sang & ce qui est enlevé

de l'intestin est mêlé très exactement aux fèces, le délire y survient le plus souvent ; il est même assez violent dans cette occasion, & la soif & la Fièvre sont très fortes. La déjection est crüe, de mauvaise odeur, assez semblable à de la lavûre de chair ; elle est bilieuse, porracée, de diverses couleurs, avec beaucoup de tranchées, & un accablement de corps, dont la défaillance est prochaine.

Quand l'ulcère est au jejunum les matieres sont plus crües, exactement mêlées d'un sang noirâtre, & d'une bile très jaunë ; on a aussi des nausées & une soif plus fortes, avec un grand dégoût, on vomit même quelquefois. On ressent au-dessus du nombril une douleur qui produit une Fièvre cachée & maligne. La couleur du malade est éteinte, & il suë jusqu'à tomber en défaillance. Parmi tant de maux les forces périssent, & ce qui reste de vie se dissipe bientôt. L'ulcère qui est à l'un des gros intestins est moins dangereux : alors les excréments ne sont pas inégaux, mais purs, abondans, liez, parfemez de gouttes de sang, & sortent avec des vents.

ils sont aussi quelquefois écumeux, & toujours mêlez d'une matiere grasse. Le sang ne se mêle pas exactement avec eux, mais il est épars sur leur surface; il sort presque aussitôt après qu'on a senti la douleur, par la premiere selle que l'on fait.

La Dysenterie est une maladie longue & difficile à guérir; on peut néanmoins y réussir par les remèdes convenables, si le malade n'est pas encore fort affoibli: mais s'il manque de forces, s'il est déjà très exténué par la maladie, & que l'ulcere soit profond & inveteré, quel Esculape pourroit rendre la santé? Dans cet état les selles sont de très mauvaise odeur, crûes, legeres, noirâtres, & on rend par intervalles beaucoup de sang.

Si l'atrabile a donné lieu à la Dysenterie, & qu'on remarque parmi les matieres des parcelles de chair, ou que ce flux ait succédé à quelque maladie chronique, durant laquelle les forces se soient épuisées, on a tout à craindre. Il est également funeste que les selles soient supprimées, si l'on en est plus travaillé, que le flux n'ait

quitté que quelques jours, & qu'il revienne pour durer long-temps.

La Dysenterie est dangereuse lorsqu'elle surprend avec la Fièvre, une forte douleur, & des selles fréquentes & inégales; sur-tout si elle cause encore une ardeur au foye, aux hypochondres ou au ventre; enfin lorsqu'on ne sçauroit prendre de nourriture, & que la soif & le dégoût sont extrêmes. Le péril n'est pas moindre si l'on rend incessamment du ventre, soit qu'on dorme ou qu'on veille, soit le jour ou la nuit, si l'appetit manque tout à coup en même temps que la soif augmente, si l'on n'urine pas à proportion de la boisson, si le corps étant fort affoibli & exténué l'on vient à faire une selle de matieres noires, ou si dans la durée de cette maladie, la Dysenterie ou l'hydropysie survient.

Si les selles s'arrêtent inopinément & à contre-temps, il en arrive un abcès aux côtes, dans les viscères, ou aux articles. Une Dysenterie qui ne dure point trop est utile aux mélancoliques, si elle continuë long-temps elle est dangereuse. Dans la Dysenterie, si le

sang s'arrête & se fige dans l'intestin, le ventre s'emplit de vents, les membres se glacent, la force & le pouls du malade manquent en même temps ; *qu'est-il besoin d'autres symptômes pour attendre la mort ?*

Le Ténésme a beaucoup de rapport avec la Dysenterie qu'il précède, & où il survient pour l'ordinaire, *il est à l'égard du Rectum ce qu'est la Dysenterie à l'égard des autres intestins.* C'est une envie fréquente d'aller du ventre comme dans la Dysenterie : mais sans rien vuider, ou seulement un peu de puitte épaisse, avec quelques gouttes de sang, jusqu'à ce que l'ulcère (s'étant accru) y ajoute du pus : cette matière se joint quelquefois avec les excréments naturels, bien liez & figurez. Si le Ténésme arrive aux femmes grosses, il peut causer l'avortement : c'est pourtant un mal qui de lui-même n'est point mortel ni difficile à guérir, sur tout si le malade est sans Fièvre & sans dégoût : néanmoins dans l'Autonne il est ordinairement contagieux, particulièrement s'il dégénère en Dysenterie, & alors il est dangereux.

pour toute sorte de personnes, & funeste aux enfans. Le Ténésme invétéré produit quelquefois le Volvulus, ou bien une colique s'il vient de la pituite ; l'on a plutôt à craindre la Dysenterie si la bile y a donné lieu. Si l'on néglige le Ténésme, il s'en produit un ulcère fardide, qui cause une fistule à l'anüs, dont on ne guérit que par l'opération.

Nouvelles Remarques.

LA Dysenterie est fréquente l'Autonne, à cause des fruits que l'on mange, comme les prunes, les melons, &c. qui s'aigrissent d'autant plus dans l'estomac, qu'ils étoient doux au goût : mais la Dysenterie qui vient d'une semblable cause n'est point maligne, & se guérit aisément. La contagieuse est souvent mortelle, parce que toute la masse du sang se trouve infectée d'un levain corrodif capable d'ulcérer profondément les intestins, &c. J'ay vu une personne qui depuis près de trois années avoit une Dysenterie périodique aux temps de ses regles qu'elle avoit perduës par une frayeur. *Beniv. c. 95.* rapporte qu'un homme, dont le velouté des intestins s'étoit déchiré dans une Dysenterie de quarante jours, demeura toute sa vie incommodé

d'une liberté de ventre, où les matieres se précipitoient, sans qu'il pût les retenir un moment.

X. *Le Volvulus.*

LE Volvulus ou la passion iliaque a ces signes. On ressent une douleur très vive au-dessus ou au-dessous de l'ombilic, où l'inflammation arrive. Il paroît au dehors une tumeur, il semble que l'intestin soit replié en maniere de corde; *du moins* le passage des excréments est tellement fermé qu'ils ne peuvent descendre, ni les clysteres monter plus haut; les vents ne peuvent s'échaper par en bas, & l'on vomit les excréments, avec de la bile & de la pituite. Ce vomissement est précédé de nausées, de rapports, & commence par la pituite de l'estomac. On respire difficilement, & l'on rejette ce qu'on a pris d'alimens & de boisson, parce que ces matieres ne pouvant pas descendre sont repoussées en enhaut, & si elles avoient passé l'estomac, elles sont impures & fétides lorsqu'on les vomit. Quand la cause
du

du mal occupe la partie supérieure du duodenum, les matières n'ont point de mauvaise odeur, & ne sont pas mêlées avec les impuretez du ventre : mais si le mal est plus bas on vomit aussi les excréments. A quelque endroit de l'intestin que soit le mal il est très violent & funeste, si l'on vomit des vers après les excréments, si l'urine est supprimée, le vomissement continuel, le sphincter de l'anus très exactement fermé, la bouche infectée de même que les rapports, enfin si tout le corps transpire une vapeur très fétide. Le hoquet, le délire, la convulsion, une sueur froide, le refroidissement des membres, la palpitation & la syncope annoncent la mort.

Le **Volvulus** est le plus violent des maux qui arrivent aux intestins, & s'il ne se termine pas dans le septième jour, il est toujours mortel. Il est pernicieux dans les vieillards : mais plus ordinaire aux enfans. Les vomissemens trop fréquens & la surdité y sont à craindre. On peut se promettre un succès heureux si quelque purgatif pris par la bouche force l'obstacle & facilite les selles, sur-tout si les autres

Aa

signes font présumer de la guérison : il vaut mieux aussi que la douleur change de lieu que si elle étoit fixe.

Nouvelles Remarques.

C Olopb. liv. 5. de l'Anat. dit que les intestins grêles étoient entrez l'un dans l'autre, plus de la longueur du doigt, dans un homme qu'il ouvrit qui étoit mort d'un Volvulus. Cette maladie est quelquefois contagieuse, comme le remarque Alex. Benoît, liv. 19. chap. 8. Les intestins étant attachez au mesentere ne peuvent se tordre comme le vulgaire se l' imagine. Si l'inflammation des intestins & la gangrene qui s'en ensuit font le Volvulus, la mort est prochaine. Sydenham défend les purgatifs, jusqu'à ce que l'irritation soit apaisée.

XI. La Colique.

L Es cruelles douleurs que l'on ressent à l'intestin colon, en prenant le nom de Colique, cette douleur est soudaine, profonde, accompagnée de tension, & de gonflement dans toute la circonférence du ventre, particulièrement du côté droit, où

est le siège du mal, & où commence cet intestin, qui de là s'avance en forme d'arc ou d's romaine vers la region gauche des iles, jusqu'au dessous du ventricule, enforte qu'il parcourt presque toute la cavité de l'abdomen, & embrasse les autres intestins. C'est pourquoy la Colique se fait sentir le long des reins vers le dos, & occupe une grande partie du ventre, soit au-dessus ou au-dessous de l'ombilic, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & sans se fixer en nul endroit, principalement si les vents en sont la cause, lesquels roulent dans le ventre sans trouver d'issuë ni par haut ni par bas. Quelquefois la Colique est fixe en un seul endroit, où elle produit des douleurs très vives qui ne s'appaisent point par la sortie des vents. L'intestin est alors si pénétré de la douleur, qu'il semble en être déchiré, & que le malade en est tout hors de lui. Cette Colique excite souvent des vomissemens, où l'on évacue des matieres pituiteuses de diverses couleurs, porracées, ou couleur de rouille. Ces douleurs ont coûtume d'arriver à l'occasion d'une pituite épaisse, ténace

Aa ij

ou vitrée. Dans l'une & l'autre Colique il est ordinaire d'avoir du dégoût & de l'aversion pour tout ce qui est doux & gras, de ressentir des élancemens continuels à l'estomac, & une soif très pressante, que la boisson n'apaise pas. Il est encore ordinaire de rendre par la bouche des vents qui sont quelquefois supprimez lorsqu'ils étoient prêts de sortir; le ventre est encore tellement resserré qu'il ne peut rien rendre, pas même de vents, ou si l'on rend quelque matiere par l'effet d'un remede, ou par un effort naturel, elle est sèche, & par globules en maniere de fiente de brebis, ou bien elle approche de celle de bœuf, légère, pleine de vents, & qui surnage l'eau.

L'urine à l'occasion de la violente douleur reçoit une forte teinture de bile, & quelquefois elle est entièrement supprimée par la compression que les arteres emulgentes recoivent de la liaison des reins avec l'intestin colon. S'il survient des fueurs froides, un hoquet opiniâtre, le délire, la convulsion, le refroidissement des membres, & la syncope, on ne peut

éviter de mourir bientôt : mais si les excréments ne sont pas entièrement supprimez, que la douleur change de lieu, ou laisse quelque moment de relâche au malade, s'il est soulagé par la sortie des vents & des excréments; enfin s'il en est moins agité, & qu'il respire toujours librement, ce sont de puissans préjuges pour la guérison. La Colique cause (souvent) la convulsion ou la goutte, l'Epilepsie ou l'Hydropisie; quelquefois aussi elle produit le Volvulus avant le septième jour.

Je dois rapporter ici les signes qui marquent la différence de la passion iliaque d'avec la Colique. Le Volvulus a des symptômes bien plus pressans que la Colique; ici le ventre est supprimé, les douleurs sont très vives, & les vomissemens fréquens: mais dans l'autre, comme l'intestin grêle est d'un sentiment très vif, les douleurs sont encore plus fortes, & causent bien-tôt la mort: ainsi cette maladie est très aiguë, au lieu que l'autre peut menacer long-temps avant d'attenter à la vie. D'ailleurs, dans le Volvulus la douleur est moins fixe,

soit qu'elle soit du côté droit, ou de l'autre, elle se porte davantage au-dessus de l'ombilic, & se guérit plutôt par les remèdes pris par la bouche, que par les clysters. Les nausées & les vomissemens y sont aussi plus réitérés; le délire, les sueurs froides, & la syncope plus presens que dans la Colique.

Il y a d'autres signes qui font distinguer une Colique, d'une Néphrétique, & d'autres qui leur sont communs: c'est pourquoy si l'on ne rejette point par les urines ni de pierre ni de gravier, les douleurs néphrétiques en imposent souvent aux plus habiles Medecins sous les apparences de la Colique.

Il faut dans ces rencontres observer ces differences; la nausée, le vomissement, & le dégoût ont plus de véhémence dans la simple Colique, où la douleur commence pour l'ordinaire à la région inférieure du ventre du côté droit, d'où elle s'étend en ligne demi-circulaire vers le côté gauche. Souvent elle occupe tout le contour du ventre, plus sensible néanmoins tantôt à un endroit, & tan-

tôt à un autre. La Néphrétique au contraire est permanente & toujours fixe au même lieu : si ce n'est qu'elle se continuë quelquefois au testicule, ou dans l'intérieur de la hanche du même côté, parce qu'ordinairement elle n'intéresse que l'un ou l'autre rein.

Dans la Néphrétique, de même que dans l'affection du colon, les clystères sont à la vérité d'usage : mais l'évacuation des matieres & des vents qu'ils produisent, soulage bien moins dans la première. L'urine enfin dans la Néphrétique est d'abord ténue & aqueuse, elle coule en petite quantité, quelquefois même elle est entièrement supprimée : mais elle s'échappe bientôt en abondance, & devient épaisse, chargée de bulles & de gravier.

Ainsi la qualité de l'urine peut déterminer le genre de la maladie, puisque dans la Colique la douleur est quelquefois arrêtée, sur-tout lorsqu'elle vient d'une pituite vitrée qui s'est collée aux parois de l'intestin : mais comme l'éruption d'une urine graveleuse ôte la douleur, les déjections glaireuses dissipent aussi la Colique. Il est encore bon de sçavoir que la

Colique saisit moins frequemment la même personne que la douleur des reins.

Outre cette espece de Colique dont nous venons de parler, qui vient de la crûe des glaires ou des vents, & qui est proprement appelée Colique, on en compte une autre espece, qu'on attribue à une humeur acre, ou à la bile même. Elle cause une petite Fièvre, des ardeurs, la soif & l'insomnie. La douleur ne parcourt pas les intestins, mais elle demeure fixe, & s'aigrit toujours par les selles; l'urine est très acre & bilieuse: l'usage des boissons & des alimens chauds n'y convient pas.

Si le colon est enflammé on reconnoît l'endroit par la douleur; cet accident est très funeste, & cause souvent le Volvulus: une Fièvre ardente & déclarée en marque le danger; on ressent des élancemens à l'endroit de l'inflammation. La soif, la nausée, les vomissemens, particulièrement s'ils sont de bile pure, contribuent au mauvais présage. Le ventre & la vessie retiennent encore leurs excréments.

D'habiles Medecins ont observé que
le

le péritoine est souvent attaqué de douleurs très vives, qui quoiqu'étrangères au colon, peuvent néanmoins trouver ici leur rang après les espèces de colique, puisqu'elles ont beaucoup de convenance avec elles, par leur violence & par le lieu qu'elles affectent. Les douleurs sont également violentes, longues & rebelles aux remèdes de la colique, soit purgatifs, ou lavemens, ou fomentations. Elles succèdent pour l'ordinaire aux Fièvres chroniques, & aux maladies opiniâtres (causées par la bile.) On les a vû souvent tenir lieu de crise aux Fièvres tierces, aux quarts, aux continuës, de manière cependant que ces douleurs s'agrissoient encore après un temps considerable aux jours marquez pour les retours des accez.

Nouvelles Remarques.

Pline dit que l'Empereur Tibère fut le premier attaqué de la Colique. Selon Mercurial les anciens n'ont pas connu cette maladie sous le nom de *Colique*; mais fort bien sous celui de *εἰλεος*, qu'on a substitué pour signifier le *χρόδαλος* des Grecs, & le *Volvulus* des Latins.

Bb

XII. Les Vers.

IL y a des Vers de différentes sortes qui se produisent dans les entrailles du corps humain ; les uns sont longs & ronds, les autres plus courts & larges comme les pepins de citrouille, d'où vient qu'on les appelle *Cucurbitins*, les autres sont petits, grêles & ronds, ce sont les *ascarides*. Voici les signes communs de ces deux dernières espèces de Vers. On grince les dents durant le sommeil, la salive abonde dans la bouche, & l'on avale souvent comme si l'on mangeoit ; on a des demangeaisons aux narines pendant le jour, la soif est si grande qu'on ne peut l'appaiser par la boisson, le ventre s'emplit quelquefois de vents qui causent souvent des tranchées, & il s'étend assez souvent en manière d'hydropisie sèche. Cet accident est suivi de la lyenterie, de la suffusion, de la pâleur du visage, & d'une sueur froide & fétide ; quelquefois même d'un délire, où néanmoins l'on ne ramasse point de flocons comme dans celui des

Fièvres aiguës, & où l'on n'a point de forte douleur de tête.

On rend encore des Vers tantôt par la bouche, tantôt par les selles, & quelquefois par les narines, on en est plus incommodé la nuit que le jour. Ils remontent en en-haut lorsqu'on est à jeûn; & par leurs morsures ils picotent alors les intestins, travaillent les hypocondres & l'estomac, & causent les défaillances, ou l'étouffement, le tremblement, l'épilepsie, ou enfin la syncope même. Ces maux sont ordinaires aux enfans, qui en meurent souvent.

Outre les symptômes dont je viens d'attribuer la cause aux vers, autorisez par de fréquentes observations, j'y ajouterai la colique, la faim canine, la boulimie, la palpitation de cœur, les Fièvres malignes, pestilentielles & épidémiques.

Il n'y a guères que les vers longs qui se produisent dans les intestins grêles, qui les piquent quand ils sont vuides, qui se glissent quelquefois dans l'estomac, & y excitent de la douleur, la nausée, le vomissement, le hoquet, une toux sèche, courte & légère. Ils font aussi

Bb ij

qu'on avale avec peine lorsqu'ils sont dans l'estomac ; outre cela on s'éveille quelquefois par les tressaillemens, & les cris qu'on fait durant le sommeil, où l'on rentre aussitôt ; on en voit qui tirent la langue en dormant, d'autres grincent les dents, ou tiennent des discours égarez, & s'agitent continuellement dans leur lit. Les enfans remuent alors la bouche, de même que pour sucer la mamelle, il s'élève à la plupart des rougeurs soudaines & passageres aux jouës & dans les yeux, qui sont ordinairement pâles dans ces personnes.

Le poulx est inégal, caché, défaillant & recurrent ; dans quelques-uns les alimens se corrompent *plûtôt que de se digerer*, & s'évacuent par les selles *ainsi fermentez*, après avoir produit quantité de vents, dont le ventre demeure rempli, le reste du corps emmaigrit sensiblement sans aucune cause évidente. Si la Fièvre y survient elle est déreglée & sans ordre dans ses redoublemens, qui reprennent trois ou quatre fois la nuit, avec un grand refroidissement des membres.

Les vers longs sont moins dange-

reux que les cucurbitins, ils sont aussi plus frequens que ces derniers, & travaillent particulièrement les enfans jusqu'à l'âge de puberté.

Les cucurbitins, qui se forment dans le cæcum & dans les cellules du colon, outre les signes qui leur sont communs avec les vers longs, en ont d'autres qui leur sont propres & essentiels, comme de blesser continuellement la personne par leurs morsures, & de causer une faim importune, parce qu'à peine a-t-on digéré qu'ils épuisent la nourriture, & qu'insatiables, ils recommencent aussitôt à piquer les intestins.

Ces vers sont souvent assemblez, & attachez les uns aux autres d'une façon surprenante, & dans une quantité si prodigieuse qu'ils semblent faire un nouvel intestin.

L'emmaigrissement, la foiblesse du corps & la rudesse de la peau accompagnent toujours le ver plat : mais lorsque ces vers délicats qu'on nomme *ascarides* se sont formez dans le rectum, ils y excitent des demangeaisons, & au fondement, d'où ils passent quelquefois dans les cuisses, ou s'insin-

Bb iij

nuent dans les muscles fessiers. Ils s'échappent le plus souvent par les selles avec les excréments, ce qui arrive même aux personnes avancées en âge; cependant on a des envies fréquentes d'aller à la selle, & l'on se sent soulagé par les déjections.

Les enfans sont plus sujets que d'autres à avoir des vers, sur-tout lorsqu'ils ont beaucoup de cruditez, & par le long usage des alimens de mauvais suc, comme le fromage, les fruits crus, &c.

Nouvelles Remarques.

B Eniv. fit rendre cent trente-huit vers par une medecine composée d'aloë, de myrrhe & de safran. Alex. Benoît dit qu'une femme devint muette & comme cataleptique, & qu'elle ne fut guérie qu'après avoir rendu un peloton de quarante vers. Durer, Donat, &c. disent que les vers causent quelquefois de violentes palpitations à l'épigastre & dans l'abdomen. L'œil est brillant, le visage pâle vers les tempes, l'on mange beaucoup & l'on emmaigrit. Les tranchées continuent après des convulsions, lorsque les Vers percent & ulcerent les intestins; il sort ensuite du pus parmi les excréments. L'on a souvent des Vers pour avoir mangé des alimens où les mouches avoient déposé leurs œufs.

XIII. Les Hémorroïdes.

JE vais parler de cette maladie du fondement, où les veines trop dilatées & engorgées de sang le répandent en abondance ; ce qu'on appelle Hémorroïdes. Mais parce que quand le sang est porté plus que de coutume à cette partie, il ne s'en échappe pas toujours, on a nommé Hémorroïdes aveugles celles qui sont en dedans, ce qui produit une vive douleur au fondement, mais qui est plus violente lorsqu'on rend des excréments durs & liez. Cette douleur est quelquefois si considérable, que le sphincter de l'anüs s'en enflamme : mais quand l'Hémorroïde a crevé, l'éruption du sang accompagne toujours les matières dans les efforts des selles, & particulièrement sur la fin de la déjection ; néanmoins il coule quelquefois seul & de lui-même. Le sang sort d'abord séparément, noirâtre & mélancolique, il est ensuite plus pur, & de belle couleur ; quelquefois il est grumelé, lorsqu'il s'est figé dans

Bb iiij

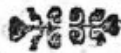
l'intestin. Ainsi on le distingue du sang qui coule du foye, ou du mésentere, ou des parties supérieures (dans l'intestin); en effet celui qui vient du mésentere est en petite quantité. On attribüe au foye ces flux de sang qui ne sont que de fréquentes évacuations d'une sérosité sanguinolente, & presque semblable à de la lavûre de chair; & le sang qui vient des parties supérieures par la rupture de quelque veine, acquiert, par le séjour qu'il fait dans l'intestin avant qu'on le rejette, la noirceur & la consistance de la poix.

Les Hémorroïdes externes sont avancées en dehors, mais celles qui sont internes sont exemptes de tumeur sensible, fluent presque sans douleur, & rendent un sang qui se joint aux déjections sans se mêler aux matieres. Si l'hémorragie est excessive le danger est très grand, les forces périssent, le visage s'éteint. Quelle pesanteur au haut des cuisses, quelle foiblesse aux jambes? Le sang n'est plus grossier ni obscur; il est pur & vif: c'est le trésor si nécessaire à la vie. Si cette hémorragie dure long-

temps elle produit l'hydropisie. Le sang des purgations hémorroïdales, qui sont supprimées dans ceux à qui elles étoient ordinaires, salutaires, & nullement symptomatiques, remonte aux hypocondres & dans les viscères, & produit des accidens très fâcheux, & particulièrement l'anasarque, ou la phtisie : c'est pourquoy Hippocrate a judicieusement averti de guérir les Hémorroïdes de maniere qu'on en laisse une ouverte.

L'éruption des Hémorroïdes prévient les pleuresies, les péripneumonies, les ulcères rongeurs, les cancers, la lèpre, l'éléphantie, la galle, la manie, & la Fièvre quarte; tristes maux que cette évacuation arrêtée à contretemps excite ou rappelle.

Les Hémorroïdes surviennent heureusement aux mélancoliques, aux maniaques, & aux néphrétiques presque désesperez. L'écoulement des ordinaires, ou l'hémorragie du nez peuvent suppléer au défaut du flux hémorroïdal.



Nouvelles Remarques.

Z Imara dit avoir connu un homme qui avoit tous les mois (à l'âge de 80. ans) un flux d'Hémorroïdes. On voit des femmes qui dans leurs grossesses ont des Hémorroïdes au lieu des regles. Il ne faut pas arrêter les Hémorroïdes de quelque maniere qu'elles puissent être critiques.

XIV. L'Inflammation, & la fistule de l'Anus.

LE muscle de l'Anus s'enflamme quelquefois lorsqu'il a été violenté par les douleurs des hémorroïdes aveugles, ou par quelque course sur un cheval trop décharné. La tumeur de l'Anus suspend alors les excréments durant plusieurs jours, ou ne leur donne issue qu'en faisant souffrir extrêmement le malade. Ces douleurs, quoique très vives d'ailleurs, s'aigrissent encore plus par l'effort de la selle, & par la pression de cette partie. Cet accident produit une Fièvre interne & obscure, sur-tout lorsqu'il y a déjà long-temps que le ventre est resserré.

L'abcès que cette inflammation a produit s'ouvre dans l'intestin, & l'ulcère étant devenu fardide, continuë à rendre du pus. Bientôt l'ulcère de l'Anus dégénere en une fistule que l'on ne peut guérir que par le secours de la Chirurgie : quoique la douleur cesse le pus s'y renouvelle incessamment, & ce qui s'en est amassé sort avant les excréments à chaque déjection, ou s'il ne coule qu'avec les excréments, il ne s'y mêle pas.

Nouvelles Remarques.

SI l'on néglige le Ténésme il en arrive souvent un ulcère qui dégénere en fistule, & qui pénètre quelquefois jusques dans la vessie, & pour lors on rend des vents par la verge comme par le fondement; il se mêle même parmi l'urine un peu d'excrément & de pus. J'ai vû devenir hydropique pour s'être guéri d'une fistule qu'on avoit depuis dix ans.

XV. Les playes de l'ésophage, de l'estomac & des intestins.

IL me reste à parler des playes qui peuvent arriver dans l'étendue du

canal qui se continuë depuis la bouche jusqu'à l'Anus. Si l'ésophage est blessé, les viandes ni la boisson ne peuvent descendre dans l'estomac : mais on les rejette presque aussitôt qu'ils sont avalez : le hoquet, la défaillance, ou la convulsion arrive bientôt. Si la playe est à l'estomac l'on vomit souvent de la bile ; le hoquet survient, on vomit sur le champ ce qu'on a pris par la bouche, le pouls s'affoiblit, des sueurs froides occupent les membres, & la mort s'ensuit.

Les signes équivoques de la playe des intestins grêles, ou de celle du ventricule, sont que les alimens sortent par l'ouverture, & tombent dans l'abdomen également dans l'une & dans l'autre, c'est pourquoy le ventre & les hypocondres se soulevent toujours de plus en plus, & ensuite l'on vomit de la bile. Si les autres intestins sont ouverts ils donnent par la playe issuë aux excréments, ou du moins à l'odeur stercorale.



Nouvelles Remarques.

Les playes de l'estomac & des intestins ne sont mortelles que lorsque l'hémorragie est trop grande. Skenkius rapporte des exemples de playes aux intestins, dont même une portion avoit été emportée, qui guérissent en s'attachant au péritoine.

*XVI. Les Maladies du
mésentère.*

Les Maladies du mésentère méritent notre attention, puisque les vaisseaux s'y déchargent souvent des matières impures, qui deviennent les sources des plus cruelles maladies, comme du *Cholera Morbus*, de la mélancolie, du dévoiment, de la dysenterie, de la cachéxie, de l'atrophie, de la langueur, des Fièvres lentes & erratiques, & d'autres semblables maux. Lorsqu'il arrive un schirre au mésentère la tumeur est d'abord lâche & molle: dans la suite l'humeur s'épaissit & durcit; on s'en apperçoit au toucher d'autant plus aisément que

la partie où la tumeur est formée, étant sans douleur & sans inflammation, permet d'appuyer la main pour la découvrir, *ce qu'il est nécessaire de faire, parce qu'elle est située profondément, & au-dessous des intestins qu'elle comprime, de manière que les excréments ont peine à sortir : ce qui n'arrive pas quand la tumeur est aux muscles de l'abdomen, ou que le ventre est grossi par la graisse : d'ailleurs on peut empoigner la graisse avec la peau, & la soulever de dessus les muscles du ventre ; on la sent d'abord, & pour peu qu'on appuye la main, on ressent de la douleur, & on l'augmente s'il y en avoit auparavant. Cette tumeur s'élève aussi en dehors suffisamment pour la sentir en appuyant foiblement la main ; outre cela elle s'étend en long selon la direction du muscle qu'elle occupe.*

L'inflammation arrive quelquefois au mésentère, pour lors on y ressent à la vérité une pesanteur profonde, mais nullement de douleur sensible : il s'élève une petite Fièvre qui ne produit aucun orage, & qui n'empêche pas d'agir comme à l'ordinaire. On rend

d'abord par les selles une espece de sanie rouge : mais quand la suppuration est faite il sort un pus blanc qui délaye les excréments , ou qui coule abondamment sans se mêler aux déjections , comme il arrive d'ordinaire quand l'abcez est près du rectum. On est assuré que le pus vient du mésentere , parce qu'il ne peut couler d'autre part sans douleur , sans mélange , & sans une Fièvre plus marquée que celle qui paroît ici.

Nouvelles Remarques.

D Odonée dit qu'une femme qui avoit eû une inflammation au mésentere , rendit par les selles , deux ou trois fois le jour , pendant plus de quatre ans , des matieres purulentes , très-fétides , & sans mélange d'excréments. On a trouvé quelquefois cette partie remplie de pus dans des personnes qui étoient mortes d'Atrophie.

XVII. Les Maladies du foye.

L E foye est sujet à diverses maladies qui ont des circonstances dignes de remarque. Si ce viscere a

une trop grande chaleur la diete est très contraire, quoiqu'on ait un grand dégoût, particulièrement pour les viandes; outre cela la soif est continue, tout le corps est échauffé, surtout les plantes des pieds, & les mains, qui sont encore humides, si l'humidité accompagne la chaleur du foye, ou seches, si cette chaleur est jointe à la sécheresse. L'intemperie froide du foye est plus rare, & se reconnoît à des marques toutes contraires aux précédentes. Si l'intemperie n'est pas simple, mais qu'elle se soutienne par quelque humeur, c'est la bile lorsque la chaleur domine: cette bile doit s'échapper par le vomissement ou les selles; elle est d'abord pâle & délayée, ensuite grossiere, jaûne & fétide; la bouche est pleine d'amertume, la soif & le dégoût sont en même temps plus sensibles; il arrive assez souvent une Fièvre tierce intermittente, ou vague & incertaine. Quand l'humeur s'est engagée profondément dans les plus secrets reduits de la substance du foye, elle excite une Fièvre lente qui mène insensiblement à l'atrophie.

Une humeur acide ou froide est la cause

cause de l'intemperie du foye, si les selles sont petites, peu frequentes, sans mauvaïse odeur & blanchâtres; si la Fièvre tierce ne survient pas, (il est rare qu'elle soit l'effet d'une pareille cause) si la personne n'a aucune disposition à la maigreur, & que tous les signes soient contraires à ceux des causes de chaleur.

La foiblesse du foye a plusieurs marques, dont les plus essentielles se tirent de la couleur du corps, sur-tout de celle du visage, & de la qualité des selles. Le visage est livide ou verdâtre, les selles sont liquides en maniere de crème, ce qui ne vient que de ce que le foye filtre, au lieu de la bile, ou avec elle, une humeur grasse, qui se mêle ensuite avec les excréments, ainsi cela n'arrive point par aucun vice du ventricule ni du mésentere. En effet si l'estomac est aussi mal disposé, les alimens ne se digerent pas, & on les rend comme on les a pris. Si la sérosité du sang qui est défait passe des veines du foye dans le canal excrétoire de la bile, & de là dans les intestins, ce qui arrive lorsque le foye a perdu son ressort, il se fait

Cc

un flux de ventre très opiniâtre, qu'on nomme flux hépatique. Les déjections sont d'abord liquides comme une eau teinte de sang ; dans la suite elles prennent diverses qualitez, selon les différentes intemperies du foye : s'il est échauffé, les matieres sont plus recuites, & mêlées d'un sang mélancolique : mais quand la mort est prochaine, une déjection d'atrabile en est la marque assurée. Dans cette maladie *tous les sucs s'atténuent*, & tout le corps se fond ; la Fièvre, le dégoût, la soif y surviennent ; le pouls est prompt, l'urine bilieuse. Au reste si la foiblesse du foye n'est pas jointe à la chaleur, le relâchement qui arrive à ce viscere produit l'évacuation d'un sang limoneux & par grumeaux ; les déjections sont petites, peu fréquentes, & de toutes les couleurs d'excrémens ; elles sont plus abondantes par intervalles, & n'ont que fort peu d'odeur. Cette maladie dure long-temps, & commence sans Fièvre, si ce n'est peut-être une Fièvre lente qui vienne de la corruption du sang au dedans du foye.

Si la sécheresse du foye produit le

flux hépatique , la déjection en est plus sèche & plus épaisse. Si l'abondance d'humeurs en est la cause , la matiere est plus liquide. Il me paroît facile de discerner le flux hépatique , de la dyssenterie : ici le sang est en très petite quantité , & souvent avec des douleurs , des épreintes , & des raclures de boyaux ; au lieu que dans le flux hépatique les déjections sanglantes se font sans douleur , sans raclures , tout d'un coup , & par intervalles éloignez , comme de deux ou de trois jours.

Lorsqu'une veine ouverte ou même rompuë est la source du sang qu'on évacué , il sort par les selles presque pur & sans noirceur , si la playe n'est pas loin du fondement : s'il vient des parties superieures , il est noir , semblable à de la poix , mais la tache qu'il fait au linge est rouge , à quoy seulement on le distingue de l'atrabile. Si après l'amputation d'un membre , ou la suppression d'une hémorragie périodique & salutaire , le sang s'épanche dans l'intestin , il est pur & naturel ; son éruption est soudaine , abondante , précipitée , & re-

Cc ij

vient par intervalles très éloignés. Le sang sort en petite quantité, & peu à peu d'un ulcere au foye; il est délayé d'un pus trouble & virulent, on ressent aussi quelque legere douleur à l'endroit du foye, où plusieurs signes ont indiqué l'ulcere, avant que la sanie sanguinolente en ait coulé; & l'inflammation de ce viscere a dû se déclarer par ses signes particuliers.

Ces observations bien entendues font un discernement exact des flux de sang hépatiques, d'avec toutes les autres effusions de cette humeur par les felles. Au reste, la même foiblesse de foye, dont nous avons parlé, prépare souvent des hémorragies par les narines, par la matrice, par les hémorroïdes, ou par l'expectoration. Si cette maladie continuë longtemps sans causer la mort, il en arrive la cachexie, ou l'hydropisie. Si l'atrabile a commencé le flux hépatique, le malade meurt bien-tôt.

C'est ici le lieu de parler de ce vice de la sanguification dont on accuse la foiblesse du foye, ou plutôt la *dépression du suc bilieux qui domine naturellement dans ce viscere, & d'où le*

fang empruntoit son elasticité, & le chyle ce levain fermentatif qui le convertissoit en sang. Dans cette foiblesse du foye, & cet affadissement du suc bilieux, le chyle, qui est mal cuit & indigeste, augmente incessamment la crudité, & l'inaction de tous les sucs du corps, en sorte que les fibres charnues & membraneuses perdent peu à peu leur ressort, & admettent dans leurs interstices ce sang visqueux & impur qui enfle d'abord les pieds, & bientôt toute l'habitude du corps. Cette espece de cachexie est très ordinaire à ceux qui ont échappé de quelque maladie aiguë ou chronique, ou à ceux que l'hydropisie, les tumeurs schirreuses du foye & de la ratte, ou la jaunisse ont fort affoiblis, appesantis & énervez.

Il n'y a point de viscere où les obstructions se forment plus aisément que dans le foye ; vous reconnoîtrez à ces marques l'engagement qu'il a contracté. On ressent à l'endroit du foye, particulièrement si l'on s'agite après le repas, une pesanteur accompagnée d'une tension ; & cette douleur

est obscure, sans tumeur & sans Fièvre. Dans cette occasion le visage devient d'une pâleur affreuse, la respiration est quelquefois embarrassée, surtout si l'on s'exerce à marcher ou à monter. L'urine est claire & aqueuse.

Si la partie concave du foye a conçu l'obstruction, les selles sont abondantes, liquides, en maniere de crème, & même aussi sanguinolentes : mais si l'obstruction est à la partie convexe du foye, les excréments sont secs & liez. Si l'une & l'autre partie de ce viscere est également engagée, le ventre est tantôt resserré & tantôt libre. Ce vice du foye donne naissance à mille maux considerables ; en effet soit qu'il s'y fasse une inflammation ou une tumeur schirreuse, ou qu'il arrive une hydropysie, ou la Fièvre, l'atrophie, ou des dévoimens (à l'occasion du foye) ce sont toujours des suites de ses obstructions.

La dureté, ou la tumeur indolente du foye ; qu'on nomme *schirre*, se produit pour l'ordinaire d'une obstruction invétérée de ce viscere.

Le schirre se découvre au toucher par le sentiment d'une dureté aussi

étenduë que le foye , & exempte de douleur , tandis qu'on ne la presse point jusqu'à fouler la partie ; on s'en apperçoit mieux si le malade est appuyé sur le côté gauche que lorsqu'il est couché sur le dos , & ce ne seroit , qu'en pressant fortement qu'on sentiroit la tumeur ; il est encore fort aisé de la reconnoître , avant qu'elle ait donné lieu à l'hydropisie , & pourvu que la personne ne soit point trop grasse. Au reste le malade se couche plus commodément du côté droit que du côté gauche ; son visage est d'une pâleur obscure , il respire difficilement , il manque d'appetit , & ce qu'il mange lui charge l'estomac ; il se porte mieux dans la diete. Quand le mal est invéteré l'on mange avec peine les alimens , on commence à uriner moins que de coûtume , bientôt le ventre , les jambes & les pieds deviennent enflés , tandis que les bras & la poitrine s'exténuent. Telle est la situation de l'hydropique , dont le mal , s'il est negligé dans sa naissance , triomphe enfin du pouvoir des remèdes. Il est également dangereux que le schirre du foye ait produit la jaunisse.

se, ou qu'il y soit survenu; une hydro-
pisie d'eaux en est la triste consé-
quence.

Lorsqu'une humeur acide qui a sé-
journé long-temps dans le foye y a
germé insensiblement le schirre, le
malade ne s'apperçoit pas sitôt du
danger qui le menace, il ne se défie
point de la santé dont il jouit : mais
son mal s'explique enfin, & le schirre
qu'il fomenté cause la cachexie, &
bientôt la leucophlegmatie.

Quand le foye est attaqué d'in-
flammation, il s'en excite une Fièvre
ardente & aiguë ; on découvre au
toucher une tumeur à l'hypocondre
droit, d'où la douleur se continuë aux
fausses côtes du même côté ; une toux
legere, frequente & seche, la difficulté
de respirer, une soif ardente, & le
dégoût sont les signes de cette mala-
die. Dans cet état la langue devient
rude & se charge d'une gluë, qui est
jaûne d'abord, ensuite noirâtre : il y
survient un hoquet frequent, des nau-
sées, des vomissemens de bile pure,
soit jaûne, ou couleur de rouille, ou
noire si la maladie est très forte.
Cette bile noire fait ensuite une vio-
lente

lente éruption par les selles, & cause un dévoiement dangereux ou la dysenterie ; l'urine est épaisse, rouge & trouble, & tout le corps est souvent imbu d'une couleur de safran ; quelquefois aussi le redoublement des accez produit le délire, avec des urines très acres.

Lorsque l'inflammation occupe la partie convexe du foye, on sent une tumeur à l'hypocondre droit en touchant seulement la partie, & quelquefois la vue suffit pour la découvrir. La toux en est plus fréquente, & la respiration plus difficile. La douleur n'occupe pas seulement les fausses côtes : mais elle se communique encore au cou & à l'épaule du même côté. Il est ordinaire d'avoir de douloureuses convulsions à la main droite. On ressent une assez grande pesanteur où est l'inflammation ; on urine peu ou même point du tout, lorsque la tumeur est devenue fort grosse ; il survient un hoquet petit & rare, tout le corps perd sa couleur naturelle ; le malade supporte avec peine d'être couché sur le côté droit, parce-qu'alors la pression augmente la douleur.

Dd

Si l'inflammation est plus près de la partie concave du foye, la pesanteur est à la vérité moins sensible : mais en recompense le dégoût, la soif, la nausée & le vomissement de bile, travaillent plus fortement le malade, & peu s'en faut que le hoquet ne le livre à la mort, en le suffoquant : sa langue est aussi plus noire, les déjections sont bilieuses, le refroidissement des extrémités du corps & la syncope sont plus presens ; le malade souffre impatiemment d'être couché sur le côté gauche.

Il y a moins de risque d'une inflammation à cette partie du foye, qu'à sa convexité. Si elle occupe la partie convexe elle peut se dissiper par les sueurs ou par les urines, ou par une hémorragie critique du nez : mais outre les sueurs, le dévoiement ou le vomissement peuvent servir de crise à l'inflammation qui est à la partie convexe du foye.

Nous avons jusqu'ici décrit les signes d'une forte inflammation du foye ; la pratique de la médecine nous en a souvent fait observer une espèce, qui est si légère, que la douleur, &

la pesanteur n'y sont presque pas sensibles , & que l'on peut moins s'en appercevoir par le toucher qu'en faisant faire au malade une forte respiration. Tous les symptômes sont alors moderez , & le mal se soutient souvent durant plusieurs mois. Dans toutes les inflammations du foye où la crudité de l'humeur , & l'accablement des forces donnent lieu à un dévoiement , le péril est manifeste , l'émaciation du corps n'y est pas moins dangereuse , sur-tout si l'on est enrhûmé , & qu'on touffe beaucoup. C'est un signe mortel si l'on rejette par la toux un sang écumeux , ou des crachats pourris ou simplement bilieux dans le commencement de l'inflammation. Si elle ne se dissipe point par quelque crise , la suppuration s'en produit ordinairement , & l'abcez qui s'en est formé est absolument funeste. Lorsque cet abcez commence , les douleurs & la Fièvre augmentent , & il ne se détache presque rien de la partie affectée ; le malade supporte difficilement toute sorte de situation : il a des frissons irréguliers dont il n'y a point de cause sensible , qui sont sui-

Dd ij

vis d'une grande chaleur. Quand la suppuration est faite les douleurs & les ardeurs se rallentissent à la vérité ; mais les forces du malade suivent souvent le même sort , ce qu'on remarque sensiblement à la fréquence , à la petitesse , à la foiblesse du pouls , & aux fréquentes défaillances : elles reprennent encore plus souvent lorsque le pus s'écoule de l'abcès , & dégènerent presque en syncope , symptôme qui est alors d'autant plus terrible , que cet accident n'épargne que très rarement la vie : si néanmoins le malade échape d'un péril si pressant , le pus s'évacuë , tantôt par les selles , tantôt par les urines , & quelquefois aussi par le vomissement. Assez souvent après voir ulcéré la substance du foye , il coule dans le ventre , & y produit une pernicieuse hydropisie , qui remplit peu à peu toute la cavité de l'abdomen , & cause une pesanteur fort sensible aux aînes , & au pubis. Cet ulcere , qui s'est produit dans le foye , ne se guérit jamais , le malade se consume insensiblement & périt enfin ; ses déjections sont putrides , sanieuses , & peut-être sanguinolentes , comme

l'eau dont on a lavé des chairs corrompues : l'urine est aussi chargée de sanie, sur-tout si l'ulcere est à la partie convexe du foye.

Le foye, de même que le poulmon, peut se corrompre entierement, ce qui cause à la personne une langueur incurable. Cette maladie se développe insensiblement, de maniere qu'on n'est pas obligé dans les commencemens de garder le lit, qu'on peut même agir à ses affaires, & remplir tous les devoirs de la vie civile, d'autant plus aisément qu'on ne sent point encore de Fièvre : mais dans la suite, le mal étant considerablement augmenté, on est travaillé d'une Fièvre lente, semblable à la Fièvre étique, dont nous avons parlé dans la premiere partie. On n'a pas non plus de soif extraordinaire, ni de tumeur à l'hypocondre, l'on a de la passion pour le vin pur, & un extrême dégoût pour les viandes, particulièrement lorsqu'elles sont chauffées. La personne a le corps & l'esprit languissans ; elle tombe souvent en foiblesse, & cet accident étant enfin dégénéré en syncope cause une sueur froide qui est suivie de la mort,

Dd iij

Nouvelles Remarques.

LE p^{ou}mon s'attache quelquefois à la plèvre, & le foye au p^{er}itoine, selon la remarque de Colomb (*Anat. l. 15.*) Skenk. parle d'un homme qu'on trouva après la mort sans foye & sans ratte; ses intestins étoient seulement plus charnus que d'ordinaire. Galien (*liv. 5. de Loc. aff. chap. 7.*) détrompa un Medecin qui se croyoit attaqué de pleurésie, ayant la respiration petite & fréquente, avec une legere toux, & une pesanteur à l'hypochondre droit; il le fit convenir qu'il avoit une inflammation au foye. Skenk. parle d'une vomique du foye qui causa la mort. Eraſtus dit avoir vû guérir d'un abcez au foye en vuidant par la toux quantité de pus mêlé de sang. J'ay vû un pareil exemple d'un homme à qui l'on trouva après la mort le p^{ou}mon attaché au diaphragme, avec une fistule qui pénéroit fort avant dans le foye. Peucer parle d'une grosse pierre qu'on trouva dans le foye d'un cadavre.

XVIII. Les maux de la ratte.

LA ratte est plutôt attaquée que le foye d'une tumeur, soit molle & œdemateuse, ou dure & schir-

reuse. Dans l'une & l'autre occasion, soit qu'on ait couru, qu'on prenne quelque exercice pénible, ou qu'on soit couché sur le côté droit, la respiration est fréquente & difficile : L'appetit n'est point dérangé, pour l'ordinaire, mais la digestion se fait mal, produit beaucoup de salive à la bouche, & engendre des vents, qui murmurent dans l'hypocondre gauche, & font irruption par haut & par bas.

Quelquefois la matiere qui fait la tumeur s'exalte & devient maligne, en sorte que s'étant répandue dans toute l'habitude du corps, elle y cause une jaunisse, ou une cachéxie qui ôte à la peau sa couleur naturelle. Dans cette cachéxie la bouche sent mauvais, les gencives se pourrissent, & découvrent entierement les dents, le dessous de la paupiere inférieure enfle, il se fait une éruption de sang par quelque-endroit, mais le plus souvent par les narines. Lors qu'après le repas les viandes se cuisent dans l'estomac, on rejette par la bouche des matieres aigres, bien que d'ailleurs l'on ne vomisse pas facilement dans cette mala-

Dd iiij

die. Le ventre n'est presque jamais libre, il est plus tendu du côté gauche, & plus élevé que de l'autre, les jambes s'enflent aussi tant soit peu sur le soir, le visage est d'une couleur sale & obscure, enfin le sommeil est troublé de rêves étranges & fâcheux. Mais si la bouche n'est pas infectée, & qu'il n'arrive point d'hémorragie, il se fait aux jambes des ulcères incurables, ou qui du moins ne se guérissent que très difficilement.

La tumeur dure & indolente de la ratte, qu'on appelle *schirre*, occupe quelquefois tout ce viscère, (ce qu'on reconnoît par sa situation, & par son volume égal à celui de la partie) quelquefois aussi ce schirre a gagné tout l'hypocondre gauche.

Cette tumeur est plus longtemps à se former que celle qui est lâche, outre qu'elle est dure, & que ses accidens sont plus forts & plus sensibles. Rien ne désigne mieux les altérations du foye, ou de la ratte, que la couleur du malade, & même elle peut suffire pour les connoître sans l'aide du toucher.

Les saignées trop fréquentes, &

les Fièvres vagues & irrégulières, sur-tout les pestilentielles, exposent au danger d'une tumeur de ratte; celle de ce viscere est cependant plus chronique & moins pernicieuse que celle du foye: mais si l'enflure des pieds y survient, il en arrive l'hydropisie. Il est dangereux qu'une tumeur de ratte n'ait pû se guérir par les meilleurs remedes dont on auroit fait un long usage. Il est aussi de mauvais présage dans cette maladie de rendre pendant longtemps des urines crûes & aqueuses. Une dysenterie de peu de durée y est favorable, ou même souvent salutaire; mais elle est dangereuse si elle dure trop, & elle devient absolument incurable lorsque la lyenterie ou l'hydropisie s'en est produite. Les tumeurs de ratte, bien qu'encore recentes, cedent difficilement aux remedes, & ne se dissipent presque jamais lorsqu'on leur a donné le temps de jetter de profondes racines dans le viscere. Si la tumeur diminue, & que les urines, qui étoient auparavant aqueuses & limpides, deviennent rouges ou épaissies, féculentes & copieuses, le succez en est heureux. Le

corps s'exténue à proportion que la ratte grossit davantage , ce qui est une preuve de la corruption générale de l'une des humeurs. Les accidens qui accompagnent la tumeur de ratte sont differens suivant la nature de l'humeur qui fait la maladie. La ratte s'enfle & se defenfle par intervalles dans les uns ; & dans les autres , malgré tous les remedes , elle demeure toujours également grosse ; les derniers sont plus en danger , & menacés d'hydropisie. On voit des personnes ne ressentir aucune incommodité pendant toute leur vie d'un schirre à la ratte.

Si (bien que cela arrive rarement) la ratte s'est enflammée , on sent à l'hypocondre gauche une tumeur dure avec des battemens douloureux , & le malade a une Fièvre véhement & continuë , avec une soif très ardente. Bien-tôt la langue est chargée d'une gluë noire , l'appetit manque , la respiration devient difficile , & presque éteinte , comme il arrive aux enfans qui se pâment de colere avant de crier. Si l'abcès & l'ulcere ont succédé à l'inflammation de la ratte , on

peut s'en rapporter à des signes presque semblables à ceux que nous avons décrits à l'occasion de l'abcez & de l'ulcere du foye.

Nouvelles Remarques.

C Olomb a vû des rattes d'hommes qui pesoient plus de 20. livres, & qui étoient couvertes d'un cartilage. S'il arrive un abcez à la ratte, le pus qui en sort n'est pas bien cuit, mais blanchâtre & cendré, ou féculent & livide. Les maux de ratte causent souvent de grandes hé-morragies.

XIX. La maladie d'atrabile.

J E parlerai d'autant plus volontiers de la maladie d'atrabile, que quoiqu'elle arrive souvent, (ce qui est étonnant) à peine trouveroit-on deux auteurs qui l'ayent décrite. Dans cette maladie l'hypocondre gauche n'est point enflé, ni tendu, ni affaîlé; il n'est jamais douloureux, ou ne l'est que très foiblement; mais on ressent une ardeur à la région épigastrique, sur-tout lors qu'on a bû des liqueurs chaudes, ou mangé des ragoûts épi-

cez, qui se digerent alors difficilement, & produisent quantité de rapports & de vents incommodes. Les arteres battent fortement à l'épigastre jusqu'à l'ombilic; le cœur souffre des palpitations violentes qui reprennent souvent, & qui produisent des défaillances qui appaisent aussi-tôt les battemens de cœur. Outre ces symptômes l'esprit se dérange quelquefois, & se forme une vaine tristesse, & des terreurs paniques. Cette maladie est longue, & après avoir cessé d'elle-même, ou par les remedes, elle se reproduit souvent à la premiere occasion.

Nouvelles Remarques.

IL y a lieu de croire que le pancréas, plutôt que la ratte, est le siege de cette maladie, & qu'elle ne vient pas de l'atrabile, mais d'une aigreur extraordinaire du suc pancréatique. Je croy avoir remarqué cette maladie dans un homme sexagenaire, qui mourut ensuite d'hydropisie.



XX. La Jauniſſe.

TRaitons maintenant des maladies qui peuvent venir du vice du foye ou de la ratte ; je commence par la jauniſſe, ou l'ictère des anciens : c'est une bile jaûne ou noirâtre, qui infecte tout le corps de ſa couleur, principalement le blanc des yeux & les environs des tempes. Si la bile jaûne produit l'ictère, il eſt accompagné de la ſoiſ, & de la douleur de tête ; les veines de deſſous la langue ſont plus remplies que de coûtume, le corps eſt lourd, & fatigué du moindre exercice, l'eſprit ſemble être émuſſé, on reſſent une legere demangeaiſon par tout le corps, encore que l'on ſuë très rarement. Mais, de quelque cauſe que vienne la maladie, les membres ſont toujours pareſſeux & comme énervez, la reſpiration eſt même embarraſſée, ſitôt que l'on s'agite plus que d'ordinaire, Dans la ſuite le corps devient d'une pâleur affreuſe. Si par hazard on a de la Fièvre, elle eſt très lente & preſque imperceptible, l'urine eſt

trouble, grossière & safranée, & si l'abondance de bile a causé la maladie les selles sont bilieuses ; mais si la Jaûnissè vient de l'obstruction des vaisseaux qui déchargent la bile dans l'intestin, les selles sont blanchâtres, glaireuses, en petite quantité & fréquentes : l'urine est pour lors d'un rouge foncé, & tellement chargée qu'elle en paroît noire ; on ressent aussi une pesanteur à l'hypocondre droit, sans y remarquer de tumeur sensible. Lorsque la Jaûnissè vient d'une affection de ratte la couleur de la peau est d'abord obscure, & devient ensuite brune & noirâtre. Alors l'hypocondre gauche souffre ordinairement une pesanteur & quelquefois une tumeur assez dure, l'esprit est triste & rempli d'idées mélancoliques. Le corps est moins appesanti que dans l'autre jaûnissè ; l'urine & les déjections sont tantôt naturelles, & tantôt noirâtres : mais le ventre est le plus souvent resserré. Cette Jaûnissè est plus fâcheuse & plus long-temps à guérir que la première. Le flux des hémorroïdes qui y survient est salutaire. Jamais la ratte ne produit la

Jaûnisse jaûne, mais le foye cause souvent la Jaûnisse noire, qui est à la vérité moins noire lorsqu'elle vient du foye que quand elle vient de la ratte. Quelle que soit la Jaûnisse, elle prépare l'hydropisie, lorsque l'on rend long-temps des urines aqueuses, ou du moins fort claires. L'hydropisie n'est pas moins à craindre pour ceux qui ont depuis long-temps une forte Jaûnisse, parce qu'il se peut former quelque pierre dans le vésicule du fiel de ces personnes ; ce qui seroit une cause prochaine d'hydropisie. Que la dureté du foye cause la Jaûnisse, ou qu'elle y survienne, l'un & l'autre est également pernicieux, & d'un présage très sinistre. L'hydropisie qui se joint à la Jaûnisse est aussi dangereuse, sur-tout lorsqu'on a déjà essayé inutilement de guérir cette nouvelle maladie. Le danger est égal si l'on est travaillé d'insomnie depuis longtemps, si l'on a un dégoût général pour tous les alimens, ou qu'il soit survenu une paralysie de la langue, qui empêche le malade d'articuler les sons pour former la parole : mais que peut-on espérer si le délire accompagne ces

accidens ? La Fièvre qui survient à la Jaûnisse ne peut être que dangereuse ; elle est même pernicieuse s'il reste quelque dureté à l'hypocondre droit.

Outre la Jaûnisse jaûne il y en a d'autres espèces qui sont moins simples, & qui arrivent plus rarement ; en effet lorsque le foye est attaqué d'inflammation, la bile torréfiée & exaltée par la fermentation excessive du sang s'engage dans les plus petites veines de la peau, qu'elle empreint de sa couleur. Dans cette occasion une Fièvre ardente & forte survient à la pesanteur, la tension & la douleur de l'hypocondre droit ; les excréments du ventre & de la vessie sont bilieux ; & tous les signes que nous avons rapportez en parlant de l'inflammation du foye, concourent dans cette maladie.

Il arrive quelquefois une autre espèce de Jaûnisse dans la crise des Fièvres que la bile a produites, lorsque par un heureux effort de la nature cette humeur est séparée du reste des sucs, & chassée à la superficie du corps, qu'elle teint de sa couleur.

Cette

Cette Jaûnisse paroît tout à coup, & à moins qu'elle n'arrive à contretemps elle tient lieu de crise à la Fièvre. Hippocrate nous apprend qu'elle paroît toujours à propos au septième, au neuvième, à l'onzième, ou au quatorzième jour, pourvû néanmoins que les hypocondres n'ayent aucune dureté : mais qu'au contraire c'est un symptôme dangereux lorsqu'elle devance le septième jour.

Nouvelles Remarques.

L'Urine des Ictériques est couleur de feuilles-mortes, opaque, sordide, & nullement jaûne. La Jaûnisse est symptomatique, si, lors qu'elle arrive, les urines sont crûes. C'est un bon signe dans la Jaûnisse noire si l'on vient à rendre des urines noires & troubles.

XXI. L'Hydropisie.

L'Hydropisie est une maladie très dangereuse, & qui demande une description exacte ; on en compte de trois sortes. La première, qu'on nomme *Ascite*, est un amas d'eaux renfer-

Ee

mées dans la capacité du bas ventre sous le péritoine, qu'elles étendent quelquefois extraordinairement. La seconde sorte d'Hydropisie, qu'on nomme *Tympanite*, vient des vents qui grossissent aussi l'abdomen. La troisième espèce, qu'on appelle *Anasarque* ou *Leucopklegmatie*, est une lymphe épanchée abondamment sous la peau, & entre les fibres des muscles.

Dans cette dernière Hydropisie, une enflure édemateuse & molle gagne tout le corps, & occupe principalement les jambes & les pieds, surtout lorsqu'on a beaucoup marché, ou qu'on a demeuré long-temps assis ou debout. Si l'on appuie sur la peau avec le doigt, il s'y fait une enfonçure, qui conserve l'impression du doigt, & qui ne se remplit que long-temps après. Cette enflure entreprend d'abord les cuisses & les bourses; mais quoique les pieds soient enflés le soir considérablement, ils le sont fort peu le matin au sortir du lit. Le ventre paroît (au toucher) gros & rempli, quoiqu'il ne le soit pas plus que les autres parties du corps, qui est par tout également mou, défilé & pâle;

il est si languissant qu'il ne peut supporter le moindre exercice, qui lui est pourtant fort utile. La respiration est grande & plus prompte que de coutume, particulièrement après le repas: outre cela une Fièvre lente continuë rend le pouls ondulent & petit, fréquent & inégal; enfin les déjections sont crues, souvent mêlées de sang, & les urines sont claires & aqueuses. Cette sorte d'Hydropisie vient le plus souvent après de longues Fièvres, par un vice de l'estomac, la longue suppression, ou le grand écoulement des ordinaires & des hémorroïdes; elle survient aux longues difficultez de respirer, à l'asthme, & aux veilles immodérées, elle attaque fort souvent les enfans, & diffère seulement par son extension de la simple cachexie pituiteuse, où l'enflure n'est pas si considérable. Il est ordinaire à ces sortes de malades d'être tantôt moins, & tantôt plus travaillés en un même jour; au reste avant le progrès de cette maladie un dévoiement naturel promet & rend la santé.

Venons aux signes qui distinguent l'Hydropisie Ascite. L'enflure du ven-

Ee ij

tre est accompagnée d'un sentiment de pesanteur, & si on le frappe légèrement avec la main, on entend le bruit des eaux agitées, comme si l'on avoit frappé sur une bouteille de cuir, qui ne soit pas entièrement pleine d'eau. Quelquefois les eaux sont toutes contenues dans la capacité du ventre, & quelquefois il en a passé dans les bourses, dans les cuisses & les jambes, sur-tout après des exercices de corps: souvent aussi les eaux pénètrent dans la poitrine, & aux femmes dans la matrice, principalement lorsque le mal s'est augmenté avec le temps. Si l'on appuye sur le ventre d'un hydro-pique il respire plus difficilement. Une fois extraordinaire & continuelle accompagne toujours cette maladie. Le pouls est fréquent, petit, assez dur & tendu, l'urine coule en très petite quantité, & pour l'ordinaire elle est grossière & rouge, sur-tout si le foye est la source du mal. D'ailleurs tout le corps s'exténue & se fond, pour ainsi dire, à mesure que le ventre grossit davantage; enfin il s'excite une petite Fièvre par la corruption des eaux qui croupissent dans cette partie. Cette

forte d'Hydropisie est produite fort souvent par les obstructions invétérées, ou les schirres du foye, du mésentère, de la ratte, ou de la matrice, ou bien elle est causée par les Fièvres ardentes, ou par une jaunisse contractée par les engagemens des viscères. Cette Hydropisie est moins ordinaire aux enfans que dans un âge plus avancé : ceux qui rendent fréquemment du sang par les selles ou par le vomissement à l'occasion d'une veine rompue dans les viscères, ont coutume d'en être attaqués.

Il nous reste à parler de la troisième espèce d'Hydropisie, qui étant formée par les vents qui sont retenus dans le ventre, a le nom de Tympanite : bien que le ventre soit moins élevé que dans l'Ascite, il est néanmoins tendu de manière à retentir comme une caisse de tambour, pour peu qu'on le frappe. On n'y entend point le choc des eaux comme dans l'Ascite : mais seulement un murmure léger avec quelque roulemens de vents. Le malade fait souvent des vents par la bouche, & il paroît en être soulagé, les pieds sont à peu près enflés comme dans les autres

espèces d'Hydropisie, & le reste du corps s'exténue de même que dans l'Ascite. Cette maladie prend souvent naissance du gonflement du ventricule & du colon, ou des longues Fièvres. Hippocrate a fort bien observé que les coliques de vents, & les douleurs vers l'ombilic & les lombes, qui ne se dissipent point par les remèdes ni d'elles même avec le temps, ont coutume de dégénérer en Hydropisie sèche.

Rappelons ici les différences de l'Hydropisie d'eaux, de la Tympanite, & de la Leucophlegmatie : ici tout le corps grossit également sous une enflûre mollasse, & le ventre n'excede son volume naturel qu'à proportion des autres parties : mais dans les deux premières espèces le ventre s'étend, & quoique l'enflûre se communique aux pieds, tout le reste du corps s'exténue sensiblement. Dans l'Anasarque le pouls est ondulent, moë, plus lâche & plus étendu ; dans l'Ascite il est petit, fréquent, presque dur & tendu ; dans la Tympanite il est long, vîte & fréquent, nullement foible, ni dur, ni tendu.

Passons aux observations qui regardent l'Hydropisie en général. Bien que cette maladie n'ait pas encore paru, on appréhende néanmoins avec raison qu'elle n'arrive bientôt, lorsque les évacuations ordinaires des superfluités de la nature sont supprimées, principalement les hémorroïdes, & les règles; ou si ces évacuations sont excessives en durée, ou en quantité. L'on a également à craindre s'il y a un schirre au foye, ou à la ratte; s'il arrive une jaunisse ou une lyenterie qui persevere malgré les remedes. La corruption des humeurs, & le vice universel du corps, dont la premiere est nommée *Cacochymie*, & le dernier a le nom de *Cachéxie*, préviennent aussi souvent l'Hydropisie: elle est prochaine si avec l'une de ces dispositions il arrive une bouffissure aux parties viriles, ou bien des changemens fréquens d'un excez de faim à un excez de dégoût: mais lorsque l'Hydropisie commence, de quelque espece qu'elle soit, l'enflûre se produit depuis le ventre jusqu'aux pieds, la respiration est difficile, la couleur de la

peau se change en une pâleur verdâtre ; le dégoût , la soif , & la toux y sont ordinaires ; la soif est néanmoins plus particulière à l'Ascite , & la toux sèche à la Tympanite. Il y a encore d'autres accidens communs à ces maladies , comme les vices du foye , & l'abondance d'humeurs qui empêche la guérison des playes ou des ulcères qu'on ait à quelque partie du corps que ce soit , interne , ou externe.

L'Hydropisie arrive d'elle-même , ou survient aux longues maladies , & le plus souvent à la Fièvre Quarte. Ceux qui ont souffert de grandes hémorragies , soit par haut ou par bas , & qui sont atteints de Fièvre , sont aussi très exposés à l'hydropisie , qui dans ces occasions est absolument mortelle. Elle est moins funeste à ceux qui étoient sujets aux gonflemens de ratte , qui se dissipoient & reprenoient de temps en temps ; c'est néanmoins ce qui trompe souvent le malade , qui néglige d'appeller le Médecin , dans la confiance que les succez précédens lui ont donnée qu'il guérira comme auparavant. L'hydropisie qui est causée par la tumeur de ratte est moins dangereuse

gèreuse que celle qui vient du vice du foye : mais la maladie est très guérissable, si elle n'est pas survenue à une autre, si les viscères ne sont point flétris, si l'on respire avec facilité, si l'on ne touffe point, qu'on n'ait pas de soif ni la langue sèche, surtout après le sommeil auquel temps cette sécheresse de la langue est ordinaire. Il en est de même si l'on n'a point de dégoût pour les alimens, & qu'on n'en soit pas incommodé après les avoir pris. Le danger est éloigné si le ventre est mou, ou qu'il se dégage, si les purgatifs ont beaucoup d'effet, ou si l'on rend des excréments mous & figurez ; si les urines changent de qualité selon la diversité des boissons, ou par l'usage des remèdes peu de temps après les avoir pris ; enfin si le malade est exempt de douleurs, de chaleurs, de lassitudes, & qu'il supporte aisément sa maladie. Celui qui a tous ces signes favorables n'est certainement pas dangereusement attaqué. Il est bon, si l'on a des tumeurs dans cette maladie, de n'en avoir point d'internes, il vaut mieux de n'en avoir point du tout. Le dévoi-

Ff

ment qui soulage & diminuë le mal est heureux : mais s'il affoiblit & énerve, on a tout à craindre. Le danger est extrême, lorsque le malade est de temperament chaud & sec & que le vice du foye consiste dans l'excez de ces mêmes qualitez, ou si quelque maladie aiguë a donné lieu à l'hydropisie, ou qu'elle soit survenue au schirre du foye ou de la ratte ; la mort est presque inévitable dans ces occasions. La toux seche & le flux de sang ou de quelque autre humeur, dont on ne reçoit aucun soulagement, augmentent le péril : mais encore plus si la respiration demeure embarrassée, & que le cours de ventre se change en dysenterie : ce malade survit rarement au troisième jour. On ne peut que craindre (dans l'hydropisie) des atteintes d'épilepsie, de la puanteur de l'haleine, de celle des crachats, de la sueur, ou de l'insensible transpiration. Il est également dangereux que la Fièvre y survienne, & qu'on ne rende que peu d'urine trouble & confuse, ou si, lorsque la moitié du corps est atteinte du mal, il arrive quelque hémorragie par haut ou par bas. Le malade n'est

pas moins en danger si l'enflûre après s'être dissipée & reproduite plusieurs fois demeure enfin stable, & plus forte que tous les remèdes les plus convenables. Le mal est désespéré lorsqu'un cours de ventre (qui survient) augmente l'accablement du malade qui respire déjà très difficilement, ou lorsqu'il se forme des ulcères considérables & malins à la bouche, aux gencives, aux jambes, ou enfin à d'autres parties du corps; si l'on rend par les selles du sang caillé ou grumelé, ou si l'urine est colorée diversement dans la hauteur de l'urinal, soit qu'elle soit rouge au-dessus, & livide au fond, ou tout au contraire. On meurt à l'heure même que l'on donne issue par une seule effusion à toute l'eau renfermée dans la capacité du ventre.

Nouvelles Remarques.

SI la Tympanite vient de l'irritation des intestins par l'acreté des matières qui s'y sont dégoûtées, comme il arrive souvent au déclin des Fièvres ardentes, Blaglivî défend avec raison les remèdes capables d'échauffer; on emploie dans ces occasions les remèdes rafraîchis-

Ff ij

sans. L'Ascite est incurable sitôt que les petites veines de la peau du ventre sont devenues fort sensibles, que l'ombilic est plus élevé que le ventre, ou si les eaux qu'on tire par la ponction sont glaireuses, grasses, ou fort troubles & fétides.

XXII. Les playes du foye & de la ratte.

SI l'on a reçu quelque playe superficielle au foye ou à la ratte, voici les accidens qui en arrivent. Les hypocondres se contractent vers l'épine du dos, on rend le sang par le vomissement & par les selles, on ressent dans le côté blessé une douleur par élancemens, qui se continue dans quelques-uns jusqu'à la gorge: cependant l'on tombe souvent en défaillance; la Fièvre, le dévoiment surviennent; si le malade ne meurt pas les premiers jours, il périt enfin de langueur, *parce que le baume des parties ne se repare pas suffisamment:* mais si le coup a pénétré plus avant dans le viscere, le sang coule en abondance par la playe, & l'on vomit ensuite de la bile; le malade se couche sur le

ventre avec quelque sorte de plaisir, il survient une défaillance qui reprend plusieurs fois, & qui termine enfin la vie par une sueur froide.

Nouvelles Remarques.

FAllope (chap. 12. des playes) dit que les playes de la ratte ne sont mortelles que lorsqu'un gros vaisseau y est ouvert. Roussel (*de partu Cas.*) assure qu'on peut vivre long-temps après qu'on s'est fait ôter la ratte; plusieurs auteurs, outre celui que je viens de nommer, en citent des exemples. Il n'est pas fort rare de guérir d'une playe au foye, dont l'hémorragie auroit même été considérable.

XXIII. Les Maladies des reins & de la vessie.

LEs affections des reins durent long-temps, sur-tout dans les personnes d'un âge avancé. Bien que cette partie soit rarement attaquée d'inflammation, voici les signes qui accompagnent cet accident. Il y survient une Fièvre continuë & irrégulière dans ses redoublemens, tantôt

Ff iij

plus forte & tantôt plus legere. On ressent des ardeurs & une douleur aiguë, par élancemens, un peu au-dessus des fausses côtes dans le dos & (si l'inflammation est au rein droit) aux environs du foye : mais si le rein gauche est enflammé, les aînes, la vessie, les parties naturelles, & les cuisses sont particulièrement attaquées. Cette douleur s'aigrit par l'éternûment & la toux, elle est sans relâche ou s'apaise par intervalles : mais elle est quelquefois si violente qu'elle cause des défaillances & des sueurs qui dissipent entierement les forces. Outre cela l'on est travaillé d'un dégoût étrange, de nausées, de douleurs d'estomac, & de vomissemens de bile. Le ventre est entierement supprimé, & rempli de vents qui reviennent continuellement par la bouche. L'on a de même des envies fréquentes d'uriner, quoiqu'on ne le fasse qu'avec douleur ; l'urine que l'on rend cause le plus souvent dans l'uretre, & au coû de la vessie des picotemens très sensibles par son acrimonie ; elle est d'abord claire & sans sédiment, ensuite plus rouge, enfin épaisse & pleine.

de matiere glaireuse. Les extrémitez, particulièrement les pieds, refroidissent très souvent, la jambe est alors engourdie, & à peine peut-on se soutenir ni marcher. On se couche plus commodément du côté malade, & plutôt sans chevet que la tête élevée. On s'apperçoit que l'humeur s'est mûrie & que le mal se dissipe heureusement, par la cessation des douleurs que l'on ressentait auparavant, par l'abondance & la grossièreté de l'urine, qui laisse dans l'urinal un sédiment de bonne qualité; ce qui est une marque de la guérison. Il y a du risque au contraire si les vomissemens de bile sont fréquens, sur-tout si le délire survient, & qu'en même temps les extrémitez deviennent froides. La mort est inévitable lorsque le rein trop enflé vient à crever, il n'y a rien de plus fâcheux que quand les remèdes ne peuvent appaiser l'inflammation, & qu'on ressent toujours la douleur & la pesanteur, que la Fièvre loin de diminuer augmente plutôt, & qu'avec beaucoup d'envie d'uriner, on ne le peut sans ressentir de vives douleurs. Ne doutez pas qu'il n'arrive une suppuration

E f i i i j

dans le rein , après laquelle il ne restera plus que la pesanteur , la douleur ayant cessé & la Fièvre ayant beaucoup perdu de sa violence : mais lorsque l'abcez doit s'ouvrir on est saisi d'un frissonnement , la Fièvre & la douleur se réveillent , elles s'apaisent néanmoins aussitôt que l'abcez a crevé , & l'urine devient trouble , épaisse , sanguinolente & abondante : elle est chargée d'un pus blanc , égal , léger , uniforme & sans mauvaise odeur ; ce qui promet une parfaite guérison. Mais si ce pus revient en partie par les intestins , ou qu'étant seulement mêlé parmi l'urine , il la rende fétide , de couleur livide , & chargée inégalement de mucositez , il est constamment pernicieux , & marque un ulcere considerable aux organes de l'urine. Il est ordinaire alors de voir dans l'urine des caroncules de la substance même du rein ou de la vessie ulcerée , & des filamens en manière de cheveux. Mais il arrive souvent que l'inflammation mal guérie cesse avant le temps de sa maturité , aussi bien que la douleur & la Fièvre , & qu'il y reste une tumeur schirreuse

avec une grande pesanteur à la partie : l'on est confirmé dans l'attente de cet événement, si les douleurs s'apaisent d'elles-mêmes, sans aucun signe de suppuration ni de la dissipation de l'humeur, si les urines sont longtemps aqueuses & en petite quantité, & que toute la cuisse, depuis la fesse jusqu'au pied, est engourdie, foible, & fort amaigrie : cet accident est sans ressource, & produit dans la suite une hydropisie mortelle.

XXIV. La pierre des reins.

VOici les signes de la Néphrétique. On ressent à l'endroit du rein une douleur très cruelle & comme d'une aiguille qu'on y auroit fichée. Cette douleur s'étend quelquefois aux illes vers l'*ischium*, ou au testicule du même côté. On ne remarque aucune tumeur au dehors, & l'on courbe difficilement l'épine. Les uns ressentent comme un engourdissement à la cuisse du même côté, d'autres une crampe fort douloureuse. On a des rapports fréquens, avec

un extrême dégoût. Durant la violence des douleurs l'on vomit d'abord de la pituite, ensuite de la bile jaune, & enfin de la bile érugineuse, après quoy les douleurs diminuent. Le ventre est resserré en sorte que le rein est pressé par les matieres ou par les vents qui ne peuvent s'échapper, ce qui augmente la douleur: mais si par hazard on fait quelque selle, la déjection en est assez bilieuse, & mêlée de vents. La douleur n'est pas si forte lorsqu'on se couche sur le côté malade, ou bien quand l'estomac & les intestins sont vuides & desemplis, au lieu qu'elle est beaucoup plus forte si-tôt qu'on se couche de l'autre côté, ou lorsqu'après le repas les alimens étant digerez commencent à descendre dans les intestins.

Au commencement de l'accez on rend quelque peu d'urine crüe & claire, mais dans le fort de la douleur elle est entierement supprimée. Si-tôt que la pierre est descenduë dans la vessie, l'urine vient abondamment, elle est grossiere & chargée de sables & de graviers, qui entraînent

bientôt avec eux de petites pierres inégales , ou des éclats d'une plus grosse pierre. Ces urines sont quelquefois pleines de bulles , & fétides ; elles causent aussi des envies fréquentes , & une ardeur au col de la vessie ; elles s'emprennent quelquefois de sang , sur-tout après un exercice violent , ou si l'on a été à cheval sur une selle trop dure. Ceux qui sont sujets aux douleurs néphrétiques rendent longtemps des urines presque toujours grossières & rougeâtres, avec une écume épaisse & ténace , & lorsqu'elles sont reposées elles laissent un sédiment qui est quelquefois rouge , assez lié , & mêlé de sables ; quelquefois elles demeurent troubles , & si on les passe à travers un linge , elles y laissent une crasse pareille au sédiment dont nous venons de parler. Des urines de cette nature peuvent continuer plusieurs années sans danger pour la vie , sans douleur aux reins , & sans donner d'autres signes de pierre : mais l'on est enfin surpris , lorsqu'on s'y attend le moins , d'une douleur très aiguë à l'un ou l'autre rein , le ventre se resserre en même

temps , & la cuisse du même côté devient engourdie & insensible. Il arrive assez souvent que cette douleur recommence de temps en temps sans qu'on rende de pierre , & alors l'urine est grossière , trouble , & quelquefois sanglante , sur-tout lorsqu'on a fait quelque course à cheval sur une selle trop dure. Le sang parmi l'urine est souvent la seule marque de la pierre des reins , lorsqu'on n'a pû la reconnoître par la douleur , ni par aucun autre signe : mais si la douleur néphrétique a cessé lorsque la pierre s'est dégagée du rein , cette pierre peut s'engager de nouveau dans le col de la vessie , & pour lors on ne rend qu'une urine claire , en petite quantité , si elle n'est pas entièrement supprimée : mais si-tôt que la pierre rentre dans la vessie , l'on rend aussi-tôt des urines grossières comme celles dont parle Hippocrate , quand il dit que la douleur soudaine des reins , qui arrête les eaux , présage des graviers , & d'autres grossieretez dans l'urine.

La pierre est quelquefois si grosse qu'elle ne peut sortir de l'endroit

du rein , où elle s'est formée , ni descendre dans sa cavité ; c'est pourquoy on ne ressent presque aucune douleur : mais l'urine est seulement épaisse, trouble, rougeâtre comme celle dont je viens de parler , ou même sanglante , avec un sédiment semblable à du sang caillé, lorsqu'on a essuyé la fatigue du cheval ou pris quelque violent exercice. Si-tôt que la pierre s'est grossie après qu'elle est descenduë dans la cavité du rein, elle est poussée dans l'urètre où elle s'arrête & empêche les eaux de couler dans la vessie , en sorte que l'urine est supprimée ou du moins plus claire , en moindre quantité que de coutume , & l'on souffre une douleur très cruelle : mais si la pierre est trop petite pour s'arrêter , ou qu'encore naissante elle ne soit pas en état d'être chassée du sinus renal dans l'urètre , l'urine est grossière, confuse, rouge, ou presque livide , & obscure. Au reste les pierres qui sont rondes & polies s'échappent plutôt que celles qui sont longues & inégales. Leur figure , leur grosseur & leurs éminences ne sont presque jamais les mêmes, &

varient dans tous les sujets. Ceux qui depuis long-temps sont attaquez de douleurs néphrétiques, en ont les conduits de l'urine plus ouverts, & si leurs douleurs sont très fortes, c'est la marque d'une grosse pierre plutôt que d'une mediocre : ceux au contraire à qui ces douleurs sont nouvelles, ou rares, peuvent les ressentir très vivement à l'occasion d'une fort petite pierre. Toutes les pierres sont pour l'ordinaire rougeâtres au sortir des reins ; néanmoins s'ils étoient purulens la pierre pourroit en avoir quelque blancheur ; on en rejette aussi quelquefois de noires ou de grisâtres. Plus dans cette maladie l'urine ressemble à l'eau, qu'elle coule long-temps de cette qualité & qu'elle a moins de sédiment, plus aussi la pierre des reins s'endurcit, grossit & se dégage difficilement : mais à la vérité ceux qui sont sujets aux violentes douleurs de néphrétique rendent bien rarement des urines claires. Les douleurs néphrétiques sont assez ordinaires aux personnes grasses & aux vieillards ; elles n'arrivent pas souvent aux enfans ni aux jeunes gens, ni dans l'âge de consistance ; elle n'est

pas moins rare à ceux qui vomissent souvent, & qui ont le ventre libre & réglé. Tous les maux des reins guérissent fort difficilement dans les personnes âgées : mais la néphrétique est principalement incurable dans la vieillesse, ou si l'on y est sujet d'origine ; en effet il est presque impossible d'en guérir si la naissance de parens graveleux & néphrétiques est la première cause de cette maladie.

Nouvelles Remarques.

IL y a environ un an qu'on trouva plus de deux cent pierres dans le bras d'un Religieux Benedictin ; elles pesoient toutes ensemble cinquante livres. La Pierre se produit particulièrement dans les reins du mélange d'une matiere tartareuse avec un esprit de sel. Les douleurs sont si grandes lorsque la pierre des reins s'est engagée dans les ureteres, que Cardan assure qu'une femme lui avoua qu'elles surpassoient les douleurs de l'enfantement. Le délire & la syncope en arrivent quelquefois avec un grand danger de la vie. Gerard de Bergues dit qu'une femme travaillée de la néphrétique, à qui la jambe étoit engourdie, & qui marquoit la pierre dans le rein, mourut par l'ignorance de ceux qui la traitèrent comme d'une colique avec

des remèdes chauds & secs, & que l'ayant ouverte on lui trouva une pierre dans le bassin du rein. Les vrais Médecins sont bien éloignés de donner dans la Néphrétique ces remèdes acres dont les Empiriques font des secrets pour briser, disent-ils, la pierre dans les reins, puisqu'ils sont plutôt capables d'exciter l'inflammation dans ces parties, qui y sont déjà très disposées.

XXV. L'ulcere des reins.

LEs reins peuvent s'ulcérer de plusieurs causes, particulièrement à l'occasion de la pierre, ce qu'on reconnoît à ces marques. L'urine est chargée, trouble & colorée lorsqu'on s'exerce au travail. Cette urine ayant reposé laisse un sédiment épais, & paroît assez claire au-dessus. Si l'ulcere est nouveau & simple l'urine est sanglante : s'il est profond & fardide elle est plus épaisse, blanche, fétide, purulente & comme du lait, le sédiment est tout de pus : mais si l'ulcere a pénétré davantage dans la substance du rein & qu'il soit devenu très fardide & fistuleux, outre ces qualitez de

de l'urine elle laisse encore un sédiment lié comme la pituite du nez, ou semblable au blanc d'œuf. Le rein se corrompt souvent de manière qu'il se détache enfin entièrement, & n'a plus que sa membrane externe qui sert comme de poche à quantité de pus & aux pierres qui s'y sont formées. Si ce pus est repris par les veines, & porté dans tous les vaisseaux avec le sang, il cause une cachéxie pareille à celle qui précède ordinairement la leucophlegmarie : mais lorsque le pus s'épanche dans l'abdomen, il le remplit quelquefois en manière d'hydropisie, & s'échape ensuite par le vomissement ou par les selles. Durant le cours de la maladie on urine tantôt librement, & tantôt goutte à goutte & avec des envies presque continuelles. On ressent aux lombes une douleur jointe à quelque pesanteur. Si dans ces rencontres on évacue du sang après une urine purulente, c'est la marque d'une grande érosion. Quand l'ulcère des reins & de la vessie est invétéré, (ce qui arrive ordinairement) on n'en guérit pas.

Nouvelles Remarques.

V Alleriola, liv. 6. obs. 1. rapporte un exemple d'un ulcere (invétéré) au rein, qu'il guérit. Il n'est pas vray, comme dit Lommius, que le rein puisse se détacher entièrement, & sortir par l'uretre en maniere de bource pleine de pus, comme le Latin le fait entendre. Bayr, liv. 20. chap. 4. de sa prat. dit qu'il faut ouvrir avec la lancette les abcez aux reins, & n'attendre pas que l'ulcere s'y soit formé.

*XXVI. Le sang qui vient
des reins.*

ON peut aussi faire quelques remarques importantes sur le sang qui vient des reins. Ce sang se mêle avec l'urine de telle sorte qu'elle ne semble plus être qu'un sang délayé, & il se précipite au fonds presque aussitôt, de belle couleur, liquide & nullement figé: ce que je remarque pour le distinguer du sang qui vient du col de la vessie, d'où il coule pur & sans être mêlé également avec l'urine, il devient aussi en grumeaux lorsqu'il est reposé. Si

la pierre des reins cause l'hémorragie comme il arrive le plus souvent, si ce n'est lorsqu'elle vient d'une chute ou de quelque coup, il faut en observer les signes particuliers. Quoique souvent la pierre des reins ne se déclare que par le sang qui coule de la vessie, si cependant ce sang vient d'une veine rompue par quelque cause violente, comme une chute, un effort, &c. il sort tout d'un coup & en abondance. Il est tout à fait rare que l'anastomose des veines, la foiblesse du foye, le défaut d'une évacuation accoutumée, la vie oisive & sédentaire, ou enfin l'amputation d'un membre, soit la cause de cette hémorragie. Quelquefois l'érosion du rein donne lieu à l'écoulement du sang : mais il coule alors en petite quantité, longtemps, & mêlé de pus. Ainsi quand le sang est mêlé de pus, après l'ouverture d'un abcez au rein, on peut croire que l'hémorragie ne vient pas d'un ulcere de cette partie, si elle se termine au plus tard le troisième jour. Hippocrate dit qu'il est dangereux d'uriner le sang, souvent, avec Fièvre & douleur : on peut s'attendre à

Gg ij

vuidier du pus, & pour lors la Fièvre diminuë beaucoup. Le même auteur a très bien remarqué qu'il y a rarement du danger de rendre par intervalles du sang avec l'urine si l'on n'a pas de Fièvre ni de douleur; parce que cette sorte d'évacuation est assez ordinaire dans les lassitudes, qui s'en dissipent entierement.

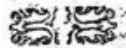
Nouvelles Remarques.

J'ay vû une femme âgée de 66. ans qui rendoit à peu près tous les mois des urines sanglantes. Quand le foye est obstrué l'urine est souvent rouge comme de la lavûre de chair. C'est pour les vieillards l'indice d'une mort prochaine, quand leur urine devient sanglante. & noirâtre. Lorsque l'urine sanglante a sa cause dans le relâchement des vaisseaux des reins, cette urine n'est telle que quelques heures après le repas, & elle est pure & aqueuse dans un autre temps, suivant la remarque d'Aëlius.



XXVII. Le Flux d'urine.

DAns le flux d'urine, que les Grecs ont nommé Diabete, on rend abondamment, sitôt que l'on a bû, une urine aqueuse, crüe, & sans couleur. La soif est continuelle, & la quantité de l'urine passe même souvent celle de la boisson. Tout le corps se consume bientôt & semble se réduire tout en eaux, quelquefois aussi les lombes, les îles, les bources, particulièrement les pieds, s'enflent un peu & les viscères ont une ardeur sensible. Cette maladie vient principalement du vice des reins; elle est longue, & se peut guérir dans sa naissance; mais nullement quand elle est ancienne, & que tout le corps s'est desséché & atrophie. On veut que cette maladie soit très rare, je n'en ai vu qu'un exemple depuis que je fais la médecine.



Nouvelles Remarques.

Cette maladie peut venir de plusieurs causes, mais plus rarement par la foiblesse des reins, que par la fonte du sang, ou le rapprochement de ses parties sulphureuses qui laissent échapper la sérosité. Un Medecin de Paris, pour qui j'ai une profonde vénération, m'a dit qu'il avoit eu ensuite d'un saignement un flux d'urine prodigieux, dont il s'étoit guéri par des remèdes capables de rétablir l'élasticité du sang, & de procurer la transpiration; comme sont les cordiaux.

XXVIII. La playe des reins.

Dans la playe des reins l'on ressent de la douleur aux aînes & aux testicules, on urine difficilement, & l'on rend quelquefois le sang pur.

Dodonée rapporte qu'une femme qui avoit rendu le sang & ensuite le pus, à l'occasion d'une playe au reins en avoit été guérie parfaitement.



XXIX. La Phytisie Dorsale.

Avant de parler des maladies de la vessie, je ne veux pas oublier de donner mes observations sur la Phytisie Dorsale. C'est une étrange maladie que nos auteurs n'ont point décrite : mais qu'Hippocrate a parfaitement bien désignée & que j'ay remarquée plus d'une fois dans l'exercice de ma profession. Le malade souffre une cruelle douleur de tête, & il lui semble quelquefois qu'il en descend comme des fourmis dans le dos. Le cou, les reins, les muscles des lombes & les jarrets font aussi de la douleur, enforte qu'on a peine à les fléchir. Le ventre est paresseux & resserré, l'on n'urine qu'avec difficulté : mais soit qu'on se dégage le ventre ou la vessie, il s'écoule une semence ténue assez abondamment, ce qui arrive aussi durant le sommeil, soit qu'on soit occupé de quelque rêve voluptueux ou non. Si ce malade connoît une femme, la matrice ne garde pas la semence qu'elle a reçue : enfin

cette personne se sent très foible ; s'il monte un lieu élevé il est aussitôt hors d'haleine ; il se sent la tête lourde & ses oreilles brouillent. Ces sortes de malades , quoiqu'ils soient sans Fièvre & sans dégoût, ne tirent aucune nourriture des alimens qu'ils prennent & tombent dans une extrême langueur, ils se portent mieux & souffrent moins dans les commencemens du mal : mais plus il s'invétère , plus le malade est travaillé , les jambes lui enflent comme dans la leucophlegmatie , il vient à quelques-uns des ulcères aux lombes , qui se reproduisent ailleurs tandis qu'ils guérissent en un endroit ; il arrive enfin une suffusion qui rend entièrement aveugle. Cette phtysie est très souvent le fruit de l'intemperance des jeunes mariez , & des autres qui donnent tête baissée dans le plaisir. On observe que cette maladie cesse quelquefois & revient dans la suite ; ce que j'ai vû arriver au bout de sept années à un Medecin de ma connoissance , qui en avoit perdu la vûe , & qui éprouva sur lui-même le triste événement de cette maladie , qu'il avoit auparavant remarquée dans plusieurs autres.

Noté

Nouvelles Remarques.

LE marasme arrive également de cette Phrysie, comme de celle qui vient de la suppuration de quelque viscere, parce que le corps s'étant épuisé d'esprits, les fibres nerveuses se relâchent, le ressort des viscères qui dépend d'elles s'affoiblit, le sang ne se dépure plus à l'ordinaire, & le baume des parties devient incapable de la fonction à laquelle il est destiné. On peut encore tomber dans une espece de phrysie pour avoir respiré l'haleine d'un chat, comme l'assurent Avenzoar, proœm. liv. 1. theuz. Math. sur Diosc. liv. 6. chap. 25. & Paré liv. 20. chap. 24.

XXX. La pierre de la vessie.

LA pierre de la vessie est un des plus redoutables maux qui soient sortis de la boîte de Pandore; il est de longue durée, & se renouvelle le plus souvent après qu'on s'en est délivré la premiere fois. Lorsqu'on est attaqué de la pierre, si elle a déjà quelque grosseur, on ressent dans la vessie une pesanteur qui incommode, sur-tout lorsqu'on s'agite. L'on sent

Hh

une espece de chatoûillement vers le pubis & le périnée ; l'on a continuellement des envies & une difficulté d'uriner ; on rend l'urine comme goutte à goutte, elle s'arrête inopinément , & l'évacuation est plusieurs fois interrompue. On sent alors dans l'étendue de la verge beaucoup de douleur , particulièrement au gland à la fin de la miction , & dans le même temps on se sent pressé d'aller à la selle , il y en a qui urinent mieux de bout qu'autrement , sur-tout si la pierre est fort grosse , d'autres se courbent pour uriner plus facilement , & pour se soulager de la maniere qu'ils peuvent ils pressent & étendent la verge avec les doigts , les femmes qui ont la pierre portent fort souvent la main aux parties naturelles pour se gratter , & elles sentent la pierre lorsqu'elles avancent le doigt vers le col de la vessie. On voit de ces malades qui pendant leurs grandes douleurs contournent leurs jambes & les entrelacent souvent l'une dans l'autre ; l'urine qui s'échape ensuite est souvent blanche , épaisse , trouble , avec un sédiment purulent ou glaireux ; il y a quelque-

fois du sang délayé dans l'urine , ou bien elle est chargée de petits grumeaux de ce même sang.

Cette maladie est plus ordinaire aux enfans qu'en un âge plus avancé , & aux hommes qu'aux femmes. La pierre de la vessie est plus blanchâtre , plus grosse & plus dure que celle qui vient nouvellement des reins. Une petite pierre s'engage plus aisément dans le col de la vessie , & arrête plutôt l'urine qu'une grosse pierre , qui est aussi plus facilement repoussée & éloignée par une situation commode , ou par la sonde.

La pierre n'est pas un mal qui soit indifférent pour la vie , parce que les douleurs excessives & fréquentes qu'elle excite dissipent les forces , & les urines venant à être supprimées par l'obstruction que la pierre peut faire dans l'uretre , la mort est très prochaine. Les douleurs de la pierre de la vessie ont souvent produit le tenesme ou la chute du rectum , l'expérience nous fait connoître qu'on peut porter très long-temps la pierre sans en être beaucoup incommodé.

Hh ÿ

Nouvelles Remarques.

Lorsque la pierre est herissée de pointes, les douleurs sont très violentes, elle déchire même souvent la vessie, d'où il coule ensuite une humeur glaireuse qui enveloppe la pierre, se dessèche, se durcit à la longue, & augmente le volume du calcul lorsque ses pores se sont rassasiés des esprits salins de l'urine: c'est de cette manière que se produisent les diverses couches qu'on remarque aux pierres de la vessie. Fernel prétend qu'il n'y en arrive jamais qui n'ait été précédée de douleurs néphrétiques, & que c'est toujours la pierre des reins qui s'est accrue dans la vessie: Valetius, Rondel. & Jul. Alex. sont d'une opinion contraire.

*XXXI. L'Inflammation
de la vessie.*

L'Inflammation est un accident très dangereux qui n'arrive pas à la vessie, comme l'on croit ordinairement, mais au muscle de son col; il s'excite une Fièvre aiguë & ardente, la douleur occupe les environs du périnée & du pubis, elle est jointe quel-

quefois avec une ardeur & une tension qui gagnent jusqu'au nombril : on a souvent des envies d'aller à la selle , & l'on ne rend rien qu'avec beaucoup de peine. On urine aussi très difficilement , la vessie retient souvent les eaux , sur-tout lorsque le malade est couché ; elles distillent quelquefois goutte à goutte , non pas sans de grands efforts de la part du malade : mais outre ces accidens , le délire , le vomissement de bile , & le refroidissement des membres y surviennent. Cette inflammation est très rare , si ce n'est aux enfans qui ont la pierre , lorsque les grandes irritations qu'elle cause au sphincter de la vessie y ont donné lieu. Une urine purulente , qui donne un sédiment blanc & égal , éloigne le péril dans cette maladie : mais si la douleur ne s'apaise pas , & que la vessie ne s'amolisse point , je crains que le malade ne meure aux premiers redoublemens de la Fièvre. Il ne reste aucune esperance lorsque la Fièvre , qui est aiguë , se soutient long-temps dans toute sa force , & que les selles & les urines sont obstinément supprimées ou lorsque l'urine

Hh iij

ne donne aucun signe de coction & que les douleurs augmentent de jour en jour ; il y survient souvent une gangrene funeste. Lorsque la suppuration se fait, ce qui est encore très fâcheux, tous les symptômes sont plus pressans : mais si l'abcès s'ouvre heureusement, le malade évite le trépas ; les douleurs & les autres accidens se calment, l'urine coule abondamment avec le pus. On voit de ces abcès se faire jour par le périnée, & l'urine couler ensuite (par l'ouverture) le long de l'anüs.

Nouvelles Remarques.

L Ommius ne veut pas dire qu'il n'arrive jamais d'inflammation au corps de la vessie ; il auroit du moins grand tort de le prétendre, puisqu'il est constant, par les observations d'un grand nombre d'auteurs, qu'il s'y produit des abcès, des ulcères, & la gangrene : mais il se persuade avec raison que cette inflammation est plus ordinaire au col de la vessie, & il en donne les signes : si la vessie est enflammée, le délire, le vomissement de bile pure, la difficulté de respirer, & le froid des membres en sont les marques certaines.

*XXXII. Le sang qui vient
de la vessie.*

LA vessie rend du sang pour plusieurs causes, mais particulièrement à l'occasion des déchiremens très douloureux que la pierre fait au col de la vessie. Ce sang ne se mêle pas parfaitement avec l'urine, & tombe bientôt au fond du vaisseau, en forme de grumeaux : on rend même quelque peu de sang tout pur. L'urine dans cette maladie sort pour l'ordinaire à diverses fois, & comme goutte à goutte. Elle fait de la douleur en fortant, & cause une ardeur sensible à la racine de la verge : mais si le sang s'est figé dans la vessie, les symptômes sont terribles ; il en arrive des défaillances fréquentes, un resserrement de poitrine qui ôte la respiration : le pouls est obscur, petit & fréquent ; les envies de vomir, l'égarement de l'esprit, & la sueur froide s'ensuivent ; tout le corps s'affoiblit, devient pâle, & les membres refroidissent.

C'est pour l'ordinaire par quelque

Hh iiiij

accident qu'est arrivé l'hémorragie, le sang s'est arrêté ensuite & s'est figé dans la vessie : c'est dans ce temps-là qu'a pris le frisson, après lequel tous les symptômes que nous venons de dire surviennent. Le sang qu'on croit venir de la vessie coule plus longtemps que celui qui vient des reins.

Nouvelles Remarques.

L Es Chirurgiens doivent éviter, lors qu'ils introduisent la sonde dans la vessie, d'en offenser le sphincter : il pourroit en arriver une hémorragie, ou une inflammation. Si l'uretre est percée dans le corps caverneux de la verge, l'hémorragie qui s'ensuit est très abondante. Après une évacuation trop grande de semence le sang vient au lieu de cette humeur. Voyez Skenkius de coitu.

XXXIII. L'ulcere de la vessie.

L'Ulcer de la vessie est souvent une suite des autres maux de cette partie dont on a donné les signes. Celui du muscle de la vessie, qui vient d'un abcez que l'inflammation y a produit, est plus considerable & plus

fâcheux que celui du corps de la vessie, que l'acreté de l'urine, ou les meurtrissures & les déchiremens que la pierre peut avoir faits, y a causé. Si donc un abcez produit un ulcere au cöl de la vessie, il devient creux & fordide, il en sort une sanie & quantité de pus fétide qui se mêle avec l'urine & qui en fait le sédiment: mais si la membrane interne de la vessie est déchirée, même legerement, l'urine est grossiere, & mêlée d'un peu de pus ou de sang, & si-tôt que l'ulcere a gagné on remarque dans l'urine des pellicules & des grossieretez en maniere de son. Ces pellicules sont plus épaisses & plus grandes, si l'ulcere est au fond de la vessie, que s'il est seulement à l'entrée, vers son col & à l'uretre. Outre cela l'on a une continuelle envie d'uriner, & de la peine à s'en abstenir: mais lorsqu'on urine on ressent une douleur très vive au périnée & au pubis, sur-tout à la fin de la miction: cette douleur augmente de même si-tôt qu'on se tient debout. Si l'ulcere est devenu rongeur, l'urine est chargée d'une sanie mêlée de sang, & d'un pus fétide:.

mais très souvent, lorsque l'ulcère est fort fordide, sur-tout s'il vient d'une gonorrhée virulente, il y a dans l'urine des especes de filamens, qui sont d'abord déliez, & ensuite plus grossiers & qui épaississent l'urine; enfin elle est chargée de mucositez qui sont liez comme le glaire d'œuf. Ces filamens dont je viens de parler paroissent encore dans l'urine long-temps après que l'ulcère a été guéri.

On peut distinguer l'ulcère des reins de celui de la vessie. Quand les reins sont ulcerez l'urine sort plus librement, & ce qui s'est détaché de leur substance est rouge, soit que ce soient des caroncules ou des filamens semblables à des cheveux; la douleur est plus foible, le sang s'échape plus souvent, en plus grande quantité, & plus exactement mêlé avec l'urine: mais dans l'ulcère de la vessie, l'envie & la difficulté d'uriner sont plus fréquentes & plus fortes, ce qu'on rend est blanc, encore que les reins puissent aussi en être la source; mais venant de la vessie les douleurs sont plus pressantes, il y a moins de sang, qui est aussi moins mêlé avec l'urine. Lorsque l'un

des conduits de l'urine qu'on nomme ureteres est ulceré, l'urine est assez grossiere, mêlée d'un peu de sang ou de pus, qui surnage l'urine en forme de cheveux : on rend aussi alors des pellicules & une maniere de son : mais on ressent la douleur entre le rein & le pubis. Les ulcères des reins & des ureteres se guérissent plutôt que ceux de la vessie, & si l'on a vû de jeunes gens guérir de ceux-ci, ils sont incurables dans les vieillards.

Nouvelles Remarques.

SI un abcez, l'acrimonie de l'urine ou la pierre causent l'ulcere de la vessie ou de la partie interne de son col, cet ulcere est long-temps à se produire : les cantharides au contraire l'ont bientôt causé. Cet accident peut se guérir par les injections que l'on fait dans la vessie : mais lorsqu'il s'est reproduit plusieurs fois, ou qu'il est inveteré, il devient funeste. Si l'ulcere est au col de la vessie on ressent de la douleur au périnée, le tenesme survient quelquefois, la verge se roidit souvent dans les hommes, & les femmes font des efforts comme pour accoucher.

XXXIV. La retention d'urine.

L'Écoulement de l'urine est empêché de plusieurs manières : elle distille peu à peu ou avec beaucoup de douleur, ou elle est entièrement supprimée. Le premier accident s'appelle *strangurie*, le second *dysurie*, & le dernier *ischurie*. Les deux précédens peuvent être supportables, le troisième est très dangereux, & s'il continuë il cause la mort. Lorsque l'embarras est dans les reins on ressent une pesanteur ou quelque douleur aux lombes, ou du moins les signes de l'affection des reins ont précédé l'interception de l'urine. Dans cette occasion la vessie n'est ni remplie, ni tenduë, ni douloureuse, & la sonde ne fait rien écouler; on n'a même aucune envie d'uriner, qui seroit très grande si l'obstruction du col de la vessie arrêtoit l'urine, toute la région de l'hypogastre seroit fort tenduë & douloureuse, & la sonde feroit couler des eaux en abondance. Si le tenesme

survient à la suppression de l'urine, on doit mourir dans le septième jour, si la Fièvre ne vient à propos pour dégager les obstructions.

Dans la *dysurie* l'urine ne sort que difficilement & avec une grande douleur, soit peu à peu ou tout à la fois : la strangurie est un écoulement d'urine qui se fait goutte à goutte & toujours avec quelque effort, ou sans douleur, ou avec une douleur véhémente; s'il y a de la douleur, elle approche de la dysurie, & s'il n'y en a point, de l'ischurie. Si le volvulus survient à la strangurie le malade meurt en sept jours, à moins que la Fièvre ne procure l'éruption des urines. Cette maladie est plus longue dans les vieillards que dans les jeunes gens. Elle n'est funeste par elle-même ni aux uns ni aux autres : mais si quelque grumeau de sang arrêté dans le col de la vessie en est la cause, il y survient des symptômes terribles ; la couleur naturelle s'éteint, le pouls est petit, fréquent, foible, & devient ensuite insensible, le frisson survient & bientôt une Fièvre lente ; les nausées, les défaillances, les sueurs froides, & généralement tout ce que

nous avons dit qui arrive quand le sang s'est figé dans la vessie, sont les suites de cet accident.

L'urine coule quelquefois involontairement sans acrimonie & sans douleur. Cette incontinence d'urine ne reçoit point de guérison dans les vieillards, & si elle survient dans les Fièvres aiguës, lorsque les forces manquent, c'est un signe funeste.

Nouvelles Remarques.

SI dans une maladie aiguë il survient un frisson à la suppression de l'urine, Hippocrate avertit qu'on doit attendre une crise par les sueurs ou les selles, & que s'il ne doit point arriver de crise, ce symptôme est mortel. Les vieillards sont sujets à la strangurie, lorsque la vessie devient incapable d'une grande extension; c'est pour eux la marque d'une mort prochaine si leur urine n'est alors nullement ardente.

XXXV. La playe de la vessie.

DAns la playe de la vessie on sent de la douleur aux aînes, & la

région de l'hypogastre devient enflée, l'urine sort par la playe, on rend le sang au lieu d'urine; le vomissement de bile, le hoquet, le délire & la mort s'ensuivent.

Nouvelles Remarques.

F Allope, traité des playes du ventre chap. 20. dit avoir vû guérir une playe de la vessie, qui avoit été faite par une balle de plomb, & quoiqu'Hippocrate l. 6. Aph. 18. prétende que les playes de la vessie sont incurables, cela n'est pas toujours vrai, comme le remarque fort bien Galien sur cet endroit d'Hippocrate.



LES MALADIES *des parties naturelles.*

XXXVI. La Gonorrhée.

L'Écoulement de la semence, ou la Gonorrhée, est toujours une maladie longue & souvent dangereuse. C'est une effusion involontaire, constante & démesurée de l'humeur se-

minale, sans érection, sans volupté, & qui continuë même la nuit, sans que les songes y aient aucune part. Ce flux est quelquefois si long & si abondant qu'il en arrive une maigreur extrême, particulièrement aux lombes. Cette semence est crüe, aqueuse, liquide, ténue, & n'est pas entièrement blanche. Cet écoulement est ordinaire à ceux qui se sont livrés au plaisir avant l'âge de puberté. Les siècles modernes en ont vu naître une espèce qui vient de contagion, & qui conduit au mal Vénérien, juste châtiment de la licence & du libertinage. Dans cette Gonorrhée Vénérienne un virus blanc & jaunâtre coule incessamment, tant la nuit que le jour, & la même humeur s'étant enfin corrompue & aigrie déchire & ulcere l'urètre; ce qu'on connoît par la douleur qu'on ressent, lorsque dans l'érection la verge se tord en manière de corde. Cette douleur est plus grande & plus vive au commencement & à la fin de la miction, de même que celle de la strangurie ou de la pierre. Cette maladie est commune aux hommes & aux femmes: mais les femmes en sont plutôt attaquées.

attaquées, & en guérissent plus difficilement.

Ce flux convient avec les fleurs blanches en ce qu'il dure également : mais il y a cela de propre à la Gonorrhée, que le virus en est plus épais, & que son acrimonie cause le plus souvent des ulcères ; outre cela la Gonorrhée se continuë dans le temps des ordinaires, au lieu que les fleurs blanches cessent de paroître dans ce tems-là & même ne reviennent que quelques jours après.

Les ulcères internes de la verge sont longtemps à se guérir, & quelquefois, sur-tout dans la Gonorrhée virulente, ils creusent si avant qu'ils percent en dehors & ouvrent la peau. Si l'on néglige ces ulcères il se forme souvent dans l'uretre un tubercule charnu, ou bien une espece de verruë qui ferme le passage aux urines, de maniere qu'étant retenues entiere-ment, ou poussées dans un canal trop resserré, elles causent des douleurs qu'on ne peut éviter quelque situation que l'on prenne. On sent le tubercule, soit en pressant la verge, ou en y introduisant la sonde.

Nouvelles Remarques.

LA Gonorrhée continuelle n'est pas un écoulement de la semence, mais seulement du glaire des prostates, qui dans l'état naturel sert à défendre le canal de l'urètre de l'acrimonie de l'urine, & à faciliter (dans les mâles) l'éjection de la semence. Lorsque cette humeur s'est aigrie par le ferment vérolique, elle irrite continuellement les fibres du corps glanduleux, qui venant à se contracter expriment cette humeur dans l'urètre par les petites ouvertures qui sont aux côtes de la caroncule des vésicules seminales. Je ne nie pas cependant que ce ne soit la semence qui s'écoule dans ceux qui la rendent par intervalles avec quelque sorte de plaisir, & qu'elle ne se mêle quelquefois avec le glaire des prostates.

XXXVII. Le Satyriasis.

LA verge est quelquefois attaquée d'une maladie où elle reste dans une tension convulsive, accompagnée d'une palpitation voluptueuse. Cet accident est le Satyriasis des Grecs. Le Priapisme en est différent, par le défaut de volupté dans l'érection, & par l'extrême roideur de cette partie qui

est attaquée alors d'une convulsion permanente, qui selon quelques observations peut causer la mort.

Nouvelles Remarques.

L'Usage des médicamens chauds & acres, l'abondance de la semence, l'inflammation des prostates, l'obstruction des corps caverneux, une dose trop forte d'opium, &c. peuvent causer cette tension involontaire de la verge, dont parlent Galien liv. 6. *de loc. aff.* Cœlius Aur. liv. 3. chap. 18. *acut. morb.* Fernel, liv. 6. *Path.* chap. 13. &c.

XXXVIII. La Hernie.

Les bourses sont sujettes à l'inflammation, ou sans elle à la tumefaction, ou à l'expansion qu'on nomme *Hernie*. Il y en a de différentes fortes, & elles peuvent venir de plusieurs causes. Lorsque le péritoine, cette membrane qui renferme les intestins, & qui empêche qu'ils ne tombent sur les parties inférieures, s'est une fois rompu, ou relâché, il descend aussi-tôt, ou seulement l'é-

Li ij,

piploon , ou l'intestin , & une de ces parties ou plusieurs ensemble se glissent le long de l'aîne dans le scrotum , si néanmoins elles ne s'arrêtent pas à l'aîne , où la Hernie prend le nom de *Bubonocèle*. De quelque partie intestinale que soit formée la Hernie , c'est toujours également , dans l'aîne , ou dans les bources , une tumeur sensible & inconstante , qui grossit par la course , le travail , la repletion des viandes , & la retention de l'haleine ; & qui , lorsqu'on garde une situation égale & par le repos du corps , se dissipe de nouveau , soit d'elle-même , ou par l'impulsion des doigts , en aidant doucement la partie qui s'est engagée à rentrer dans le ventre. Si l'épiploon fait la Hernie , il remonte difficilement , soit par la diete , ou par quelque situation que l'on puisse prendre : mais s'il rentre , c'est sans le moindre bruit. Cette tumeur est encore inégale au toucher , molle , & glissante : les Grecs l'appellent *Epiplocèle*.

Si l'intestin descendu dans les bources fait la Hernie , c'est une *Entérocèle* ; la tumeur est sans douleur & sans inflammation , tantôt moindre ,

tantôt plus grosse ; & soit durant la veille ou durant le sommeil , elle disparoît entierement , mais plutôt & plus longtemps lorsqu'on garde le lit. Les efforts de voix , les grands repas , les mouvemens excessifs , & la trop grande contention des muscles à l'occasion d'un fardeau , *reproduisent* ou augmentent la tumeur : elle se resserre au froid , & se dilate à la chaleur : pour lors le scrotum est arondi & lisse au toucher : ce qu'il contient échape aux doigts qui le pressent , & rentre quelquefois dans le ventre naturellement ou par une legere impulsion , avec quelque murmure de vents. Le mal devient dangereux lorsque l'intestin s'engorge de vents & d'excrémens qui le grossissent , & ne lui permettent pas de rentrer dans le ventre , ce qui cause un *Volvulus* dont la mort n'est pas éloignée. On ressent alors de grandes douleurs aux bources , aux aînes , & dans le ventre ; l'estomac vient à se soulever , on vomit de la bile qui est d'abord rousse , ensuite verte , ou même noire.

On peut reconnoître si la Hernie vient de la rupture , ou seulement

du relâchement & de la dilatation du péritoine. Si la Hernie est arrivée soudainement & toute entière, après quelque violent effort, que la tumeur soit grosse & inégale, que quand le malade est couché l'intestin étant repoussé remonte avec bruit & reproduise la Hernie si-tôt qu'on est debout, ou en toussant seulement, ou en retenant sa respiration, il est constant qu'il y a une rupture au péritoine. Voici les signes du relâchement de cette membrane : la Hernie se forme peu à peu, quoy que ce soit qui y ait donné occasion, la tumeur est plus égale & plus dure dans son milieu, elle ne ressort pas avec bruit & ne retombe pas si-tôt lorsqu'on est debout : mais la Hernie qui vient de cette cause descend rarement plus bas que l'aîne, & celle qui vient de rupture s'y arrête aussi rarement. Celle-ci se peut plus aisément guérir dans les premiers sept jours, sur-tout dans les enfans : mais lorsqu'elle est invétérée, il n'y a plus de ressource que dans la Chirurgie, quoique l'opération en soit dangereuse. Il arrive quelquefois que l'omentum & l'intestin

déscendent en même temps ; ce que les Grecs ont nommé *épiploëntérocéle*.

Il y a encore des Hernies où le péritoine n'est en aucune sorte endommagé : en effet il s'amasse quelquefois dans les bourses des eaux qui l'étendent, & quelquefois c'est une excroissance de chair, ou des varices. Si la tumeur vient des eaux, ce que l'on nomme *hydrocéle*, elle est presque sans douleur, & tout le *scrotum* est exactement tendu : mais quoiqu'elle diminue le jour par la diète, ou à l'occasion d'une Fièvre, particulièrement aux enfans, il est très rare qu'elle se dissipe tout à fait. Cette tumeur recule au toucher lorsqu'il n'y a qu'une petite quantité d'eau ; mais si-tôt qu'il s'en est amassé suffisamment, c'est comme une bouteille qui résiste à la pression, & qui paroît transparente comme de la corne, en la regardant d'un côté opposé au jour. Si l'un & l'autre côté des bourses est rempli, il y a deux Hernies d'eaux. Lorsque cette humeur a séjourné long-temps, elle s'altère & corrompt même le testicule. L'*hydrocele* est très dangereuse dans les personnes cacochymes,

particulièrement s'ils ont de la disposition à l'hydropisie. Ainsi il est inutile de tirer ces eaux par la ponction, si l'on ne corrige la mauvaise qualité des suc de tout le corps, parce que l'humeur se renouvelle toujours si l'on n'ôte la première cause. Outre la hernie d'eaux il y en a une de vents qui produisent une tension très douloureuse : on appelle cette expansion, *Hernie de vents*. C'est toujours trop souvent, quoique rarement en effet, que la tumeur vient d'une excroissance de chair entre les envelopes du testicule ; c'est ce que les Grecs ont nommé *Sarcocèle*, *Hernie de chair*. Cette tumeur est permanente comme l'autre ; mais plus pesante, plus dure, plus opaque, & d'égale couleur dans toute sa masse : elle ne resonance pas si on la touche, & se forme peu à peu. Il nous reste à dire que la Hernie variqueuse, ou la *Circocèle* des Grecs, est une tumeur dure, oblongue, partagée en manieres de verges, ou de cordons rassemblez, & dont il est très rare de guérir.

Non.

Nouvelles Remarques.

L Es efforts de voix , les gémissemens des enfans , les chûtes , les courses violentes , un fardeau trop pesant & une forte toux , sont les causes les plus communes de la *hernie intestinale* , qu'on nomme vulgairement *descente de boyau*. Ceux qui s'affoient fort rarement y sont particulièrement sujets , & les petites personnes plutôt que les grandes. Je connois un homme qu'une Fièvre ardente a guéri parfaitement d'une *hernie d'eau* qu'il avoit. Platerus fait mention d'une hernie ventrale par la rupture du péritoine à côté de l'ombilic. Si la hernie est à l'ombilic même , on l'appelle *Exomphale*.

*XXXIX. L'inflammation
du testicule.*

L E testicule est quelquefois attaqué d'inflammation ; alors une douleur aiguë , la rougeur , la chaleur , & l'enflure jointe à la dureté , en sont les signes d'autant plus évidens que l'inflammation entreprend davantage sur le scrotum , ou plus obscurs au contraire à proportion que le mal

Kk

est plus concentré dans le testicule, n'y ayant que le Medecin qui puisse s'en appercevoir à l'aide du toucher. Suivant que l'inflammation est plus ou moins grande, la Fièvre s'en excite, ou non : mais si l'on use de remedes qui ne conviennent pas, & qui étouffent le mal sans le dissiper, il en demeure souvent une tumeur dure, sans chaleur ni rougeur, qu'il est impossible de bien guérir.

Nouvelles Remarques.

L'Inflammation du testicule peut venir du froissement de cette partie, d'une playe, ou d'une gonorrhée virulente. La suppuration n'y est pas moins à craindre que le schirre. Jacotius *in coac.* p. 826. parle d'un jeune homme qui mourut d'une tumeur très douloureuse à l'un des testicules, à l'occasion d'un ulcere au péritoine, qu'on découvrit après la mort.

XL. L'inflammation de l'uterus.

LA matrice est sujette à quantité de maladies qui sont également longues & dangereuses. L'une des plus

considérables est l'inflammation de toute cette partie, & non pas seulement de son coû, qui en est plus souvent attaqué. La douleur que ressent la malade est très vive, & par élanemens ; elle se fait même sentir jusqu'au pubis, quand l'inflammation est plus grande à la partie antérieure de l'uterus, & elle cause alors la difficulté d'urine, ou une strangurie. Si la partie postérieure est plus fortement enflammée, le ventre en est supprimé, & la douleur se porte aux lombes : mais si l'un des côtez est particulièrement attaqué, la tension est sensible à l'aîne, & l'on remuë difficilement la cuisse & la jambe qui sont pour lors engourdies. La personne est travaillée d'une Fièvre aiguë & d'une grande douleur de tête, particulièrement en devant, vers la racine des yeux. La douleur se communique aussi au bas ventre, au pubis, aux îles, & à toutes les parties qui environnent l'uterus, auxquelles on ressent de la tension, & quelque pesanteur. On remarque une ardeur considérable dans les flancs ; l'estomac commence à s'attaquer, il survient

Kk ij

des nausées, & le hoquet. La malade ne trouve aucune situation qui lui convienne; elle souffre également soit assise, couchée, ou debout; si elle marche, elle se soutient à peine, & elle est obligée de boîter: elle est plus incommodée lorsqu'elle se couche du côté où elle a moins de mal. Si l'inflammation est au côté de la matrice, où, comme j'ai déjà dit, elle arrive plus communément & le plus souvent par les emportemens d'une passion indiscrete, le ventre est alors plus douloureux, de même que l'entrée de l'utérus, où si l'on porte le doigt, on le trouve fermé & l'on y sent une ardeur & une dureté considérable. Cette inflammation se peut guérir, mais l'autre est incurable. Ces inflammations produisent souvent le schirre, quelquefois elles se convertissent en cancers, mais ordinairement elles font un abcez qui redouble aussitôt les élancemens, aigrit la Fièvre, qui souvent est interrompue de frissons, avec des redoublemens fréquens, inégaux & irreguliers. Tous ces symptômes diminuent sitôt que le pus est formé, & recommencent dans le

temps de son éruption. Alors les urines ou les excréments sont quelquefois retenus, il paroît souvent une tumeur vers le pubis, & l'on sent à cet endroit la fluctuation du pus de l'abcès, il ne tarde pas à s'ouvrir soit au dedans de la matrice ou dans l'abdomen, où le pus s'amasse souvent en si grande quantité qu'il grossit le ventre en manière d'hydropisie : mais si le pus s'écoule par le côté de la matrice, la malade guérira pourvu qu'il soit blanc, égal, ténu & sans mauvaise odeur ; si au contraire il est virulent, fétide & de diverses couleurs, on a tout à craindre. Après que l'abcès s'est ouvert, & que le pus en est sorti, il s'y fait un ulcère fardide, & l'on ressent une douleur rongearce à cet endroit ; il en sort une sanie qui change souvent de couleur & de consistance, & qui ne coule pas toujours également : l'odeur en est quelquefois très forte, ou bien elle n'en a point, en sorte qu'on croiroit que ce soient des fleurs blanches. Si l'ulcère est dans la longueur du côté de la matrice, on peut le sentir avec le doigt : mais s'il est plus avant, on s'en rapporte à la

Kk iij

qualité de l'écoulement : ainsi lorsque c'est un ulcere simple , qui ne vient pas d'un abcez , & où il n'y a que la membrane interne de l'uterus ou du vagin qui ait souffert de l'érosion , il n'en sort qu'un peu d'humeur blanchâtre , égale & épaisse : mais si c'est un ulcere fordide , qui vienne d'un abcez , il en découle une sanie plus abondante , quoiqu'avec peu de douleur , & pour lors l'ulcere acquiert souvent une telle malignité qu'il corrompt les membranes voisines & gagne continuellement : cet ulcere, qu'on appelle dépascent , est bien plus fordide , plus fétide , & plus difficile à guérir que le premier. Dans ce rencontre , comme lorsqu'il y a depuis long-temps un schirre à la matrice , il y a beaucoup de disposition au cancer. S'il arrive qu'il s'y forme un cancer , on a des douleurs aux aînes , au bas-ventre , & aux lombes ; on sent dans la matrice un poids très incommode , la Fièvre survient , qui est moins ardente que dans l'inflammation , & on vit long-temps avec ce mal. Si le cancer s'ouvre & s'ulcere , outre la douleur & la dureté , les bords de l'ulcere

deviennent élevez, livides & sales, il en découle une humeur fétide, ténue, noire ou peut-être jaûne. Ce vice de la matrice est incapable de guérison, au jugement même d'Hippocrate.

Nouvelles Remarques.

Hippocrate, *lib. 1. de morb. mul.* dit que s'il arrive une inflammation à la matrice d'une femme nouvellement accouchée, le ventre est ardent, tendu, élevé, & que l'on ressent à l'estomac & au diaphragme une oppression qui empêche de respirer librement : mais si des ulcères à la matrice y produisent l'inflammation, le pus qui en sort est fétide & mêlé de sanie, les ulcères gagnent & causent enfin la mort, ou si la malade en guérit, les cicatrices des ulcères la rendent stérile. Hippocrate dit encore, *lib. 2. de morb. mul.* que lorsque l'utérus s'est enflammé, les petites veines de son cou deviennent sensiblement rouges, & font un réseau en manière de toile d'araignée, &c.

XLI. Le schirre de la matrice.

Quelquefois le schirre vient d'une inflammation qui n'a pû se re-

Kk iiiij

foudre ni se convertir en abcez, & il occupe ou toute la matrice ou une partie seulement. C'est une tumeur dure qui n'est presque point douloureuse : mais on n'urine & l'on ne rend du ventre qu'avec effort. Lorsque la personne est debout, elle sent un poids qui presse les parties naturelles, & qui lui semble prêt à tomber. Elle a de la peine à remuer, particulièrement à marcher ; quelquefois le ventre devient enflé comme d'une hydropisie, qui à la fin ne manque pas d'arriver.

Le schirre de la matrice est quelquefois d'une grosseur si considerable, qu'on pourroit croire que ce soit une mole renfermée dans la capacité de l'uterus. Ambr. Paré en rapporte un exemple, livre 23. chapitre 36. Le schirre invéteré de la matrice n'admet qu'une cure palliative & dégenere souvent en cancer.

XLII. Les vents dans la matrice.

LA matrice demeure quelquefois enflée & tendue pendant toute la

vie , d'une grosseur extraordinaire : alors tout le bas-ventre est extrêmement tendu & douloureux. Cette douleur s'étend jusqu'au diaphragme & à l'estomac , on la ressent aux deux côtes & à l'un ou l'autre aîne, quelquefois aussi à tous les deux ; outre cela l'ombilic , les lombes , le pubis & la tête même en souffrent. On remarque qu'il sort par intervalles des vents de la matrice ; lorsque la malade se baisse , il s'y fait un mouvement & un murmure comme dans les tranchées du ventre ; si l'on frappe sur l'abdomen , il retentit comme un tambour , ce qui marque qu'il y a des vents dans l'utérus. Si la substance de la matrice s'en est remplie de même que sa capacité , les douleurs sont très aiguës. Cette maladie est assez ordinaire aux nouvelles accouchées , & les expose à un danger très présent.

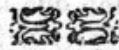
Nouvelles Remarques.

QUand les vents étendent la matrice le sein grossit (avec douleur) & des- enfle à proportion que le ventre se gonfle ou s'abat. Cette enflure arrive tout d'un coup , soit après une évacuation im-

modérée, ou ensuite d'un accouchement laborieux, l'enflure est tantôt moindre, tantôt plus grande sans aucune fluctuation ni dureté, & la tension est égale par toute la circonférence de l'utérus, &c. M. Donat, *lib. 4. hist. mir. med. cap. 25.* rapporte l'histoire d'une enflure pareille avec de fréquentes palpitations dans l'abdomen, quoique la malade n'ait point cessé d'être réglée. Voyez encore Paré, *liv. 25. chap. 34.* Dôd. *obf. chap. 49. &c.*

XLIII. L'Hydropisie de matrice.

LA matrice est attaquée d'une hydropisie plus véritable lorsque sa capacité est remplie d'eau. Le ventre est enflé sensiblement, on y ressent une grande pesanteur, & quand on remue le corps on entend le bruit des eaux qui s'entrechoquent. On a vu des femmes qui se purgeoient naturellement tous les mois des eaux qui s'amassoient dans leur matrice, sans menacer la vie, suivant l'observation de quelques sçavans.



Nouvelles Remarques.

Hippocrate, *l. 1. de nat. mul.* donne ces signes de l'hydropisie de matrice Les ordinaires, dit-il, viennent dans les commencemens en petite quantité & mal conditionnez, bientôt ils ne paroissent plus, le ventre s'étend, le sein diminué, le corps emmaigrit. Si les eaux sont contenues dans la capacité de l'uterus, son entrée est fermée très exactement; au lieu qu'elle est lâche & entr'ouverte si ces eaux sont renfermées dans des vésicules, ou entre les membranes de ce ventre.

XLIV. La Mole.

LA Mole n'arrive jamais que par un commerce des deux sexes. C'est une masse (informe) de chair entourée de peau & de membranes, & parsemée de quantité de veines sans os & sans intestins. Cette chair croissant de jour en jour *par la nourriture que le sang lui apporte* grossit jusqu'à étendre la matrice comme un fœtus de huit mois. La mole demeure quelquefois très long-temps sans intéresser la vie en aucune sorte; on en a vû tomber

d'elles-mêmes après quatre ou cinq ans, elles se détachent le plus souvent au troisième ou au quatrième mois, non pas sans exposer la personne à un très grand danger. Les ordinaires retenus, la grosseur & la fermeté des mamelles, les dégoûts, la pâleur du visage, l'accroissement du ventre, devoient tromper l'espérance du pere : mais si ces marques confondent le faux germe avec la véritable conception, d'autres signes ôtent le doute. Dans la Mole la tumeur est plus dure, & la production est par elle-même sans mouvement ; c'est un fardeau qui n'a qu'un mouvement de masse quand on le pousse ou que la femme change de situation. Alors le mouvement n'est pas doux & léger comme celui d'un enfant : mais le poids tombe rudement du côté qu'on est panchée : enfin la malade se délivre de cette chair informe, ou des amas de sang & d'humeurs, & quelquefois aussi de quantité de vents. Ces vents peuvent causer des douleurs pareilles à celles de l'accouchement : mais la malade emmaigrit toujours, de quelque cause que vienne la grosseur contre nature, le marcher de-

vient pénible à cause du fardeau que le ventre supporte, & sitôt que le foye s'est flétri, l'hydropisie ne manque point d'arriver. Si l'on diffère de faire sortir la Mole, souvent on y vient trop tard. Si dans l'absence des signes d'une véritable conception les mois sont arrêtés, & que le ventre grossisse sans hydropisie, il est évident que la matrice souffre une extension contre nature, soit d'un faux germe, d'une Mole, ou par les vents.

Nouvelles Remarques.

A Vic. l. 10. de *anim.* croit avec Plutarque & Pline *hist. nat.* l. 10. c. 6. que la Mole s'engendre sans le concours du mâle, par le mélange du sang & de la semence de la femme: mais Hippocrate, l. de *ster.* & de *morb. mul.* prétend qu'elle ne se produit que de la semence masculine trop foible & délayée. Actuarius tient là-dessus le parti d'Hippocrate: pour moy je pense qu'à la vérité il n'arrive point de Mole aux filles qui n'ont pas été corrompues: mais qu'une femme qui est privée depuis long-temps du commerce de son mari, ayant encore le sang empreint des esprits de la semence virile, peut produire une Mole. Donat est ridicule d'attribuer aux Moles une ame sen-

sitive , puisqu'elles n'ont pas même les organes des sens.

XLV. Les convulsions & la suffocation de matrice.

LA matrice quitte quelquefois sa situation naturelle, & descend, remonte, ou s'appuye sur l'un des côtez. Cette convulsion est quelquefois si forte qu'elle souleve la matrice & la pousse contre l'estomac, d'où on l'écarte avec la main. Dans cette maladie l'épigastre fait de la douleur, la respiration est très difficile, & la malade tombe en une foiblesse qui n'ôte pas la presence de l'esprit : mais lorsque l'uterus descend en enbas, si la personne est debout, elle sent comme une masse qui presse sur les parties naturelles, par où on peut la sentir avec le doigt si on le porte au fonds du canal. Quand la malade est couchée, ou qu'elle va à la selle, elle ressent une forte pression à l'intestin droit, mais si elle est couchée sur le ventre, elle ne peut uriner qu'avec beaucoup de peine. Cette maladie est encore plus

fâcheuse quand la matrice est renversée, & qu'elle avance en dehors, ce qui n'arrive que rarement : pour lors la douleur est très grande au pubis, la malade a des convulsions & des mouvemens involontaires, le fonds de l'uterus paroît en dehors, à la portée du doigt, de la grosseur d'un œuf d'oye, ou même d'autruche : si l'on ne remet bientôt la partie, il ne sera plus possible de la reduire à son état naturel. Lorsque l'uterus est poussé par la convulsion vers l'un ou l'autre aîne, tout le membre du même côté, particulièrement la cuisse, ressent un engourdissement mêlé de froid. L'aine & quelquefois l'interieur de la hanche sont pénétrés d'une douleur très vive, qui augmentant de plus en plus cause une convulsion aux nerfs, & produit ce qu'on appelle la fureur uterine.

La suffocation de matrice est une maladie très fâcheuse. Les premiers symptômes sont les nausées qui sont rarement suivies du vomissement, ensuite le dégoût avec des mouvemens de vents dans le ventre. La respiration devient difficile, fréquente & courte.

elle s'affoiblit de plus en plus, il semble que la poitrine soit oppressée, & la malade presque suffoquée. Il survient même une legere défaillance qui ne change pas beaucoup le pouls : enfin la tête est attaquée & l'esprit s'égare dans des idées tantôt de fureur & tantôt de crainte ou d'autres passions semblables : mais il arrive le plus souvent un profond assoupissement durant lequel la malade pâlit, perd la parole, le sentiment & le mouvement : on la croit tombée du haut mal, ou surprise d'apoplexie. Sa respiration est très foible, rare, & si obscure qu'on croit facilement qu'il ne s'en fait plus. Le pouls s'affoiblit de même, & semble éteint, quoiqu'à la vérité quand l'attaque est legere il ne change presque pas. Sitôt que le paroxisme cesse la matrice se relâche peu à peu, & laisse couler quelque humidité : pour lors on entend murmurer les intestins, les yeux s'ouvrent & les jouës reprennent une couleur plus vive. Le sentiment, le mouvement, & la presence de l'esprit reviennent ; la malade recouvre alors son premier état, & se souvient parfaitement de tous les accidens

dans de la maladie, qui diffère de l'épilepsie en ce qu'ici l'on ne roule point les yeux comme dans le haut mal, qu'on n'a point d'écume à la bouche, & que la convulsion est beaucoup plus légère. Cette suffocation de matrice a des retours fréquens dans quelques personnes, & peut même devenir funeste, soit durant l'accez ou quelques heures après. Il y a des signes pour connoître ce danger, comme si l'attaque dure long-temps, que la respiration soit extrêmement difficile, que le pouls soit prompt & déréglé, ou qu'il soit devenu imperceptible & qu'alors le sentiment & le mouvement périssent. En effet il survient une sueur froide aux extrémités, & la syncope annonce la mort. Le mal est moins déplorable tandis que la respiration est libre, surtout si l'on ne perd pas le sentiment ni le mouvement, quand même on remarqueroit tous les autres symptômes. Cette maladie a des paroxismes comme l'épilepsie, & revient plus souvent dans l'hyver & dans l'automne : mais elle attaque particulièrement les filles nubiles qui sont de tempérament chaud & humide, & les jeunes

Ll

femmes qui sont privées depuis quel-
que temps du commerce de leur
époux, de même que celles que les
médicamens plutôt que l'âge ont ren-
du stériles.

Nouvelles Remarques.

G Alien, de loc. aff. c. 5. ne convient pas
avec Hipp. que la matrice remonte
vers le diaphragme, & quoique Fernel, 6.
path. c. 16. se croye obligé de chanter la
palinodie, & d'abandonner le sentiment
de Galien, il ne me persuade point que la
matrice, qui est arrêtée dans la situation
par des ligamens très forts, puisse mon-
ter jusqu'au diaphragme, & que n'étant
pas naturellement plus grosse qu'un œuf
de poule dans les filles, la grosse boule
que l'on sent, dans ces prétendues convul-
sions de matrice, soit cette partie même.
Je croy bien plutôt que ce sont les intestins
qui entrent dans des mouvemens spasmo-
diques, lorsque le levain d'une semence
corrompue est porté dans les vaisseaux du
mésentère & dans les glandes intestinales.
Mais si cette humeur corrosive passe dans
le cœur & le poulmon, le pouls & la res-
piration sont interrompus. Si le cerveau
en reçoit la maligne impression, il arrive
un délire très violent, qu'on appelle fureur
uterine. Il y a trois degrez de suffocation
de matrice. Le premier, lorsque la respi-
ration est difficile, le pouls petit, & que
le sentiment n'est pas perdu. Le 2. quand le

pouls & la respiration manquent, qu'il ne reste qu'un petit mouvement de la poitrine & que les extrémités refroidissent. Le 3. quand avec ces accidens les bras & les jambes sont en convulsion.

XLVI. Les ordinaires.

VOici le lieu de parler des écoulemens ordinaires au sexe. Quand le sang des règles est de bonne & d'égale couleur, que l'écoulement se fait tous les mois régulièrement en la même quantité & à pareils jours qu'il a accoutumé d'arriver, il est dans l'ordre de la nature & utile à la santé. Lorsque ces règles doivent paroître, on ressent des frissonnemens, des lassitudes, une pesanteur de tête & des douleurs au cou : mais si les ordinaires coulent trop long-temps ou trop abondamment, ou qu'ils soient depuis long-temps supprimez, il en arrive de très grandes maladies. Hipp. a donc eu raison de dire que soit que les règles coulent trop abondamment ou trop peu, c'est la cause des maladies où la matrice a toujours beaucoup de part. Si les règles ne viennent point dans le

Lij

temps & l'âge où elles doivent paroître, tout le corps s'appesantit ; la tête est aussi douloureuse, particulièrement vers le coronal, & à la racine des yeux, de même que le cou, les aîcelles & les lombes. Souvent la personne a des frissonnemens comme une femme enceinte, des envies fréquentes de vomir & du dégoût, ou même un peu de Fièvre, elle est triste, inquiète, & desire le commerce d'un homme ; son urine est épaisse, trouble, rouge & quelquefois noirâtre. La longue retention des mois est la source des plus fâcheuses maladies, comme de la manie, de la mélancolie, de l'épilepsie, de la paralysie, de la suffusion, de la toux, de l'asthme, de la suffocation utérine, des schirres dans les viscères, de l'hydropisie, de la goutte, de la palpitation, de la syncope, & d'autres semblables maux. La femme dont les mammelles rendent du lait quoiqu'elle ne soit pas enceinte, ni nouvellement accouchée, a sans doute une retention de ses ordinaires qui lui causera de très vives douleurs de tête, ou d'autres desordres dans quelqu'autre partie ; si cependant elle vient à rendre du sang

par les narines, il n'y a plus rien à craindre. Celles qui n'ont point encore enfanté sont plus dangereusement & plus facilement surprises d'une retention de leurs regles que celles qui ont engendré, parce que dans celles-ci les vaisseaux sont plus ouverts qu'aux autres.

Il est également dangereux que les ordinaires excèdent leur durée ou leur quantité, tout le corps s'en affoiblit, la couleur s'éteint, l'appetit se perd, la digestion se fait mal, il s'en excite des ressentimens de Fièvre, les pieds deviennent œdémateux & enflés, il arrive enfin une leucophlegmatie universelle. Si le flux de sang survient après l'accouchement, il n'est pas dangereux & cesse de lui-même : mais si l'avortement l'a causé, il expose la malade au danger d'une mort précipitée. Si elle a quelque gros vaisseau rompu, le sang coule avec profusion : mais si le vaisseau ouvert est petit, le sang ne sort que peu à peu & en petite quantité. Si l'érosion donne lieu à l'écoulement, le sang vient peu à peu & avec douleur. Les ordinaires durent plus long-temps aux femmes qui sont

de temperament humide , & si-tôt qu'ils sont supprimez , elles deviennent leucophlegmatiques.

Nouvelles Remarques.

Si les regles ne viennent pas à l'ordinaire , il faut particulièrement distinguer si la grossesse n'est pas la cause de leur suppression. Ainsi l'on doit remarquer que dans la grossesse la couleur a coutume d'être assez vive , que l'esprit ne souffre aucune alteration , & que les accidens cessent après les premiers mois , au lieu que dans la retention symptomatique des ordinaires la couleur se déprave , l'esprit est triste & inquiet , & les autres accidens sont d'abord peu considerables & croissent de plus en plus.

XLVII. Les fleurs blanches.

Les femmes sont sujettes à un flux symptomatique , qu'on nomme *fleurs blanches*. Ce n'est pas un sang pur comme celui des regles : mais une humeur vitiée qui coule (à toute heure) plus ou moins abondamment. Cette humeur est tantôt liquide comme une crème , tantôt jaunâtre ou pâle ,

acre & mordicante, sans odeur, ou avec une grande fétueur. De telle nature que soit ce flux, les parties naturelles en sont toujours mouillées, cette personne devient pâle & sans couleur, elle perd le goût des viandes, & emmaigrit sensiblement par le défaut de suc nourricier. Quand cet écoulement est invétéré, les yeux deviennent gros & enflés & la respiration s'engage de plus en plus. Non-seulement les adultes sont sujettes aux fleurs blanches, mais encore les jeunes filles avant l'âge de puberté, ce qui cause aux unes & aux autres une affreuse pâleur.

Nouvelles Remarques.

CE flux cause la tristesse, la crainte, la pesanteur du corps & la stérilité si l'humeur coule de la matrice même & non de son cou. Quand l'humeur est blanche & visqueuse, le vice de l'estomac peut y donner lieu; si elle est plus délayée ou roussâtre, on peut en accuser les obstructions du foye: mais le plus souvent ce flux est causé par la pituite qui abonde dans les vaisseaux, jointe avec la foiblesse de l'utérus. Dans les commencemens de cette maladie les mois paroissent à l'or-

dinaire : mais dans la suite ils ne viennent plus , & il arrive une petite Fièvre déréglée ou une Fièvre aiguë accompagnée de frissonnemens , de dégoût , de douleurs à l'estomac , aux lombes & aux aînes , & quelquefois de vomissemens , avec une oppression de poitrine & des vertiges.

XLVIII. La stérilité & la conception.

A Vant de parler de l'avortement & de l'accouchement difficile , nous traiterons des empêchemens de la conception & des signes qui l'accompagnent. Une femme ne peut concevoir si sa matrice est froide & épaisse , parce qu'alors la semence , qui est portée à cette partie , perd sa force , & le feu caché qu'elle renferme s'y éteint aussitôt : mais si la matrice est trop sèche & trop échauffée , le germe s'y corrompt par le défaut de nourriture. Si la personne est trop grasse , & que l'uterus soit pressé par l'omentum , ou si cette femme est trop maigre & délicate : si ensuite des ordinaires le cou de la matrice demeure humide & ne sèche point , la conception ne sçauroit
se

se faire. Lorsqu'une femme n'est pas enceinte, quoiqu'elle se persuade de l'être depuis plusieurs mois, parce que ses ordinaires sont supprimez & que son ventre grossit, certainement elle a des douleurs à la tête & à l'épigastre, & si elle a du lait, c'est en petite quantité & un lait séreux : celle au contraire qui a conçu en effet est exempte de ces douleurs, à moins qu'elles ne lui soient ordinaires, & son lait est de bonne qualité. La fécondité maintient la santé & avance la vieillesse ; la stérilité conserve plus long-temps les agrémens de la jeunesse, mais elle rend valétudinaire.

Voici les signes de la conception. Une femme a conçu lorsqu'au milieu des embrassemens de son mari elle a rendu sa semence avec une extrême volupté au moment ou presque aussitôt qu'elle a reçu celle du mâle, & si l'une & l'autre est restée dans la matrice, dont le col soit demeuré sec après l'action. Cette femme se sent le même jour saisie de frissonnemens par tout le corps, & sa matrice se resserant, elle y a senti quelque sorte de chatouillement. L'entrée de la matri-

Mm

ce se ferme alors si exactement qu'on auroit peine à y introduire la pointe d'un stylet, & elle se contracte quelque temps après, enforte que la sage-femme ne pourroit observer ces parties. Cependant les regles ne paroissent plus à l'ordinaire, si ce n'est peut-être aux premiers ou aux derniers mois de la grossesse, quoiqu'à la vérité cet écoulement ne vienne que des veines du cou & non du corps de la matrice, & qu'alors il ne soit pas plus dangereux qu'aux filles. Bien-tôt les mamelles grossissent, les lombes & tout le ventre s'étend, sans aucune pesanteur fâcheuse, en quoy la véritable conception differe de la mole & de l'hydropisie : mais outre ces marques le front se couvre quelquefois de taches citrines ou livides, les yeux sont ternis, languissans & comme meurtris : l'urine est citrine, ou d'une couleur pâle & obscure, elle est trouble & grossiere, la moindre agitation y fait des bulles, ou fait tomber au fonds des grossieretez qu'on voyoit à sa superficie disposées en maniere de cercle. Le sédiment en est épais, & ressemble à un amas de flocons de laine

mal unis. Si l'on y verse du vin blanc elle devient comme le bouillon de fèves cuites ; enfin l'enfant commence plutôt ou plus tard à remuer : mais il se déclare presque toujours par ses mouvemens vers le milieu de la grossesse.

Ce sont là les signes de la conception , & l'enfant cause déjà de grandes incommoditez à sa mere. Si elle étoit auparavant sujette à quelque indisposition , elle ne manque pas d'en ressentir des atteintes vers le second ou le troisième mois. Elle commence d'avoir des lassitudes, elle souffre des douleurs & de la pesanteur aux reins , aux aînes & dans les cuisses , elle est fortement assoupie pendant le jour , elle a du dégoût & des nausées qui sont quelquefois suivies d'un vomissement de bile ou de pituite : mais s'il n'arrive pas alors de vomissement , cette femme commence aussitôt à respirer avec peine , il survient des vertiges, des étourdissemens & même une legere défaillance. Cette personne est dégoûtée des meilleurs alimens , & leur préfere des choses dont on ne fait point d'usage , comme la craye , le

Mm ij

charbon , la terre & autres choses semblables : mais tous ces accidens ont coûtume de cesser au quatrième ou au cinquième mois.

Si les mammelles d'une femme enceinte viennent tout à coup à diminuer, elle est au risque d'avorter. Si lorsqu'elle porte deux enfans l'une des mammelles s'exténue, si c'est la mamelle droite, dit Hippocrate, elle avorte d'un garçon, si c'est la mamelle gauche, d'une fille, parce qu'ordinairement les garçons sont placez sur le côté droit, & les filles de l'autre. Il y a lieu de craindre l'avortement si la mere est attaquée d'une maladie aiguë ou si on la saigne mal à propos, ou qu'on lui donne de violens purgatifs, particulièrement au commencement de la grossesse, & sur la fin lorsque l'enfant a passé le septième mois. Un dévoiment peut encore causer l'avortement, le flux des hémorroïdes est aussi dangereux aux femmes enceintes, & un érysipelle de matrice leur est funeste pour l'ordinaire.

Si le lait coule, sur-tout s'il est aqueux, c'est une marque de la foiblesse de l'enfant, comme la fermeté

des mammelles en est une du contraire. Il est difficile que l'enfant se porte bien, si durant la grossesse les regles viennent comme auparavant. Si la Fièvre survient à une femme grosse, ou que sans cause manifeste elle emmaigrisse considérablement, l'accouchement sera difficile & dangereux, si elle avorte elle court risque de la vie. Les femmes qui sont fort maigres & délicates avortent le plus souvent sans danger, jusqu'à ce qu'elles aient acquis quelque embonpoint : mais si celles qui sont médiocrement grasses avortent le second ou le troisième mois, quoiqu'il ne leur soit pas arrivé d'accident extraordinaire, c'est sans doute parce que les cellules du placenta sont remplies d'une lymphe épaisse & muqueuse, en sorte que cette partie, devenue elle-même pesante, ne peut plus soutenir le poids de l'enfant. Quelque accident qui arrive aux femmes enceintes, on ne doit pas désespérer du succès de leur grossesse, si ce n'est lorsque les mammelles viennent à se désemplir.

Si le fœtus est mort dans le ventre de la mère, elle ne sent plus de

Mm iij

mouvement dans cette partie, qui est lourde, comme si elle alloit tomber, & paroît (de même que dans l'hydropisie) enflée, tendue & chargée d'un poids très incommode. Pour lors les côtes du ventre sont extraordinairement froids, l'haleine est de mauvaise odeur, les yeux s'enfoncent & font de la douleur, les oreilles & les narines sont froides, *les lèvres livides* & la couleur du visage blaffarde : cette femme ressent des frissonnemens par tout le corps, elle tombe en foiblesse, & quelquefois dans des convulsions pareilles à l'épilepsie, il lui est impossible de prendre le repos du sommeil.

Nouvelles Remarques.

LEs femmes qui ont la voix grosse, rauque & forte, qui ont de la barbe, ou les cheveux & le poil noirs, épais & crépus, sont ordinairement stériles. Si l'on fait recevoir par la matrice la fumée de quelque aromat, comme l'encens & le styrax, & que l'odeur de cette suffumigation passe jusqu'aux narines, & le goût jusques dans la bouche, cette femme n'est pas stérile, dit Hippocr. On peut ajouter aux signes de la conception que Lommius rapporte, que les yeux sont plus enfoncés

& plus écartez qu'à l'ordinaire, la salive abonde dans la bouche, les veines des mammelles deviennent verdâtres, le poulx est aussi plus grand, plus prompt & plus fréquent, & si les ordinaires paroissent, c'est en moindre quantité qu'avant la conception. Si la femme est enceinte d'un garçon, la mamelle droite est plus grosse, & l'œil du même côté plus élevé & plus brillant que l'autre, outre cela le teint est plus vif & le corps plus alerte que si elle est enceinte d'une fille.

XLIX. L'avortement & l'accouchement difficile.

VOici les signes qui précèdent l'accouchement difficile. Les mammelles s'exténuent d'elles-mêmes ou répandent un lait aqueux, les côtes & le haut du ventre sont opprésés, on ressent aux reins & dans les îles une pesanteur extraordinaire qui ne permet presque pas de marcher; si l'enfant est encore en vie, il ne remue que foiblement; en fin il vient à couler une eau sanieuse & ténue, ensuite une eau sanglante, après quoy il sort du sang, avec des caillots qui sont suivis de l'exclusion du fœtus.

Mm iiij

Lorsque l'enfant est parvenu sans danger jusqu'au terme que la nature a prescrit pour sa naissance, la femme qui en est en travail souffre davantage à le mettre au monde, si c'est une fille que si c'est un garçon. Elle accouche plus difficilement si elle est grasse que si elle est maigre : mais beaucoup moins pour l'ordinaire lorsque l'accouchement est naturel que dans l'avortement. L'accouchement est difficile, si les eaux se sont toutes écoulées avant la sortie de l'enfant, ou si elle est précédée d'une longue & abondante effusion de sang, ou si cette femme a souvent ressenti des frissonnemens & une légère douleur pendant un temps considérable avant l'enfantement. Hippocrate a fort bien remarqué que les faibles douleurs (dans le travail d'enfant) donnent une vaine confiance & sont en effet dangereuses, parce qu'elles ne sont pas telles qu'elles devroient être. Si la mere ne se vuide pas bien après l'accouchement, le ventre & souvent les cuisses deviennent enflées, la douleur & le froid occupent les reins & le bas ventre, quelquefois la défaillance s'ensuit, Si la Fièvre prend

après l'accouchement & avec une douleur de tête continuë & véhémente, certainement il y a peu d'espérance pour la vie de la mere.

Nouvelles Remarques.

UN dévoiement excessif, la rougeur extrême du visage dans une Fièvre, la douleur au fond de l'œil, une maladie aiguë, sur-tout au huitième mois, menacent de l'avortement; de même qu'une forte toux, un effroy, une chute, des ris immoderez, les efforts des muscles, la course à cheval, les éternûmens, &c. peuvent le causer. Lorsqu'une femme ne peut porter son fruit, si elle est enceinte d'une fille, l'avortement arrive les premiers mois de la grossesse, si c'est d'un garçon, il se fait plus tard. Si l'hiver est chaud & pluvieux, & le printemps sec & froid, les femmes enceintes courent risque d'avorter, particulièrement celles qui sont à leur première grossesse.

E. La playe de matrice.

LOrsque la matrice a reçu quelque playe, on ressent de la douleur aux aînes, dans les hanches & aux cuisses, le sang coule en partie par

la playe & en partie par le vagin, il survient un vomissement de bile, & quand la mort est prochaine on remarque les mêmes accidens qui arrivent aux playes du cœur.



LA GOUTTE.

IL y a plusieurs sortes de Goutte, celle des mains, celle des pieds, & la Sciatique. Cette maladie qui attaque les articles est toujours de longue durée, elle passe du pere au fils dans plusieurs générations plus qu'aucune autre maladie, & durant ses accez elle cause des douleurs très aiguës. La Goutte se jette quelquefois soudainement sur tous les articles: mais elle prend le plus souvent peu à peu & par degrez; pour lors elle commence par de legeres douleurs aux mains ou aux pieds, particulièrement à ceux qui ont naturellement beaucoup de chaleur, enforte qu'à moins qu'on ne se soit déjà senti des atteintes de Goutte, on ne croiroit pas que la douleur qu'on

ressent vînt de cette cause. La douleur gagne insensiblement les autres articles, cette maladie attaque particulièrement ces endroits, où elle exerce toute sa cruauté. Quand la Goutte est invétérée, les vertèbres de l'épine, les jouës & quelquefois la gorge ressentent la douleur, toutes les jointures en reçoivent les douloureuses impressions. L'endroit que la Goutte a une fois attaqué souffre à la moindre occasion, & est également blessé du froid comme du chaud. Mais soit que le mal ait vieilli avec la personne, qu'il soit survenu dans la vieillesse ou dans un autre âge, il est certainement incurable si-tôt qu'il s'en est formé des duretez ou *nœuds* qui sont ordinaires dans la Goutte. Ce sont ces *nœuds* qui écartent les jointures, qui disloquent en quelque façon les os des articles & dépravent leurs mouvemens. Il n'est pas fort difficile de soulager les jeunes gens qui ont la Goutte, lorsqu'ils aiment le travail, qu'ils menent une vie réglée & qu'ils ont le ventre libre, sur-tout si l'humeur qui produit la Goutte n'est pas mélangée de differens suc, & pourvû qu'il n'y ait aucune

callosité. La dysenterie est très favorable dans cette maladie, ou quelque autre dévoiement : mais rien n'y est plus pernicieux que le trop grand usage du vin ou des femmes. Une Fièvre peut causer la Goutte ou en guérir. C'est un signe très salutaire dans les maladies des articles s'il arrive des varices, ou un flux d'urines qui soient troubles & grossières.

Nous avons observé tout ce qui convient à la Goutte en général, venons maintenant à ce qui est particulier dans chaque espèce. La Chyragre ou la Goutte aux mains s'arrête au carpe ou au métacarpe, ou aux articles & aux ligamens des doigts. L'enflûre, la rougeur, la chaleur, & une douleur par élancemens y sont les signes de la Goutte. La podagre ou la Goutte au pied attaque la malleole ou la plante, particulièrement la jointure du pouce, on la remarque aux mêmes signes dont nous venons de parler. Les Eunuques, les enfans avant qu'ils aient fait usage des plaisirs de l'amour & les femmes qui n'ont pas leurs règles, sont rarement atteints de la Goutte. Dans l'une & dans l'autre

Goutte, la partie qui est ordinairement attaquée, s'affoiblit & s'exténue. Les atteintes de Goutte cessent au bout de quarante jours : elles ont coutume de revenir au printemps & dans l'automne plutôt qu'en une autre saison. La Sciatique ou la Goutte à l'ischium ne se fait pas sentir à l'article de la cuisse : mais au haut de la fesse, & se communique aussi à la cuisse, à la jambe & au pied. Cette douleur se porte quelquefois aux aînes, & cause une difficulté d'urine en irritant la vessie. Alors la cuisse est tantôt froide & tantôt chaude : rarement voit-on de tumeur en dehors, & plus rarement encore de rougeur ni de chaleur.

La Sciatique est de toutes les espèces de Goutte celle qui cause pour l'ordinaire de plus grandes douleurs ; elle vient souvent après de longues maladies par un dépôt d'humeurs sur l'ischium. Pour lors elle dure très long-temps, & passe quelquefois l'année, sur-tout si l'on a un grand engourdissement à la partie malade, si toute la cuisse (jusqu'à la hanche & au rein) est refroidie, si le ventre est paresseux, & qu'il ne rende rien qu'on

n'ait pris auparavant quelque purgatif, & que l'excrément ne soit qu'une matière glaireuse, enfin si la verge est incapable d'érection, & que le malade ait plus de quarante ans. Il est rare de guérir d'une Sciatique l'hiver ou l'automne : mais plutôt au printemps & en Eté. Les jeunes gens en ressentent des douleurs aussi vives que les vieillards : mais ils en guérissent plutôt, & ordinairement en quarante jours : ils sentent aussi moins de froid & d'engourdissement dans la cuisse & au rein. Si la douleur cesse d'attaquer le côté & descend plus bas, il y a lieu de bien espérer : mais si sans quitter l'ischium, elle se continuë aux parties supérieures, c'est une fâcheuse marque. Quand le mal est invétéré, si la tête du *fémur* quitte la boîte de l'*ischium*, la cuisse se flétrit, & l'on ne peut marcher qu'on ne boîte, si l'on ne travaille à rétablir la partie. L'on sçait par plusieurs observations que l'hydropisie vient souvent d'une Sciatique. Si la goutte se jette sur l'os de l'épaule on n'y voit point de chaleur, de rougeur ni de tumeur. Lorsqu'elle afflige le coude ou le genou, l'enflûre

& la douleur sont très sensibles : mais il n'y a qu'une rougeur & qu'une chaleur legere.

Nouvelles Remarques.

LA Goutte est une humeur très acre qui irrite violemment les membranes qui environnent les articles & les tendons qui y aboutissent, & parce que ces parties sont d'un sentiment très vif, les douleurs de la Goutte sont aussi très aiguës, sur-tout dans la chyragre, ou lorsqu'on met l'article en mouvement. Il faut prendre garde qu'en fortifiant ces parties pour y empêcher le dépôt, ou en détourner l'humeur de la Goutte, elle ne se porte dans les viscères, où le danger en seroit plus grand : ainsi lorsque la goutte est confirmée & qu'elle reprend par intervalles, il vaut mieux n'en essayer pas la guérison que de s'exposer à la faire rentrer en dedans. La Sciatique du côté gauche est plus véhémente qu'au côté droit, selon Avicenne. Il est très vrai que les Eunuques peuvent être attaquez de la Goutte, Skenk en fournit des preuves. Mizault. (*Mem. cent. 1. apb. 50.*) dit que la Goutte n'est absolument funeste que lorsque l'humeur s'est jettée du côté gauche de la poitrine, & que le doigt annulaire de la main gauche est devenu enflé & noueux; Levin Lemne dit la même chose.



REMARQUES SUR les maladies de la peau.

I. La Galle.

LA peau du corps humain est sujette à un grand nombre d'incommoditez qui marquent la mauvaise qualité des humeurs, mais qui par elles-mêmes sont le plus souvent sans danger. La Galle est une grande âpreté de cuir avec de petits ulcères accompagnés de démangeaison & quelquefois d'érosion. La peau se couvre de pustules, tantôt plus humides & tantôt plus sèches : mais qui s'étant ouvertes, laissent de petits ulcères qui rendent de la sanie, & qui bientôt se couvrent d'une croûte dure & solide. Le mal est d'autant plus grand que les galles sont plus nombreuses, que la démangeaison est plus forte, qu'il y a moins de parties qui en soient exemptes, & que le sommeil est plus troublé.

blé. Cette Galle a de mauvaises sources & se guérit difficilement : c'est aussi pour cette raison qu'on la nomme Galle férine ou sauvage. Quelquefois cette galle se guérit tout-à-fait, & quelquefois elle revient à certains temps de l'année : les vieillards s'en délivrent rarement. La plus mauvaise est celle qui vient à la tête.

Comme les véritables causes & les remèdes des maladies de la peau sont aussi peu connus que leurs signes sont manifestes, je me propose d'en donner quelque jour au public un traité particulier, suivant mes principes appuyez de l'expérience ; c'est pourquoi je n'ajouterai point ici de remarques sur ces maladies.

I 1. L'Impetigo.

L'Impetigo est encore un mal plus fâcheux que la galle, il paroît en mille endroits de la peau des duretez seches qui la rendent très inégale, l'on est encore fatigué par les demangeaisons qui importunent à tout moment. Cette gratelle vient souvent aux mains

Nn

ou aux pieds. Elle renferme quatre espèces dont la moins fâcheuse approche assez de la galle, rend la peau âpre & rouge, lui ôte la souplesse & cause des envies de gratter très pressantes, d'où vient qu'on la nomme vulgairement *gratelle*. La seconde espèce plus mauvaise encore, est lorsque la peau est plus âpre, plus rouge, & couverte de pustules plus élevées, cette autre espèce de *gratelle* s'appelle *dartre*, c'est l'*Impetigo* des Latins, & le *λεηχήν* des Grecs. La peau est fort âpre, elle souffre une forte érosion, & fournit de petites écailles qui se détachent, tandis qu'il s'en forme d'autres audeffous, lorsqu'on gratte plus fortement. La *dartre* s'étend & entreprend sur les parties voisines, elle se dissipe & paroît vulgairement à certains temps.

La troisième sorte est plus incommode encore que les précédentes. Elle occupe les tempes (ou tout le haut de la tête jusqu'aux tempes) & ne se guérit jamais parfaitement; la peau est dense, épaisse, dure, élevée, & crevaslée par trop de sécheresse; elle produit des écailles noirâtres en manière de gros fon, avec une forte éro-

tion de la peau, c'est une espece de galle que les Grecs nomment *ὄζα*.

La lépre est aussi comprise sous le genre d'*Impetigo*. Elle gagne insensiblement par tout le corps, dont elle rend la peau toute galleuse de couleur blaffarde, & la corrompt de maniere qu'elle ressemble à la peau des Elephans : en effet elle devient extrêmement dure, épaisse & s'ouvre en mille parts, toute couverte d'écailles pâles ou blanchâtres, qui étant détachées laissent couler le sang.

Les *dartres* négligées dégènerent souvent en *galle ferine*, & celle-ci en *lépre*. Ceux qui sont ataqez de la *lépre* ou de la *galle ferine* maigrissent de plus en plus, & tombent dans une espece de langueur. L'*Impetigo* diffère de la galle proprement dite, en ce que celle-ci a des pustules seches, d'où il ne sort pas de sanie, & c'est le *Scabies* des Latins.

III. Le Vitiligo.

L'*Alphe* ou le *Vitiligo*, est un vice de la peau, où elle se couvre

Nn ij

de taches diversement arrangées, distinctes les unes des autres, & qui changent souvent de place. La partie est insensible de telle sorte qu'on peut la percer avec une aiguille, sans y causer de douleur. J'en compte deux especes : la premiere est proprement dite *Alphe*, & la seconde *Leuce*. Dans la précédente les taches sont plus superficielles, & il semble que ce soit une ombre d'une couleur particuliere qui soit arrêtée sur la peau, & qui lui ôte son coloris naturel : mais ces taches sont ou blaffardes ou noires : si elles sont noires, c'est proprement ce qu'on appelle *melas* en grec, & l'on en fait une troisième espece d'*alphe*. L'autre espece qu'on nomme *leuce* n'est pas seulement superficielle à la peau, mais toutes les chairs jusqu'à l'os en sont pénétrées. La premiere sorte d'*alphe* peut se dissiper par les remedes, la seconde ne se peut guérir, ou laisseroit du moins des vestiges ineffaçables de sa couleur au même endroit. Dans cette seconde espece les poils sont toujours blancs, & dans l'autre ils ne perdent pas leur couleur naturelle. Si dans l'*alphe* on perce la

peau avec une aiguille il en sort du sang ; ce qui n'arrive pas dans la *leuce*, où l'on en tire seulement une sanie fort délayée ; l'un & l'autre est inconstant & change de place : mais dans les uns leur mouvement est plus lent & plus vîte dans les autres. On use de cette expérience pour connoître si le mal est guérissable ou non ; on incise la peau, ou bien on la perce seulement avec une aiguille, & s'il en sort du sang, ce que nous avons dit qui arrive le plus souvent dans l'*alphe*, on peut espérer la guérison, & nullement s'il n'en sort qu'une sanie blanche & délayée. Il est aussi inutile de recourir aux remèdes si le mal est invétééré, s'il occupe une grande étendue de la peau à plusieurs endroits du corps, s'il a pénétré bien avant dans la chair, si la couleur est fort différente de la naturelle, & qu'on n'y remarque aucunement de rouge, enfin si la peau étant frottée d'un linge rude ne change point du tout de couleur. La cachéxie produit souvent ce vice de la peau, qui sous cette cause ne promet rien que de fâcheux.

IV. Les Exanthèmes.

PROPOSONS maintenant nos remarques sur les Exanthèmes. Avant qu'ils paroissent le corps devient pesant, l'on ressent des pointillemens universels, avec une grande douleur de tête & à la poitrine, dans la gorge, & au dos, où elles sont moins sensibles, la bouche est si sèche qu'on ne rejette qu'à peine les crachats, les yeux s'avancent hors de la tête, les narines demangent, la voix est rauque, la respiration est fréquente & tout le visage enflammé : cependant l'on est accablé de sommeil, & saisi d'une Fièvre qui a toutes les marques de la Synoque.

Lorsque l'humeur corrompue commence à pousser au dehors, tous les symptômes dont je viens de parler sont plus forts, particulièrement la douleur de tête & la difficulté de respirer ; le pouls seul demeure également fréquent, fort & vite, comme auparavant. Si-tôt que les Exanthèmes paroissent ils couvrent tout le

visage de taches qui sont autant de pustules qui s'élevaient en pointe, ou s'étendent en largeur ; les unes sont nommées *pustules larges*, & les autres *pustules sublimes* ; les dernières s'ulcerent & demangent, ce qui n'arrive pas aux autres. La crise de cette maladie se fait ou par les selles qui évacuent les matières corrompues, ou par des sueurs abondantes. Cette maladie est ordinaire dans la jeunesse, & il y a fort peu de personnes qui n'en soient attaquées : les enfans & ceux du premier âge y sont le plus sujets ; elle arrive rarement aux personnes avancées en âge & leur est funeste, sur tout dans la vieillesse. Quoique les Exanthêmes puissent attaquer dans toutes les saisons, ils sont cependant plus fréquens au printemps & sur la fin de l'automne, & arrivent plutôt aux corps humides qu'aux tempéramens secs. Il y a moins à craindre lorsque les Exanthêmes paroissent de bonne heure, ce qui se fait quelquefois du moment de l'invasion : mais plus souvent au troisième ou au quatrième, & quelquefois au cinquième jour de la maladie. Il n'y a de même aucun

danger lorsque les pustules sont élevées en pointe, qu'elles mûrissent aisément & bientôt, qu'elles sont rouges, grandes & éloignées les unes des autres, ou que la Fièvre n'est pas violente, & qu'elle cesse si-tôt que les Exanthêmes ont paru. Ceux qui ne paroissent que tard & peu à peu sont dangereux, sur-tout s'ils sont de couleur de pourpre, il ne manque pas d'y survenir de fréquentes défaillances. Si ces pustules sont livides, vertes ou noirâtres, elles sont pernicieuses comme celles qui rentrent après avoir paru. Que peut-on espérer si la Fièvre est forte, que la difficulté de respirer soit très grande, si l'on remarque une inquiétude extraordinaire, une soif ardente, & un grand affoiblissement? Tous ces symptômes joints ensemble établissent un pronostic funeste, sur-tout si les pustules sont larges. La syncope, ou les urines vertes, lorsque le malade est affoibli, sont ici des signes d'un état déplorable. Il est aussi pernicious de rendre une urine noire, après qu'on en a rendu de rouges comme du sang. On doit particulièrement observer dans cette maladie la respiration &

& la voix : plus l'une & l'autre approchent de l'état naturel, moins il y a de danger ; & plus on y remarque d'altération, moins il reste d'espérance. Ceux qui succombent à cette maladie demeurent suffoquez, comme d'une esquinancie, ou périssent par des tranchées, & des dévoimens qui ôtent les forces de la nature. Souvent les Exanthêmes se répandent dans le public sans aucune marque de peste, & alors ils n'ont rien de funeste : mais souvent ils surviennent dans la peste, & aux mauvaises crises de la Fièvre de sang. On en guérit pour l'ordinaire lorsque les pustules sont sublimes : mais rarement si elles sont larges & plates.

Hip. Aët. &c. confondent sous les noms d'extymes & d'exanthêmes toutes les efflorescences de la peau, soit taches ou pustules. Lommius n'emploie que le mot d'exanthêmes pour marquer les unes ou les autres : mais on entend à présent par exanthêmes les taches de pourpre, & par extymes ce qu'on appelle rougeolle & petite vérole.



LES MALADIES

qui attaquent indifferem-
ment diverses parties du
corps, & qui ne sont parti-
culieres à aucune.

I. L'Inflammation.

L'Inflammation que l'on nomme
aussi *Plegmon* se reconnoît à ces
signes. La partie affectée s'enfle, &
resiste à la compression ; on y remar-
que une tension, une chaleur & une
rougeur sensible, avec une douleur
par élancemens. L'Inflammation se
dissipe quelquefois heureusement par
la resolution insensible de l'humeur, ou
elle acquiert une malignité pernicieuse,
ou étant mal guérie elle dégénere en
schirre, ce qui est toujours fâcheux.

*Les mêmes raisons qui m'ont em-
pêché d'ajouter mes remarques sur
les maladies de la peau ont lieu pour*

La plupart de celles-ci, outre que ce que Lommius en a écrit me paroît remplir suffisamment le dessein de cet ouvrage.

II. La Gangrene & le Sphacele.

LA Gangrene & le Sphacele sont souvent les déplorables suites d'une inflammation. Dans la première, la partie est mortifiée & a perdu sa chaleur naturelle ; alors la couleur vive de l'inflammation, la douleur & les battemens sont dissipés : mais dans le Sphacele, que les Latins ont nommé *Syderatio*, la partie après avoir perdu entièrement le sentiment, le mouvement & la vie, devient toute noire, molle, corrompue, fétide & cadavéreuse. Cet accident mène à la mort si l'on ne peut retrancher à l'heure même la partie où il est survenu.

III. Le Charbon.

Avant que le Charbon paroisse, l'on ressent une grande deman-

Oo ij

geaison à l'endroit où il doit s'élever. Bien-tôt on y remarque une rougeur obscure comme celle de la poix résine ou du bitume, & l'on commence à y ressentir une douleur très aiguë. Une ou plusieurs pustules très ardentes soulèvent tout à coup la peau à une hauteur médiocre; la couleur en est noire, quelquefois livide ou pâle. Quand la pustule s'est ouverte il s'en fait un ulcère qui se couvre d'une croûte épaisse comme celle qu'auroit faite un fer ardent. Les bords du Charbon sont tellement enflammés que la peau se brûle & se recuit avec la chair qui est dessous, de manière que si on veut la détacher on arrache nécessairement avec elle toute la chair. Les parties voisines du Charbon participent de la chaleur & de la douleur qu'il excite: mais outre ces accidens il survient un frissonnement qui agite le malade, & qui est suivi d'une grande Fièvre, accompagnée de nausées, d'assoupissement & de palpitations. Le Charbon ne suppure pas; mais il s'en détache à la fin quelque partie comme d'une chair corrompue & cautérisée, & il devient un ulcère creux & for-

de. Cette maladie est très aiguë & pernicieuse, sur-tout quand la Fièvre s'en excite, & que le Charbon n'est pas éloigné des principaux viscères, comme aux aîcelles, & aux aînes, parce qu'il rentre plutôt étant en ces endroits, qu'ailleurs; ce qui est très funeste, principalement si l'on remarque encore plusieurs mauvais signes: souvent même lorsque le Charbon paroît vers l'estomac ou à la gorge, il n'y a aucun intervalle entre son éruption & la mort. Le Charbon le moins dangereux est celui qui est rouge; s'il est pâle on peut encore espérer: mais celui qui est noir est très pestilentiel. Devant & durant les temps de peste on voit des Charbons de toute espee, qui pour lors sont tous funestes: mais quand il en arrive dans un autre temps, où il n'y a point de soupçon de peste, quoique les douleurs qu'il cause puissent effrayer, on peut néanmoins le guérir assez facilement.



IV. L'Erésipele.

D Onnons maintenant nos remarques sur l'Erésipele, soit simple ou accompagné d'ulcere. Il y a cela de commun à l'un & à l'autre, qu'il commence ordinairement par un frissonnement suivi de la Fièvre; que la douleur & l'enflure y sont moins grandes que dans l'inflammation, & qu'il gagne la peau de plus en plus. La couleur de l'Erésipele est d'un rouge mêlé de jaune, qui disparoît quand on presse la peau, & qui revient dès qu'on retire la main. Outre cela dans l'Erésipele simple, comme dans celui où il y a ulcere, il n'y a point de tension ni de battemens. L'un & l'autre entreprend également sur les parties voisines, & quitte à proportion de la place qu'il occupoit.

L'Erésipele simple cause une legere inflammation, & une rougeur sans ulcere, on l'appelle *Goutte rose* (*ὀρθόγλωσσα* dans Hippoc. in *Aph.*) Hippoc. dit que c'est un signe funeste lorsque dans une esquinancie il a paru un Eré-

sipele (à la poitrine) qui vient à rentrer en dedans. Quand l'Erésipele est accompagné d'érosion, on le nomme feu sacré ; pour lors il n'y a que la surface de la peau qui soit endommagée, & sur laquelle il se fait des croûtes furfureuses, ou bien toute l'épaisseur de la peau s'ulcère, & se couvre de petites pustules qui rendent de la sanie. L'Erésipele vient ordinairement au visage plutôt qu'ailleurs, & se répand quelquefois sur toute la face, qui s'enfle dans cette occasion, & si l'on n'y remédie au plutôt, le mal gagne quelquefois de manière qu'on a à craindre que la personne n'en soit suffoquée.

Il est toujours bon que l'Erésipele sorte en dehors, & dangereux qu'il rentre en dedans. Il est toujours mauvais que la partie attaquée d'Erésipele vienne à se corrompre ou à suppurer : cela n'arrive point d'ordinaire dans l'Erésipele simple, parce qu'il est plus à la superficie de la peau, & que l'humour transpire plus aisément.



V. Le Herpes.

IL y a un autre vice de la peau qui approche assez de l'Erési-pele, on le nomme *Herpes & Papules* après Celse. Il en est de deux espèces, l'un simple & plus superficiel, l'autre rongeur & malin. Dans le *Herpes* simple la surface de la peau se couvre de très petites pustules qui la hérissent, la corrodent légèrement, & y causent de la rougeur & des démangeaisons. Ce mal s'étend en rond, & quitte souvent le milieu pour s'élargir tout autour. Ces petites pustules ressemblent assez aux grains de millet, d'où vient qu'on les nomme pustules miliaires. Mais dans le *Herpes* rongeur, non-seulement la superficie de la peau s'ulcère comme dans l'autre espèce : mais elle est même toute pénétrée tant de la rougeur que de l'érosion. Quand les pustules sont ouvertes il n'en sort point de sanie ni de pus ; & quoique ce vice du cuir soit d'ailleurs fort semblable au *feu sacré*, il est aisé néanmoins de l'en distinguer, parce que

l'érésipele a de plus grandes pustules, qu'elles se remplissent d'humeur, & qu'en s'ulcerant elles rendent une sa-
nie purulente.

Le *Herpes* de l'une & de l'autre espece est le moins dangereux de tous les ulceres rongeurs qui serpentent sur la peau : il n'est pourtant pas facile de le guerir tout d'abord, sur-tout lorsqu'il ne s'étend pas en rond, & si on veut le guerir avant le temps, on le fait changer en *Imperigo*.

VI. L'Oedeme.

L'Oedeme est une tumeur lâche, molle & blanche, sans douleur, sans chaleur, & où le doigt s'imprime aisément. Cette tumeur vient assez souvent aux jambes & entreprend quelquefois tout le corps comme il arrive dans la *leucophlegmarie*, dans la *phrysie* & la *cachéxie*. La tumeur se dissipe par la transpiration ou la resolution de l'humeur ; ou bien elle dégénere en nœuds & en duretez : elle est plus ordinaire l'hyver à ceux qui donnent dans la crapule, & aux vieillards.

VII. Le Schirre.

LE Schirre est une tumeur dure, massive & sans douleur, lorsqu'il est formé ; il est de couleur entre le rouge & le noir, il est petit dans les commencemens & s'augmente peu à peu. Le foye & plus souvent la ratte contractent cette tumeur qui donne occasion à de très grands maux ; elle arrive aussi aux autres parties du corps lorsqu'on a mal pansé une inflammation ou un érysipele. Le Schirre qui est encore nouveau peut se guérir, lorsqu'en appuyant sur la partie il fait de la douleur ; mais quand il est confirmé, & tout-à-fait insensible, il n'est plus guérissable. Quelquefois le Schirre se resout de lui-même ; mais pour l'ordinaire il persiste dans sa dureté, ou même il prend la nature du cancer.

VIII. Les Ecouëilles.

LES Ecouëilles ont quelque ressemblance avec le schirre, ce sont

des tumeurs dures qui arrivent particulièrement aux glandes du col, où elles s'arrangent les unes auprès des autres ; elles gagnent quelquefois les aîcelles, la poitrine, & le sein dans les femmes ; quelquefois elles naissent aux aînes. Les Ecouëilles sont moins fâcheuses lorsqu'elles sont égales, rondes, élevées & dégagées, d'une médiocre dureté, sans inflammation, sans douleur, & toutes semblables au schirre : mais lorsqu'enfin l'humeur s'en est aigrie, il se forme un ulcère qui ronge les chairs voisines, & qui approche quelquefois de la malignité du cancer. Alors la Fièvre y survient, la tumeur est inégale, elle a des battemens douloureux, & l'on y voit de grosses veines noirâtres sur toute la surface. Le mal s'aigrit à force qu'on le touche, il dure autant que la vie parce qu'il ne mûrit jamais, & soit qu'on le guérisse par les topiques ou par l'extirpation, il renaît auprès de la cicatrice. Quelles que soient les Ecouëilles il est difficile de s'en délivrer ; elles arrivent souvent aux enfans, à qui elles sont moins dangereuses ; mais elles viennent plutôt à ceux

qui ont le cou court, les tempes aplaties & les machoires larges : elles arrivent plus rarement aux personnes d'un âge avancé, sur-tout aux vieillards : mais s'il leur en vient elles sont incurables. On veut aussi que les Écrouelles schirreuses soient moins traitables que d'autres.

I X. Le Cancer.

LE Cancer est un mal qui n'apporte pas moins de danger, que sa durée cause d'ennuis ; les auteurs Grecs l'appellent *καρκίνον*. La tumeur en est dure, ronde, inégale, plus affreuse que le Charbon : mais non pas aussi brûlante. Il cause de la douleur aux parties voisines, & quoiqu'il paroisse mollasse à la vûe, il est très dur au toucher ; il est environné de veines gonflées & tendues, ou pâles ou livides, & qui semblent courbées en manière de pattes d'écrevice. Quand le Cancer commence à paroître il est de la grosseur d'un pois, dur, rond, d'une couleur obscure, sans douleur ni chaleur, ou bien avec l'une & l'autre.

tre : mais il augmente bientôt au volume d'une fève , ensuite à la grosseur d'une noix ou même davantage. Quelquefois le Cancer n'est pas ulcéré : mais s'il le devient , outre les accidens que j'ai déjà marquez , l'érosion pénétre & creuse peu à peu la partie, qui paroît une chair corrompue , d'où il sort une sanie très empestée , ténue , noire ou jaune , & détestable par son odeur & sa quantité : l'ulcere est inégal ; ses bords sont calleux , noirâtres & arrondis , le dedans est couvert d'une ordure épaisse & noirâtre qui fait horreur à voir. Une Fièvre lente n'abandonne point , avec de fréquentes défaillances , sur-tout si le Cancer n'est pas loin du cœur. Quelquefois l'érosion ouvre une grosse veine , d'où il s'ensuit une hémorragie : mais le Cancer gagnant toujours de plus en plus il ne manque point de causer la mort. On observe qu'encore que le Cancer puisse arriver indifferemment à toutes les parties du corps , il se forme néanmoins le plus souvent aux mammelles dans les femmes , à la bouche , aux yeux , à la matrice , à la verge ou à l'anus , sur-tout lorsque les ordinaires

ont été long-temps supprimez, ou si l'on a guéri d'anciennes hémorroïdes, ou qu'on ait essuyé une longue Fièvre quarte.

Le Cancer recent, & qui n'a pas encore jetté de profondes racines se peut guérir: mais quand il s'est affermi & fortifié, pour ainsi dire, contre les remedes, ou qu'il s'est ulceré, il ne reste d'autre ressource que d'en faire l'extirpation: en effet tous les remedes ne font qu'irriter le mal, loin de le guérir. La Chirurgie même y est souvent dangereuse: si on y applique le cautere, il s'enflamme aussitôt & acquiert une nouvelle malignité qui précipite la mort; si on en fait l'extirpation, il renaît de la cicatrice, & germe infailliblement la perte du malade.

X. La Playe.

N'Oublions pas ce qui concerne les playes & les ulceres. La Playe la moins dangereuse est celle qui est faite en ligne directe dans la chair, & qui n'a fait que diviser les

fibres sans les froisser ni les déchirer : en effet lorsqu'un fer aigu a fait une playe , elle est plus aisée à guérir que si c'étoit un fer émouffé. Une playe est mauvaise quand un morceau de la partie est emporté , ou qu'étant détaché d'un côté il pend de l'autre. La playe la plus dangereuse est celle qui est faite en rond. Une playe est mortelle au cœur , au cerveau , à l'estomac , à la veine porte , à la moëlle de l'épine , au travers du poulmon , des intestins grêles , ou à quelque veine ou artere considerable de la gorge. Le péril est aussi certain , mais plus éloigné , quand les membranes du cerveau sont endommagées , ou la substance du foye , les reins , la ratte , la matrice , la vessie ou le diaphragme. Le même accident est dangereux aux aîcelles & aux jarrets , s'il y a à ces parties quelque gros vaisseau ouvert , ou ceux de l'anus ou des testicules , parce qu'on ne pourroit empêcher l'hémorragie. La playe n'est pas moins dangereuse aux endroits décharnez , comme aux jointures , au poignet , à l'épaule , à l'aîne , aux tendons , aux nerfs , aux arteres , aux membranes , aux os & aux cartilages.

Il y a du danger dans toutes les grandes playes. Les enfans & les jeunes gens guérissent plutôt de quelque playe que ce soit que les vieillards, un homme robuste plutôt qu'un homme foible, un homme charnu plus aisément qu'un autre qui est ou trop grêle ou trop massif : enfin si le blessé est temperant & sobre, plutôt que s'il est adonné au vin & aux femmes. On guérit bientôt d'une playe dans le printemps, plus tard en été ou en hyver, & très lentement en automne. La convulsion qui y survient est mortelle. Hippocrate veut encore que la suppression des selles y soit de mauvais présage.

XI. L'Ulcere.

L'Ulcere n'est pas toujours simple, mais l'enflure & la meurtrissure l'accompagnent quelquefois, ou bien il se couvre d'une chair superflue ; ailleurs on y remarque des varices, & assez souvent des bords durs & livides : quelquefois peu de temps après que la cicatrice s'en est faite, l'inflammation

mation y revient & l'Ulcere se renouvelle; ce qui arrive très certainement lorsqu'il y a carie à l'os qui se trouve dessous : on peut prévenir cette cause si l'on sçait que quand l'os devient gras, il noircit & se carie ensuite.

L'Ulcere malin ou *cacoëtique* se cicatrise difficilement, d'où il prend le nom de *dyssepulotique* ; il arrive particulièrement dans la *cacochymie*, ou dans les maux du foye & de la ratte, pour lors il a presque toujours des bords calleux, ou des varices alentour, & tout le corps devient d'une pâleur extrême. Cet Ulcere devient rongeur, & non-seulement il réduit en fanie les chairs corrompues, mais il mange encore les chairs vives des environs ; on le nomme alors Ulcere dépascent : cette malignité lui vient quelquefois de l'imprudence du Chirurgien qui a aigri les humeurs par des purgatifs trop acrés, donnez mal à propos à des blesez. L'ulcere cacoëtique peut aussi avoir lieu dans l'érysipele qu'on nomme *feu sacré*, ou après ces pustules, dans lesquelles l'acreté de la bile avoit causé de grandes demangeaisons. L'ulcere phagédénique

Pp

est dans le même genre ; il serpente çà & là dans la peau dont il ronge seulement la superficie. C'est aussi quelquefois un ulcere-caverneux, dont l'orifice extérieur est étroit, & qui a plusieurs traces profondes dans les chairs, où il se forme des sinus dont les parois deviennent durs & calleux, & alors on lui donne le nom de *fistule*, sur laquelle on peut faire quelques importantes observations. Il y a une fistule qui est facile à guérir, une plus difficile, & une troisième espèce qui est incurable. La guérison est assurée & prompte lorsqu'on l'entreprend pour une fistule simple & nouvelle dans la chair, sur-tout si la personne est saine & jeune: il y a plus de risque pour une fistule qui est à l'os, au cartilage ou au nerf, de même que si elle est à la vessie ou aux articles, aux poudrons, à la matrice, ou qu'elle endommage quelque gros vaisseau, soit veine ou artère, ou qu'elle soit dans la poitrine, à l'estomac, au gosier, aux intestins, ou à d'autres endroits décharnez. Dans ces rencontres, où le péril est grand ou la mort est assurée, particulièrement si le malade est

fort âgé, si le corps est cacochyme ou languissant.

S'il sort de la fistule plus de matière qu'un seul sinus n'en peut fournir, il est évident qu'il y en a plusieurs. Lors donc qu'il en découle un pus blanc, léger & abondant, il s'est produit dans la chair seulement : mais si le lieu est nerveux le pus est à la vérité de la même qualité, mais plus ténu & en moindre quantité. Celui qui vient du nerf même est gras & semblable à de l'huile, outre qu'on ressent de la douleur. S'il y a quelque veine endommagée le pus est mêlé de sang, si l'os en est atteint il en coule une liqueur ténue : mais pour l'ordinaire l'ulcère quel qu'il soit, particulièrement s'il est profond, étroit & calleux, a gagné l'os, quand il y a plus d'un an qu'il dure, & alors pour ne s'appuyer pas sur de simples conjectures, on introduit la sonde dans la fistule, & l'on est convaincu qu'il y a carie, si la pointe de l'instrument ne glisse point sur l'os, mais demeure arrêtée à l'endroit où on l'a portée d'abord, ce n'est cependant encore qu'un commencement de carie : mais si la sonde tou-

Pp ij.

che une surface inégale, & qu'elle enfonce plus en des endroits qu'en d'autres, la carie est plus considérable. Il est très difficile de guérir une fistule invétérée, qui a jetté de profondes racines, & qui a plusieurs sinus. Un ulcere qui se renouvelle après qu'on l'a amené à la cicatrice tend à former une fistule. Les ulcères deviennent quelquefois si malins & si virulens qu'ils causent la mortification & la gangrene. Un ulcere de cette nature a je ne sçai quelle viscosité, ou des chairs molles, ou bien il s'y forme une croute d'une odeur de chair corrompue, cet ulcere peut changer bientôt en phacele & donner la mort. Il est certain que tout ulcere est mauvais lorsqu'il dure long-temps, qu'il s'est formé ensuite d'une maladie, ou qu'il a des bords visqueux & fordides. Quand les poils renaissent dans l'ulcere, dont ils étoient tombez, c'est un bon signe. L'hémorragie qui survient après des battemens violens (dans un ulcere) passe pour dangereuse. Si au-dessus des ulcères il y avoit des tumeurs qui aient disparu soudainement, si elles étoient à la poitrine il

en arrive une pleurésie ou le délire ; si elles étoient au dos il y a à craindre une convulsion ou le tetanus : un dévoiement naturel donneroit alors quelque esperance au Medecin. Il est d'un présage sinistre qu'une longue insomnie, la difficulté de respirer, la soif, le dégoût & la Fièvre travaillent ceux qui ont des ulceres, ou s'il en sort un pus noir, ou féculent & fétide : mais rien n'est plus dangereux qu'une défaillance.

Il convient ici de donner quelques remarques sur le sang, le pus & la sanie, qui sont des signes communs aux ulceres & aux playes : tout le monde sçait assez ce que c'est que le sang. La sanie qu'on nomme en grec *ἰχὼρ* est non-seulement plus ténue que le sang, mais même qu'aucune autre humeur ; elle n'est pas glutineuse, mais blanchâtre, ou tire sur le rouge.

Les Grecs appellent *μελιχρὴν* à cause de quelque ressemblance avec le miel blanc, une humeur qui est plus épaisse que la sanie & comme glutineuse, que nous nommons *virus*, d'où l'on a dit, *un ulcere virulent*.

Le pus est encore plus épais & plus

blanc, sans être néanmoins aucunement visqueux comme est l'ordure qui s'attache & se colle aux chairs ulcérées, dans cet ulcère qu'on nomme fardide.

Le meilleur sang est celui qui est chaud, rouge, médiocrement épais, & nullement ténue, celui-là est au contraire mauvais qui est trop ténue ou épais, livide, noir ou chargé de pituite, ou de diverses couleurs. Les mauvaises qualitez de la sanie sont d'être trop abondante, trop ténue, livide, pâle, noire, glutineuse, fétide, chaude, rongeante & acre; elle est meilleure si elle est en petite quantité, médiocrement épaisse, rougeâtre ou blanchâtre. Le virus qui est abondant & trop épais est de mauvaise qualité, il n'en est pas de même de celui qui a des qualitez contraires. Le pus est par lui-même de bonne qualité, il est d'autant meilleur qu'il est en moindre quantité, qu'il est plus épais & plus blanc; on veut encore qu'il soit léger, égal, d'une seule couleur, & sans odeur: outre cela il doit convenir avec sa cause, tant à l'égard de sa quantité, que pour le temps & le lieu de sa for-

mation & de son éruption, d'autant qu'il en sort davantage d'une grande playe & lorsque l'inflammation n'est pas encore éteinte, que dans des circonstances contraires : cependant le pus est plus mauvais quand il est trop tenu & délayé en forme de sérosité, particulièrement s'il paroît tel d'abord, ou s'il est pâle, livide, féculent ou fétide. Il faut aussi remarquer qu'il peut couler du sang d'une playe qui est prête à se fermer, tout de même que lorsqu'elle est nouvelle : mais qu'il ne coule pas de pus d'un ulcere, si ce n'est quand il se guérit, que la sanie en sort quand il est nouveau & tandis qu'il est crud ; enfin que le virus vient d'un ulcere cacoëtique & malin.

XII. La varice & l'aneurisme.

PArlons en dernier lieu de la dilatation de la veine & de celle de l'artere, l'une est appelée *varice*, & l'autre *aneurisme*. Dans l'une & l'autre le vaisseau s'engorge & se remplit de sang, celui de la veine est plus grossier & celui de l'artere plus spiritueux. Ici

On remarque une pulsation, grande, pleine & souvent douloureuse, ce qui n'arrive point dans la Varice. Dans l'une & l'autre la partie est tuméfiée, sans douleur, la tumeur s'abaisse en la pressant & revient aussitôt sous le doigt lorsqu'on la quitte. Les jambes sont plus sujettes aux Varices que les autres parties, particulièrement aux femmes enceintes, & aux hommes qui ont eû une Fièvre quarte, ou à qui l'on a fermé d'anciennes hémorroïdes. L'Anevrisme est tantôt aux arteres des parties externes, comme au cou, à la poitrine, aux bras, aux jambes, & tantôt dans les parties internes, particulièrement au-dedans de la poitrine, auprès de la ratte & au mésentere dans le ventre inférieur.

Fin de la seconde partie.

TABLEAU



TABEAU DES MALADIES,

TROISIEME PARTIE.

OÙ L'ON VOIT
les observations qui font connoître
le caractère, & juger de l'évé-
nement tant de plusieurs maladies
en général que de chacune en par-
ticulier.



P R E's avoir parlé dans
les livres précédens des
Maladies qui affligent
tout le corps, ou qui en
attaquent seulement une
partie ; il me paroît d'autant plus à
propos de venir aux observations gé-
nerales des unes & des autres, qu'il

Qq

est très important au Médecin de bien connoître la force de chaque maladie, leurs mouvemens ou précipitez ou tardifs ; comme aussi d'en prévoir l'événement & de sçavoir en quelle autre maladie elle peut changer, à quel âge elle attaque plus souvent ; quelle saison elle affecte, quels lieux, quels changemens de l'air la produisent. Il est encore de la prudence du Médecin d'examiner la situation de l'esprit, les mœurs, le discours, les rêves, le visage, la constitution présente des viscères, la respiration, le pouls, la faim, la soif ou les dégoûts du malade, la diète qu'il observe, ses gestes, les mouvemens, les postures qu'il prend, enfin sa disposition présente, & tout ce qu'il rend, pour en tirer de justes indications. C'est de tout cela que j'entreprends de traiter dans cette dernière Partie.

Les Maladies aiguës, & qui ravissent le jour à la plupart de ceux qu'elles saisissent, sont la Fièvre pestilentielle, l'apoplexie, l'inflammation du cerveau qu'on nomme vulgairement Phrénésie, l'inflammation de la vessie, & le *Tetanus*.

Maladies aiguës & mortelles.

Il y a encore des Maladies aiguës *Malad. aiguës & douteuses.* qui le sont moins à la vérité, & moins pernicieuses que les précédentes ; mais dont l'on peut également mourir ou se délivrer ; telles sont la Fièvre ardente, la létargie, l'inflammation de la luette, l'escquinancie, la pleurésie, la péri-pneumonie, l'inflammation du ventricule, du foye, de la ratte, des reins, de la matrice ; outre cette maladie, qu'on nomme *cholera*, dont l'événement est également douteux, mais qui néanmoins est beaucoup plus aiguë que les précédentes.

Les maladies courtes & d'un succès heureux sont la Fièvre éphémère *Maladies saluaires, soit courtes ou longues.* & la véritable tierce intermittente ; il en est d'autres plus longues & sans aucun danger, tandis qu'il n'y survient aucun accident ; telles sont la Fièvre quarte, le rhûme du cerveau, la paralysie, la goutte, soit d'un article ou de tout le corps ; de même que la galle, la gratelle, & presque tous les autres vices de la peau.

Les maladies chroniques & douteuses sont l'épilepsie, la mélancolie, *Malad. longues & douteuses.* tous les catharres, excepté le rhûme du cerveau ; outre cela l'abcès dans

Qq ij

la poitrine, la colique, le dévoiement, la dysentétie, la lyenterie, l'hydropisie, le schirre du foye, de la ratte & des reins, l'ulcere & la pierre des reins & de la vessie; de même que le flux symptomatique des hémorroïdes & des règles; enfin l'éléphantie même, & les maux Vénériens.

Maladies mortelles & longues.

Les maladies pernicieuses & longues sont la Fièvre étiq. confirmée, l'ulcere du pōumon, la corruption tant de sa substance que de celle du foye, la phtysie, la langueur, le cancer ulceré & celui qui est occulte; enfin l'hydropisie qui est survenue à la Fièvre aiguë, ou au schirre du foye ou de la ratte. Une Maladie longue quand elle est confirmée est autant difficile à guérir qu'une maladie aiguë; mais comme celle-ci se dissipe plus aisément lorsqu'elle est ancienne, l'autre se guérit de même lorsqu'elle est nouvelle.

Changemens d'une maladie dans une autre.

Les maladies se changent quelquefois réciproquement des unes aux autres, tantôt elles se succèdent & tantôt elles se rassemblent plusieurs à la fois dans un même sujet: ainsi la Fièvre diaire peut dégénérer en une Fièvre ou étiq. ou putride: sou-

vent la Fièvre erratique, qui est produite du vice de differens fucs, se change en Fièvre quarte, celle-ci quelquefois en quotidienne. Toute Fièvre peut aussi dégénérer en goutte ou en paralysie ou en abcez. La Fièvre ardente, la pleurésie & l'esquinancie peuvent causer la péripleurésie, & celle-ci ensuite la phrénésie. La peste est aussi facile de l'épilepsie à la mélancolie, & de celle-ci à la premiere. La pleurésie & la péripleurésie produisent souvent l'empyème, & celui-ci la phthisie ou un dévoiement. Outre cela, après de vieilles fluxions, la phthisie a coûtume d'arriver; après le crachement de sang vient celui de pus & bien-tôt la phthisie. La paralysie succede de même à l'apoplexie & à la colique, & après cette dernière, la goutte vient aussi souvent, ou l'épilepsie ou le volvulus ou l'hydropisie. La dysenterie suit plusieurs symptômes: mais entr'autres les déjections d'une humeur simple. La lyenterie survient à la dysenterie, & l'hydropisie à celle-là, comme au schirre du foye & de la ratte, à la jaunisse & à la cachexie pituiteuse; parce que si cette dernière

Qq iij

est produite par la mélancolie elle menace plutôt de l'éléphantie. A la dysenterie succede le ténésme, & réciproquement la dysenterie à ce dernier si la bile en est la cause : mais s'il est produit par la pituite, la colique & le volvulus sont à craindre. Après une longue Iciatique l'on devient boîteux ou hydropique. L'hydropisie est encore souvent la suite d'une effusion de sang trop abondante par la matrice, par les hémorroïdes, &c. l'inflammation de l'anus peut être l'effet des hémorroïdes internes, la gangrène & le sphacèle celui d'une trop grande inflammation, & la lépre d'une grattelle. Une maladie produite par une autre est le plus souvent funeste, parce que la nature peut s'être épuisée dans la première & n'être plus en état d'en soutenir une seconde : cependant parmi ces changemens d'une maladie dans une autre, il s'en trouve qui sont heureux.

Maladie. C'est un bon signe dans la péripleu-
qui sur- monie qu'il y survienne un abcez au-
viennent à près de l'oreille, lequel puisse mûrir
d'autres & suppurer, ou s'il se fait aux parties
avec suc- inférieures & s'y convertit en ulcère.
ces.

Il est aussi salutaire qu'il arrive un abcez aux articles dans la fièvre continuë qui a passé le 10. jour. La jaunisse qui survient à la Fièvre aiguë après le septième jour de la maladie, & lorsque les viscères n'ont encore contracté aucun embarras, n'est point dangereuse. Outre cela la Fièvre est utile dans la paralysie & la convulsion, à moins qu'elle ne soit causée par l' inanition & la sécheresse. La paralysie & la colique garantissent de l'apoplexie, & le dévoiement de l'ophtalmie. Le ténésme n'arrive point à contre-temps dans la dysenterie, ni les varices, les hémorroïdes & la dysenterie dans la manie, ni l'éternûment dans le hoquet, ni le vomissement dans les longs cours de ventre, ni la surdité au flux bilieux, ni les ordinaires dans le vomissement de sang, ni la dysenterie à la tumeur de ratte, ni enfin la Fièvre à la douleur des hypocondres qui ne vient point d'inflammation, ni à la passion iliaque qui est causée par la difficulté d'urine. Dans la plûpart de ces rencontres les maladies accidentelles guérissent celles qui leur ont donné lieu.

Qq iiiij

*Change-
mens dan-
gereux
dans les
maladies.*

Remarquons maintenant qu'il est dangereux qu'une maladie passe d'une partie moins essentielle dans une autre plus noble, comme de la superficie du corps dans les viscères, & dans les parties nécessaires aux fonctions de la vie. C'est le même péril quand une maladie chaude est suivie d'une maladie où le froid a plus de part, comme l'hydropisie qui survient à la Fièvre aiguë, ou le schirre du foye qui est produit par l'inflammation de ce viscère.

*Malad.
difficiles
ou faciles
à guérir.*

Les maladies qui ne se relâchent point sous de bons signes, & qui s'affoiblissent sous de mauvais, sont pour l'ordinaire de difficile guérison : les maladies les moins fâcheuses sont celles qui naissent du trouble des esprits ; celles qui viennent d'atrabile sont très pernicieuses ; les autres humeurs en produisent de douteuses.

*Présages
de la re-
chûte.*

La rechûte suit souvent de près une maladie qu'on a guérie : on doit apprehender qu'elle n'arrive, si le convalescent demeure foible, qu'il ne se fortifie point par les nourritures qu'il prend, ou qu'il soit dégoûté, qu'il digere mal, & qu'il ait des nau-

fièvres & des rots nidoreux ou acides : mais il retombera certainement si avec ces marques il a l'haleine infectée, s'il est travaillé de la soif, & qu'il ne puisse reposer la nuit, s'il a les hypochondres tendus, enfin s'il a le visage enflé, particulièrement à la paupière supérieure. Toutes ces remarques présagent d'autant mieux la rechûte prochaine, qu'elles sont plus sensibles dans les temps où la maladie étoit dans la vigueur de ses acces : mais lorsque l'on a lieu de croire qu'il est resté une partie du levain de la maladie, on peut encore plutôt s'assurer qu'on y doit retomber. Pour cette raison les Fièvres auxquelles l'inflammation étoit jointe, & qui avant de quitter ont laissé des impressions de chaleur dans les viscères, ont coutume de revenir : ainsi l'épilepsie, les vertiges, la migraine, les anciennes douleurs de tête, le catarre, l'asthme, la colique, la néphrétique, la goutte, &c. renouvellent plus d'une fois leurs attaques. L'automne est la saison où les rechûtes sont plus fréquentes, celle que les erreurs dans la diète ont produite, sans qu'il y eût aucun reste

de la maladie précédente, est moins dangereuse : mais le péril est d'autant plus grand que la rechûte est plus prompte, & que les forces ont été moins réparées. Une maladie qui quitte d'elle-même tout à coup, sans avoir donné des marques de coction, ne peut manquer d'avoir sa rechûte.

Présages Il y a des âges, des saisons, des
des malad. constitutions de l'air & des climats,
tirez de &c. dans lesquels certaines maladies
l'âge, de sont plus ordinaires, d'où l'on obser-
la saison, ve qu'il est moins dangereux d'être
&c. attaqué d'une maladie qui soit conforme à l'âge, ou au temperament, ou à l'habitude ou à la saison, &c. Ainsi les enfans, & ceux qui sont encore à la mammelle, sont sujets au vomissement, à la toux, aux insomnies, aux frayeurs, aux humiditez d'oreilles, aux chancres de la bouche, aux inflammations du nombril, & lorsque les dents paroissent, aux démangeaisons des gencives, aux convulsions, aux cours de ventre & aux Fièvres. Mais ces accidens sont d'autant plus fâcheux que l'enfant est plus rempli, & qu'il a le ventre moins libre. Dans un âge un peu plus avancé, quoiqu'encore au-

deffous de celui de puberté, les maux ordinaires font , l'inflammation des amygdales , les luxations des vertebres de l'épine, le rachitis, l'asthme, les vers, les stranguries, les pierres de la vessie, les Ecouëllés, les verruës, les frondes & beaucoup d'autres tumeurs. Dans l'âge de puberté, outre plusieurs des maux de l'enfance, les longues Fièvres & les saignemens du nez font ordinaires.

L'adolescence est exposée aux maladies les plus aiguës, aux crachemens de sang, & à la phthysie, outre l'épilepsie.

Les jeunes gens sont sujets à la léthargie, à l'inflammation de la plevre & des poumons, à l'asthme, à la phrénésie & aux Fièvres ardentes; de plus aux longs dévoiemens, au cholera morbus, à la dysenterie, à la lyenterie & aux hémorroïdes.

Les vieillards ont le plus souvent des difficultez de respirer, des toux de catharre, des vertiges, l'apopléxie, les insomnies, les larmoyemens, les humiditez d'oreilles & celles du nez, la foiblesse de vûë & d'ouye, les douleurs néphrétiques, la strangurie &

la dysurie, mais particulièrement la lyenterie, la dysenterie & les autres dévoiements sont leurs maladies ordinaires. Outre cela ils sont fort sujets aux gouttes, aux démangeaisons par tout le corps & à la cachexie. Au reste les vieillards sont moins souvent atteints de maladies : mais aussi quand quelque maladie chronique leur arrive, il est rare qu'ils en guérissent.

La vieillesse est exposée aux maladies chroniques & opiniâtres, l'adolescence aux maladies aiguës ; l'âge qui tient le milieu est celui où les maladies sont moins fréquentes & moins dangereuses. Les maladies des petits enfans se terminent ordinairement en quarante jours ou en sept mois, ou en autant d'années, ou continuent jusqu'à l'âge de puberté : mais celles qui ne quittent point à cet âge, ni aux premiers essais de l'amour, ou aux premiers écoulemens des ordinaires, durent le plus souvent pendant toute la vie.

Mal. des personnes maigres ou grasses. Dans quelque âge que ce soit, les personnes maigres & délicates ont plus de dispositions à la phthisie, à l'astrophie, aux dévoiements, aux cathar-

res, aux pleurésies & aux inflammations des viscères, & les personnes repletes à l'asthme, & à la suffocation de poitrine (qui cause le plus souvent la mort subite) ce qui arrive très rarement aux gens maigres : au reste ces derniers sont foibles & les autres sont lourds & pesans.

A l'égard des differens temps de l'année, quoiqu'il n'y ait point de maladie qui ne puisse arriver dans toutes les saisons, le printemps néanmoins rappelle plutôt celles qui s'excitent par le mouvement des humeurs, comme les fluxions, la toux, les hémorragies, les pustules, les abcezz, enfin toutes les maladies des nerfs & des articles qui ont des paroxismes éloignez les uns des autres ; il produit outre cela des ophtalmies, la phrénésie & la mélancolie, l'épilepsie, l'esquinancie, la gratelle, la lèpre, &c. Le printemps est la saison la plus salutaire de l'année, & autant que cela se peut les maladies de cette saison ne sont point mortelles.

Outre que l'Eté peut donner lieu à beaucoup de maladies qui sont ordinaires dans le printemps, il y arrive

*Mal. ordinaires
au printemps.*

*Malad. ordinaires
en Eté.*

des Fièvres continuës & ardentes, quantité de Fièvres tierces, des ophthalmies, des vomissemens, des inflammations aux parties naturelles, & toutes les maladies qui peuvent s'ensuivre des sueurs trop abondantes, ou celles dans lesquelles il s'en produit qui sont capables d'épuiser les forces, telles que sont les Fièvres colliquatives, qui seront d'autant plus fréquentes que l'Été sera plus semblable au printems; au reste l'Été est plus dangereux que l'hyver, & il l'est moins que l'automne.

Malad. ordinaires en Automne. Toutes les maladies de l'Été ne sont pas moins communes dans l'automne: mais cette saison produit particulièrement des Fièvres erratiques & quartes, des épilepsies, la manie, la mélancolie, l'asthme, les tumeurs de ratte, l'hydropisie, l'atrophie, la difficulté d'urine, la passion iliaque, la lyenterie & les sciaticques. L'automne est une saison pernicieuse, il n'y a point dans l'année de temps plus propre à la peste; les personnes qui sont exténuées par de longues maladies périssent le plus souvent dans cette saison, & ces maladies s'y produisent de

même, sur-tout la Fièvre quarte :
 enfin elle est très fatale aux phtyiques,
 aux atrophiez & aux étiques : l'on
 diroit qu'elle ne fût pas plus féconde
 en fruits qu'elle l'est en maux.

L'hyver cause des douleurs de tête,
 les vertiges, l'apopléxie, la létargie, les *Malad. fréquentes*
 rhûmes du cerveau, les enrouemens, les *en hyver.*
 toux, il aigrit les maux de gorge, de
 poitrine & ceux du ventre. Cette saison
 est moins salutaire que le printemps :
 mais elle est préférable à l'Eté, &
 par conséquent bien moins dangereuse
 que l'automne.

On peut observer sur toutes les *Remar-*
 saisons en général, & sur chacune en *ques gé-*
 particulier que lorsqu'elles ne se dé- *nérales sur*
 rangent point du tempérament qui *les saisons*
 leur est propre, & qu'elles gardent con-
 stamment leur ordre naturel, les ma-
 ladies qui y arrivent sont de même
 constantes, regulieres, & d'une crise
 facile, & qu'au contraire les variations
 de l'air ont des influences certaines
 sur les maladies, & qu'elles en per-
 vertissent l'ordre & le jugement :
 mais si l'année infinüe & ramene in-
 sensiblement les saisons sous une égale
 temperature, les maladies seront de

même uniformes, & d'un ordre assuré dans leurs mouvemens. Je ne dois pas oublier de dire que les enfans, & ceux qui sont d'un âge peu éloigné de l'enfance, sont en meilleure santé dans le printemps & au commencement de l'Eté ; les vieillards depuis le printemps jusques vers le milieu de l'automne, & ceux qui sont d'un âge entre l'adolescence & la vieillesse, depuis le milieu de l'automne jusques au printemps.

*Présages
tirez des
constitu-
tions de
l'air.*

On peut aussi présager diverses maladies selon la diversité des intempéries de l'air & des saisons ; si après un hyver sec & dominé par les vents du nord, le printemps est pluvieux & échauffé par les vents du midi, on peut dire que l'Eté sera fécond en Fièvres aiguës, en ophtalmies, en dysenteries, particulièrement dans les femmes & aux hommes d'un temperament humide : mais si l'hyver est plus doux, qu'il donne des vents chauds, & que le printemps plus sec produise des vents froids, les femmes qui doivent enfanter au printemps courent risque d'avorter, & s'il arrive que leur enfant vienne à terme, il sera infir-

infirmes & ne sera pas de longue vie. A l'égard des hommes il seront atteints d'ophtalmies seches & de dysenteries, & s'ils sont parvenus à la vieillesse ils leur arrivera des fluxions qui causeront la mort à la plûpart. Après un Eté froid, où les aquilons ont dominé, si l'automne est pluvieux & chaud, l'hyver suivant causera des douleurs de tête, des toux, des fluxions, des enrouemens, la phtysie à quelques-uns. Que si ensuite d'un Eté sec & froid l'automne a une pareille intemperie, cette constitution de temps ne sera qu'avantageuse aux temperamens humides, particulièrement aux femmes: mais il arrivera des ophtalmies seches, des Fièvres aiguës & chroniques, & toutes les maladies que l'atrabile excite.

On observe encore que les diverses qualitez de l'air, soit qu'il soit serein ou nebuleux, ou pluvieux, & suivant les differens vents qui soufflent, aident beaucoup à juger de l'événement des maladies qui regnent alors. Il est favorable que l'air soit serein & pur, c'est pourquoy l'on préfere l'air de la campagne à celui de la ville, les lieux

Rr

champêtres aux lieux marécageux, les climats de pleine terre aux côtes maritimes, les lieux montagneux aux endroits voisins des lacs & des étangs, l'air de terre à celui de rivière, l'air sec aux temps pluvieux, la pluye aux brouillards, l'air du midi à celui du matin, & celui du jour à celui de la nuit. Le bon air contribuë beaucoup à la bonne santé, & même à la guérison des maladies dont on est attaqué. Le meilleur temps d'hiver est lorsqu'il ne fait point du tout de vent; en Été, c'est lorsqu'il souffle un vent d'orient. Après un temps serein le meilleur est celui qui est égal, soit qu'il soit froid ou chaud: le plus mauvais de tous est celui qui est le plus inégal & inconstant, d'où vient que la plûpart des malades meurent dans cette saison, lesquels avoient survêcu à toutes les autres; & Hippocrate a fort bien observé que si dans un même jour l'air change entierement du chaud au froid, on peut en présager des maladies semblables à celles d'automne. Au reste les temps secs sont toujours plus sains que les temps de pluye: ceux-là néanmoins donnent des Fièvres aiguës,

des ophtalmies, des phtyxies, des dyfenteries, de longues difficultez d'urine & des gouttes : mais les pluyes amènent de longues Fièvres, des dévoimens, des pouritures, des apoplées & des épilepsies, des esquinancies, des paralyxies & des cancers.

Parmi les vents ceux du nord & d'orient sont plus favorables que ceux du sud & du couchant, quoiqu'il n'en soit pourtant pas de même dans tous les pays. Lorsque les vents du septentrion s'emparent de l'air il arrivera des pleurésies, des toux, des enrouemens, des suppressions de ventre & d'urine, & des frissonnemens. Ces vents néanmoins confirment la bonne disposition des corps sains, & les rendent plus forts & plus alertes : mais lorsque les vents du midi occupent l'air il en arrive des gouttes sereines, des surditez, des stupeurs, des vertiges, des pesanteurs de tête, des dévoimens, enfin la nonchalance & la pesanteur de tout le corps. A proportion que les autres constitutions de l'air tiennent plus des vents ou chauds ou froids, elles préparent des maladies conformes à leurs conditions.

*Les vents
froids &
chauds, &
les mala-
dies qu'ils
causent.*

Rr ij

Le devoir du malade Revenons maintenant à considérer le malade lui-même. Lorsqu'il contribue de sa part autant qu'il peut à sa guérison, & qu'il exécute de point en point les ordonnances du Medecin, si son état ne devient pas meilleur, il est constant que la maladie est très forte, & qu'au contraire elle est très légère si ce malade malgré son intemperance se maintient dans un état médiocre.

L'esprit & les mœurs du malade. L'alteration ou le trouble de l'esprit est au rang des signes dangereux dans les maladies. Ceux à qui cet accident arrive semblent être insensibles aux douleurs qu'ils ressentent : il est très avantageux dans toutes sortes de maladies de conserver la présence d'esprit. Les mœurs sont encore de quelque présage dans les maladies : en effet c'est un signe de péril que les malades d'un naturel doux & paisible prennent un ton de voix aigre & élevé, ou qu'ils s'emportent à des violences qui leur soient extraordinaires ; le malade au contraire naturellement brutal & turbulent en est bien moins exposé, quoique non-seulement il réponde avec aigreur, mais qu'il soit même tombé en délire dans une Fièvre

ardente. Il est de mauvais augure d'être plus taciturne, ou de parler davantage qu'on n'a de coutume : l'un annonce le délire prochain, & le silence est le commencement d'une maladie soporeuse ou de la mélancolie. Le danger est grand si la force du mal trouble l'esprit & cause le délire, si par exemple le malade remuë extraordinairement les doigts, qu'il ramasse des flocons ou des pailles de dessus sa couverture, ou qu'il s'imagine d'être attaqué par des gens armés, de voir des demons ou d'autres spectres semblables. Il est plus dangereux encore que l'absence du discernement lui fasse méconnoître ses amis ou ses domestiques, ou qu'il oublie aussitôt ce qu'il vient de demander. C'est le comble du danger & l'approche de la mort, lorsqu'il ne voit plus, qu'il n'entend plus & qu'il ne remuë aucunement, si avec cela les extrémités refroidissent & paroissent inanimées, & d'une couleur de cadavre.

Le sommeil est important pour le présage dans les maladies ; si le mal s'en augmente, il est funeste, & c'est le contraire s'il en est diminué, c'est

Le sommeil & la veille.

donc un signe heureux que le sommeil ait apaisé le délire. Il est très dangereux de manquer absolument du repos ; il l'est moins de n'en être privé que la nuit : mais de celui qui ne vient que le jour le meilleur est le sommeil du matin jusqu'au tiers de la journée. Un assoupissement continuel, tant le jour que la nuit, n'est pas moins pernicieux qu'une insomnie qu'on ne pourroit vaincre. Le profond sommeil de la nuit, qui arrive après un délire, & qui est accompagné du refroidissement des membres, n'est pas sans danger : ce sommeil joint à la foiblesse du pouls, au délire & au refroidissement des membres, est un avant-coureur de la mort. Le péril est réciproque au sommeil ou à la veille immodérée. Si l'insomnie ne vient point de quelque douleur ou d'inquiétude le délire suit de près. Si le malade est fatigué d'une longue insomnie, & que la toux y survienne, le péril en est grand.

*Des son-
ges.*

Les songes ne sont pas intiles pour le pronostic ; en effet lorsqu'ils n'ont aucun rapport avec les actions de la journée ils témoignent quelque trou-

ble dans les humeurs. Ainsi qu'on ait rêvé d'incendie, c'est l'effet d'une bile trop abondante ; si l'idée de fumée ou d'épaisses tenebres a rempli l'imagination durant le sommeil, c'est la marque d'une humeur atrabilaire ; si l'on a rêvé de pluies, de neiges, de glaces & de grêle, c'est un signe de pituite : mais si l'on rêve de puanteur & de borbier, c'est un témoignage que le malade a beaucoup d'humeurs corrompues. Si l'on a songé de couleurs rouges, ou si l'on a crû avoir une crête de coq c'est une indice de l'abondance du sang : si l'on a vû la Lune cela désigne quelque mauvaise qualité dans ce qui est renfermé dans les parties creuses du corps ; si l'on s'est imaginé de voir le Soleil le mal est dans l'intérieur du corps, les autres astres marquent les vices qui sont à la superficie. Si le songe représente un astre qui se fixe ou qui s'obscurcisse, le mal est à la partie qu'on attribüe à cet astre de signifier, & le mal sera léger si ou l'air ou quelque nuage a interrompu les rayons de l'astre, & plus fort si c'est l'eau qui ait produit le même effet. Que si ces

mêmes astres ont paru tellement obscurcis par ces obstacles, que leur clarté s'en soit perduë entièrement, il est à craindre que l'on ne succombe à la maladie : mais si les obstacles se sont dissipés, & que tout l'éclat de l'astre ait reparu, on peut donner bonne espérance au malade ; si l'astre au contraire change de place avec un mouvement rapide, la phrénésie est à craindre ; enfin si l'on a songé qu'une étoile se soit portée vers l'occident, & précipitée soit dans la mer ou sur la terre, cela signifie des maladies dangereuses. L'agitation de la mer donne à connoître une maladie au ventre : les inondations sont de mauvais signes, ils apprennent que la maladie vient de l'abondance des humeurs : mais sur-tout si l'on a crû être plongé dans les eaux d'un étang ou d'une rivière. Il est plus fâcheux si l'on a vû la terre sechée & brûlée par les ardeurs du soleil, c'est une grande preuve de la secheresse du corps. Si le malade a crû boire ou manger avidement, il a certainement besoin de l'un ou de l'autre. Si l'on a rêvé de boire de l'eau pure c'est un bon signe.

Les

Les autres boiffons ne font pas un indice auffi favorable. Si l'on rêve de monftres ou de gens armez qui effrayent beaucoup, cela fignifie des maladies, ou le danger d'un délire. Si l'on a rêvé d'être précipité de fort haut, cela menace de vertiges, ou d'épilepfie, ou d'apopléxie, particulièrement fi l'on a la tête chargée d'humeurs.

Après avoir parlé des égaremens *L'état du* de l'esprit examinons les signes *ex-corps &* terieurs du malade; le vifage en don- *1°. du vi-* ne de très importants & qui mon- *sage.* trent la difpofition des principales parties du corps. Il eft permis d'efperer le retour de la fânté fi tout le vifage n'eft pas fort différent de celui de la perfonne avant la maladie. Dans les plus grandes maladies il y a moins de danger à proportion que le vifage eft meilleur; & il y en a beaucoup, quoique la maladie foit legere, fi l'altération du vifage eft grande. Le malade n'a plus de reffource lorsque par la force du mal les yeux font enfoncez, les tempes deffechées, les narines froides, pointuës, & leurs aîlerons aplatis, les oreilles & la

Sf

peau du front dures & seches; que la couleur de la peau est livide ou noire; enfin que les lèvres, les paupieres & les narines sont devenuës pâles. Si ces altérations du visage viennent de la force de la maladie, & nullement de quelque évacuation immodérée, le malade doit périr dans le troisième jour, particulièrement si les déjections & les urines sont grasses. Ces marques sur le visage paroissent pour l'ordinaire lorsqu'une Fièvre très forte brûle & consume tout le corps, surtout si le malade est jeune, & ordinairement appliqué au travail. Si une maladie ou aiguë ou longue, mais grande, comme la phtysie, a ainsi rendu le visage, soit que cela soit arrivé dans les commencemens ou dans les derniers temps, il présage toujours un trépas, à la vérité moins précipité, mais également certain.

Les hypocondres.

Les hypocondres fournissent aussi beaucoup au pronostic dans les maladies. S'ils sont mous & sans douleur d'un & d'autre côté, on peut encore bien esperer: mais on a lieu de craindre si l'on y remarque de l'inflammation, de la douleur, de la dureté, de la

tenſion, de l'éroſion, & ſi le côté droit n'eſt pas égal au côté gauche. Que ſ'ils étoient tellement ſoulevez que ſans y cauſer de douleur on pût les abaïſſer avec la main, ils ſignifient une maladie moins dangereuſe que longue; ſi l'on ſent des battemens aux hypocondres, cela préſage un cours de ventre ou le délire. Il n'eſt pas moins utile dans les maladies d'examiner les parties du ventre qui ſont au-deſſous des hypocondres. Il eſt bon que le bas ventre ait de l'épaiſſeur, & que la peau y ſoit molle & remplie: mais il eſt très mauvais que ces parties ſoient décharnées & deſſéchées.

A l'égard de la ſituation du corps, *Les poſ-
tures du
malade.* ſi le malade peut à ſon gré ſe coucher ou ſur le côté droit ou ſur le côté gauche, qu'il ſe tourne aiſément, & qu'il tienne ſes jambes un peu courbées, on peut croire qu'il recouvrera ſa ſanté; il eſt au contraire en danger ſi étant toujours aſſoupi il tient la bouche ouverte contre ſa coûtume; ſ'il reſte couché ſur le dos, les jambes & les bras étendus & écartez, ou, ce qui eſt encor un plus mauvais ſigne, ſ'il ſe porte vers les pieds du lit. C'eſt une mau-

Sij

vaïse marque de se découvrir les pieds ou les mains , quoiqu'on n'ait qu'une legere chaleur , & c'est un indice de la violence du mal. Le malade qui se tient couché sur le ventre fait connoître qu'il est dans le délire ou qu'il a des tranchées. On doit être persuadé que le danger est grand si le malade trop affoibli ne peut garder aucune situation assurée : mais qu'après s'être efforcé de se lever il redemande à se coucher , ou qu'il ne puisse souffrir personne auprès de lui , & que par cette raison il s'enfonce dans son lit. Son maintien ou ses gestes contribuent pareillement au présage ; si en effet le malade porte souvent les mains aux narines sans sujet , comme s'il vouloit en ôter quelque ordure , quoiqu'il n'y ait rien , cela passe pour un mauvais signe ; tout de même que quand il cherche à arracher des flocons de sa couverture , ou qu'il semble prendre quelque chose à la muraille ou aux rideaux du lit.

La disposition de tout le corps.

Quant aux présages qu'on tire de la disposition de tout le corps ; si le malade emmaigrit trop promptement , ou que dans la suite d'une ma-

l'adie il paroisse toujours au même état, cela ne peut être que dangereux; le premier marque un grand accablement de la nature, & le second une longue maladie : elle doit être également longue si le corps est tantôt froid & tantôt chaud, tantôt d'une couleur & tantôt d'une autre.

On peut encore établir de justes conjectures sur les fonctions essentielles du corps. Ainsi la respiration aisée, tant dans les maladies chroniques que dans les maladies aiguës qui sont avec Fièvre & qui se terminent en quarante jours, promet ordinairement la guérison, au lieu que la respiration difficile menace du dernier péril. La respiration qui est inégale & entrecoupée, de manière qu'il semble que l'air soit repris par tressaillemens dans les poûmons, témoigne un danger évident. L'on doit apprehender une suffocation lorsque le malade, sitôt qu'il est couché, est obligé pour respirer de s'asseoir & d'élever les épaules & la poitrine; c'est ce qui arrive dans le catharre suffoquant, dans l'esquinancie, dans la suppuration & dans le tubercule crud

La respiration.

du p^{ou}mon. Mais la respiration qui est forte & fréquente, & dans laquelle on rend une haleine ardente par le nez & la bouche, est la preuve d'une grande effervescence du sang sans obstruction ; telle est la respiration dans les Fièvres ardentes, &c. Celle qui est petite & rare désigne l'abbatement des forces, ou bien l'oppression du p^{ou}mon : telle est la respiration dans la péripneûmonie, ou la pleurésie, ou l'inflammation du diaphragme du foye ou de la ratte. Mais la respiration grande & rare est un signe de la phrénésie. Cette respiration est pernicieuse qui rend par les narines & la bouche une haleine froide, ou si celle-ci fort presque toute par les narines, & fort légèrement par la bouche : mais particulièrement si l'on voit les ailerons du nez s'en dilater & s'en resserrer, c'est une preuve certaine de l'accablement de la nature. La mort est prochaine lorsque dans une Fièvre la respiration est élevée, fréquente & difficile.

Le p^{ou}ls. Nous allons présentement parler du p^{ou}ls, qui indique l'état du cœur & de la vie & contribué beaucoup à la

justesse du pronostic : en effet si dans les maladies le pouls n'est pas fort différent de son état naturel & qu'il continue de la sorte, c'est un garant de la force du corps & de la guérison du malade, pourveu néanmoins que les autres signes y conviennent. Le meilleur pouls est celui qui tient le milieu entre le grand & le petit, entre le prompt & le lent, entre le fréquent & le rare, entre le véhément & le foible, entre le mol & le dur, entre le plein & le vuide, & qui garde dans ses battemens une proportion, une égalité, & un ordre qui soit exact. Le temperament du pouls s'altère par plusieurs causes selon le plus ou le moins de force du malade, le mouvement du cœur, & l'affection de l'artere. Le pouls grand est produit par la force de la nature & par la vigueur des fibres & diastoles du cœur : mais avant qu'il soit grand au delà de son état naturel, il devient fréquent ; ce qui est le pouls le plus facile à la nature & auquel la force du cœur redoublée ajoute la vitesse. Si le malade qui a ce pouls devient foible il cesse de l'avoir grand, il commence

*Le bon
pouls.*

*Le grand
pouls.*

Si iij

à l'avoir fréquent, petit & languissant.
Si l'artere est fort dure le pouls ne peut pas être extrêmement prompt. Une raison contraire a lieu dans le petit pouls, parce qu'alors la force de l'artere & celle du cœur est également relâchée, d'où vient qu'il ne peut être très petit & vite au même temps : mais qu'au contraire il est d'abord rare, & les causes de la foiblesse augmentant ensuite de plus en plus, il devient tardif & bien-tôt petit.

Le petit pouls.

La sécheresse de l'artere peut aussi contribuer à rendre le pouls rare & lent. La dureté du pouls est de même un indice de celle de l'artere, & la mollesse de celui-là est une marque de l'humidité de celle-ci. Ce dernier pouls est special aux maladies soporeuses, à la létargie, à l'inflammation du pōumon, aux tumeurs molles des viscères, à la leucophlegmatie & à de

Le pouls dur & le mou.

semblables maladies. Le pouls qui est véhément permet de bien esperer du malade : le pouls languissant donne au contraire beaucoup de crainte : mais même il est bon de sçavoir que le danger est moindre d'un pouls excessif en grandeur, en fréquence, en véhé-

Le pouls robuste & véhément.
Le pouls languissant.

mence ou en mollesse, que d'un pouls trop petit & trop lent, rare & languissant : ces derniers pouls ne paroissent jamais qu'avec un péril évident, & le meilleur parmi les premiers est celui qui est très véhément, le très grand est le second, & le moins avantageux est le très mou : mais parmi les derniers le plus mauvais est celui qui est très languissant, ensuite celui qui est très lent & très rare ; & enfin celui qui est très petit. Au reste le pouls languissant marque la foiblesse de la nature, & si le manque de forces est produit par la longueur d'une maladie, ce pouls foible sera pareillement petit, rare & lent si la Fièvre est absente, mais vite & fréquent si la Fièvre y a lieu. Lorsqu'une douleur excessive, ou les veilles ou de subites évacuations ont causé cette foiblesse, le pouls est encore petit, vite & fréquent. Si la nature ne manque point de forces en elle-même, mais qu'elle soit engagée & opprimée, comme il arrive dans les grandes obstructions de gros vaisseaux, aux irruptions soudaines d'humeurs sur les viscères des hypocondres, ou enfin dans les Fièvres pestilentielles,

le pouls est particulièrement alors fort inégal, & outre qu'il est languissant, il est encore tardif & rare, quoiqu'il ait par intervalles quelques battemens ou forts, ou grands, ou vîtes, ou fréquens, en quoi l'on remarque qu'il est d'une inégalité surprenante.

Le pouls défaillant. La foiblesse est toujours plus grande lorsque le pouls est intermittent, elle l'est encore davantage si celui-ci est défaillant : mais s'il ne revient pas, & qu'il demeure dans cette défaillance, que l'on nomme asphixie, ce pouls est l'avant-coureur de la mort, & il remplit presque toujours les derniers momens de la vie : souvent il devance la mort de quelques heures, ou même de quelques jours.

Le pouls diminuant. Le danger est moins présent quand le pouls s'affoiblit & se ralentit par degrez ; c'est celui qu'on nomme en grec *miouros*. Ce pouls est quelquefois reciproque, & revient avec plus de force, & quelquefois il demeure petit & languissant : mais d'une ou d'autre maniere il est toujours pernicieux, quoiqu'il passe pour l'être moins.

Le pouls intermittent. lorsqu'il est reciproque que quand il ne l'est pas. Le pouls intermittent est

de même fort dangereux à proportion qu'il demeure plus long-temps dans son intermission : mais lorsque son repos excède le tems de deux battemens, c'est un indice de mort, à moins que par hazard la personne n'ait naturellement un tel pouls. Dans les vieillards cependant & quelquefois dans les enfans qui ont une Fièvre chronique ou un asthme, l'on remarque que ce pouls n'est pas toujours mortel : mais il n'en est pas de même dans les jeunes gens ; celui qui a son intermittence dans une pulsation est plus certainement funeste que l'autre. Le pouls intercurrent promet une crise salutaire, sur-tout si les autres signes répondent à cette indication.

Le pouls intercurrent.

Le pouls partagé ou qui a deux battemens pour une seule pulsation signifie une ardeur & une corruption extrême dans les humeurs, avec la force de l'artère.

Le pouls partagé.

Le pouls onduleux désigne l'abondance des sérositez du sang dont tout le corps est relâché : tel est le pouls dans les Fièvres quotidiennes, dans les continuës colliquatives, ou dans celles qui causent des sueurs continuelles &

Le pouls onduleux.

épuisantes, & dans la leucophlegmatie. Dans ces Fièvres & dans les autres le pouls ondulent précède toujours la sueur critique, & pour lors il y a plusieurs battemens élevez & forts, & l'on a des signes de coction. Le pouls ondulent ne se rencontre jamais là où il y a inflammation ou schirre dans les visceres, & encore moins avec la convulsion ou la trop grande sécheresse.

Il est dangereux que le pouls ondulent se change en un pouls vermiculaire, qui ne diffère du premier que par sa petitesse. Dans cette rencontre, quoique la force des parties ne soit pas encore détruite, elle périt néanmoins insensiblement. Ce pouls vermiculaire accompagne pour l'ordinaire l'accablement qui est survenu en conséquence d'une évacuation démesurée, ou bien il arrive dans les occasions où le poulmon est chargé de pus ou de sérosité, principalement si avec cela le corps est devenu très foible. Il faut attribuer pareillement au pouls vermiculaire ce qu'on a dit du pouls ondulent, qu'ils requierent la mollesse de l'artere, & que ni l'un ni l'autre ne

*Le pouls
vermicu-
laire.*

se trouve jamais dans la phthisie, dans les inflammations & dans les schirres des viscères, ni dans les supurations de poitrine, non pas même quand le malade seroit près de mourir. Le pouls vermiculaire ne se remarque dans aucune Fièvre, à moins qu'elle ne fût lente & très légère, parce que la chaleur dans les Fièvres augmente à un point que l'artere ne peut retarder sa dilatation : ainsi le pouls vermiculaire qu'a produit l'inanition immodérée cesse aussi-tôt que la Fièvre est survenue : mais comme le pouls ondulent a dégénéré par sa foiblesse en vermiculaire, celui-ci devient formicant par une semblable cause ; c'est pourquoy le formicant est plus dangereux encore que le vermiculaire, & annonce l'approche de la mort dans les Fièvres qui n'ont pas épuisé soudainement les forces par leur violence, mais peu à peu par leur durée. Lorsque ce pouls aussi bien que le vermiculaire est produit par des causes violentes dont les forces aient souffert un prompt accablement, il peut changer en un meilleur & prévenir par là le danger : cet accident

*Le pouls
formicant.*

est ordinaire à ceux que la chaleur du bain a fait tomber en défaillance, ou dont les forces se sont perduës tout-à-coup par une hémorragie. Le

Le pouls caprisant.

pouls caprisant ou bondissant marque la force de la nature, & promet la guérison ; si ce n'est que la dilatation de l'artere fût languissante sur la fin, parce qu'alors la nature & la maladie combattent à forces égales, & rendent l'événement douteux.

Le pouls hétique.

Le pouls hétique se soutient longtemps & marque la durée, la secheresse & la perversité de la maladie : ce pouls est particulier aux hétiques, aux phthyiques, & aux atrophiez de quelque cause que ce soit. Le pouls

Le pouls serratile.

serratile, ou qui est poussé sous le doigt comme les dents d'une scie, accompagne les inflammations & particulièrement celles des parties nerveuses, c'est pourquoi on le remarque aussi dans la pleuresie. Il est d'autant plus dangereux qu'il est plus marqué ; ce qui arrive par la trop grande tension & dureté de l'artere ; on le trouve aussi dans les occasions où il y a des tubercules cruds aux poulmons dont on meurt bientôt

quand les forces sont altérées, à moins qu'ils ne viennent à la suppuration. Il est rare que le pouls soit très convulsif, & en ce cas le danger seroit pressant, sur-tout s'il survient à une évacuation trop forte, ou à la Fièvre ardente, ou à la faim, ou à d'autres semblables causes d'épuisement: il seroit moins dangereux s'il étoit survenu tout à coup au commencement d'une maladie. Il se produit souvent dans les affections du cerveau où il y a inflammation, & principalement dans la phrénésie, ou même dans l'épilepsie, & alors les malades meurent avec encore quelque chaleur, au contraire de ce qui arrive dans la syncope.

Le pouls élancé ou turbulent se rencontre dans les grandes inflammations ou les puissantes obstructions; il se joint aussi au tetanus, & marque le combat de la nature avec la maladie. Le pouls tremblant est tel de lui-même, ou par le tremblement du poignet; si la force de la maladie le produit & qu'il ne soit nullement naturel, il présage ordinairement la syncope & la mort: ce pouls

Le pouls élancé,

Le pouls tremblant

est toujours languissant & petit.

L'ordre & l'égalité est un bon signe dans les pouls qui n'ont rien de mauvais ; c'est au contraire un mauvais signe dans les pouls qui ne sont point bons : & quoique quelques Auteurs celebres ne me paroissent pas être de ce sentiment, je suis convaincu par l'expérience, que l'ordre est d'autant plus pernicieux dans les pouls, qu'ils sont d'ailleurs d'une qualité plus mauvaise.

*Le pouls
des mori-
bonds.*

Il y a cela de general à dire sur le pouls, que tous les moribonds ne l'ont pas de la même sorte, les uns avant d'expirer ne l'ont point du tout, les autres l'ont défaillant jusques au dernier soupir, d'autres l'ont different: mais très frequent, très petit, & très foible ; dans quelques-uns il s'affoiblit en parcourant l'artere, d'autres l'ont intermittent, d'autres formicant, & d'autres vermiculaire.

*L'appetit
& le dé-
goût.*

Il est temps d'examiner ce qui peut contribuer au présage & à la notion des maladies dans l'appetit & le goût & dans toute la diète. Il est avantageux, dans quelque maladie que ce soit, de n'avoir point de répugnance pour

pour tout ce qui tient lieu de boisson & d'aliment ; il est nuisible de n'en user qu'à contre-cœur. Si le malade a pris des choses contraires, sans en ressentir de dommage, la maladie est de peu de conséquence ; mais si la diète convenable, loin de soulager le malade, lui fait tort, cela témoigne une maladie importante. L'aversion pour les alimens ne doit pas paroître étrange au commencement d'une maladie ou même vers son état, tandis que les forces de la personne sont encore suffisantes : mais le dégoût qui arrive au decours d'une maladie ou en d'autres tems lorsque le corps est très dénué de forces, n'est pas exempt de danger ; le dégoût est aussi pernicieux dans le cours d'une maladie chronique ; il menace de rechûte dans les convalescens, sur-tout si l'estomac produit quantité de rots acides. Après la maladie, si les forces ne se retablissent point quoique l'on mange avec appetit, c'est un mauvais signe, & certainement l'on prend plus de nourriture qu'on ne devroit : mais si le même accident arrive à une personne qui mange fort modérément,

T t.

il est constant qu'elle a besoin de faire diète, & que si par là l'on ne prévient la rechûte, elle est très prochaine, parce qu'il est probable qu'une crise imparfaite a la sîe dans le corps quelque portion du levain de la maladie. Lorsqu'au commencement d'une maladie l'on mange avec appetit sans en tirer aucun avantage, le degout est presque inevitable dans le progrès du mal; lorsqu'au contraire l'on a gardé d'abord une diète exacte & qu'on vient à se sentir plus d'appetit, l'on guérit plus aisément.

*Les ex-
crémens.*

Les excréments nous fournissent nombre de signes qui importent à la connoissance & au presage des maladies. Sous ce nom générique d'excrément nous entendons les crachats, les déjections, l'urine, les sueurs. Tous ces excréments sont mauvais lorsqu'ils ne se produisent que foiblement & en petite quantité : mais particulièrement lorsqu'ils se suivent de près les uns les autres. ils sont aussi pour lors d'un sinistre augure si d'autres mauvais signes s'y trouvent joints : mais si l'on n'en remarque pas, ils pré-

font la durée de la maladie. Quoique ce soit que l'on rende, de quelque consistance, de quelque quantité ou qualité que soit l'excrément, de quelque manière ou à quelque temps qu'il sorte, pourvu que les signes de coction aient précédé, que ce soit en un jour de crise & avec le soulagement du malade, c'est toujours un signe salutaire, & dans l'absence de ces conditions, un signe pernicieux & mortel. Nous avons parlé, dans le livre précédent, des crachats & de ce qu'on peut évacuer par le vomissement, il nous reste à traiter ici de la déjection, de l'urine & des sueurs.

Pour commencer par les excréments *La déjection*
du ventre nous dirons que la déjection *tion.*
est de bonne qualité si elle est molle, liée, dense & roussâtre; si elle n'a point d'autre odeur que celle d'un homme sain: enfin si elle est d'une juste quantité par rapport aux repas que l'on a faits, & si elle affecte pour sa sortie l'heure accoutumée durant la santé: mais la déjection est mauvaise lorsqu'elle est trop solide ou trop liquide, & qu'elle s'échappe avec précipitation, ou qu'elle est d'une consis-

Tt.ij

tance inégale. Si elle est extrêmement rousse ou blanche, elle est préjudiciable; l'une marque la crudité & l'autre est le signe d'une maladie bilieuse; quoique la rousse soit quelquefois un bon signe sur la fin d'une maladie, parce que l'humeur morbifique s'évacuë alors. L'excrément du ventre est mauvais quand il est de couleur verte, parce que c'est l'effet d'une bile éruigineuse, comme la couleur noire est la production de l'atrabile, & la couleur livide l'indice d'un grand froid dans les entrailles. La déjection grasse n'est pas moins dangereuse, de même que celle qui est visqueuse & ténace, parce que l'une & l'autre est la preuve de la colliquation du corps, si ce n'étoit qu'on eût pris des alimens de cette nature. L'excrément très fétide ne peut être avantageux, parce que c'est la marque d'une grande chaleur & d'une extrême corruption. Celui qui est écumeux ou spongieux & léger, comme la fiente de vache, n'est pas moins mauvais, & celui qui est écumeux explique l'ardeur des entrailles. Outre cela ce n'est pas sans danger que la déjection est trop petite ou trop

abondante. Celle qui a diverses qualités, comme celle qui est mêlée de raclures, de beaucoup de bile, de sang & de pus, ou celle qui est porracée & noire, pourroit-elle n'être point pernicieuse? Elle est néanmoins encore plus mauvaise si avec ces qualités elle est d'une odeur semblable aux excréments d'un petit enfant. Si dans la naissance d'une maladie l'on rend de l'atrabile par les selles ou même par le vomissement, cela est mortel. Dans une maladie aiguë les déjections de bile sont très dangereuses. Il ne l'est pas moins de vider du sang, sur-tout lorsqu'on a senti auparavant des tranchées. L'excrément liquide qui sort précipitamment & en abondance, ou qui s'évacue peu à peu, est également mauvais; le premier affoiblit & énerve, & le second prive du repos. Il est aussi fâcheux dans les Fièvres aiguës de rendre des déjections liquides, particulièrement si l'on n'a point de soif: cela est encore pernicieux dans les maladies soporeuses; de même qu'à ceux que ce dévoiement n'empêche pas de devenir enflés. Le refroidissement accompagné de sueurs qui arrive en

conséquence de cette déjection, est un signe de danger, & il est très grand, soit qu'il y ait Fièvre ou non, si la déjection est noire en maniere de gros sang. La déjection a coutume d'être pernicieuse lorsque le malade la rend sans s'en appercevoir, ou lorsqu'elle se précipite abondamment & tout d'un coup dans un malade qui est retenu depuis long-temps au lit, de maniere qu'il soit fort affoibli.

N'oublions pas de dire ici, à l'égard des vents, que c'est un bon signe qu'on les rende sans bruit, parce que si dans une maladie aiguë ils échappent avec bruit cela marque que le malade est occupé d'une douleur véhémente ou du delire, supposé qu'il n'eût pas la mal-honnêteté de relâcher ces vents volontairement: il est aussi mauvais de ne s'en pouvoir degager lorsqu'il seroient prêts à sortir; il est plus fâcheux qu'ils remontent par la bouche.

Surine.

Nous allons à present examiner les signes des urines: la meilleure est celle qui est couleur d'or, de substance médiocre, d'une quantité proportionnée à la boisson, qui laisse un sedi-

ment blanc, léger, & plus élevé au milieu. L'urine aqueuse & limpide est une marque de crudité, ou d'une grande obstruction dans les voyes de l'urine. C'est dans les Fièvres aiguës un grand préjugé pour le delire prochain, ou même pour la Phrénésie. Lorsqu'on la rend longtems de cette qualité, elle annonce des maladies froides du cerveau, comme le vertige, l'apoplexie, l'épilepsie, &c. elle presage encor le degout des viandes, la goutte & la paralisie. L'urine blanchâtre, ou comme laiteuse, ou blafarde, que l'on rend au commencement ou dans l'accroissement d'une Fièvre, indiquent l'abondance des matieres corrompues & le trouble de la nature : que si on rendoit long-temps une urine semblable ce seroit un signe d'une maladie froide & longue, & si on la rend de même ténue, delayée & aqueuse, cette urine est l'indice d'une maladie longue : mais si dans une maladie de cette nature l'urine persistoit long-tems de cette qualité & que tous les autres signes promissent la guérison, sans doute qu'il arriveroit des douleurs & un abcez aux parties qui sont

sous le diaphragme : la même urine est pernicieuse dans tous les enfans. Celle qui est jaunâtre, citrine, ou rousse est un signe de coction, & à l'égard de la couleur, elle est dans un juste tempérament ; la jaune & la rouge tiennent le second rang & témoignent l'accroissement de la chaleur ; la rouge transparente, qu'on nomme rouge enflammée, est la marque d'une Fièvre ardente, ou de la chaleur excessive du foye. Si cette urine n'a point de nuage ni de sédiment elle dénote la crudité de l'humeur & le commencement de la Fièvre, & même si on la rend longtemps de cette qualité elle menace de la mort avant que la coction eût pû se faire : mais l'urine rouge qui est en même temps épaisse & obscure, telle qu'elle se produit ordinairement du vice & de l'obstruction du foye, & sur la fin des accez des Fièvres, est l'indice d'une bile ou jaune ou rougeâtre ; c'est pourquoy dans la synoque putride on ne rend presque jamais d'urine de cette nature. Parmi les urines rouges on compte celle qui approche de la couleur de gros vin ou des

Des raisins secs ; l'une marque la bile recuite & l'autre le sang brûlé ; toutes deux ont à peu près la couleur du raisin noir. Si l'on rend long-tems de ces urines, elles présagent la jaunisse. L'urine verte est la marque d'une bile vitiée, & il y a danger de convulsion si dans ce rencontre la soif & l'ardeur occupent le malade en même tems. L'urine bleuë ou couleur de mer est produite par une humeur froide & sèche : l'urine livide dénote la langueur de la chaleur naturelle, quoiqu'elle puisse être aussi causée par les meurtrissures & les coups qu'on ait reçus : l'urine noire que l'on rend après une urine ou rouge ou verte est l'effet d'une extrême chaleur ; mais si elle est venue après l'urine ou bleuë ou livide c'est le produit d'un défaut extraordinaire de chaleur. Dans l'une ou l'autre occasion la vie est très hazardée ; & d'autant plus encore que cette urine est en moindre quantité & qu'elle laisse un sédiment plus noir : néanmoins lorsque quelque maladie d'atrabile a précédé, comme une tumeur de ratte, la Fièvre quarte, la mélancholie, &c. les urines de cette

couleur assurent le retour de la santé, particulièrement sur la fin de ces maladies. L'urine sanglante qui étant reposée donne un sédiment pareil à du sang caillé marque le froissement des reins par quelque pierre qu'ils contiennent, sur-tout s'ils n'ont souffert d'aucun accident extérieur, comme d'une chute, d'une playe, &c. L'urine qui est de mauvaise couleur est un signe d'autant moins fâcheux qu'elle est plus abondante.

Outre la couleur de cet excrément nous avons la substance à considérer. Si l'urine est tenue elle indique la crudité & quelque forte obstruction, sur-tout si elle est encore fort claire & délayée, comme on la remarque dans la Fièvre quarte & dans les accez des douleurs nephretiques: mais dans les Fièvres chroniques ou erratiques & legeres, si l'on rend long-tems une urine tenue c'est un signe certain d'une affection de rate.

L'urine épaisse marque l'abondance des humeurs crus & indigestes qui séjournent dans la partie concave du foye, dans l'estomac & les intestins. L'urine la plus crüe est telle qui de-

meure tenue & aqueuse comme on l'a rendue ; mais si elle se trouble après qu'on l'a laissée reposer, elle n'est pas si crüe : elle l'est encore moins si l'orsqu'on l'a rendue trouble, elle se maintient dans cette qualité : ces urines si le malade a des forces suffisantes, signifient la longueur de la maladie ; mais elles sont des indices funestes si le corps est déjà très affoibli. L'urine épaisse passe pour n'être que foiblement crüe lorsqu'elle fait un sédiment, & alors elle montre que la maladie se terminera bientôt. Au reste toutes ces especes d'urine indiquent plus ou moins la crudité de l'humeur qui fait la maladie ; elles font connoître que le premier temps en sera long, ou même que la maladie doit se soutenir long-temps dans chacun de ses degrez & parvenir difficilement à la crise, s'il arrive que ces urines persistent dans la même crudité. Si l'on rend une urine épaisse au premier abord d'une Fièvre, on en augure avec juste raison l'abondance de l'humeur, la foiblesse du malade, & le danger auquel il est exposé. L'urine qui est épaisse & blan-

che a sa source dans une pituite crüe : si dans les Fièvres longues & laborieuses, qui auroient produit un abcez, il arrive une ample effusion de cette urine, elle emporte la cause immédiate de la douleur & la matière de l'abcez. L'urine épaisse & rougeâtre, sur-tout si le sédiment en est de même qualité, rassure à l'égard du danger & réduit à l'attente d'une longue maladie. L'urine épaisse & absolument rouge, telle qu'on l'observe dans les Fièvres continuës, témoigne le plus souvent l'abondance du sang ; néanmoins ce signe peut être vain, parce que l'on rend de semblables urines, tant dans la Fièvre quarte & la tierce intermittente, que dans la jaunisse, quoiqu'alors on ne puisse en rapporter la cause à l'abondance du sang : mais si dans l'absence de cette cause l'on rend des urines de cette nature durant une Fièvre, jusques au quarantième jour, celle-ci ne pourra se terminer avant le soixantième. L'urine épaisse & noire est entièrement pernicieuse, & plus certainement à proportion qu'on la rend en moindre quantité. Elle peut être cependant

salutaire lorsque sur le déclin des maladies causées par l'atrabile cette urine est produite par un heureux effort de la nature. Plus l'urine est épaisse dans les maladies aiguës, plus elle est pernicieuse, & les marques de crudité dans la consistance de l'urine sont bien plus à craindre que celles qui ne sont que dans la couleur. L'urine qui dans toute la substance, & lors même qu'on l'agite, paroît épaisse & liée comme de l'huile, témoigne que le corps se consume soit par la phtysie ou par la Fièvre érique, ou par l'hydropisie. Si l'urine qui étoit claire devient épaisse au froid, qu'elle dépose un sédiment blanc & lié, & qu'étant mise sur le feu elle redevienne claire & sans sédiment, c'est dans les Fièvres aiguës un indice que la coction commence à se faire, dans toute autre occasion elle ne signifie rien de particulier : mais si l'urine est d'elle-même trouble & grossière comme l'urine de jument, que le feu ne la clarifie pas, & qu'elle soit chargée de particules de pus ou de mucositez, qui par le repos de l'urine se précipitent en un sédiment épais, en sorte que la plus

grande partie de l'urine devienne claire, il est probable qu'il y a quelque ulcere aux reins ou à la vessie, le plus souvent à l'occasion d'une pierre; ou du moins l'on peut croire que ces parties sont pleines d'une humeur crüe. Que si, ces parties étant saines, on rend une urine ainsi trouble & confuse, cela marque que les vaisseaux sanguins sont remplis d'une humeur épaisse, & que l'on est attaqué d'une maladie qui doit être longue & difficile, ou bien, au jugement d'Hippocrate, que l'on est menacé ou qu'on souffre déjà de grands maux de tête; il peut même en arriver une léthargie ou quelque autre maladie soporeuse. Souvent la crise d'une Fièvre quarte & des maladies du foye & de la rate, ou un abcez qui s'est ouvert dans le corps, produit subitement une éruption d'urines ainsi troubles. Mais si l'urine est tellement confuse que ni le feu ni le repos ne la puissent clarifier, & qu'elle n'ait ni de nuage ni de sédiment, elle indique des Fièvres continuës très dangereuses & malignes. Faisons maintenant quelques observations sur la quantité de l'urine.

La miction abondante marque ou la quantité des sérositez, comme dans l'hydropisie, ou le flux immodéré des urines, lequel nous avons nommé *Diabete*, ou la consommation du corps, telle qu'il arrive dans les Fièvres colliquatives; ou pour le moins elle fait connoître que le ventre resseré ne rend que peu d'excrémens; & Hippocrate a très bien observé que, quand on a beaucoup uriné durant la nuit, la prochaine selle doit être fort petite.

L'on n'urine que peu, soit parce qu'on boit peu, ou que le corps évacué d'ailleurs abondamment, ou que l'on est épuisé & desséché par un exercice ou par une chaleur excessive. Souvent la petite quantité d'urine marque les obstructions de ses conduits, soit que ce soit la pierre ou des matieres glaireuses qui lui bouchent le passage. La petite quantité de l'urine que l'on rend dans une Fièvre aiguë ou par la foiblesse des reins & de la vessie, est un signe très certainement funeste. Il est pernicieux dans les maladies aiguës que l'urine soit tantôt plus épargnée, tantôt plus abondante & quelquefois supprimée;

dans les maladies chroniques c'est un
 signe de leur durée.

L'odeur de l'urine donne aussi lieu à
 quelques remarques. Celle qui est fétide
 & en même tems épaisse & blanche,
 avec un sédiment purulent, marque
 un ulcère aux reins ou à la partie natu-
 relle; que si cette même urine étant
 reposée laisse au fonds du vaisseau des
 mucosités, & qu'on l'ait renduë avec
 beaucoup de douleur, c'est la preuve
 qu'il y a une pierre dans la vessie. Si
 la cause de cette puanteur ne vient pas
 de la vessie, mais de plus haut & des
 parties supérieures du corps, soit que
 la fétideur soit dans une urine rouge &
 trouble, ou, ce qui est plus rare, qu'
 elle soit claire & tenuë, il y aura quel-
 que marque d'une forte corruption.

Venons presentement à ce que l'u-
 rine contient, & parlons d'abord du
 sédiment que les Grecs ont nommé
 hypostase: il indique la constance de
 la chaleur naturelle, d'autant plus
 qu'il s'est plutôt formé au fonds de
 l'urine. Il n'est pas fort difficile de
 discerner le véritable sédiment d'avec
 cette ordure qui vient des reins ou de la
 vessie, qui trouble l'urine & qui, lors-

qu'elle est reposée, se précipite au fond comme une crasse épaisse. Ce qui est suspendu au milieu de l'urine est appelé par les Grecs *énéoreme*, & marque une plus grande foiblesse de la nature: ce qui est au dessus en forme de nuage témoigne encore un plus grand défaut de la chaleur naturelle. Celle-ci est très foible si l'urine n'a ni nuage, ni sédiment, ni *énéoreme*; c'est un signe très fâcheux dans les maladies: à l'égard des personnes qui sont en santé cela peut leur arriver sans un grand danger. Le meilleur sédiment est celui qui est médiocre en substance & en quantité, qui se dépose au fond du vaisseau, qui est blanc, léger & égal, & qui est plus étendu au dessous & plus élevé en pointe au dessus. L'*énéoreme* & le nuage sont aussi de bonne qualité, s'ils sont blancs, unis & égaux: l'*énéoreme* est moins bon que le sédiment, & l'un & l'autre vaut mieux que le nuage. Toute concrétion de l'urine, qui est délayée & ténue, dénote la crudité & l'approche de quelque maladie: mais celle qui est épaisse & liée marque l'abondance des mêmes cruditez, & quelquefois elle accom-

pague la crise des longues maladies.
 La concrétion rouge est l'effet de la
 bile & de la chaleur ; celle qui est cou-
 leur de mer , ou livide ou noire , mar-
 que la langueur de la chaleur natu-
 relle ou sa dissipation. Les bonnes
 concrétions sont celles qui s'arrêtent
 au fonds du vaisseau : mais elles sont
 encore meilleures si sans s'attacher au
 vaisseau elles se soutiennent d'elles-
 mêmes. Ces maladies se terminent de
 bonne heure par la crise , dans les-
 quelles on remarque dès le commen-
 cement de bonnes concrétions , sur-
 tout si c'est plutôt un sédiment qu'une
 suspension ou un nuage. Le nuage
 rougeâtre , qui paroît dans l'urine au
 quatrième jour d'une Fièvre , promet
 la crise au septième , pourvu que les
 autres signes ne démentent point ce-
 lui-ci. L'urine ténue & bilieuse , qui
 tantôt est meilleure & tantôt moins
 bonne , apprend que la maladie
 fera longue , & présage même un assez
 grand danger , si l'urine continuë long-
 temps à changer de la sorte. Quand ,
 sans aucune couvenance des autres
 signes , l'urine donne toutes les mar-
 ques de coction dans la couleur , dans

sa consistance & les concrétions, c'est un signe suspect dans les maladies aiguës. Lorsqu'après des urines qui ont un bon sédiment, celles que l'on vient à rendre n'ont plus ce signe, cela nous avertit des douleurs & des mutations qui doivent survenir à la maladie. Dans les Fièvres vagues & irrégulières les nuages noirs annoncent la Fièvre quarte.

Considérons ici les matieres qui se mêlent à l'urine. Si la semence y est mêlée, cette matiere sera tenue, legere, & surnagera l'urine : si c'étoit de la pituite, elle feroit épaisse & ténace : si c'étoit du pus, il se mêleroit & se repandroit également dans toute la substance de l'urine à la premiere agitation qu'on donneroit à celle-ci : outre cela le pus & la pituite vont au fonds.

Si l'urine contient des filamens c'est l'effet d'un suc épaissi qui est apporté par les arteres émulgentes & filtré par les filieres des reins, d'où ces filamens ont reçu cette forme : si ces filamens sont longs & semblables à des cheveux, ils dénotent l'ardeur des reins, & l'humour ténace qui les

produit : mais prenez garde s'ils ne viennent pas de la matiere d'une gonorrhée, ou des fleurs blanches des femmes : les caroncules & les membranes, qui nagent dans une urine épaisse, désignent l'ulcere des reins.

On reconnoît qu'il s'est fait à la vessie une espece de galle lorsque l'urine est épaisse, & chargée de croûtes assez semblables à du son grossier : mais si ces grossièretéz nagent dans une urine ténüe, c'est l'effet de l'ardeur consumante de la Fièvre.

Le sable qui est mêlé dans l'urine signifie la pierre des reins ou de la vessie. Si dans une urine fétide on remarque des écailles ou du pus, la vessie est ulcerée : mais s'il n'y a point de pus parmi ces écailles, elles peuvent marquer l'extrême effervescence des humeurs dans la Fièvre : ces écailles sont d'autant moins dangereuses qu'elles sont plus minces & plus petites que les croûtes dont nous venons de parler.

Si la surface de l'urine a un nuage gras, en façon de toile d'araignée, ou divisé en parcelles huyleuses, ce qui est moins dangereux, l'on en at-

tribue la cause à une Fièvre ou très ardente, ou étique, ou à l'atrophie: mais si l'urine a paru pour la première fois & tout d'un coup couverte d'un nuage de cette nature, on doit croire que la chaleur qui occupe les reins en consume toute la substance: il est pernicieux de rendre avant le froid des Fièvres une urine huyleuse.

Il se forme aussi au dessus de l'urine une espece de couronne qu'il est à propos d'examiner. Si cette couronne est d'une couleur plus favorable que celle de l'urine, elle est d'un heureux présage pour la guérison: si la couleur en est moins bonne que celle de l'urine, le présage est tout différent. La couronne blanche & ténue est la marque d'un sang trop aqueux: celle qui est rouge marque un sang temperé; la rouge & enflammée indique un sang bilieux & dépourvu de sérosité: enfin celle qui est livide & noire est l'effet d'un sang mélancolique: de là vient que l'une & l'autre couleur de la couronne de l'urine se rencontre particulièrement dans la mélancholie & l'épilepsie. Si quantité de bulles disposées en rond font la couronne, c'est

un signe de douleur de tête ; & plus ces bulles seront hautes en couleur , plus la douleur sera forte , & elle sera moindre à proportion qu'elles seront plus blanches. Si ces bulles sont éparfées sur la superficie de l'urine, elles ne signifient rien pour la tête & n'indiquent autre chose que la crudité, l'obstruction & le défaut de la chaleur naturelle. Les bulles qu'on remarque dans une urine claire & sans sédiment, signifient presque toujours de longues & de fortes obstructions aux reins : il vaudroit mieux que ces bulles aient commencé de paroître dans une urine grossière. Les grosses bulles que l'on observe dans la couronne de l'urine apprennent que les douleurs de tête diminuent. On prétend qu'il y a une fluxion lorsque de très petites bulles forment la couronne , & qu'après qu'elles ont été plongées dans l'urine en la remuant elles remontent de nouveau & se disposent de même qu'auparavant.

Il faut sçavoir en général que la couleur de l'urine marque l'intemperie qui domine ; que la consistance épaisse ou trouble désigne le vice de l'humeur ;

que la confusion de l'urine dénote la corruption ; & qu'enfin ce que contient l'urine insinué la connoissance certaine du lieu qui est affecté.

Nous parlerons en dernier lieu des *Les sueurs* : elles sont avantageuses, si après les signes de coction elles s'élevent de tout le corps : il en est de même si au déclin des accez des Fièvres intermittentes, ou dans la crise des fièvres continuës, elles se font abondamment, & qu'elles terminent la maladie, ou du moins en délivrent en partie. Elles sont aussi profitables, si après avoir paru en maniere de gouttes elles s'évaporent, qu'elles ayent succédé à la purgation du ventre & que, les humeurs grossieres qui faisoient la maladie étant emportées, elles épuisent ce qu'il en reste de plus ténu. Les sueurs froides sont pernicieuses ; dans une Fièvre aiguë, c'est un symptôme mortel, & dans une moindre maladie c'est un signe qu'elle sera de longue durée. Les sueurs passent pour mauvaises lorsqu'elles durent peu & reviennent souvent, ou qu'elles sont trop abondantes & ne procurent aucun soulagement

§ 10 *Tableau des Maladies.*

au malade ; dans ce rencontre la maladie sera longue. Si quelque frissonnement succede à la sueur, cela est dangereux. La sueur legere qui paroît seulement au front, dans l'accablement des forces & la syncope, est pernicieuse &, si le pouls se perd alors, la mort est prochaine. Les sueurs abondantes, soit froides ou chaudes & trop fréquentes, sont mauvaises. Si elles sont froides elles marquent la puissance du mal : mais si elles sont chaudes, la maladie est moins dangereuse. Il arrive ordinairement lorsqu'une sueur commence, qu'elle se produit d'abord à la tête & ensuite peu à peu au reste du corps : mais le plus souvent les sueurs sont plus fortes vers le dos qu'à la partie antérieure du corps, & vers la tête & la poitrine qu'aux parties inférieures : on a aussi coutume de suer plutôt pendant le sommeil que durant la veille.

Fin des remarques qui contribuent au diagnostic ou au pronostic des maladies universelles & particulieres.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE.

A	C
A Bcez critique, (les signes d'un) page 74	C Achéxie, 194
Accouchement difficile, 415	Cancer, 444
Alphe, 427	Canine, (faim) 252
Amygdales, (gonflement des) 171	Caros, 134
Anthrax ou Charbon, 435	Catalepse, 135
Anevrisme, 455	Cataracte, ou suffusion, 162
Anasarque, espece d'hydropisie, 329	Catharre du poulmon, 207
Appetit, (présages tirez de l') 496	Catharre, 159
Apopléxie, 146	Céphalée, 112
Afcite, espece d'hydropisie, 329	Céphalagie, <i>la même</i>
Asthme, 237	Changemens d'une maladie dans une autre, 460
Atrabile, (maladie d') 323	Changemens dange-reux dans les maladies, 464
Atrophie, 93	Charbon, 435
Avortement, 415	Cholera morbus, 260
B	Colique, 282
B Oulimie, esp. de faim, 253	Coma, 137
	Conception, (signes de la) 408
	Concrétions de l'u-

Xx

TABLE	
Crise, (la)	512
Concrétion de l'œil	162
ou cataracte,	162
Convulsion,	152
Convulsions de ma-	398
trice,	398
Cours de ventre cri-	71
tique, (les signes	71
d'un)	71
Crises, (les signes	65
des)	65
Crise, (la bonne)	78
Crise, (les signes qui	79
permettent ou qui	79
ne permettent pas	79
d'en espérer)	79
Crise, (en quel tems	81
la crise ou la mort	81
doit arriver,)	81
Critiques, (l'ordre	83
des jours)	83
D	
Artre,	226
Défaillance,	243
(la)	243
Dégout, (le)	252
Dégout, (les présa-	496
ges tirez du)	496
Déjections, (présa-	499
ges tirez des)	499
Délire,	262
Dévoiment,	262
Devoir du malade,	476
Douleur de tête,	476
(la)	173
Dysenterie, (la)	372
Dysurie, (la)	372
E	
E Crouelles,	442
Eléphantie,	100
Epilepsie,	139
Erysipele,	438
Erysipele du pou-	205
mon,	205
Estomac, (intemp.	249
& foib. d')	249
Estomac, (inf. d')	258
Esprit & mœurs du	476
malade,	476
Esquinancie,	174
Estat du corps, (pr.	481
tirez de l')	481
Exanthèmes,	430
Excrémens, (préf.	498
tirez des)	498
F	
F Aim & dégoût,	252
Feu sacré,	439
Fièvre ardente,	14
Fièvre aiguë, (si-	19
gnes mortels dans	19
une)	19
F. étique,	88
F. continuë,	11
F. cont. non putride,	6
F. cont. putride,	8
F. éphémère,	2
F. compliquées,	43

ALPHABETIQUE.

F. demi-tierce , 44	H
F. danger. (les signes d'une) 48	H Aleine (cour- te) ou <i>asthme</i> , 237
F. lente , 27	Hémorragie criti- que par les narines, (les sign. d'une) 69
F. (signes d'une lon- gue) 51	Hémorragie du nez, 170
F. (remarq. génér. dans les) 46	Hémoptisie, crach. de sang, 212
F. (signes salutaires dans les) 53	Hémorroïdes, 295
F. pestilentielle , 58	Hernie, 379
F. (temps des) 55	Herpes, 440
F. tierce , 29	Hoquet, 254
F. tierce bâtarde, 31	Hydrophobie, 127
F. quarte , la même.	Hydropisie, 329
F. quotidienne, 39	Hydropisie de ma- trice, 394
Fistule de l'anüs, 298	Hypocondres, (pr. tirez des) 482
Fistule, 450	I
Fleurs blanches, 406	I Aïniffe, 325
Flux d'urine, 439	I Incube, ou <i>Ephial- te</i> , 144
foiblesse d'est. 249	Imperigo ou gratelle, 425
Foye (mal. du) 303	Inflam. du testicule, 385
Frayer de l'eau, <i>hydrophobie</i> , 127	Infl. de l'anüs, 298
G	Infl. de l'est. 258
G Alle, 424	Infl. de la vessie, 364
Gangrene, 435	Infl. de matrice, 386
Gonorrhée, 375	Inflammation, 434
Goutte, 418	Ischurie, 372
Goutte-rose, 438	
Grande ratte, ou <i>Scorbut</i> , 97	
Gratelle, ou <i>Impeti- go</i> , 425	

TABLE

L Epre, 427	hyver, 472
L Léthargie, 131	M. fréquentes au printemps, 469
L Leuce, 428	M. des pers. maigres ou grasses, la même
L Lyenterie, 270	M. du mésentère, 301
L Luette relâchée ou enflammée, 173	M Manie, 125
M Aladies long. & dout. 459	Matrice, (conyuls. & suffoc. de) 398
M Mortelles & longues, 460	Mat. (schirre de) 391
M Diffic. ou faciles à guérir, 464	M. (vents de la) 392
M qui surviennent à d'autres avec succès, 462	M. (hydr. de) 394
M Mal. hypocondriaque, 122	M. (playe de) 417
M Vénérienne, 104	Mélancolie, 120
M aiguës & mortelles, 458	Mélan. hypoc. 122
M aig. & dout. 459	Melas, 428
M du cœur & de la poitrine, 183	Migraine, 112
M du foye, 303	Mois des femm. 403
M d'atrabile, 323	Mœurs du mal. (pr. tirez des) 476
M des parties naturelles, 375	M Mole, 395
M de la ratte, 318	O Edeme, 441
M salut. courtes ou longues, 459	O Ophtalmie, 167
M de l'Eté, 469	Ordinaires des f. 403
M de l'automne, 470	P
M fréquentes en	P Alpitacion du cœur, 244
	Paralyfie, 149
	Papules, 440
	Péripneûmonie, 199
	Phlegmon ou inflammation, 434
	Phrénésie, 117

ALPHABETIQUE.

Phrysie, 229	Pouls, (le petit, le
Phrysie dorsale, 359	dur, le mou, le
Pierre des reins, 345	fort, le véhément,
de la vessie, 361	le foible) 488
Plâys de l'œsopha-	Pouls, (le défail-
ge, de l'estomac &	lant, le diminuant,
des intestins, 298	l'intermittent) 490
Pl. du cœur, 248	Pouls, (l'intercur-
Pl. du diaphragme,	rent, le partagé,
249	l'ondulent) 401
Pl. des membr. du	Pouls vermiculai-
cerveau, 180	re, 492
Pl. du pōumon, 242	Pouls des moribōds,
Pl. de poitrine, 243	496
Pl. du foye & de la	P. caprisant, éti-
ratte, 340	que, ferratile, 494
Pl. des reins, 358	élançé, tremblant,
Pl. de matrice, 417	495
Playe, (la) 446	P. formicant, 493
Pl. de la vessie, 374	Présages de la re-
Pleurésie, 183	chûte, 464
Pleurésie fausse, 197	Pr. des mal. tirez de
Pōumon, (Ereſipele	l'âge, &c. 466 ti-
du) 205	rez des constitut.
Pōumon, (catharre	de l'air, 472 de
du) 207	l'état du corps &
Pōumon, (tubercule	1 ^{er} du visage, 481
crûd du) 208	des hypocondres,
Pōumon, (vomique	482 des postures
du) 210	du malade, 483
Poitrine, (suppura-	du pouls, 486 de
tion de) 220	l'urine, 502 des
Pouls, (le) 486	sueurs, 519
Pouls, (le bon, le	Priapisme & sary-
grand) 487	riasis, 378

TABLE	
Pus, 453	(pr. tirez du) 477
R	Songes, (prés. tirez des) 478
R Age ou hydrophobie, 127	Sphacele & gang. 478
Ratte, (maux de la) 318	435
Reins, (mal. des) 341	Sterilité, (signe de la) & de la conception, 408
(Pierre des) 345	Strangurie, 372
(ulcere des) 352	Sueurs, (crise par les) 72
(Le sang qui vient des) 354	Sueur, (prés. tirez de la) 519
(Playe des) 358	Suffusion, 162
Remarques general. sur les saisons, 471	Suppuration de poitrine, 220
Respiration, (la) 485	Suffocation de matrice, 398
S	Syncope, 246
S Ang, (qualitez du) 454	T
Saison, (prés. tirez des) 471	T Enesme, 273
Sang qui vient des reins, 354	T Testicule, (infl. du) 385
Sang qui vient de la vessie, 367	Timpanite, <i>espece d'hydrop.</i> 330
Sang, (crach. de) 212	Toux, 234
Sanie, (qualitez de la) 453	Tubercule crud du Poumon, 208
Satyriasis, 378	V
Schirre de la matr. 391	V Arice, 455
Schirre, 442	Ven. [mal.] 104
Scorbut, ou grande ratte, 97	Vents dans la matrice, 392
Sommeil & la veille, 475	Vents, [prés. tirez des] 475

Fin de la Table.

APPROBATION.

J' Ay lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre, *Tableau des Maladies, &c.* dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 13. Août 1711.

BURETTE.

PRIVILEGE DU ROT.

L OUIS, par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Sçavez. Nôtre bien amé le Sieur LE BRETHON Medecin Nous ayant fait remonter qu'il desireroit donner au public un ouvrage de sa composition, intitulé, *Tableau des Maladies, où l'on découvre leurs signes, leurs symptômes & leurs événemens, traduit du latin de Lommius, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : Nous avons permis & permet-

mettons par ces Presentes audit Sieur le Brethon de faire imprimer ledit livre, en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de cinq années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelques qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit livre en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie: & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires

Y y

dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Pheypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le 20. jour de Septembre, l'an de grace mil sept cent onze, & de nôtre Regne le soixante-neuvième. Signé, Par le Roy en son Conseil, DE VANOLLES, & scellé du grand sceau de cire jaune.

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686. & Arrêt de son Conseil que les livres dont l'impression se permet par chacun des

Privileges, ne seront vendus que par un
Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre n. 3. de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 251.
n. 154. conformément aux Reglemens, & notam-
ment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris
le 28. Septembre 1711.

Signé, DELAUNAY, Syndic

Il est ordonné par les Juges de la Cour de Paris
le 28. de Septembre 1711. que les Libraires & Imprimeurs
de Paris, ne pourront vendre les ouvrages de la Cour de Paris
sans en avoir obtenu le privilège de la Cour de Paris.